

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des
Européens dans les deux Indes. T. 6 [Document électronique] / [par l'abbé
Raynal]

LIVRE O(

p3

L' Espagne étoit maîtresse des riches
empires du Mexique et du Pérou,
de l' or du nouveau monde, et
de presque toute l' Amérique méridionale.
Les portugais après une longue
suite de victoires, de défaites, d' entreprises, de
fautes, de conquêtes et de pertes, avoient conservé
les plus beaux établissements dans l' Afrique, dans
l' Inde et dans le Brésil. Le gouvernement de
France n' avoit pas même pensé qu' on pût fonder
des colonies, et qu' il fût de quelque utilité d' avoir
des possessions dans ces régions éloignées.

p4

Toute son ambition s' étoit tournée vers l' Italie.
D' anciennes prétentions sur le Milanès et
les deux Siciles avoient entraîné cette puissance
dans des guerres ruineuses qui l' avoient longtemps
occupée. Elle avoit été encore plus détournée
des grands objets d' un commerce étendu et
de conquêtes dans les deux Indes par ce qui se
passoit dans son intérieur.
L' autorité des rois n' étoit pas formellement
contestée ; mais on lui résistoit, on l' éludoit. Le
gouvernement féodal avoit laissé des traces, et
plusieurs de ses abus subsistoient encore. Le
prince étoit sans cesse occupé à contenir une
noblesse inquiète et puissante. La plupart des

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

provinces qui composaient la monarchie se gouvernoient par des loix et des formes différentes.

Tous les corps, tous les ordres avoient des privileges, ou toujours attaqués, ou toujours poussés à l' excès. La machine du gouvernement étoit compliquée. Il falloit, pour la conduire, manier une multitude de ressorts délicats. La cour étoit forcée à l' intrigue, à la séduction ; la nation négocioit sans cesse avec le prince. La cour avoit une autorité illimitée, sans être avouée par les loix ; la nation souvent trop indépendante n' avoit aucune sûreté pour sa liberté. Delà on s' observoit, on se craignoit, on se combattoit sans cesse. Le gouvernement s' occupoit uniquement, non du bien de la nation, mais de la maniere de l' assujettir. La nation elle-même se soupçonnoit des besoins, et ignoroit ses forces et ses ressources. Le peuple ne voyoit que ses seigneurs, ses droits blessés, sa situation et la cour.

La France laissa donc les espagnols et les portugais découvrir des mondes et donner des loix

p5

à des nations inconnues. Un seul homme lui ouvrit enfin les yeux. Ce fut l' amiral De Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illustré ce grand empire. Cet homme extraordinaire à qui la nature avoit donné de voir plus loin que sa patrie et son siecle, envoya l' an 1562 Jean Ribaud dans la Floride. Cette immense contrée de l' Amérique septentrionale s' étendoit alors depuis le Mexique jusqu' au pays que les anglois ont depuis cultivé sous le nom de Caroline. Les espagnols l' avoient parcourue en 1512, mais sans s' y établir. On ne sait qu' admirer le plus, ou le motif de cette découverte, ou celui de son abandon.

Tous les indiens des Antilles croyoient sur la foi d' une ancienne tradition, que la nature cachoit dans le continent une fontaine dont les eaux avoient la vertu de rajeunir tous les vieillards assez heureux pour en boire. La chimere de l' immortalité fut toujours la passion des hommes, et la consolation du dernier âge. Cette idée enchantait l' imagination romanesque des espagnols. La perte de plusieurs d' entr' eux qui furent victimes de leur crédulité, n' ébranla pas la confiance des autres. Plutôt que de soupçonner qu' ils avoient péri dans un voyage où la

mort étoit ce qu' il y avoit de plus sûr, on pensa que s' ils ne reparoissoient plus, c' étoit parce qu' ils avoient trouvé le secret d' une jeunesse éternelle, et ce séjour de délices d' où l' on ne vouloit plus sortir.

Ponce De Léon fut le plus célèbre entre les navigateurs qui s' infatuerent de cette rêverie. Persuadé qu' il existoit un troisieme monde dont la conquête étoit réservée à sa gloire, mais

p6

croyant que ce qui lui restoit de vie étoit trop court pour l' immense carriere qui s' ouvroit devant ses pas, il résolut d' aller renouveler ses jours et recouvrer la jeunesse dont il avoit besoin. Aussi-tôt il dirigea ses voiles vers les climats où la fable avoit placé la fontaine de Jouvence, et trouva la Floride, d' où il revint à Porto-Rico sensiblement plus vieux qu' il n' en étoit parti. C' est ainsi que le hasard immortalisa le nom d' un aventurier qui ne fit une véritable découverte qu' en courant après une chimere. Presque tout ce que l' esprit humain inventa d' utile et d' important, est le fruit de la folie plutôt que de l' industrie. Le hasard, qui est le cours inaperçu de la nature, ne se repose jamais, et sert indistinctement tous les hommes. Le génie se fatigue, se rebute et n' appartient qu' à très-peu d' êtres, pour quelques moments. Ses efforts même ne le menent qu' à se trouver sur la route du hasard, pour le saisir. La différence entr' eux et le vulgaire, c' est qu' ils savent le pressentir et le chercher. Plus souvent encore le génie emploie ce que le hasard a jetté sous sa main. C' est le lapidaire qui met le prix au diamant que le paysan a déterré sans le savoir. Les espagnols avoient méprisé la Floride, parce qu' ils n' y avoient point trouvé ni la fontaine qui devoit les rajeunir ; ni l' or qui nous fait tous vieillir. Les françois y découvrirent un trésor plus réel et plus précieux : c' étoit un ciel serein, une terre abondante, un climat tempéré, des sauvages amis de la paix et de l' hospitalité ; mais ils ne connurent pas eux-mêmes la valeur de ce trésor. Si l' on eût suivi les ordres de Coligny, si l' on eût cultivé les terres qui ne

p7

demandoient que la main de l' homme pour l' enrichir ; si la subordination avoit été maintenue entre les européens ; si les droits des naturels du pays n' avoient pas été violés, on pouvoit fonder une colonie où le temps eût fait éclore une prospérité durable. Mais la légèreté françoise ne permettoit pas tant de sagesse dans la conduite. On prodigua les vivres. Les champs ne furent point ensemencés. L' autorité des chefs fut méconnue par des subalternes indociles. La fureur de la chasse et de la guerre échauffa tous les esprits. On ne fit rien de ce qu' on devoit faire. Pour comble de malheur, les troubles civils qui désoloient la France, détournèrent les regards des sujets, d' une entreprise où l' état n' avoit jamais arrêté ses vues. Les querelles absurdes de la théologie aliénoient tous les esprits, divisoient tous les coeurs. Le gouvernement avoit violé la loi sacrée de la nature qui ordonne à tous les hommes de tolérer les opinions de leurs semblables, et il ne l' avoit pas même violée à propos. La religion reformée avoit fait en France les plus grands progrès, lorsqu' elle y fut persécutée. Une partie considérable de la nation se trouva enveloppée dans la proscription ; et elle courut aux armes. L' Espagne non moins intolérante avoit prévenu les querelles de religion, en laissant prendre au clergé cet empire dont l' influence s' est étendue et perpétuée jusqu' à nos jours. L' inquisition toujours armée contre la moindre apparence de nouveauté sut empêcher le culte nouveau d' entrer dans l' état, et n' eut point à le détruire. Tout occupé de l' Amérique ; accoutumé à s' en attribuer la possession exclusive ; instruit des tentatives de quelques françois pour s' y établir et de

p8

l' abandon où les laissoit le gouvernement, Philippe li fit partir de Cadix une flotte pour les exterminer. Menendez qui la commandoit arrive à la Floride, il y trouve les ennemis qu' il cherchoit établis au fort de la Caroline ; il attaque tous leurs retranchements, les emporte l' épée à la main, et fait un massacre horrible. Tous ceux qui avoient échappé au carnage furent pendus à un arbre avec cette inscription : *non comme françois, mais comme hérétiques* . Loin de songer à venger cet outrage, le ministere de Charles Ix se réjouit en secret de

l' anéantissement d' un projet qu' à la vérité il avoit approuvé, mais qu' il n' aimoit pas, parce qu' il avoit été imaginé par le chef des huguenots, et qu' il pouvoit donner du relief aux opinions nouvelles. L' indignation publique ne fit que l' affermir dans la résolution de ne témoigner aucun ressentiment. Il étoit réservé à un particulier d' exécuter ce que l' état auroit dû faire. Dominique De Gourgues né au mont de Marsan en Gascogne, navigateur habile et hardi ; ennemi des espagnols de qui il avoit reçu des outrages ; passionné pour sa patrie, pour les expéditions périlleuses et pour la gloire, vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui ; va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, une activité incroyable ; les bat partout, et pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : *non comme espagnols, mais comme assassins* . Si les espagnols s' étoient contentés de massacrer les françois, jamais on n' auroit usé contr' eux d' une représaille si cruelle. Ce fut l' antithese de l' inscription qui fit tout le mal. On commit une atrocité

p9

effroyable, parce qu' on trouva un mot plaisant. Ce n' est pas le seul exemple où l' on soupçonneroit que ce n' est pas la chose qui a fait le mot, mais le mot qui a fait la chose. L' expédition du brave De Gourgues n' eut pas d' autres suites. Soit qu' il manquât de provisions pour rester dans la Floride ; soit qu' il prévît qu' il ne lui viendrait aucun secours de France ; soit qu' il crût que l' amitié des sauvages finiroit avec le pouvoir de l' acheter, ou qu' il pensât que les espagnols viendroient l' accabler, il fit sauter les forts qu' il avoit conquis, et reprit la route de sa patrie. Il y fut reçu de tous les citoyens avec l' admiration qui lui étoit due et très-mal par la cour. Despote et superstitieuse, elle avoit trop à craindre la vertu. Depuis 1567, qu' il eut évacué la Floride, les françois perdirent de vue le nouveau monde. égarés par un cahos de dogmes inconcevables, ils perdirent la raison, l' esprit, le coeur, les entrailles, le sentiment, l' humanité. Le peuple le plus doux et le plus sociable, devint le plus barbare, le plus sanguinaire des peuples. Ce n' étoit pas assez des bûchers et des échafauds. Criminels

les uns aux yeux des autres, tous furent
bourreaux, tous furent victimes. Après s' être
condamnés mutuellement aux flammes de l' enfer,
ils s' égorgerent à la voix de leurs prêtres qui ne
crioient que sang et que vengeance. Enfin, le
généreux Henri toucha l' ame de ses sujets. Ses
larmes les firent pleurer sur leurs maux. Il leur
rendit tous les doux penchants de la vie sociale,
leur ôta les armes des mains, et les fit consentir
à vivre heureux sous ses loix paternelles.
Alors la nation tranquille et libre sous un roi en
qui elle avoit confiance, conçut des projets utiles.

p10

On s' occupa de la formation des colonies. Les
premieres idées devoient se tourner naturellement
vers la Floride. à l' exception du fort
saint-Augustin autrefois construit par les espagnols
à dix ou douze lieues de la colonie françoise, les
européens n' avoient pas un seul établissement dans
ce vaste et beau pays. On n' en craignoit pas les
habitants. Tout annonçoit sa fertilité. Il passoit
même pour riche en mines d' or et d' argent, parce qu' on
y avoit trouvé de ces métaux, sans soupçonner
qu' ils venoient de quelques vaisseaux jettés sur
les côtes par le naufrage. Le souvenir des grandes
actions que quelques françois y avoient faites ne
pouvoit pas encore être effacé. Il est vraisemblable
qu' on craignit d' aigrir l' Espagne qui n' étoit pas
disposée à souffrir le moindre établissement dans
le golphe du Mexique ou au voisinage. Le danger
qu' il y avoit à provoquer un peuple si redoutable
dans le nouveau monde, inspira la résolution
de s' éloigner de lui le plus qu' il seroit possible.
Les contrées plus septentrionales de l' Amérique
obtinrent par cette raison la préférence. La
route en étoit déjà tracée.

François I y avoit envoyé en 1523 le florentin
Verazzani qui ne fit qu' observer l' isle de
Terre-Neuve et quelques côtes du continent,
mais sans s' y arrêter.

Onze ans après, Jacques Cartier, habile navigateur
de Saint-Malo, reprit les projets de Verazzani.
Les deux nations qui étoient les premieres
débarquées au nouveau monde, crièrent
à l' injustice, en voyant qu' on y couroit sur leurs
traces. *hé quoi !* dit plaisamment François I,
*le roi d' Espagne et le roi de Portugal partagent
tranquillement entr' eux toute l' Amérique, sans
souffrir que j' y prenne part comme leur frere !*

je voudrais bien voir l' article du testament d' Adam qui leur legue ce vaste héritage . Cartier alla plus loin que son prédécesseur. Il entra dans le fleuve Saint-Laurent ; mais après avoir échangé avec les sauvages quelques marchandises d' Europe contre des pelleteries, il se rembarqua pour la France où l' on oublia par légéreté une entreprise qu' on paroissoit n' avoir formée que par imitation. Heureusement les normands, les bretons, les basques continuerent à faire la pêche de la morue sur le grand banc ; le long des côtes de Terre-Neuve, dans tous les parages voisins. Ces hommes intrépides et qui avoient de l' expérience, servirent de pilotes aux aventuriers qui depuis 1598 tenterent de fonder des colonies dans ces contrées désertes. Aucun de ces premiers établissements ne prospéra parce qu' ils furent tous dirigés par des compagnies exclusives qui n' avoient, ni les talents qu' il falloit pour choisir les meilleures positions, ni des fonds suffisants pour attendre le retour de leurs avances. Un monopole remplaça rapidement un monopole ; mais en vain : c' étoit toujours avec une avidité sans vues et sans moyens. Tous ces différents corps se ruinoient l' un après l' autre, sans que l' état gagnât rien à leur perte. Tant d' expéditions avoient consommé à la France plus d' hommes, d' argent et de vaisseaux que n' en coûtoit à d' autres états la fondation de grands empires. Enfin Samüel De Champlain remonta bien avant le fleuve Saint-Laurent, et jetta sur ses bords en 1608 les fondements de Quebec qui devint le berceau, le centre, la capitale de la nouvelle France ou du Canada. L' espace illimité qui s' ouvroit devant cette

colonie offroit à ses premiers regards des forêts sombres, épaisses et profondes dont la seule hauteur attestoit l' ancienneté. Des rivieres sans nombres venoient de loin arroser ces immenses pays de leurs larges canaux. L' intervalle qu' elles laissoient étoit coupé d' une multitude de lacs. On en comptoit quatre dont la circonférence embrassoit depuis deux cents jusqu' à cinq cents lieues. Ces mers intérieures communiquoient entr' elles ; et leurs eaux, après avoir formé le fleuve Saint-Laurent, alloient grossir considérablement le lit de l' océan. Tout dans cette

région intacte du nouveau monde, portoit l' empreinte du grand et du sublime. La nature y déployoit un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandoit la vénération, mille graces sauvages qui surpassoient infiniment les beautés artificielles de nos climats. C' est là qu' un peintre, un poète auroient senti leur imagination s' exalter, s' échauffer, et se remplir de ces idées qui deviennent ineffaçables dans la mémoire des hommes. Toutes ces contrées exhaloient, respiroient un air de longue vie. Cette température qui par la position du climat devoit être délicate, ne perdoit rien de sa salubrité par la rigueur singulière d' un froid long et violent. Ceux qui n' attribuent cette singularité qu' aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert, ceux-là n' ont pas tout vu. D' autres observateurs ajoutent à ces causes du froid, l' élévation du terrain, un ciel tout aérien et rarement chargé de vapeurs, la direction des vents qui viennent du nord au midi par des mers toujours glacées. Les habitants de cet âpre climat étoient cependant peu vêtus. Un manteau de buffle ou de castor

p13

serré par une ceinture de cuir, une chaussure de peau de chevreuil ; c' étoit leur habillement avant leur commerce avec nous. Ce qu' ils y ont ajouté depuis a toujours excité les lamentations de leurs vieillards sur la décadence des mœurs. Peu de ces sauvages connoissoient la culture ; encore n' étoit-ce que celle du maïs, qu' ils abandonnoient aux femmes comme indigne des soins de l' homme indépendant. Leur plus vive imprécation contre un ennemi mortel, c' étoit qu' il fût réduit à labourer un champ. Quelquefois ils s' abaissoient jusqu' à la pêche ; mais leur vie et leur gloire étoit la chasse. Toute la nation y alloit comme à la guerre ; chaque famille, chaque cabane comme à sa subsistance. Il falloit se préparer à cette expédition par des jeûnes austeres, n' y marcher qu' après avoir invoqué les dieux. On ne leur demandoit pas la force de terrasser les animaux, mais le bonheur de les rencontrer. Hormis les vieillards arrêtés par la décrépitude, tous se mettoient en campagne, les hommes pour tuer le gibier, les femmes pour le porter et le sécher. Au gré d' un tel peuple, l' hiver étoit la belle saison de l' année : l' ours, le chevreuil, le cerf et l' orignal ne pouvoient fuir alors avec toute leur vitesse,

à travers quatre à cinq pieds de neige. Comme on n' étoit arrêté ni par les buissons, ni par les ravines, ni par les étangs, ni par les rivières ; que tout étoit bientôt franchi par des hommes qui alloient toujours par la ligne la plus droite ; qu' on gagnoit à la course la plupart des animaux légers : rarement la chasse étoit malheureuse. Mais au défaut de gibier, on vivoit de gland. Au défaut de gland, on se nourrissoit de la seve ou de la pellicule qui naît entre le bois et la grosse écorce du tremble et du bouleau.

p14

Dans l' intervalle d' une chasse à l' autre, on faisoit, on réparoit les arcs et les fleches ; les raquettes qui servoient à courir sur la neige ; les canots sur lesquels on devoit passer les lacs et les cataractes. Ces meubles de voyage et quelques pots de terre formoient toute l' industrie et les arts de ces peuples errants. Ceux d' entr' eux qui s' étoient réunis en bourgades, ajoutoient à ces travaux les soins qu' exigeoit leur vie plus sédentaire, et la précaution de palissader, de défendre leurs cabanes contre les irruptions. Les sauvages s' abandonnoient alors dans une sécurité profonde à la plus entière inaction. Ce sentiment inquiet de sa propre foiblesse ; cette lassitude de tout et de soi-même qu' on appelle ennui ; ce besoin de fuir la solitude et de se décharger sur autrui du fardeau de sa vie, étoient inconnus de ce peuple content de la nature et de sa destinée. Leur stature étoit taillée en général dans les plus belles proportions ; mais plus propres à supporter les fatigues de la course que les peines du travail, ils avoient moins de vigueur que d' agilité. Avec des traits réguliers, ils avoient cet air féroce que leur donnoient sans doute l' habitude de la chasse et le péril de la guerre. Leur peau étoit d' un rouge obscur et sale. Cette couleur désagréable leur venoit de la nature qui hâte tous les hommes continuellement exposés au grand air. Elle étoit augmentée par la manie qu' ont toujours eu les peuples sauvages de se peindre le corps et le visage, soit pour se reconnoître de loin entre ennemis ou alliés, soit pour se rendre plus agréables dans l' amour, ou plus terribles à la guerre. à ce vernis, ils joignoient des frictions de graisse de quadrupede ou d' huile de poisson, usage familier et nécessaire pour se garantir de

p15

la piqure insoutenable des moucherons et des insectes qui couvrent tous les pays que l' homme laisse en friche. Ces onguents étoient préparés et mêlés avec des sucs ou des matieres rouges qui peut-être étoient le poison le plus mortel pour les moustics. Ajoutez à ces enduits qui pénètrent et dénaturent la couleur de la peau, les fumigations qu' on oppose encore à tous ces insectes ou que respirent ces peuples dans leurs cabanes où ils se chauffent tout l' hiver, où ils boucanent leurs viandes ; ç' en étoit assez pour leur donner un teint hideux à nos regards, mais beau sans doute, ou du moins supportable à leurs yeux peu délicats. Du reste ils avoient la vue, l' odorat, l' ouïe, tous les sens d' une finesse ou d' une subtilité qui les avertissoient de loin sur leurs dangers ou leurs besoins. Ceux-ci étoient bornés ; mais leurs maladies l' étoient bien davantage. Ils ne connoissoient gueres que celles qui pouvoient naître de leurs exercices quelquefois trop violents, ou de la surabondance de nourriture qu' ils prenoient après des dietes excessives. Leur population étoit peu nombreuse ; et peut-être n' étoit-ce pas un malheur. Les nations policées doivent desirer la multiplication des hommes ; parce que gouvernées par des chefs ambitieux d' autant plus portés à la guerre qu' ils ne la font pas, elles sont réduites à la nécessité de combattre pour envahir ou pour repousser ; parce qu' elles n' ont jamais assez de terrain et d' espace pour leur vie entreprenante, dispendieuse et composée de mille besoins. Mais les peuples isoless, errants, gardés par les déserts qui les séparent, par les courses qui les dérobent aux irruptions, par la pauvreté qui les garantit de faire ou de souffrir des injustices, ces peuples

p16

sauvages n' ont pas besoin d' être multipliés. Pourvu qu' ils le soient assez pour résister aux animaux féroces, pour repousser un ennemi qui n' est jamais fort, pour se secourir mutuellement, tout est bien. Plus ils le seroient au-delà, plus promptement ils auroient dévasté les lieux qu' ils habitent, plutôt ils seroient forcés de les quitter pour en aller chercher d' autres, le seul, du moins le plus grand inconvénient de leur vie précaire. Indépendamment de ces réflexions qui pouvoient

bien ne s' être pas présentées aux sauvages du Canada d' une maniere si développée, la nature des choses suffisoit seule pour arrêter leur population. Quoiqu' ils habitassent des contrées abondantes en gibier et en poisson, il y avoit des saisons et quelquefois des années où cette unique ressource leur manquoit : la famine faisoit alors d' horribles ravages chez des nations trop petites pour se passer de secours étranger, et trop éloignées entr' elles pour s' en donner. Leurs guerres ou leurs hostilités passageres, mais causées par des haines éternelles, étoient très-destructives. Des chasseurs continuellement exercés à poursuivre leur nourriture qui fuyoit devant eux, à déchirer l' animal qu' ils avoient surpris à la course ; des hommes dont l' oreille étoit familiarisée aux cris de la mort, et la vue à l' effusion du sang, devoient dans les combats se montrer plus impitoyables encore, s' il est possible, que ne le sont nos peuples frugivores. Enfin malgré les éloges qu' on donne à l' éducation la plus dure, et qui séduisirent Pierre Le Grand au point qu' il ordonna de ne laisser boire que de l' eau de la mer aux enfants de ses matelots, étrange épreuve qui leur coûta la vie à tous, il

p17

est certain qu' un grand nombre de jeunes sauvages périssent par la faim, par la soif, par le froid et par les fatigues. Ceux même dont le tempérament étoit assez vigoureux pour résister aux exercices communs dans ces climats, pour passer les plus grandes rivieres à la nage, pour faire des chasses de deux cents lieues, pour se défendre du sommeil durant plusieurs jours, pour se passer long-temps de nourriture : ces hommes en étoient moins propres à la génération et sentoient tarir en eux les germes de la vie. Peu parvenoit à la carrière que l' on fournit dans nos sociétés où les habitudes sont plus uniformes et plus tranquilles.

L' austérité de l' éducation partielle, la pratique des rudes travaux et l' usage des nourritures grossieres ont fait une illusion dangereuse. Les philosophes, séduits par le sentiment des maux de l' humanité, ont voulu consoler les malheureux que la fortune avoit condamnés à ce genre de vie, en leur persuadant que c' étoit le plus sain et le meilleur. Les gens riches n' ont pas manqué d' adopter un système qui leur endurcissoit tranquillement le coeur, et les dispensoit de la compassion

et de la bienfaisance. Non il n' est pas vrai que les hommes occupés des pénibles arts de la société, vivent aussi long-temps que l' homme qui jouit du fruit de leurs sueurs. Un paysan est un vieillard à soixante ans ; tandis que les citoyens de nos villes qui vivent dans l' opulence avec quelque sagesse, atteignent et passent souvent quatre-vingt ans. Les gens de lettres même dont les occupations sont peu favorables à la santé, comptent dans leur classe un assez grand nombre d' octogénaires. Loin des livres modernes, ces cruels sophismes dont on berce les riches et les

p18

grands qui s' endorment sur les labeurs du pauvre, ferment leurs entrailles à ses gémisséments, et détournent leur sensibilité de dessus leurs vassaux pour la porter toute entiere sur leurs chiens et sur leurs chevaux.

On trouva dans le Canada trois langues meres, l' algonquine, la siousse et la huronne. On jugea que ces langues étoient primitives, parce qu' elles renfermoient chacune un grand nombre de ces mots imitatifs, qui peignent les choses par le son. Les dialectes qui en dérhoient se multiplioient presque autant que les bourgades. On n' y remarquoit point de termes abstraits, parce que l' esprit enfant des sauvages ne s' écarte gueres loin des objets et des temps présents, et qu' avec peu d' idées, on a rarement besoin de les généraliser, et d' en représenter plusieurs dans un seul signe. Mais d' ailleurs le langage de ces peuples, presque toujours animés d' un sentiment prompt, unique et profond, remués par les grandes scenes de la nature, prenoit dans leur imagination sensible et forte, un caractere vivant et poétique.

L' étonnement et l' admiration dont leur ignorance même les rendoit susceptibles, les entraînoient violemment à l' exagération. Leur ame s' exprimait comme leurs yeux voyoient : c' étoient toujours des êtres physiques qu' ils retraçoient avec des couleurs sensibles, et leurs discours devenoient pittoresques. Au défaut de termes de conventions pour rendre certaines idées composées ou compliquées, ils employoient des expressions figurées. Le geste, l' attitude ou l' action du corps, l' inflexion de la voix, supplétoient ou achevoient ce qui manquoit à la parole. Les métaphores étoient plus hardies, plus familières dans leur conversation, qu' elles ne le sont dans la poésie même épique des langues

de l' Europe. Les harangues dans les assemblées publiques étoient sur-tout remplies d' images, d' énergie et de mouvement. Jamais peut-être aucun orateur grec ou romain ne parla avec autant de force et de sublimité qu' un chef de ces sauvages. On vouloit les éloigner de leur patrie : *nous sommes, répondit-il, nés sur cette terre ; nos peres y sont ensevelis. Disons-nous aux ossements de nos peres, levez-vous, et venez avec nous dans une terre étrangere ?*

il est aisé de penser que de pareilles nations ne pouvoient pas être aussi douces, aussi foibles que celles du midi de l' Amérique. On éprouva qu' elles avoient cette activité, cette énergie qu' on trouve toujours chez les peuples du nord, à moins qu' ils ne soient comme les lapons d' une espece fort différente de la nôtre. Elles n' étoient gueres parvenues qu' à ce degré de lumiere et de police où l' instinct seul peut conduire les hommes dans un petit nombre d' années : et c' est chez ces peuples que les philosophes peuvent étudier l' homme de la nature.

Ils étoient divisés en plusieurs petites nations dont le gouvernement étoit à peu près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires ; d' autres s' en donnoient d' électifs ; la plupart n' étoient dirigées que par leurs vieillards. C' étoient de simples associations, comme fortuites et toujours libres, unies sans aucun lien. La volonté générale n' y assujettissoit pas même la volonté particuliere. Les décisions étoient de simples conseils qui n' obligeoient personne, sous la moindre peine. Si dans une de ces singulieres républiques on décernoit la mort d' un homme, c' étoit plutôt une espece de guerre contre un ennemi commun, qu' un acte judiciaire, exercé sur un sujet

p20

ou un citoyen. Au défaut de pouvoir coërcitif, les moeurs, l' exemple, l' éducation, le respect pour les anciens, l' amour des parents, maintenoient en paix ces sociétés sans loix comme sans biens. La raison qui n' avoit pas été comme parmi nous, dénaturée par les préjugés et violée par des actes de force, leur tenoit lieu de préceptes de morale, et d' ordonnances de police. La concorde et la sûreté se maintenoient sans l' entremise du gouvernement. Jamais il ne blessoit ces deux puissants instincts de la nature, l' amour de l' égalité et celui de l' indépendance.

Delà ces égards que les sauvages observent réciproquement entr' eux. Ils se prodiguent des marques d' estime par un retour de celle que chacun exige pour soi-même. Prévenants et réservés ils pesent leurs paroles, ils écoutent avec attention. Leur gravité qu' on prendroit pour de la mélancolie, est sur-tout remarquable dans leurs assemblées nationales. Chacun y harangue à son tour, selon son âge, son expérience et ses services. Jamais on n' est interrompu, ni par un reproche indécent, ni par un applaudissement déplacé. Les affaires publiques y sont maniées avec un désintéressement inconnu dans nos gouvernements, où le bien de l' état ne se fait presque jamais que par des vues personnelles ou par esprit de corps. Il n' est pas rare de voir un orateur sauvage qui étoit en possession des suffrages, avertir ceux qui déféroient à ses conseils, qu' un autre est plus digne de leur confiance. Ce respect mutuel entre les habitants d' une bourgade, regne entre les peuples, dès que la guerre cesse. Les envoyés sont reçus, sont traités avec l' amitié qu' on doit à des hommes qui viennent parler de paix ou d' alliance. Ce n' est

p21

jamais pour un projet de conquête, ni pour un intérêt de domination que négocient des nations errantes qui n' ont pas même l' idée d' un domaine. Celles même qui s' arrêtent à des habitations fixes, ne disputent à personne le droit de s' établir dans leur canton, pourvu qu' on ne les inquiete pas. La terre, disent-ils, est faite pour tous les hommes ; aucun n' y doit posséder la portion de deux. Toute la politique des sauvages se réduit donc à des ligués contre un ennemi trop nombreux et trop fort, à suspendre des hostilités trop meurtrieres. Est-on convenu de la treve ou de l' union ; on s' en donne mutuellement le gage par des colliers de porcelaine. C' est une espece de coquillage ou de colimaçon. Les blancs sont trop communs ; on en fait peu de cas. Les violets plus rares et les noirs encore davantage, sont les plus estimés. On leur donne une forme cylindrique ; on les perce ; on les distribue en branches et en colliers. Les branches d' environ un pied de long, portent des grains enfilés à la suite les uns des autres. Les colliers sont de larges ceintures où les grains disposés par rangs, sont assujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on forme un tissu assez propre.

La mesure, le poids et la couleur de ces coquillages décident de l'importance des affaires. Ils servent de bijoux, de registres et d'annales. C'est le lien des peuples et des individus. C'est un gage inviolable et sacré qui donne la sanction aux paroles, aux promesses, aux traités. Les chefs des bourgades sont les dépositaires de ces fastes de la nation. Ils en connaissent la signification ; ils en interprètent le sens ; ils transmettent avec ces caractères de convention, l'histoire du pays à tous les jeunes gens.

p22

Comme les sauvages n'ont point de richesses, ils sont bienfaisants. On le voit, on le sent dans le soin qu'ils prennent des orphelins, des veuves et des infirmes. Ils partagent libéralement le peu qu'ils ont de provisions avec ceux dont la chasse, la pêche ou les récoltes ont trompé les espérances. Leurs tables et leurs cabanes sont jour et nuit ouvertes aux étrangers et aux voyageurs. C'est dans les fêtes que brille sur-tout cette hospitalité généreuse qui fait un bien public des avantages d'un particulier. C'est moins par ce qu'il possède que par ce qu'il donne qu'un sauvage aspire à la considération. Ainsi la provision d'une chasse de six mois, est souvent distribuée en un jour ; et celui qui régale a bien plus de plaisir que tous ceux qu'il invite.

Tous les peintres des mœurs sauvages ne placent point la bienveillance dans leurs tableaux. Mais la prévention ne leur a-t-elle pas fait confondre avec le caractère naturel, une antipathie de ressentiment ? Ces peuples n'aiment, n'estiment, ni n'accueillent les européens. L'inégalité des conditions que nous croyons si nécessaire pour le maintien des sociétés, est aux yeux d'un sauvage le comble de la démence. Ils sont également scandalisés que chez nous un homme ait lui seul plus de biens que plusieurs autres ; et que cette première injustice entraîne une seconde, qui a plus de considération à plus de richesses. Mais ce qui leur semble une bassesse, un avilissement au-dessus de la stupidité des bêtes ; c'est que des hommes qui sont égaux par la nature, se dégradent jusqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, et sur-tout pour la noblesse héréditaire,

ils l' appellent insulte, outrage pour l' espece humaine. Quand on sait conduire un canot, battre l' ennemi, construire une cabane, vivre de peu, faire cent lieues dans les forêts, sans autre guide que le vent et le soleil, sans autre provision qu' un arc et des fleches : c' est alors qu' on est un homme ; et que faut-il de plus ? Cette inquiétude qui nous fait passer tant de mers, pour chercher une fortune qui fuit devant nos pas, ils la croient plutôt l' effet de notre pauvreté que de notre industrie. Ils rient de nos arts, de nos manieres, de tous ces usages qui, plus ils s' éloignent de la nature, plus ils nous inspirent de vanité. Leur franchise et leur bonne foi sont indignées des finesses et des perfidies qui ont fait la base de notre commerce avec eux. Une foule d' autres motifs appuyés quelques-uns sur le préjugé, la plupart sur la raison, ont rendu les européens odieux aux sauvages. Ils sont devenus par représailles, durs et cruels envers nous. L' aversion et le mépris que nous leur avons fait concevoir pour nos moeurs, les ont toujours éloignés de notre société. On n' a jamais pu façonner aucun d' eux aux délices de notre aisance, tandis qu' on a vu des européens renoncer à toutes les commodités de l' homme civil, pour aller prendre dans les forêts l' arc et la massue de l' homme sauvage. Une seule félicité manquoit aux libres américains ; le bonheur d' aimer passionnément leurs femmes. En vain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, de beaux yeux, des traits agréables, des cheveux noirs, longs et bien placés. Tous ces agréments ne sont comptés que durant le temps de leur indépendance. à peine ont-elles subi le joug de l' hymen que tous les

hommes semblent oublier des avantages qui ne sont destinés que pour un seul. L' époux même qu' elles chérissent uniquement devient insensible à des charmes qu' elles prodiguoient avant le mariage. à la vérité, le genre de vie où cet état les condamne, n' est pas favorable à la beauté. Leurs traits s' alterent ; elles perdent en même-temps, et le desir et le pouvoir de plaire. Laborieuses, actives, infatigables, on les voit labourer la terre, jeter la semence, faire la moisson ;

tandis que leurs maris dédaignant de courber la tête et le dos sous le joug de l' agriculture, s' amusent à chasser, à pêcher, à tirer de l' arc, à exercer sur la terre l' empire de l' homme. Plusieurs de ces nations ont l' usage de la pluralité des femmes. Les peuples même qui ne pratiquent pas la polygamie se sont du moins réservé le divorce. L' idée d' un lien indissoluble n' est pas encore entrée dans l' esprit de ces hommes libres jusqu' à la mort. Quand les gens mariés ne se conviennent pas, ils se séparent de concert, et partagent entr' eux les enfants. Rien ne leur paroît plus contraire aux loix de la nature et de la raison que le système opposé des chrétiens. Le grand esprit, disent-ils, nous a créés pour être heureux ; et ce seroit l' offenser que de vivre dans un état de contrainte et de chagrin. Cette morale est d' accord avec le langage que tenoit un miamis à l' un de nos missionnaires. *nous ne pouvions plus bien vivre ensemble, ma femme et moi. Mon voisin n' étoit pas mieux avec la sienne. Nous avons changé de femme, et nous sommes tous contents.* un écrivain illustre, et qu' il faut encore respecter comme orateur et comme poète quand on n' est pas de son avis comme philosophe,

p25

pense que l' amour n' est point chez les américains un principe d' industrie, de génie et de moeurs, comme il l' est en Europe ; parce que les américains, dit-il, ont un sixieme sens plus foible que les européens. On prétend que ces sauvages ne connoissent ni les tourments ni les délices de la plus ardente des passions. L' air et la terre dont l' humidité contribue si fort à la végétation, leur donnent peu de chaleur pour la génération. La même seve qui couvre les campagnes de forêts et les arbres de feuilles, y fait croître chez les hommes comme chez les femmes de longues chevelures, lisses, épaisses, fortes et tenaces. Des hommes qui n' ont gueres plus de barbe que les eunuques, ne doivent pas abonder en germes reproductifs. Le sang de ces peuples est aqueux et froid. Les mâles y ont quelquefois du lait aux mamelles. Delà ce penchant tardif pour les femmes ; cette vigueur lente, cette ardeur foible qui fuit le sexe dans le flux du mois, qui l' évite dans les temps de grossesse, qui ne se réveille que dans certaines saisons de l' année. Delà cette vivacité d' imagination

qui les rend superstitieux, peureux dans les ténèbres comme des enfants, aussi portés à la vengeance que des femmes, poètes et figurés dans leurs discours ; sensibles en un mot, mais peu passionnés. Enfin delà venoit sans doute en partie ce défaut de population qu' on a toujours remarqué chez eux ; ils ont peu d' enfants, parce qu' ils n' aiment pas assez les femmes ; et c' est un vice national que les vieillards ne cessoient de reprocher aux jeunes gens.

Mais ne pourroit-on pas dire que la passion pour les femmes languit moins par le tempérament des sauvages que par leur caractere moral ?

p26

Les plaisirs de l' amour y sont trop faciles, pour y exciter puissamment les desirs. Parmi nous en effet, est-ce dans les siecles où le luxe favorise l' incontinence qu' on voit les hommes aimer le plus les femmes, et les femmes porter le plus d' enfants ? Dans quels pays l' amour fut-il une source d' héroïsme et de vertu, quand les femmes n' y encourageoient pas leurs amants, par les refus de la pudeur, par la honte qu' elles attachoient aux foiblesses de leur sexe ? C' est à Sparte, c' est à Rome, c' est en France même dans les temps de la chevalerie que l' amour a fait entreprendre et souffrir de grandes choses. C' est là que se mêlant à l' esprit public, il aidait ou suppléoit au patriotisme. L' ame de la nature étoit alors l' ame de la nation. Comme il étoit plus difficile de plaire toujours à une femme que d' en séduire plusieurs, le regne de l' amour moral prolongeoit le pouvoir de l' amour physique, en le réprimant, en le dirigeant, en le trompant même par des espérances qui perpétuoient les desirs et conservoient les forces. Mais cet amour qui jouissoit peu, produisoit beaucoup. Aimer n' étoit pas un art ; c' étoit une passion. Engendrée par l' innocence même, elle se nourrissoit de sacrifices, au-lieu de s' éteindre dans les voluptés.

Quant aux sauvages, s' ils aiment moins les femmes que ne font les peuples policés ; ce n' est pas peut-être faute de vigueur et de penchant à la population. Mais le premier besoin de l' homme arrête chez eux les cris du second. Le soin de leur nourriture épuise presque toutes leurs forces. La chasse et les courses ne leur laissent ni les moyens, ni le loisir de peupler. Toute nation errante ne sera jamais fécondée.

Que deviendroient des femmes obligées de suivre leurs maris à cent lieues, avec des enfants dans leur sein ou dans leurs bras ? Que deviendroient ces enfants eux-mêmes, privés d'une mamelle qui tariroit en chemin ? La chasse empêche donc, et la guerre détruit la multiplication des hommes. Un sauvage guerrier résiste aux pièges séducteurs dont les jeunes filles cherchent à l'envelopper. Quand la nature oblige ce sexe à poursuivre celui qui le suit, et qu'elles vont solliciter les hommes jusques dans leur lit ; ceux qui sont moins touchés de la gloire militaire que des charmes de la beauté, se laissent aller à la tentation. Mais les vrais guerriers à qui l'on apprend de bonne heure que la fréquentation des femmes énerve le courage et la force, ne se rendent pas. Le Canada n'est donc point désert par l'avarice de la nature, mais par le genre de vie de ses habitants. Aussi propres à la génération que nos peuples du nord, ils usent toute leur vigueur à leur conservation. La faim ne leur permet pas d'écouter l'amour. Si les peuples du midi donnent tout à cette seconde passion, c'est que la première est promptement satisfaite à très-peu de frais. Dans un pays où la nature produit beaucoup, et l'homme consomme peu, toute la surabondance des forces se donne à la population, qui d'ailleurs est secondée par la chaleur du ciel. Dans un climat où les hommes sont plus voraces que la nature n'est prodigue, le temps et les facultés de l'espèce humaine sont absorbés par des fatigues qui nuisent à la multiplication.

Mais la preuve que les sauvages ne sont pas moins sensibles que nous à la passion des femmes, c'est qu'ils aiment bien plus leurs enfants. Ils sont

allaités jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans, et quelquefois jusqu'à six ou sept. Dès l'âge le plus tendre, on respecte en eux leur indépendance naturelle. Jamais on ne les bat, jamais on ne les gronde, pour ne pas abattre cet esprit libre et martial qui doit former un jour la base de leur caractère. On évite même d'employer des raisons trop fortes pour les persuader, parce que ce seroit une espèce de violence qu'on feroit à leur volonté. Comme on ne leur apprend que ce qu'ils

doivent savoir, ils sont les enfants les plus heureux de la terre. S' ils viennent à mourir, les parents les pleurent amèrement. On voit quelquefois deux époux aller après six mois verser des larmes sur le tombeau d' un enfant, et la mere y fait couler du lait de ses mamelles.

Des liens presque aussi forts et plus durables encore chez les sauvages, ce sont ceux de l' amitié. Jamais elle n' y est altérée par cette foule d' intérêts opposés qui dans nos sociétés affoiblissent toutes les liaisons, sans en excepter les plus douces et les plus sacrées. C' est là que le coeur d' un homme se choisit un coeur pour y déposer ses pensées, ses sentiments, ses projets, ses peines, ses plaisirs. Tout devient commun entre deux amis. Ils s' attachent pour jamais l' un à l' autre ; ils combattent à côté l' un de l' autre, ils meurent constamment l' un sur le corps de l' autre. Dans les dangers pressants, s' ils sont séparés, chacun d' eux invoque le nom de son ami, l' esprit de son ami. C' est là son dieu tutélaire.

Les sauvages ont une pénétration et une sagacité qui étonnent tout homme qui ne sait pas combien nos arts et nos méthodes ont rendu notre esprit paresseux ; parce que nous n' avons presque jamais que la peine d' apprendre, et très-rarement

p29

le besoin de penser. S' ils n' ont cependant rien perfectionné, non plus que les animaux en qui on remarque le plus d' adresse, c' est peut-être que ces peuples n' ayant que des idées relatives aux premiers besoins, l' égalité qui regne entr' eux met chaque sauvage dans la nécessité de les acquérir, et de passer toute sa vie à faire son cours de connoissances usuelles : d' où il résulte que la somme des idées de chaque société de sauvages n' est pas plus grande que la somme des idées de chaque individu.

Au-lieu de méditations profondes, les sauvages ont des chansons. Leur chant, dit-on, est monotone. Mais ceux qui l' ont jugé tel, avoient-ils une oreille propre et faite à les bien entendre. La premiere fois qu' on parle devant nous une langue étrangere ; tout nous y paroît continu, dit et prononcé du même ton, sans aucune inflexion, sans prosodie. On ne commence à distinguer les mots, les syllabes ; à s' appercevoir que les unes sont plus sourdes, les autres plus aigues, occupent un certain espace, qu' après une assez longue expérience. Ne faudroit-il pas du moins autant de temps pour

prononcer sur la mélodie d' un peuple qui doit être toujours subordonnée à sa langue ?
Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, et communément exécutées les armes à la main. Elles sont si variées, si vraies, si rapides, si terribles, qu' un européen qui les voit pour la première fois, ne peut s' empêcher de frémir. Il croit qu' en un instant la terre va être couverte de sang et de membres épars, et que de tous les danseurs, de tous les spectateurs, il ne restera pas un seul homme. N' est-il pas singulier que dans les premiers âges du monde et chez les sauvages, la danse soit un art d' imitation ;

p30

et qu' elle ait perdu ce caractère dans les pays policés, où elle semble réduite à un certain nombre de pas exécutés sans action, sans sujet, sans conduite ? Mais il en est des danses comme des langues : elles deviennent abstraites ainsi que les idées dont elles sont composées. Les signes en sont plus allégoriques, à proportion que l' esprit des peuples est plus raffiné. De même qu' un mot dans une langue savante exprime plusieurs idées ; un pas, une attitude suffit pour rappeler plusieurs sentiments dans une danse raisonnée. C' est la faute des danseurs ou des spectateurs qui n' ont pas d' imagination, quand ils ne rendent ou ne voient point de caractère et d' expression dans une danse figurée. D' ailleurs les sauvages ne peuvent peindre que des passions fortes et des mœurs féroces ; les images en doivent être plus expressives dans leurs danses qui sont le langage des gestes, le premier et le plus naïf de tous les langages. Les nations policées et paisibles ont à peindre des passions douces avec des images fines, propres à réveiller des idées subtiles. Cependant il faudrait quelquefois ramener les danses à leur origine, y retracer des mœurs simples, y faire revivre les premiers sentiments de la nature par des mouvements qui les représentent, et s' éloigner des traces antiques et savantes des grecs et des romains, pour revenir aux images vigoureuses et parlantes des sauvages du Canada. Ceux-ci toujours livrés uniquement à la passion qui les occupe, ont une sorte de fureur pour le jeu comme tous les gens oisifs, et sur-tout pour les jeux de hasard. Ces hommes ordinairement si taciturnes, si modérés, si maîtres d' eux-mêmes, si désintéressés, deviennent au jeu forcenés,

avidés, turbulents ; ils y perdent le repos,

p31

la raison, et tout ce qu' ils possèdent. Dénués de la plupart des choses, curieux de ce qu' ils voient quand il leur plaît, pressés de l' avoir et d' en jouir ; ils se livrent tout entiers aux moyens d' acquérir les plus prompts et les moins pénibles. C' est une suite de leurs moeurs ; c' est encore une suite de leur caractere. L' aspect du bonheur présent dérobe toujours à leurs yeux le mal qui peut le suivre. Leur prévoyance ne va pas même du jour à la nuit. Ce sont alternativement des enfants imbécilles et des hommes terribles. Tout dépend du moment.

Le jeu seul les meneroit à la superstition ; quand ils ne seroient pas sujets par leur nature à ce fléau de l' espece humaine. Mais comme ils n' ont pas beaucoup de médecins ou de charlatans en ce genre, ils souffrent moins de cette maladie que les peuples policés ; ils y apportent mieux tous les tempéraments de la raison. Les iroquois supposent confusément un premier être qui regle à son gré le cours du monde. Ils ne s' affligent pas du mal que cet être permet ou laisse faire. Quand il leur arrive un événement fâcheux : *l' homme d' en-haut l' a voulu*, disent-ils ; et il y a plus de philosophie dans cette soumission que dans tous les raisonnements, toutes les déclamations de nos philosophes. La plupart des autres nations sauvages adorent ces deux principes qui ne tardent pas à naître dans l' esprit humain, dès qu' il a conçu des substances invisibles. Quelquefois c' est un fleuve, une forêt, la lune et le soleil qu' ils adorent ; en un mot des êtres où ils ont remarqué une certaine puissance et du mouvement ; parce que par-tout où ils voient un mouvement dont ils ignorent la cause, ils supposent une ame. Ils semblent avoir quelque idée d' une autre

p32

vie ; mais comme ils n' ont aucun principe de moralité, ils ne la croient pas destinée à la punition du crime, à la récompense de la vertu. Ils pensent que le chasseur infatigable, le guerrier sans peur et sans pitié ; l' homme qui aura tué ou brûlé beaucoup d' ennemis, et rendu sa bourgade victorieuse,

à sa mort passera dans une terre abondante où toutes sortes d' animaux rassasieront sa faim. Mais ceux qui auront vieilli sans gloire et dans l' indolence, seront relégués à jamais dans un sol stérile où la famine et les maladies les assiègeront éternellement. Leurs dogmes sont faits pour leurs moeurs et pour leurs besoins. Ils croient à des plaisirs et à des peines qu' ils connoissent. Ils ont plus d' espérances que de craintes ; ils sont heureux jusques dans leurs erreurs. Cependant ils sont tourmentés par des songes.

Rien n' est si naturel à l' ignorance que d' attacher du mystere aux songes ; que de les rapporter à quelque être puissant qui prend le moment où toutes nos facultés sont suspendues et liées par le sommeil, pour veiller sur nous en l' absence de nos sens. C' est comme une ame étrangere qui s' introduit en nous, pour nous avertir de ce qui se passe au loin dans l' avenir toujours présent à l' être qui l' a déjà créée, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé qui ne s' élève que dans un état de société commencée, fait chez les peuples policés, les révélations, les apparitions, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophete, sans avoir eu des songes. C' est le premier pas du métier : celui qui ne rêve pas, ne prédit point.

Dans les climats âpres et rudes du Canada, chez des peuples qui ne vivent que de chasse, les nerfs sont quelquefois douloureusement affectés

p33

par l' intempérie de l' air, les fatigues et les longues dietes. Alors les sauvages ont des songes, et ces songes sont tristes et funestes. Ils rêvent qu' ils sont entourés d' ennemis ; ils voient leur bourgade surprise nager dans le sang ; ils reçoivent des outrages, des blessures ; on leur enleve leurs femmes, leurs enfants, leurs amis. à leur réveil, ils prennent ces visions pour un avis des dieux ; et la crainte qui met cette opinion dans leur ame, ajoute à leur férocité, par la mélancolie dont elle teint toutes leurs idées et leurs sombres regards. Les vieilles femmes, inutiles au monde, rêvent pour la sûreté de l' état, comme parmi nous les indolents prient et chantent. Quelques vieillards imbécilles rêvent avec elles pour les affaires publiques, où ils n' ont point d' influence. De jeunes gens inhabiles à la chasse, à la guerre, à la fatigue rêvent aussi pour avoir part à l' administration de la peuplade. On voit ainsi chez ces nations

le germe du sacerdoce et des plus grands
maux.

Sans ces affections mélancoliques, et ces rêves,
il n' y auroit rien de si rare que les querelles entre
les particuliers. Des européens qui ont vécu
long-temps dans ces contrées assurent qu' ils n' ont
jamais vu un sauvage en colere. Sans la superstition,
il n' y auroit rien de si rare que les querelles
de nation à nation.

Les querelles des particuliers sont ordinairement
apaisées par le corps de l' état. La considération
que la nation témoigne à l' offensé, calme
son amour-propre, et dispose son ame à la paix.
Il est plus difficile d' éviter les démêlés, et de
pacifier les hostilités entre deux peuples.
La chasse est un germe de guerre. Dès que deux
troupes séparées par des forêts de cent lieues,

p34

viennent à se rencontrer dans leurs courses, à
s' intercepter le gibier, elles ne tardent pas à
tourner contr' elles-mêmes les fleches qu' elles
réservoient aux ours. Dès-lors une légère escarmouche
est la semence d' une discorde éternelle. Le parti
vaincu jure aux vainqueurs une vengeance implacable,
une haine nationale qui vivra de leur sang
et renaîtra de leurs cendres. Cependant ces querelles
s' éteignent quelquefois dans les blessures des
deux bandes, quand de part et d' autre ce n' est
qu' une jeunesse bouillante qui dans l' impatience
de son âge est allée au loin faire l' essai de ses
premieres armes. Mais la rage des peuples entiers
ne s' allume pas légèrement.

Quand il y a sujet de guerre, ce n' est pas un
homme qui en juge, qui la décide et la déclare.
La nation s' assemble, et le chef parle. Il expose
les griefs et les injures. On pese, on balance les
dangers et les suites d' une rupture. Les orateurs
vont droit à leur but, sans s' arrêter, sans s' écarter,
sans prendre le change. Les intérêts sont
discutés avec une force de raison et d' éloquence
qui naît de l' évidence et de la simplicité des
objets ; avec une impartialité même dont la chaleur
des passions laisse encore les esprits plus
susceptibles, que ne fait parmi nous la complication
des idées. Si la guerre est décidée à l' unanimité des
voix, à l' acclamation universelle, les alliés y sont
invités. Rarement ils s' y refusent ; parce qu' ils ont
toujours quelque injure à venger, des morts à remplacer
par des prisonniers.

Ensuite on s' occupe à choisir un chef, un capitaine

de l' expédition ; et on a beaucoup d' égard à la physionomie. Ce moyen de juger des hommes seroit peut-être défectueux et ridicule chez des peuples qui formés dès l' enfance à contraindre

p35

leur air et tous leurs mouvements, n' ont plus de physionomie, sont pleins de dissimulation et de passions factices. Mais le premier coup d' oeil ne trompe gueres les sauvages qui guidés par la nature seule en connoissent la marche. Après l' air guerrier, on cherche une voix forte ; parce que dans des armées qui marchent sans tambours, sans clairons pour mieux surprendre l' ennemi, rien n' est plus propre à sonner l' alarme, à donner le signal du combat que la voix terrible d' un chef qui crie et frappe en même-temps. Mais ce sont sur-tout les exploits qui nomment un général. Chacun a droit de vanter ses victoires, pour marcher le premier au péril ; de dire ce qu' il a fait pour prouver ce qu' il veut faire ; et les sauvages trouvent qu' il sied bien de se louer à un héros balaféré qui montre ses cicatrices. Celui qui doit guider les autres dans le chemin de la victoire, ne manque jamais de les haranguer. " camarades, dit-il, les os de nos freres sont encore découverts. Ils crient contre nous ; il faut les satisfaire. Jeunesse, aux armes ; remplissez vos carquois ; peignez-vous des couleurs funebres qui portent la terreur. Que les bois retentissent de nos chants de guerre. Désennuyons nos morts par les cris de la vengeance. Allons nous baigner dans le sang ennemi, faire des prisonniers et vaincre, tant que l' eau coulera dans les fleuves, que le soleil et la lune resteront attachés au firmament. " à ces mots, les braves qui brûlent de courir les hasards de la guerre, vont trouver le chef et lui disent : *je veux risquer avec toi. Je le veux bien*, répond-il, *nous risquerons ensemble* . Mais comme on n' a sollicité personne, de peur

p36

que la honte du refus ne fit marcher des lâches, il faut subir bien des épreuves, avant d' être reçu soldat. Si le jeune homme qui n' a pas encore vu l' ennemi, témoignoit la moindre

impatience, quand après de longues diètes, on l'expose à l'ardeur du soleil, aux rudes gelées de la nuit, aux piquures sanglantes des insectes, on le déclareroit incapable, indigne de porter les armes. Est-ce ainsi que se forment les milices de nos armées ? Quelle cérémonie triste, quel présage funeste ! Des hommes qui n'ont pu se dérober par la fuite à ces levées de troupes, s'y soustraire par des privilèges ou de l'argent, se traînent l'œil baissé, le visage pâle et consterné, devant un délégué dont les fonctions sont odieuses, et la probité suspecte aux peuples. Des parents désolés et tremblants semblent accompagner leurs fils à la mort. Un billet noir sort d'une urne fatale, et désigne les victimes que le prince dévoue à la guerre. Une mère dans le désespoir presse et retient vainement sur son sein le fils qu'on arrache de ses bras ; maudissant le jour de son hymen, de son enfantement, elle dit à ce fils un éternel adieu. Non, ce n'est pas à ce prix qu'on fait de vrais soldats. Ce n'est pas dans cet appareil de deuil et de consternation que les sauvages se présentent à la victoire. C'est du milieu des festins, des chants, des danses qu'ils se mettent en marche. Les jeunes mariées suivent un jour ou deux leurs époux, mais sans donner aucun signe de chagrin ou de tristesse. Des femmes qui ne poussent pas un cri dans les douleurs de l'accouchement, oseroient-elles amollir par des pleurs, même de tendresse, les défenseurs, les vengeurs de la patrie ?

p37

Ils ont pour toutes armes une espèce de javalot hérissé de pointes d'os, avec le casse-tête. Avant l'arrivée des européens, ce n'était qu'une petite massue d'un bois très-dur, de figure ronde, avec un côté tranchant. Aujourd'hui, c'est une petite hache qu'ils manient avec une dextérité surprenante. La plupart n'ont aucune arme défensive ; mais s'il leur arrive d'attaquer les palissades qui entourent les bourgades, ils se couvrent le corps d'une planche légère. Quelques-uns d'entre eux qui se faisoient une manière de cuirasse d'un tissu de jonc y renoncèrent dès qu'ils virent qu'elle n'était pas à l'épreuve des armes à feu. L'armée se fait suivre dans ses expéditions par les rêveurs, qui sous le nom de jongleurs décident trop souvent des opérations. Elle marche sans étendards. Tous les guerriers, presque nus au combat pour être plus agiles, se barbouillent le

corps avec du charbon, pour paroître plus terribles, ou avec de la terre pour se cacher de loin et mieux surprendre l' ennemi. Malgré leur intrépidité naturelle, leur aversion pour le déguisement, les guerres qu' ils se font se tournent en ruses. Cet art de ruser, commun à toutes les nations soit sauvages, soit policées, quoiqu' il semble contraire à la bravoure, au préjugé de l' honneur, cet art est devenu nécessaire aux petites nations du Canada. Elles se seroient toutes absolument détruites, si loin de n' aimer la victoire que teinte du sang des vainqueurs, on n' eût mis la gloire des chefs à ramener tous leurs compagnons. L' honneur est donc d' accabler l' ennemi sans qu' il s' y attende. Une finesse des sens que tout cultive et rien n' émousse, apprend à ces peuples à discerner les lieux par où l' on a passé. Soit par la vue ou l' odorat, ils découvrent, dit-on, des vestiges sur l' herbe

p38

la plus courte, sur la terre seche et dure, sur la pierre même ; ils voient à la maniere dont ces traces sont imprimées, quelle nation elles désignent. Peut-être ne les reconnoissent-ils qu' aux feuilles dont les forêts jonchent continuellement la terre.

Lorsqu' on a le bonheur d' arriver à l' improviste près de l' ennemi, on fait une décharge générale de fleches, et l' on fond sur lui le casse-tête à la main. S' il est sur ses gardes ou trop bien retranché, on se retire, s' il est possible ; sinon, il faut se battre jusqu' à la mort ou à la victoire. Celui qui l' emporte, acheve les blessés qu' il ne pourroit emmener, arrache aux morts leur chevelure pour toute dépouille, et du reste fait des prisonniers.

Le vainqueur laisse sur le champ de bataille son casse-tête, où il a eu soin de tracer la marque de sa nation, celle de sa famille, et son portrait ; c' est-à-dire, un ovale avec les figures peintes sur son visage. D' autres peignent toutes ces marques d' honneur ou plutôt de victoire sur un tronc d' arbre, ou sur une écorce, avec du charbon broyé dans un mélange de couleurs. On ajoute à ce trophée l' histoire, non-seulement de la bataille, mais de toute la campagne, en caracteres hiéroglyphiques. Après le portrait du général, vient le nombre de ses exploits marqué par autant de notes ; celui de ses soldats par autant de lignes ; celui des prisonniers par autant de marmousets ; celui

des morts par des figures humaines sans tête. Ce sont là les signes parlants et techniques qui ont précédé chez toutes les sociétés originales, l'art de l'écriture et de l'imprimerie, et des nombreuses bibliothèques qui surchargent les palais des riches oisifs, et la tête des pauvres savants.

p39

L'histoire des guerres est courte chez les sauvages. Ils se hâtent de l'écrire. Comme les fuyards pourroient revenir en force sur leurs pas, le vainqueur ne les attend point. Sa gloire est de marcher avec précipitation, sans jamais s'arrêter en route, jusqu'à ce qu'il soit arrivé sur son territoire et dans sa bourgade. C'est là qu'on le reçoit avec les transports de la plus vive joie, avec des éloges qui font la récompense. Ensuite on s'occupe du sort des prisonniers, unique fruit de la victoire. Les heureux sont ceux qu'on choisit pour remplacer les guerriers que la nation a perdus dans l'action qui vient de se passer, ou dans des occasions plus éloignées. Cette adoption a été sagement imaginée, pour perpétuer des peuples qu'un état de guerre continuelle auroit bientôt épuisés. Les prisonniers incorporés dans une famille y deviennent cousins, oncles, peres, freres, époux ; enfin ils y prennent tous les titres du mort qu'ils remplacent ; et ces tendres noms leur donnent tous ses droits, en même-temps qu'ils leur imposent tous ses engagements. Loin de se refuser aux sentiments qu'ils doivent à la famille dont ils sont faits membres, ils n'ont pas même d'éloignement à prendre les armes contre leurs compatriotes. C'est pourtant un étrange renversement des liens de la nature. Il faut qu'ils soient bien foibles, pour changer ainsi d'objet avec les vicissitudes de la fortune. C'est que la guerre en effet semble rompre tous les noeuds du sang, et n'attacher plus l'homme qu'à lui-même. Delà vient chez les sauvages cette union entre les amis, plus forte que celle des parents. Ceux qui combattent et meurent ensemble, sont plus étroitement liés que ceux qui sont nés ensemble ou sous le même

p40

toit. Quand la guerre ou la mort a brisé la parenté qui est cimentée par la nature ou celle qui

est formée par le choix, le sort qui donne des chaînes au sauvage prisonnier, lui donne aussi de nouveaux parents et d'autres amis. La convention générale et l'usage ont fait cette loi singulière, qui, sans doute, est née de la nécessité. Mais quelquefois un captif refuse cette adoption, et quelquefois il en est exclu. Un prisonnier grand et bien fait avoit perdu plusieurs doigts à la guerre. On ne s'en étoit pas d'abord aperçu. *mon ami*, lui dit la veuve à laquelle il étoit destiné, *nous t' avons choisi pour vivre avec nous ; mais dans la situation où je te vois hors d' état de combattre et de nous défendre, que ferois-tu de la vie ? La mort vaut mieux pour toi. Je le crois*, répondit le sauvage. *hé bien*, repliqua la femme, *tu seras attaché ce soir au poteau du bûcher, pour ta propre gloire et pour l' honneur de notre famille qui t' avoit adopté, souviens-toi de ne pas démentir ton courage* . Il le promit, et tint parole. Durant trois jours, il souffrit les plus cruels tourments, avec une constance qui les bravoit, une gaieté qui les défioit. Sa nouvelle famille ne l' abandonna pas, elle l' encouragea même par des éloges, lui fournissant de quoi boire et de quoi fumer au milieu des supplices. Quel mélange de vertu et de férocité ; tout est grand chez ces peuples qui ne sont pas asservis à l' homme. C' est le sublime de la nature dans ses horreurs et ses beautés. Les captifs que personne n' adopte, sont bientôt condamnés à la mort. On y prépare les victimes par tout ce qui peut, ce semble, leur faire regretter la vie. La meilleure chose, les traitements

p41

et les noms les plus doux, rien ne leur est épargné. On leur abandonne même quelquefois des filles jusqu' au moment de leur arrêt. Est-ce commisération ou raffinement de barbarie ? Un héraut vient enfin dire au malheureux que le bûcher l' attend. *mon frere, prends patience, tu vas être brûlé. Mon frere*, répond le prisonnier, *c' est fort bien, je te remercie* . Ces mots sont reçus avec un applaudissement universel. Mais les femmes l' emportent dans la commune joie. Celle à qui le prisonnier est livré, invoque aussitôt l' ombre d' un pere, d' un époux, d' un fils, de l' être le plus cher qui lui reste à venger. *approche*, lui crie-t-elle, *je te prépare un festin. Viens boire à longs traits le bouillon que je te destine. Ce guerrier va être mis dans*

la chaudière. On lui appliquera des haches ardentes sur tout le corps. On lui enlèvera la chevelure. on boira dans son crâne. Tu seras vengée et satisfaite .

Cette furie alors fond sur le patient qui est attaché à un poteau, près d' un brasier ardent ; et frappant ou mutilant sa victime, elle donne le signal de toutes les cruautés. Il n' est pas une femme, il n' est pas un enfant dans la peuplade que ce spectacle assemble, qui ne veuille avoir part à la mort, aux tourments du malheureux captif. Les uns lui sillonnent la chair avec des tisons ardents ; d' autres la tranchent en lambeaux ; d' autres lui arrachent les ongles ; d' autres lui coupent les doigts, les rôtissent et les dévorent à ses yeux. Rien n' arrête ses bourreaux que la crainte de hâter sa mort : ils s' étudient à prolonger son supplice durant des jours entiers, et quelquefois une semaine.

Au milieu de ces tourments, le héraut entonne

p42

et répète tranquillement sa chanson de mort, insulte à la faiblesse de ses ennemis qui ne savent pas venger les parents qu' il leur a tués, les excite par ses outrages ou par ses prières à redoubler de cruautés. C' est un combat de la victime contre ses bourreaux ; c' est un défi horrible entre la constance à souffrir et l' acharnement à torturer. Mais la gloire l' emporte. Soit que l' ivresse de l' enthousiasme ôte ou suspende le sentiment de la douleur, soit que l' habitude et l' éducation opèrent ces prodiges d' héroïsme, le patient meurt, sans que le feu ni le fer aient pu lui arracher une larme, un soupir. Fanatiques de toutes les religions vaines et fausses, vantez encore la constance de vos martyrs. Le sauvage de la nature efface tous vos miracles.

Cette insensibilité vient-elle du climat ou du genre de vie ? Un sang plus froid, des humeurs plus épaisses, un tempérament que l' humidité de l' air et du sol rend plus flegmatique, peuvent sans doute émousser au Canada l' irritabilité du genre nerveux. Des hommes continuellement exposés à toutes les injures des saisons, aux fatigues de la chasse, aux périls de la guerre, en contractent une rigidité de fibres, une habitude à souffrir qui se change en une sorte d' impassibilité. On dit que les sauvages n' éprouvent presque point les convulsions de l' agonie, soit qu' ils meurent d' une maladie ou d' une blessure. Leur imagination

n' attachant aucune crainte aux approches ni aux suites de la mort, ne leur donne pas une sensibilité factice contre laquelle la nature les a prémunis. Toute leur vie physique et morale les porte à braver cette mort que tout nous apprend à redouter, à surmonter cette douleur que notre mollesse irrite.

p43

Mais ce qui devrait nous étonner plus encore que l' intrépidité dans les tourments, c' est la férocité des sauvages dans la vengeance. On frémit de penser que l' homme peut devenir le plus cruel des animaux. En général, soit dans les nations, soit dans les particuliers, la vengeance n' est point atroce chez les peuples où regnent les bonnes loix, parce que ces loix qui gardent les citoyens les préservent des offenses. La vengeance n' est pas un sentiment fort vif dans les guerres des grands peuples, parce qu' ils ont peu à craindre de leurs ennemis. Mais chez de petites nations où chaque individu tient une grande portion de l' état dans ses mains, où l' enlèvement d' un seul homme menace la société de sa ruine, les guerres ne peuvent être que la vengeance de tous contre tous ; chez des hommes indépendants qui ont une estime d' eux-mêmes que des hommes asservis ne peuvent avoir ; chez des sauvages dont les affections sont peu étendues et fort vives ; on doit venger sans mesure les outrages, parce qu' ils attaquent toujours la personne dans quelque endroit infiniment sensible : on doit poursuivre jusqu' à la dernière goutte de sang le meurtrier d' un ami, d' un fils, d' un frere, d' un concitoyen. Ces ombres toujours chéries crient vengeance au fond de leurs tombeaux. Elles errent dans les forêts parmi les accents lugubres des oiseaux de la nuit ; elles apparoissent dans les phosphores et les éclairs ; et la superstition parle pour elles dans les ames affligées ou courroucées.

Une réflexion se présente. Si l' on considère la haine que les sauvages se portent de horde à horde ; leur vie douce et disetteuse ; la continuité de leurs guerres ; leur peu de population ;

p44

les pièges sans nombre que nous ne cessons de leur tendre, on ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles, ils auront disparu de dessus la terre. Alors que pensera la postérité de cette espèce d'hommes qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs ? Les temps de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour elle ce que sont pour nous les temps fabuleux de l'antiquité ? Ne parlera-t-elle pas de lui, comme nous parlons des centaures et des lapithes ? Combien ne trouvera-t-on pas de contradictions dans leurs mœurs, dans leurs usages ? Ceux de nos écrits qui auront échappé à l'oubli des temps, ne passeront-ils pas pour des romans semblables à celui que Platon nous a laissé sur l'ancienne Atlantide ? Combien nous ferons de disputes philosophiques ? De même que nous inclinons aujourd'hui, malgré l'instabilité perpétuelle dont nous sommes les témoins et le jouet, à regarder l'état actuel d'une espèce de créatures, sur-tout lorsqu'il est immémorial et universel, comme l'état nécessaire et primordial : alors il y aura des esprits systématiques qui prouveront par une infinité de raisons prises de la dignité de l'espèce humaine, de ses hautes destinées, de la noblesse de son sort pendant sa vie, de l'état merveilleux qui l'attend après sa mort, de la sagesse de la providence qui ne paroît avoir que de grandes vues sur l'homme : ils prouveront qu'il n'a jamais été nud, errant, sans police, sans lois, réduit enfin à la condition animale. Selon que cette opinion sera contraire ou favorable aux opinions théologiques qui regneront alors, elle sera orthodoxe ou hétérodoxe. On sera peut-être hérétique, impie, philosophe ; haï, persécuté, flétri, mis aux fers,

p45

brûlé même, pour oser assurer un jour que l'homme fut tel qu'il est au Canada d'après le témoignage même de nos missionnaires. Voilà, gens de foi, gens de loi, fanatiques ou politiques, hommes fourbes ou féroces par état ou par caractère : voilà comme vous vous mentez à vous-mêmes, contre la nature qui vous accuse, contre la terre qui vous confond, contre le dieu même que vous invoquez pour témoin de vos impostures, pour garant de vos injustices ! Prophètes à venir, tyrans de nos neveux : puissent ces lignes que la vérité daigne inspirer à l'homme foible, à l'écrivain qui vous parle d'avance, durer assez long-temps pour

vous démentir !

Sans doute il est important aux générations futures, de ne pas perdre le tableau de la vie et des moeurs des sauvages. C'est peut-être à cette connoissance que nous devons tous les progrès que la philosophie morale a faits parmi nous. Jusqu'ici les moralistes avoient cherché l'origine et les fondements de la société, dans les sociétés qu'ils avoient sous leurs yeux. Supposant à l'homme des crimes pour lui donner des expiateurs ; le jettant dans l'aveuglement pour devenir ses guides et ses maîtres, ils appelloient mystérieux, surnaturel et céleste, ce qui n'est que l'ouvrage du temps, de l'ignorance, de la foiblesse ou de la fourberie. Mais depuis qu'on a vu que les institutions sociales ne dérhoient, ni des besoins de la nature, ni des dogmes de la religion, puisque des peuples innombrables vivoient indépendants sans culte et sans propriété ; on a découvert les vices de la morale et de la législation dans l'établissement des sociétés. On a senti que ces maux originels venoient des fondateurs et des législateurs, qui la plupart

p46

avoient créé la police pour leur utilité propre, ou dont les sages vues de justice et de bien public avoient été perverties par l'ambition de leurs successeurs, et l'altération des temps et des moeurs. Cette découverte a répandu de grandes lumieres, germe des petits biens que la réforme opere. C'est donc, pour ainsi dire, l'ignorance des sauvages qui a éclairé les peuples policés. Le caractere des américains septentrionaux s'étoit singulièrement développé dans la guerre des iroquois et des algonquins. Ces deux peuples les plus nombreux du Canada, avoient formé entr'eux une espece de confédération. Les premiers qui travailloient la terre faisoient part de leurs productions à leurs alliés qui de leur côté devoient partager avec eux le fruit de leur chasse. La défense étoit réciproque entre ces deux nations liées par leurs besoins. Durant la saison où la neige interrompoit tous les travaux de la culture, elles vivoient ensemble. Les algonquins chassoient, et les iroquois se contentoient d'écortcher les bêtes, de faire sécher les viandes, de préparer les peaux. Une année il arriva qu'un parti d'algonquins peu adroits ou peu exercés à la chasse, y réussit fort mal. Les iroquois qui les suivoient, demanderent

la permission d' essayer s' ils seroient plus heureux. Cette complaisance qu' on avoit eue quelquefois, leur fut refusée. Une dureté si déplacée les aigrit. Ils partirent à la dérobée pendant la nuit, et revinrent avec une chasse très-abondante. La confusion des algonquins fut extrême. Pour en effacer jusqu' au souvenir, ils attendirent que les chasseurs iroquois fussent endormis, et leur cassèrent à tous la tête. Cet

p47

assassinat fit du bruit. La nation offensée demanda justice. Elle lui fut refusée avec hauteur. On ne lui laissa pas même l' espérance de la plus légère satisfaction. Les iroquois outrés de ce mépris jurèrent de périr ou de se venger. Mais n' étant pas assez forts pour tenir tête à leur superbe offenseur, ils allèrent au loin s' essayer et s' aguerrir contre des nations moins redoutables. Quand ils eurent appris à venir en renards, à attaquer en lions, à fuir en oiseaux, c' est leur langage : alors ils ne craignirent plus de se mesurer avec l' algonquin. Ils firent la guerre à ce peuple avec une férocité proportionnée à leur ressentiment. C' est dans le temps où le feu de ces haines embrasoit le Canada, que les françois y parurent. Les montagnés qui habitoient le bas du fleuve Saint-Laurent ; les algonquins qui occupoient ses rives depuis Quebec jusqu' à Mont-Réal ; les hurons répandus autour du lac qui porte leur nom ; quelques peuples moins considérables errants dans les intervalles, favorisèrent l' établissement de ces étrangers. Réunies contre les iroquois sans pouvoir leur résister, ces diverses nations virent dans leurs nouveaux hôtes une ressource inespérée dont ils se promirent un succès infaillible. Jugeant des françois comme s' ils les avoient connus, ils se flatterent de les engager dans leur querelle ; et ils ne se tromperent pas. Champlain qui auroit dû profiter de la supériorité des lumières que les européens ont sur les américains, pour chercher des moyens de pacification, ne tenta pas même de les reconcilier. épousant avec ardeur les intérêts de ses voisins, il alla chercher avec eux leur ennemi.

p48

Le pays des iroquois s' étendoit près de quatre-vingt lieues en long sur un peu plus de quarante en largeur. Ses limites étoient le lac érié, le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent, et les contrées fameuses depuis sous le nom de nouvelle Yorck et de Pensylvanie. L' espace compris entre ces vastes bornes, étoit fertilisé par de belles rivières. On y voyoit cinq nations qui réduites de nos jours à moins de quinze cents guerriers, en comptoient alors environ vingt mille. Elles formoient une espece de ligue ou d' association assez semblable à celle des suisses ou de la Hollande. Leurs députés s' assembloient tous les ans pour faire le festin d' union, et pour délibérer sur les intérêts de la république. Quoique les iroquois ne s' attendissent pas à être provoqués par des ennemis si souvent vaincus, ils ne furent pas surpris. L' action s' engagea avec une égale confiance de part et d' autre. Les uns la fondoient sur leur supériorité habituelle ; les autres sur le secours du nouvel allié, dont les armes à feu ne pouvoient manquer d' entraîner la victoire. En effet Champlain et les deux françois qui l' accompagnoient n' eurent pas plutôt tué à coups d' arquebuse deux chefs iroquois et blessé mortellement le troisieme, que l' armée entiere également étonnée et consternée prit la fuite. Un changement d' attaque lui fit changer de défense. Dans la campagne suivante, elle crut devoir se retrancher contre des armes qu' elle ne connoissoit pas. Mais cette précaution fut inutile. Malgré l' opiniâtreté de la résistance, les retranchements furent emportés par les sauvages soutenus d' un feu plus vif et de plus de françois

p49

que dans la premiere expédition. Presque tous les iroquois furent tués ou pris. Ceux qui avoient échappé au combat, furent culbutés dans une riviere où ils se noyerent. On peut conjecturer que cette nation auroit été détruite ou forcée à vivre en paix, si les hollandois qui en 1610 avoient fondé à son voisinage la colonie de la nouvelle belge, ne lui eussent fourni ni fusils, ni munitions. Peut-être même l' engageoient-ils sourdement à continuer les hostilités ; parce que les pelleteries qu' elle enlevoit alors à ses ennemis formoient un plus grand objet que le produit de ses propres chasses.

Quoi qu' il en soit, le poids que cette liaison avoit mis dans la balance, rétablit une égalité de force entre les deux partis. On se faisoit réciproquement beaucoup de mal, sans qu' il en résultât que de l' affoiblissement pour l' un et l' autre. Ce flux et reflux perpétuel de succès et de disgraces, qui dans les gouvernements où l' intérêt est plus consulté que la vengeance, auroit infailliblement ramené la tranquillité, ne faisoit que nourrir les haines, qu' augmenter l' acharnement d' une infinité de petites peuplades qui n' avoient d' autre but que leur mutuel anéantissement. Les plus foibles nations disparurent en effet de la face de la terre, et les autres se réduisirent insensiblement à rien. Cependant les françois ne s' élevoient pas sur tant de débris. En 1626, ils n' avoient encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cinquante habitans, hommes, femmes, enfans composoient la plus grande de ces colonies. Le climat n' avoit point dévoré les hommes qu' on y avoit fait passer. Il étoit rigoureux, mais sain ; et les européens y fortifioient leur

p50

tempérament sans risquer leur vie. Cette langueur n' avoit d' autre cause que le systéme d' une compagnie exclusive qui se proposoit moins de créer une puissance nationale au Canada que de s' y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour guérir le mal, il n' eût fallu que substituer à ce monopole, la liberté. Mais le temps d' une théorie si simple n' étoit pas venu. Le gouvernement se contenta de substituer à cette compagnie une association plus nombreuse, et composée de gens plus riches et plus accrédités. On lui donna la disposition des établissemens formés et à former dans le Canada ; le droit de les fortifier et de les régir à son gré, de faire la guerre ou la paix, selon ses intérêts. à l' exception de la pêche de la morue et de la baleine, qu' on rendit libre à tous les citoyens, tout le commerce qui pouvoit se faire par terre et par mer lui fut cédé pour quinze ans. La traite du castor et des pelleteries lui fut accordée à perpétuité. à tant d' encouragemens, on ajouta d' autres faveurs. Le roi fit présent de deux gros vaisseaux à la société composée de sept cents intéressés. Douze des principaux obtinrent des lettres de noblesse. Les gentilshommes, le clergé même

déjà trop riche, purent participer à ce commerce, sans déroger à la pureté de l' honneur ou du saint ministere. La compagnie pouvoit envoyer, pouvoit recevoir toutes sortes de denrées, toutes sortes de marchandises, sans être assujettie au plus petit droit. La pratique d' un métier quelconque durant six ans dans la colonie, en assuroit le libre exercice en France. Une dernière faveur fut l' entrée franche de tous les ouvrages manufacturés dans ces contrées éloignées.

p51

Cet arrangement singulier, dont il n' est pas aisé de pénétrer les motifs, donnoit aux ouvriers de la nouvelle France un avantage incomparable sur ceux de l' ancienne, enveloppés de péages, de lettres de maîtrise, de fraix de marque, de toutes les entraves que l' ignorance et l' avarice y avoient multipliées à l' infini. Pour répondre à tant de marques de prédilection, la compagnie qui avoit un fonds de cent mille écus, s' engagea à porter dans la colonie dès l' an 1628 qui étoit le premier de son privilege, deux ou trois cents ouvriers des professions les plus convenables, et jusqu' à seize mille hommes avant 1643. Elle devoit les loger, les nourrir, les entretenir pendant trois ans, et leur distribuer ensuite une quantité de terres défrichées suffisantes pour leur subsistance, avec le bled nécessaire pour les ensemercer la première fois. La fortune ne seconda pas les avances que le gouvernement avoit faites à la nouvelle compagnie. Les premiers vaisseaux qu' elle expédia furent pris par les anglois que le siege de La Rochelle venoit de brouiller avec la France. Richelieu, Buckingham, ennemis par jalousie, par caractere, par intérêt d' état, par tout ce qui peut rendre irréconciliables deux ministres ambitieux, saisirent cette occasion pour mettre aux prises les deux rois qu' ils gouvernoient, les deux nations qu' ils travailloient à opprimer. La nation angloise qui combattoit pour ses intérêts, eut l' avantage sur les françois. Ceux-ci perdirent le Canada en 1629. Le conseil de Louis Xiii connoissoit si peu l' importance de cet établissement, qu' il opinoit à n' en pas demander la restitution ; mais l' orgueil de son chef qui regardoit l' irruption

p52

des anglois comme son injure personnelle, parce qu' il étoit à la tête de la compagnie, fit changer d' avis. On n' éprouva pas autant de difficultés qu' on craignoit ; et le traité de Saint-Germain-En-Laye rendit en 1632 le Canada avec la paix aux françois.

L' adversité ne les corrigea pas. Ce fut après le recouvrement du Canada la même ignorance, la même négligence, qu' avant sa perte. Le monopole ne remplissoit aucun des engagements qu' il avoit pris. Cette infidélité, loin d' être punie, fut, pour ainsi dire, récompensée par la prolongation du privilege. Les cris que pousoit la colonie entiere se perdoient dans l' immensité des mers ; et les députés chargés d' aller peindre l' horreur de sa situation, ne pouvoient jamais arriver au pied du trône, où la prévention ne laissa approcher la vérité tremblante, que pour lui imposer silence par des menaces et des châtimens. Cette conduite qui blessoit également l' humanité, les intérêts particuliers et la politique, eut les suites qu' elle devoit avoir naturellement. Les échanges commencerent à devenir rares, parce que les communications étoient trop dangereuses. Les sauvages mal appuyés des françois leurs alliés, fuyoient continuellement devant l' ancien ennemi qu' ils étoient accoutumés à craindre. Les iroquois reprenant leur supériorité, se vantoient hautement qu' ils forceroient l' étranger à quitter leur pays, après lui avoir enlevé ses enfants, pour remplacer ceux qu' ils avoient perdus. Les françois eux-mêmes oubliés de leur métropole, hors d' état de faire leurs foibles récoltes sans risquer leur vie, étoient déterminés à abandonner un établissement si peu soutenu. Telle étoit la misere et la dégradation de

p53

cette colonie, qu' elle ne subsistoit plus que par les aumônes que les missionnaires recevoient d' Europe.

Enfin le ministere tiré de sa léthargie par un mouvement général qui changeoit alors l' esprit des nations, fit passer en 1662 quatre cents hommes de bonnes troupes dans le Canada. Ce corps fut renforcé deux ans après par le régiment de Carignan. On reprit par degrés un ascendant décidé sur les iroquois. Trois de leurs cinq nations, effrayées de leurs pertes, proposerent un accommodement ; et les deux autres y furent amenées

en 1668 par les suites de leur affoiblissement. La colonie jouit alors pour la première fois d'une profonde paix. C'était le germe de la prospérité ; la liberté du commerce le fit éclore. Le castor seul resta sous le monopole.

Cette révolution dans les affaires, fit fermenter l'industrie. Les anciens colons concentrés par faiblesse autour de leurs palissades, donnèrent plus d'étendue à leurs plantations, et les cultivèrent avec plus de succès et de confiance. Tous les soldats qui consentirent à se fixer dans le nouveau monde, obtinrent leur congé et une propriété. On accorda aux officiers un terrain proportionné à leur grade. Les établissements déjà formés acquirent plus de consistance ; on en forma de nouveaux où l'intérêt et la sûreté de la colonie l'exigeoient. Cet esprit de vie et d'activité multiplia les échanges des sauvages avec les français ; et ce commerce ranima les liaisons entre les deux mondes. Il sembloit que ces commencements de prospérité devoient aller en augmentant, par l'attention qu'avoient les administrateurs de la colonie, non-seulement de bien vivre avec les peuples voisins, mais encore

p54

d'établir entr'eux une harmonie générale. Dans un espace de quatre ou cinq cents lieues, il ne se commettoit pas un seul acte d'hostilité ; chose peut-être inouïe jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale. On eût dit que les français n'y avoient d'abord échauffé la guerre à leur arrivée, que pour l'éteindre plus promptement.

Mais cette concorde ne pouvoit pas durer chez des peuples toujours armés pour la chasse, à moins que la puissance qui l'avoit cimentée, n'employât à la maintenir une certaine supériorité de forces. Les iroquois s'apercevant qu'on négligeoit ce moyen, revinrent à ce caractère remuant que leur donnoit l'amour de la vengeance et de la domination. Ils eurent pourtant l'attention de ne se faire que des ennemis qui ne fussent ni alliés, ni voisins des français. Malgré ce ménagement, on leur signifia qu'il falloit mettre bas les armes, rendre tous les prisonniers qu'ils avoient faits, ou s'attendre à voir leur pays détruit, et leurs habitations brûlées. Une sommation si fière irrita leur orgueil. Ils répondirent qu'ils ne laisseroient jamais porter la moindre atteinte à leur indépendance, et qu'on devoit savoir qu'ils n'étoient ni des amis à négliger,

ni des ennemis à mépriser. Cependant ébranlés par le ton imposant qu' on avoit pris, ils accorderent en partie ce qu' on exigeoit et l' on ferma les yeux sur le reste.

Mais cette espece d' humiliation aigrit le ressentiment d' une nation plus accoutumée à faire qu' à souffrir des outrages. Les anglois qui en 1664 avoient chassé les hollandois de la nouvelle Belge, et qui étoient restés en possession de leur conquête qu' ils avoient nommée la nouvelle Yorck, profiterent des dispositions où ils voyoient

p55

les iroquois. Aux semences de défection qu' ils jettoient dans leur ame ulcérée, ils ajouterent des présents pour les y engager. On tâcha de débaucher également les autres alliés de la France.

Ceux qui résisterent à la séduction furent attaqués.

Tous furent invités et quelques-uns forcés à porter leur castor et les autres pelleteries à la nouvelle Yorck, où elles étoient beaucoup mieux vendues et payées que dans la colonie française.

Denonville envoyé depuis peu dans le Canada pour faire respecter l' autorité du plus fier des rois, souffroit impatiemment tant d' insultes.

Quoiqu' il fût non-seulement en état de couvrir ses frontieres, mais d' entreprendre même sur les iroquois, comme on sentoit qu' il ne falloit point attaquer cette nation sans la détruire, il fut convenu de rester dans une inaction apparente, jusqu' à ce qu' on eût reçu d' Europe les moyens d' exécuter une si extrême résolution. Ces secours arriverent en 1687 ; et la colonie eut alors onze mille neuf cents quarante-neuf personnes dont on pouvoit armer environ le tiers.

Avec cette supériorité de forces, Denonville eut pourtant recours aux armes de la foiblesse.

Il déshonora le nom français chez les sauvages par une infame perfidie. Sous prétexte de vouloir terminer les différens par la négociation,

il abusa de la confiance que les iroquois avoient dans le jésuite Lambreville pour attirer leurs chefs à une conférence. à peine ils s' y étoient rendus, qu' ils furent mis aux fers, embarqués à Quebec, et conduits aux galeres.

Au premier bruit de cette trahison, les anciens des iroquois firent appeller leur missionnaire.

" tout nous autorise à te traiter en ennemi,

p56

lui dirent-ils ; mais nous ne pouvons nous y résoudre. Ton coeur n' a point eu de part à l' insulte qu' on nous a faite ; et il seroit injuste de te punir d' un crime que tu détestes plus que nous. Mais il faut que tu nous quittes. Une jeunesse inconsidérée pourroit ne voir en toi qu' un perfide qui a livré les chefs de la nation à un indigne esclavage. " après ce discours, ces sauvages, que les européens ont toujours appelé barbares, donnerent au missionnaire des conducteurs qui ne le quitterent qu' après l' avoir mis hors de danger ; et des deux côtés on courut aux armes.

Les françois porterent d' abord la terreur chez les iroquois voisins des grands lacs ; mais Denonville n' avoit ni l' activité, ni la célérité propres à faire valoir ce premier succès. Tandis qu' il réfléchissoit au-lieu d' agir, la campagne se trouva finie sans aucun avantage permanent. L' audace en redoubla parmi les peuplades iroquoises qui n' étoient pas éloignées des établissemens françois. Elles y firent à plusieurs reprises les plus horribles dégâts. Les colons voyant leurs travaux ruinés par ces dévastations qui leur ôtoient jusqu' à la ressource d' y remédier, ne soupirerent que pour la paix la plus prompte. Le caractere de Denonville secondoit ces desirs. Mais il étoit difficile d' amener à une conciliation un ennemi que l' injure devoit rendre implacable. Lambreville qui conservoit encore son premier ascendant sur des esprits effarouchés, fit des ouvertures de paix : elles furent écoutées.

Pendant qu' on négocioit, un Machiavel né dans les forêts, le Rat, le sauvage le plus brave, le plus ferme, le plus éclairé qu' on ait jamais trouvé dans l' Amérique septentrionale, arriva au

p57

fort de Frontenac, avec une troupe choisie de hurons, bien déterminé à faire des actions dignes de la réputation qu' il avoit acquise. On lui dit, qu' un traité étoit entamé, que des députés iroquois étoient en chemin pour le conclure à Montréal, qu' ainsi ce seroit désobliger le gouverneur françois que de continuer les hostilités contre une nation avec qui l' on étoit en voie d' accommodement.

Le Rat, vivement offensé de ce que les françois disoient ainsi de la guerre et de la paix, sans consulter leurs alliés, résolut de punir cet

orgueil outrageant. Il dressa une embuscade aux députés ; les uns sont tués, les autres prisonniers. Quand ceux-ci lui dirent le sujet de leur voyage, il en parut d' autant plus étonné, que Denonville, leur répondit-il, l' avoit envoyé pour les surprendre. Poussant la feinte jusqu' au bout, il les relâcha tous sur l' heure, à l' exception d' un seul qu' il garda, disoit-il, pour remplacer un de ses hurons tué dans l' attaque. Ensuite il se rend avec la plus grande diligence à Michillimakinac, où il fit présent de son prisonnier au commandant françois qui ne sachant point que Denonville traitoit avec les iroquois, fit casser la tête à ce malheureux sauvage. Dès qu' il fut mort, Le Rat fit venir un vieux iroquois depuis long-temps captif chez les hurons, et lui donna la liberté pour aller apprendre à sa nation, que tandis que les françois amusoient leurs ennemis par des négociations, ils continuoient à faire des prisonniers et les massacroient. Cet artifice digne de la politique européenne la plus raffinée, réussit au gré du sauvage Le Rat. La guerre recommença plus vive qu' auparavant. Elle fut d' autant plus durable que l' Angleterre

p58

depuis peu brouillée avec la France à l' occasion du détronement de Jacques li, crut de son intérêt de s' allier avec les iroquois.

Une flotte anglaise partie d' Europe en 1690, arriva devant Quebec au mois d' octobre pour en former le siege. Elle avoit dû compter sur une foible résistance, par la diversion que les sauvages feroient en occupant les principales forces de la colonie. Mais elle fut obligée de renoncer honteusement à son entreprise après de grandes pertes, trompée dans son attente par des causes singulieres qui méritent quelque attention.

Le ministere de Londres, en formant le projet d' asservir le Canada, avoit décidé que ses forces de terre et celles de mer y arriveroient par des mouvements paralleles. Cette sage combinaison fut exécutée avec une précision extrême.

à mesure que les vaisseaux remontoient le fleuve Saint-Laurent, ses troupes franchissoient les terres pour aboutir en même-temps que la flotte au théâtre de la guerre. Elles y touchoient presque quand les iroquois qui leur servoient de guide et de soutien, ouvrirent les yeux sur le danger où ils couraient, en menant leurs alliés à la conquête de Quebec. Placés, dirent-ils dans leur

conseil, entre deux nations européennes, chacune assez forte pour nous exterminer, également intéressées à notre destruction lorsqu'elles n'auront plus besoin de notre secours, que nous reste-t-il sinon d'empêcher qu'aucune ne l'emporte sur l'autre ? Alors elles seront forcées de briguer notre alliance ou même d'acheter notre neutralité. Ce système qu'on eût dit imaginé par la politique profonde qui préside à l'équilibre de l'Europe, détermina les iroquois à reprendre tous, sous divers prétextes, la route de leurs bourgades.

p59

Leur retraite entraîna celle des anglois ; et les françois en sûreté dans les terres, réunirent avec autant de succès que de concert toutes leurs forces à la défense de leur capitale.

Les iroquois enchaînant par politique leur ressentiment contre la France, restant attachés plutôt au nom qu'à l'intérêt de l'Angleterre, ces deux puissances de l'Europe, irréconciliables par rivalité, mais séparées par le territoire d'une nation sauvage qui craignoit également les succès de l'une et de l'autre, ne se causerent pas la moitié des maux qu'elles se souhaitoient ; et la guerre se réduisit à quelques ravages funestes aux colons ; mais presque indifférents pour toutes les nations qui la faisoient. Au milieu des cruautés qu'elle enfanta parmi tous les petits partis combinés d'anglois et d'iroquois, de françois et de hurons, qui couroient faire le dégât à cent lieues de leurs habitations, on vit éclore des actions qui sembloient élever la nature humaine au-dessus de tant de fureurs.

Des françois et des sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquèrent en chemin. Les hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, et ne manquoient jamais d'en offrir aux françois moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *vous partagez avec nous les fatigues de la guerre*, leur dirent les sauvages ; *il est juste que nous partagions avec vous les aliments de la vie ; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes*. Si quelquefois des européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'iroquois averti qu'un parti de

françois et de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Onnontagué qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir, et préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourments horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre cents barbares acharnés autour d'un vieillard qui loin de pousser un soupir, traitant les françois avec un profond mépris, reprochoit aux hurons de s'être rendus esclaves de ces vils européens ! Un de ses bourreaux outré de ces invectives lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. *tu as tort*, lui dit froidement Onnontagué, *d'abrégér ma vie ; tu aurois eu plus de temps pour apprendre à mourir en homme*. Et ce sont de tels hommes que les françois et les anglois conspirent à détruire depuis un siècle ! Ils auroient trop à rougir sans doute de vivre au milieu de ces maîtres en héroïsme, en magnanimité. Courez, lâches nations, déshonorer la terre sous un autre hémisphere ; et pour vous venger de votre bassesse, ou vous punir de votre avarice, n'y laissez que vos semblables.

La paix de Riswick fit cesser tout à la fois les calamités de l'Europe et les hostilités de l'Amérique. à l'exemple des anglois et des françois, les iroquois et les hurons sentirent le besoin qu'ils avoient d'un long repos pour réparer les pertes de la guerre. Ce fut proprement la première fois que le Canada mit bas les armes. Les sauvages commencerent à respirer ; les européens reprirent leurs travaux ; et le commerce des pelleteries, le premier qu'on eût pu faire avec des peuples chasseurs, acquit plus de consistance.

p61

Avant la découverte du Canada, les forêts qui le couvroient, n'étoient, pour ainsi dire, qu'un vaste repaire de bêtes sauvages. Elles s'y étoient prodigieusement multipliées ; parce que le peu d'hommes qui couroient dans ces déserts, sans troupeaux et sans animaux domestiques, laissoient plus d'espace et de nourriture aux especes errantes et libres comme eux. Si la nature du climat ne varioit pas ces especes à l'infini ; du moins chacune y gagnoit par la multitude des individus. Mais enfin elles payoient tribut à la souveraineté de l'homme, titre si cruel et si coûteux

à tous les êtres vivants. Faute d' arts et de culture, le sauvage se nourrissoit et s' habilloit uniquement aux dépens des bêtes. Dès que notre luxe plutôt que nos besoins eut adopté l' usage de leurs peaux, les américains leur firent une guerre d' autant plus vive qu' elle leur valoit une abondance et des jouissances nouvelles pour leurs sens ; d' autant plus meurtriere qu' ils avoient adopté nos armes à feu. Cette industrie destructive fit passer des bois du Canada dans les ports de France, une grande quantité, une grande diversité de pelleteries, dont une partie fut consommée dans le royaume, et l' autre alla dans les états voisins. La plupart de ces fourrures étoient connues dans l' Europe ; elle les tiroit du nord de notre hémisphere ; mais en trop petit nombre pour que l' usage en fût très-étendu. Le caprice et la nouveauté leur ont donné plus ou moins de vogue, depuis que l' intérêt des colonies de l' Amérique a voulu qu' elles prissent faveur dans les métropoles. Il faut dire quelque chose de celles dont la mode existe encore.

La loutre est un animal vorace, qui courant

p62

ou nageant sur les bords des lacs et des rivieres, vit ordinairement de poisson, et quand il en manque, mange de l' herbe et l' écorce même des plantes aquatiques. Son séjour et son goût dominant l' ont fait ranger parmi les amphibiens qui vivent également dans l' air et dans l' eau ; mais c' est improprement, puisque la loutre a besoin de respirer à peu près comme tous les animaux terrestres. On trouve quelquefois celui-ci dans tous les climats arrosés qui ne sont pas brûlants, mais il est bien plus commun et plus grand dans le nord de l' Amérique. Sa fourrure y est aussi plus noire et plus belle que par-tout ailleurs, mais en cela même plus nuisible, puisqu' elle y est l' objet des pieges que les hommes tendent à la loutre.

La fouine a le même attrait pour les chasseurs du Canada. Cet animal y est de trois especes. La premiere est la commune ; la seconde s' appelle vison ; et la troisieme est nommée puante, parce que l' urine, que la peur sans doute lui fait lâcher quand elle est poursuivie, empeste l' air à une grande distance. Leur poil est plus brun, plus lustré, plus soyeux que dans nos contrées. Le rat même est utile par sa peau dans l' Amérique septentrionale. Il y en a sur-tout deux especes

dont la dépouille entre dans le commerce.
L' un, qu' on appelle rat de bois, a deux fois
la grosseur de nos rats. Son poil est communément
d' un gris argenté, quelquefois d' un très-beau
blanc. Sa femelle a sous le ventre une bourse
qu' elle ouvre et ferme à son gré. Quand elle
est poursuivie, elle y met ses petits et se sauve
avec eux. L' autre rat qu' on appelle musqué,
parce que ses testicules renferment du musc,

p63

a toutes les inclinations du castor, dont il paroît
même être un diminutif ; et sa peau sert aux mêmes
usages que celle du castor.

L' hermine qui est de la grosseur de l' écureuil,
mais un peu moins allongée, a comme lui les
yeux vifs, la physionomie fine, et les mouvements
si prompts que l' oeil ne peut les suivre.

L' extrémité de sa queue longue, épaisse et bien
fournie, est d' un noir de jais. Son poil roux en
été comme l' or des moissons ou des fruits, devient
en hiver blanc comme la neige. Cet animal vif,
léger et joli fait une des beautés du Canada, mais
quoique plus petit que la martre, il n' y est pas
aussi commun.

La martre se trouve uniquement dans les pays
froids, au centre des forêts, loin de toute
habitation ; animal chasseur et vivant d' oiseaux.
Quoiqu' elle n' ait pas un pied et demi de long, les
traces qu' elle fait sur la neige, paroissent être d' un
animal très-grand, parce qu' elle ne va qu' en sautant,
et qu' elle marque toujours des deux pieds à la
fois. Sa fourrure brune et jaune est recherchée
quoiqu' infiniment moins précieuse que celle de la
martre si distinguée sous le nom de zibeline.

Celle-ci est d' un noir luisant. La plus belle parmi
les autres, est celle dont la peau la plus brune
s' étend le long du dos jusqu' au bout de la queue.
Les martres ne quittent communément le fond
de leurs bois impénétrables que tous les deux ou
trois ans. Aussi le commerce de leurs peaux n' est
pas aussi régulier en Canada que celui des autres
fourrures ; mais il est alors abondant, parce qu' elles
sortent en grandes troupes. Les naturels du
pays en augurent un bon hiver ; c' est-à-dire,
beaucoup de neige qui doit procurer une grande
chasse.

p64

Un animal que les anciens appelloient lynx, connu en Sibérie sous le nom de loup-cervier, ne s' appelle que chat-cervier dans le Canada, parce qu' il y est plus petit que dans notre hémisphère. Cet animal à qui l' erreur populaire n' auroit pas donné des yeux infiniment perçants, s' il n' avoit la faculté de voir, d' entendre ou de sentir de loin, vit du gibier qu' il peut attraper, et qu' il poursuit jusqu' à la cime des plus grands arbres. On convient que sa chair est blanche et d' un goût exquis ; mais on ne le recherche à la chasse que pour sa peau dont le poil est fort long et d' un beau gris-blanc ; moins estimée pourtant que celle du renard.

Cet animal carnivore et destructeur, est originaire des climats glacés, où la nature qui fournit peu de végétaux, semble obliger tous les animaux à se manger les uns les autres. Naturalisé dans les zones tempérées, il n' y a pas gardé sa première beauté. Son poil y a dégénéré. Dans le nord, il l' a conservé long, doux et touffu, quelquefois blanc, quelquefois gris, et souvent d' un rouge tirant sur le roux. Le plus beau sans comparaison est le poil tout-à-fait noir, mais c' est un mérite plus rare au Canada que dans la Moscovie qui est plus septentrionale et moins humide.

On tire de l' Amérique septentrionale, outre ces mêmes pelleteries, des peaux de cerf, de daim et de chevreuil ; des peaux de renne sous le nom de caribou ; des peaux d' élan sous le nom d' orignal. Les deux dernières espèces, qui dans notre hémisphère ne se trouvent que vers le cercle polaire, l' élan en-deçà, le renne au-delà, se retrouvent dans le nouveau monde à de moindres latitudes ; soit parce que le froid

p65

est plus vif en Amérique par des causes singulières d' exception à la loi générale ; soit peut-être aussi, parce que ces nouvelles terres sont moins habitées par l' homme dépeuplateur. Leurs peaux fortes, douces et moëlleuses servent à faire d' excellents buffles qui pesent très-peu. La chasse de tous ces animaux se fait pour les européens. Mais les sauvages en ont une par excellence qui fut de tout temps leur chasse favorite. Elle convenoit plus à leurs moeurs guerrières, à leur force, à leur bravoure, et sur-tout à leurs besoins : c' est la chasse de l' ours.

Sous un climat froid et rigoureux, cet animal est le plus ordinairement noir. Plus farouche que féroce, au-lieu de caverne, il choisit pour retraite un tronc pourri de quelque vieux arbre mort sur pied. C' est là qu' il se loge en hiver le plus haut qu' il peut grimper. Comme il est très-gras à la fin de l' automne, qu' il est vêtu d' un poil très-épais, qu' il ne se donne aucun mouvement, et qu' il dort presque continuellement, il doit perdre peu par la transpiration, et rarement sortir de son asyle, pour chercher de la nourriture. Mais on l' y force en y mettant le feu ; et dès qu' il veut descendre, il est abattu sous les fleches avant d' arriver à terre. Les sauvages se nourrissent de sa chair, se frottent de sa graisse, se couvrent de sa peau. C' étoit là le but de la guerre qu' ils faisoient à l' ours, lorsqu' un intérêt nouveau tourna leur instinct vers la chasse du castor.

Cet animal qui possede les dons secourables de la société, sans en éprouver comme nous les vices et les malheurs ; cet animal à qui la nature donna le besoin, inspira l' instinct de vivre avec ses semblables, pour la propagation et la conservation de

p66

son espece ; cet animal doux, touchant, plaintif, dont l' exemple et le sort arrachent des larmes d' admiration et d' attendrissement au philosophe sensible qui contemple sa vie et ses moeurs : le castor qui ne nuit à aucun être vivant, qui n' est ni carnassier, ni sanguinaire, ni guerrier, est devenu la plus furieuse passion de l' homme chasseur, la proie où le sauvage est le plus cruellement acharné, graces à l' implacable avidité des peuples les plus policés de l' Europe.

Long d' environ trois à quatre pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre cinquante et soixante livres de pesanteur, qu' il doit sur-tout à la grosseur de ses muscles, il a la tête comme un rat, et la porte baissée avec le dos arqué comme une souris. Lucrece a dit, non pas que l' homme a reçu des mains pour s' en servir ; mais qu' il a eu des mains et qu' il s' en est servi. De même le castor a des membranes aux pieds de derriere, et il nage ; il a des doigts séparés aux pieds de devant, et ceux-ci lui tiennent lieu de mains ; il a la queue platte, ovale, couverte d' écailles, et il l' emploie à traîner et à travailler ; il a quatre dents incisives et tranchantes, et il en fait des outils de charpente. Tous ces instruments qui ne

sont presque d' aucun usage, quand l' animal vit seul, ou qui ne le distinguent point alors des autres animaux, lui donnent une industrie supérieure à tous les instincts, quand il vit en société.

Sans passions, sans violence et sans ruse, dans l' état isolé, à peine ose-t-il se défendre. à moins qu' il ne soit pris, il ne sait pas mordre. Mais au défaut d' armes et de malice, il a dans l' état social tous les moyens de se conserver sans guerre, et de vivre sans faire ni souffrir d' injure. Cet animal paisible et même familier et d' ailleurs indépendant,

p67

et ne s' attachant à personne, parce qu' il n' a besoin que de lui-même, il entre en communauté, mais il ne veut point servir, ni ne prétend commander. Un instinct muet au-dehors, mais qui lui parle en-dedans, préside à ses travaux. C' est le besoin commun de vivre et de peupler qui rappelle les castors et les rassemble en été pour bâtir leurs bourgades d' hiver. Dès le mois de juin et de juillet, ils viennent de tous les côtés, et se réunissent au nombre de deux ou trois cents. Mais toujours sur le bord des eaux ; parce que c' est sur l' eau que doivent habiter ces républicains, à l' abri des invasions. Quelquefois ils préfèrent les lacs dormants au milieu des terres peu fréquentées, parce que les eaux y sont toujours à la même hauteur. Quand ils ne trouvent point d' étang, ils en forment dans les eaux courantes des fleuves ou des ruisseaux ; et c' est par le moyen d' une chaussée ou d' une digue. La seule pensée de cet ouvrage est un système d' idées très-composées, très-complicquées, qui semble n' appartenir qu' à des êtres intelligents ; et si ce n' étoit la crainte du feu dans ce monde ou dans l' autre, un chrétien croiroit et diroit que les castors ont une ame spirituelle, ou que celle de l' homme n' est que matérielle. Il s' agit d' un pilotis de cent pieds de longueur sur une épaisseur de douze pieds à la base, qui décroît jusqu' à deux ou trois pieds par un talus, dont la pente et la hauteur répondent à la profondeur des eaux. Pour épargner ou faciliter le travail, on choisit l' endroit d' une riviere, où il y a le moins d' eau. S' il se trouve sur les bords du fleuve un gros arbre, il faut l' abattre pour qu' il tombe de lui-même en travers sur le courant. Fût-il plus gros que le corps d' un homme, on le scie ou plutôt on le ronge au pied avec quatre dents

tranchantes. Il est bientôt dépouillé de ses branches par le peuple ouvrier, qui veut en faire une poutre. Une foule d' autres arbres plus petits sont également abattus, dépecés et taillés pour le pilotis qu' on prépare. Les uns traînent ces arbres jusqu' au bord de la riviere, d' autres les conduisent sur l' eau jusqu' à l' endroit où doit se faire la chaussée. Mais comment les enfoncer dans l' eau, quand on n' a que des dents, une queue et des pieds ? Le voici. Avec les ongles on creuse un trou dans la terre ou au fond de l' eau. Avec les dents on appuie le gros bout du pieu sur le bord de la riviere ou contre le madrier qui la traverse. Avec les pieds on dresse le pieu et on l' enfonce par la pointe dans le trou où il se plante debout. Avec la queue on fait du mortier, dont on remplit tous les intervalles des pieux entrelassés de branches pour maçonner le pilotis. Le talus de la digue est opposé au courant de l' eau pour mieux en rompre l' effort par degrés, et les pieux y sont plantés obliquement à raison de l' inclinaison du plan. On les plante perpendiculairement du côté où l' eau doit tomber ; et pour lui ouvrir un écoulement qui diminue l' action de sa pente et de son poids, on ouvre deux ou trois issues au sommet de la digue par où la riviere débouche une partie de ses eaux. Quand cet ouvrage est achevé en commun par la république, chaque citoyen songe à se loger. Chaque compagnie se construit une cabane dans l' eau sur le pilotis. Elles ont depuis quatre jusqu' à dix pieds de diametre, sur une enceinte ovale ou ronde. Il y en a de deux ou trois étages, selon le nombre des familles ou des ménages. Une cabane en contient au moins un ou deux, et quelquefois de dix à quinze. Les murailles plus ou moins élevées ont environ deux pieds d' épaisseur et se

terminent toutes en forme de voûte ou d' anse de panier, maçonnées en-dedans et au-dehors avec autant de propreté que de solidité. Les parois en sont revêtus d' une espece de stuc impénétrable à l' eau, même à l' air extérieur. Chaque maison a deux portes ; l' une du côté de la terre pour aller faire des provisions ; l' autre vers le cours des eaux pour s' enfuir si l' ennemi vient, c' est-à-dire l' homme destructeur des cités et des républiques. La fenêtre de la maison est ouverte du

côté de l' eau. On y prend le frais durant le jour, plongé dans le bain à mi-corps. Elle sert en hiver à garantir des glaces qui se forment épaisses de deux ou trois pieds. La tablette qui doit empêcher qu' elles ne bouchent cette fenêtre, est appuyée sur des pieux qu' on coupe ou qu' on enfonce en pente, et qui faisant un bâtardeau devant la maison, laisse une issue pour s' échapper ou nager sous les glaces. L' intérieur du logis a pour tout ornement un plancher jonché de verdure, et tapissé de branches de sapin. On n' y voit point de meubles de propreté, même pour les ordures qu' on ne souffre point dans la maison, comme on fait dans nos palais.

Les matériaux de ces édifices sont toujours voisins de l' emplacement. Ce sont des aulnes, des peupliers, des arbres qui aiment l' eau, comme les républicains qui s' en construisent des logements. Ces citoyens ont le plaisir en taillant ce bois de s' en nourrir, pour ainsi dire. à l' exemple de certains sauvages de la mer glaciale, ils en mangent l' écorce. Il est vrai que ceux-là ne l' aiment que seche, pilée et apprêtée avec des ragoûts ; au-lieu que ceux-ci la mâchent et la sucent toute fraîche.

On fait des provisions d' écorces et de branches

p70

tendres, dans des magasins particuliers à chaque cabane, et proportionnés au nombre de ses habitants. Chacun reconnoît son magasin, et personne ne va piller dans celui de ses voisins. Chaque tribu vit dans son quartier, contente de son domaine, mais jalouse de la propriété qu' elle s' en est acquise par le travail. On y ramasse, on y dépense sans querelles ni procès les provisions de la communauté. Des citoyens qui ne se sentent point la soif du sang et de l' or, n' ont jamais la guerre pour aucune espece de butin. Leur avidité se borne à des mets simples que le travail même leur prépare ; leur unique passion est l' amour conjugal qui a pour base et pour terme l' amour de sa race. Deux êtres assortis et réunis par un goût, par un choix réciproque, après s' être éprouvés dans une association à des travaux publics pendant les beaux jours de l' été, consentent à passer ensemble la rude saison des hivers. Ils s' y préparent par l' approvisionnement qu' ils font en septembre. Les deux époux se retirent dans leur cabane dès l' automne qui n' est pas moins favorable aux amours que le printemps. Si la saison des fleurs invite les

oiseaux du ciel à se perpétuer dans les bois ; la saison des fruits excite peut-être aussi fortement les habitants de la terre à la repeupler. L' hiver donne au moins le loisir d' aimer ; et cette douceur vaut toutes celles de l' année. Les époux alors ne se quittent plus. Aucun travail, aucun plaisir ne fait diversion, ne dérobe du temps à l' amour. Les meres conçoivent et portent les doux gages de cette passion universelle de la nature. Si quelque beau soleil vient égayer la triste saison, le couple heureux sort de sa cabane, va se promener sur le bord de l' étang ou de la riviere, y manger de l' écorce fraîche, y respirer les salutaires

p71

exhalaisons de la terre. Cependant la mere met au jour vers la fin de l' hiver les fruits de l' hymen conçus en automne ; et tandis que le pere attiré dans les bois par les douceurs du printemps, laisse à ses petits la place qu' il occupoit dans sa cabane étroite, elle les allaite, les soigne, les élève au nombre de deux ou trois. Ensuite elle les mene dans ses promenades où le besoin de se refaire et de les nourrir, lui fait chercher des écrevisses, du poisson, de l' écorce nouvelle jusqu' à la saison du travail.

Ainsi vit cette république dans des bourgades qu' on pourroit comparer de loin à de grandes chartreuses. Mais elles n' en ont que l' apparence ; et si le bonheur habite dans ces deux sortes de communautés, il faut avouer qu' il ne se ressemble gueres à lui-même dans ses moyens, puisque là c' est à suivre la nature qu' on le fait consister, et qu' ici c' est à la contrarier et à la détruire. Mais l' homme en sa folie a cru trouver la sagesse. Une foule d' êtres vivent dans une sorte de société qui sépare à jamais les deux sexes. L' un et l' autre isolés dans des cellules où pour être heureux, ils n' auroient qu' à se réunir, consomment les plus beaux jours de leur vie à étouffer, à détester le penchant qui les attire à travers les prisons et les portes de fer que la peur a élevées contre des coeurs tendres et des ames innocentes. Où est l' impiété, sinon dans l' inhumanité de ces institutions sombres et féroces qui dénaturent l' homme pour le diviniser, qui le rendent stupide, imbécille et muet comme des bêtes, pour qu' il devienne semblable aux anges ? Dieu de la nature, c' est à ton tribunal qu' il faut en appeler de toutes les loix qui violent le plus beau de tes ouvrages, en le condamnant à une stérilité

que ton exemple désavoue. N' es-tu pas essentiellement fécond et reproductif, toi qui as tiré l' être du néant et du cahos, toi qui fais sans cesse sortir et renaître la vie du sein de la mort même ? Qui est-ce qui chante le mieux tes louanges ; l' être solitaire qui trouble le silence de la nuit pour te célébrer parmi les tombeaux, ou le peuple heureux qui sans se vanter de l' instinct de te connoître, te glorifie dans ses amours, en perpétuant la suite et la merveille de tes créatures vivantes ? Ce peuple républicain, architecte, industriel, intelligent, prévoyant et systématique dans ses plans de police et de société, c' est le castor dont on vient de tracer les moeurs douces et dignes d' envie. Heureux si sa dépouille n' acharnoit pas l' homme impitoyable et sauvage à la ruine de ses cabanes et de sa race ! Souvent les américains ont détruit les établissements des castors, et ces animaux infatigables sont venus les réédifier plusieurs étés de suite dans l' enceinte d' où ils avoient été chassés. C' est en hiver qu' on vient les investir. L' expérience les avertit du danger. à l' approche des chasseurs, un coup de queue frappé fortement sur l' eau, sonne l' alarme dans toutes les cabanes de la république, et chacun cherche à se sauver sous les glaces. Mais il est bien difficile d' échapper à tous les pièges qu' on tend à ce peuple innocent. On prend quelquefois le castor à l' affût. Cependant comme il voit et qu' il entend de loin, on ne peut gueres le tirer au fusil sur les bords de l' étang dont il ne s' éloigne jamais assez pour être surpris. L' eût-on blessé avant qu' il se fût jetté dans l' eau, il a toujours le temps de s' y plonger ; et s' il meurt de sa blessure, on le perd parce qu' il ne surnage point.

Un moyen plus sûr d' attraper les castors, est de dresser des trappes dans les bois où ils vont se régaler d' écorces tendres des jeunes arbres. On garnit ces trappes de coupeaux de bois fraîchement coupés ; et dès qu' ils y touchent, un poids énorme tombe et leur casse les reins. L' homme caché dans un lieu voisin accourt, se jette sur sa proie, acheve de le tuer et l' emporte. D' autres sortes de chasse sont encore plus usitées

et d' un plus grand succès. Quelquefois on attaque les cabanes pour en faire sortir les habitants, et l' on va les attendre au bord des trous qu' on a pratiqués dans la glace, parce qu' ils ont besoin d' y venir respirer l' air. On prend ce moment pour leur casser la tête. D' autres fois l' animal chassé de son logement, tombe dans des filets dont on l' a environné tout-au-tour, en brisant la glace à quelques toises. Veut-on prendre la peuplade entiere, au-lieu de rompre les écluses pour noyer les habitants, comme on pourroit le tenter en Hollande, on ouvre la chaussée pour laisser écouler l' eau de l' étang où les castors vivent. Restés à sec, hors d' état de s' échapper ou de se défendre, on les prend à loisir et à volonté. Mais on a soin d' en laisser toujours un certain nombre, mâles et femelles pour repeupler l' habitation ; et cette générosité n' est qu' avarice. La cruelle prévoyance de l' homme ne sait conserver peu que pour avoir plus à détruire. Le castor dont le cri plaintif semble implorer sa clémence et sa pitié, ne trouve dans le sauvage que les européens ont rendu barbare qu' un implacable ennemi qui ne combat plus tant pour ses propres besoins, que pour les superfluités d' un monde étranger. ô nature ! Où est ta providence, où est ta bienfaisance d' avoir armé les

p74

animaux espece contre espece et l' homme contre tous ?

Si l' on compare maintenant les moeurs, la police et l' industrie des castors, avec la vie errante des sauvages du Canada, peut-être avouera-t-on que vu la supériorité des organes de l' homme sur ceux de tous les animaux, le castor s' étoit bien plus avancé dans les arts de sociabilité que l' américain, quand l' européen alla étendre et porter ses connoissances et ses progrès dans l' Amérique septentrionale.

Plus ancien habitant de ce nouveau monde que l' homme tranquille possesseur de ces contrées favorables à son espece, le castor avoit mis à profit une paix de plusieurs siecles, pour perfectionner l' usage de ses facultés. Sous notre hémisphere, l' homme s' est emparé des régions les plus saines et les plus fertiles ; il en a chassé ou il y a subjugué tous les autres animaux.

L' abeille seule et la fourmi ont dérobé par leur petitesse, leurs loix et leur gouvernement à la jalouse et destructive domination de ce tyran de

la nature humaine. Ainsi voit-on quelques républiques sans éclat et sans vigueur se soutenir par leur faiblesse même au milieu des vastes monarchies de l' Europe qui tôt ou tard les engloutiront. Mais les quadrupèdes sociables relégués dans des climats inhabitables et contraires à leur multiplication, se sont trouvés par-tout isolés, incapables de se réunir en communauté, d' étendre leurs connaissances et leur perfectibilité ; et l' homme qui les a réduits à cet état précaire, s' applaudit de la dégradation où il les a plongés, pour se croire d' une nature supérieure, et s' attribuer une intelligence qui forme une barrière éternelle entre son espèce et toutes les autres.

p75

Les animaux, dit-on, ne perfectionnent rien : leurs opérations ne peuvent donc être que mécaniques et ne supposent aucun principe semblable à celui qui meut l' homme. Sans examiner en quoi consiste la perfection ; si l' être le plus civilisé se trouve le plus parfait ; si la polissage qui diminue la solidité de la matière en relève le prix et la valeur ; si ce sont des armes luisantes ou des armes pesantes qu' il faut à l' homme robuste, si ce qu' il gagne en propriété des choses, il ne le perd pas en propriété de sa personne ; si tout ce qu' il ajoute à ses jouissances n' est pas retranché de sa durée : le castor qui parmi nous est errant, solitaire, timide, ignorant, ne connoissoit-il pas dans le Canada le gouvernement civil et domestique, les saisons du travail et du repos, certaines règles d' architecture, l' art curieux et savant de construire des digues ? Cependant il étoit parvenu à ce degré de perfectibilité avec des instruments faibles et peu maniables. à peine peut-il voir le travail qu' il fait avec sa queue. Ses dents qui lui servent à la place de mille outils, sont circulaires, et gênées par les lèvres. L' homme au contraire avec une main qui se plie à tout et se soumet à tout, a dans ce seul organe de tact tous les instruments réunis de la force et de l' adresse. Mais il doit à cet unique avantage de son organisation la supériorité de son espèce sur toutes les autres. Ce n' est point parce qu' il leve les yeux au ciel, comme tous les oiseaux, qu' il est le roi des animaux, c' est parce qu' il est armé d' une main souple, flexible, industrieuse, terrible et secourable. Sa main est son sceptre. Ce même bras qu' il élève au ciel comme pour y chercher son origine,

il l' étend et l' appesantit sur la terre, pour

p76

y dominer par la destruction, pour en bouleverser la surface, et dire quand il a tout ravagé, c' est ici que je regne sans sujets, mais sans rivaux. La plus sûre marque de la population de l' espece humaine, est la dépopulation des autres especes. Ainsi diminue et disparaît insensiblement dans le Canada celle du castor, depuis que les européens ont pris goût à sa peau.

Celle-ci varie avec le climat qui en change la couleur, en modifiant l' espece. Dans le même canton où sont les peuplades de castors civilisés, il y a pourtant des castors sauvages et solitaires. Ces animaux rejetés, dit-on, de la société par leurs défauts vivent sans maison, sans magasin dans un boyau sous terre. On les appelle castors terriers. Leur robe est sale ; leur poil est rongé sur le dos par le frottement de leur corps contre la voûte qu' ils se creusent. Ce terrier qu' ils ouvrent pour l' ordinaire au bord de quelque étang ou fossé plein d' eau, s' étend quelquefois à plus de cent pieds en longueur, et va toujours en s' élevant, pour leur donner la facilité de se garantir de l' inondation dans la crue des eaux. Quelques-uns de ces castors sont assez sauvages pour s' éloigner de toute communication avec l' élément naturel à leur espece ; ils n' aiment que la terre. Tels sont nos lievres d' Europe. Ces castors solitaires et terriers n' ont pas le poil aussi luisant, aussi poli que ceux qui vivent en société. Leur fourrure se ressent de leurs moeurs.

On trouve des castors en Amérique depuis le trentième degré de latitude septentrionale jusqu' au soixantième. Toujours clair-semés au midi leur nombre croît et leur poil brunit en avançant au nord. Jaunes et couleur de paille chez les illinois, châains un peu plus haut, couleur foncée

p77

de marron au nord du Canada. On en trouve enfin de tout noirs, et ce sont les plus beaux. Cependant sous ce climat le plus froid qui soit habité par cette espece, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs ; d' autres d' un blanc taché de gris, et quelquefois de roux sur le chignon et la croupe : tant la nature se plaît à marquer les nuances du chaud et du froid, et la variété

de toutes ses influences, non-seulement dans la figure, mais jusques sur le vêtement des animaux. De la couleur de leurs peaux dépend le prix que les hommes attachent à leur vie. Il y en a qu' ils méprisent jusqu' à ne pas daigner les tuer. Mais ceux-là sont rares.

La traite des pelleteries fut le premier objet du commerce des européens au Canada. La colonie française fit d' abord ce commerce à Tadousiac, port situé à trente lieues au-dessous de Quebec. Vers l' an 1640, la ville des Trois-Rivieres, bâtie à vingt-cinq lieues plus haut que cette capitale, devint un second entrepôt. Avec le temps Montréal attira seul toutes les pelleteries. On les voyoit arriver au mois de juin sur des canots d' écorce d' arbre. Le nombre des sauvages qui les apportoient, ne manqua pas de grossir à mesure que le nom français s' étendit au loin. Le récit de l' accueil qu' on leur avoit fait, la vue de ce qu' ils avoient reçu en échange de leurs marchandises, tout augmentoit le concours. Jamais ils ne revenoient sans conduire avec eux une nouvelle nation. C' est ainsi qu' on vit se former une espece de foire où se rendoient tous les peuples de ce vaste continent.

Les anglois furent jaloux de cette branche de richesse ; et la colonie qu' ils avoient fondée à la Nouvelle Yorck, ne tarda pas à détourner une si

p78

grande circulation. Après s' être assurés de leur subsistance, en donnant leurs premiers soins à l' agriculture, ils penserent au commerce des pelleteries. Il fut borné d' abord au pays des iroquois. Les cinq nations fieres de ce nom, ne souffroient pas qu' on traversât leurs terres, pour aller traiter avec d' autres nations sauvages qu' ils avoient constamment pour ennemies ; ni que celles-ci vinsent sur leur territoire leur disputer par la concurrence les profits d' un commerce ouvert avec les européens. Mais le temps ayant éteint ou plutôt suspendu les hostilités nationales entre les sauvages, l' anglois se répandit de tous côtés, et de tous côtés on accourut à lui. Ce peuple avoit des avantages infinis pour obtenir des préférences sur le français son rival. Sa navigation étoit plus facile, et dès-lors ses marchandises s' offroient à meilleur marché. Il fabriquoit seul les grosses étoffes qui convenoient le mieux au goût des sauvages. Le commerce du castor étoit libre chez lui, tandis que chez les français il étoit et fut toujours

asservi à la tyrannie du monopole. C' est avec cette liberté, cette facilité qu' il intercepta la plus grande partie des marchandises qui faisoient la célébrité de Montréal.

Alors s' étendit chez les françois du Canada, un usage qu' ils avoient d' abord resserré dans des bornes assez étroites. La passion de courir les bois, qui fut celle des premiers colons, avoit été sagement restreinte aux limites du territoire de la colonie. Seulement on accordoit chaque année vingt-cinq permissions de franchir ces bornes pour aller faire le commerce chez les sauvages. L' ascendant que prenoit la Nouvelle Yorck rendit ces congés beaucoup plus fréquents. C' étoient des especes de privileges exclusifs qu' on exerçoit par

p79

soi-même ou par d' autres. Ils duroient un an ou même au-delà. On les vendoit ; et le produit en étoit distribué par le gouverneur de la colonie, aux officiers ou à leurs veuves et à leurs enfants, aux hôpitaux ou aux missionnaires, à ceux qui s' étoient signalés par une belle action ou par une entreprise utile ; quelquefois enfin aux créatures du commandant lui-même qui vendoit les permissions.

L' argent qu' il ne donnoit pas, ou qu' il vouloit bien ne pas garder, étoit versé dans les caisses publiques ; mais il ne devoit compte à personne de cette administration.

Elle eut des suites funestes. Plusieurs de ceux qui faisoient la traite se fixoient parmi les sauvages, pour se soustraire aux associés dont ils avoient négocié les marchandises. Un plus grand nombre encore alloit s' établir chez les anglois où les profits étoient plus considérables. Sur des lacs immenses, souvent agités de violentes tempêtes ; parmi des cascades qui rendent si dangereuse la navigation des fleuves les plus larges du monde entier ; sous le poids des canots, des vivres, des marchandises qu' il falloit voiturer sur les épaules dans les *portages* où la rapidité, le peu de profondeur des eaux oblige de quitter les rivieres pour aller par terre ; à travers tant de dangers et de fatigues, on perdoit beaucoup de monde. Il en périssoit dans les neiges ou dans les glaces ; par la faim ou par le fer de l' ennemi. Ceux qui rentroient dans la colonie avec un bénéfice de six ou sept cents pour cent, ne lui devenoient pas toujours plus utiles ; soit parce qu' ils s' y livroient aux plus grands excès ; soit parce que leur exemple inspiroit le dégoût des travaux assidus. Leurs

fortunes subitement amassées disparoisoient aussi vite, semblables à ces montagnes mouvantes qu' un

p80

tourbillon de vent éleve et détruit tout-à-coup dans les plaines sablonneuses de l' Afrique. La plupart de ses coureurs épuisés par les fatigues excessives de leur avarice, par les débauches d' une vie errante et libertine, traînoient dans l' indigence et dans l' opprobre une vieillesse prématurée. Le gouvernement ouvrit les yeux sur ces inconvénients, et donna une nouvelle direction au commerce des pelleteries.

Depuis long-temps la France travailloit sans relâche à élever une échelle de forts qu' elle croyoit nécessaire à sa conservation, à son agrandissement dans l' Amérique septentrionale. Ceux qu' elle avoit construits, soit à l' ouest, soit au midi du fleuve Saint-Laurent pour resserrer l' ambition des anglois, avoient de la grandeur, de la solidité. Ceux qu' elle avoit jettés sur les différents lacs, dans les positions importantes, formoient une chaîne qui s' étendoit au nord jusqu' à mille lieues de Quebec ; mais ce n' étoient que de misérables palissades, destinées à contenir les sauvages, à s' assurer de leur alliance et du produit de leurs chasses. Il y avoit dans tous une garnison plus ou moins nombreuse, à raison de l' importance du poste et des ennemis qui le menaçoient. C' est au commandant de chacun de ces forts qu' on jugea devoir confier le droit exclusif d' acheter et de vendre dans toute l' étendue de sa domination. Ce privilege s' achetoit ; mais comme il étoit toujours une occasion de gain souvent même d' une fortune très-considérable, il n' étoit accordé qu' aux officiers les plus favorisés. S' il s' en rencontroit parmi eux qui n' eussent pas les fonds nécessaires pour l' exploitation, ils trouvoient aisément des capitalistes qui s' associoient à leur entreprise. On prétendoit que loin de contrarier le

p81

bien du service, ce système lui étoit favorable, parce qu' il mettoit les militaires dans la nécessité d' avoir des liaisons plus suivies avec les naturels du pays, de mieux éclairer leurs mouvements, de ne rien négliger pour s' assurer de leur amitié. Personne ne voyoit ou ne vouloit voir que cette disposition ne manqueroit pas d' étouffer tout autre

sentiment que celui de l' intérêt, et seroit la source d' une oppression suivie.

Cette tyrannie, devenue en peu de temps universelle, se fit sentir plus fortement à Frontenac, à Niagara, à Toronto. Les fermiers de ces trois forts, abusant de leur privilege exclusif, estimoient si peu ce qu' on leur presentoit, donnoient une si grande valeur à ce qu' ils offroient en échange, que les sauvages perdirent peu-à-peu l' habitude de s' y arrêter. Ils se rendoient en foule à Chouaguen sur le lac Ontario, où les anglois leur accordoient des conditions beaucoup plus favorables. On fit craindre à la cour de France les suites de ces nouvelles liaisons. Elle réussit à les affoiblir, en prenant elle-même le commerce de ces trois postes, et donnant un meilleur traitement aux sauvages que la nation rivale.

Qu' en arriva-t-il ? Le roi fut seul en possession des pelleteries qu' on rebutoit ailleurs ; le roi eut sans concurrence les peaux des bêtes qu' on tuoit en été ou en automne ; ce qu' il y avoit de moins beau, de moins garni de poil, de plus sujet à se corrompre, fut pour le compte du roi. Toutes ces mauvaises pelleteries, achetées sans fidélité, étoient entassées sans soin dans des magasins où elles devenoient la proie des vers. Lorsque la saison de les envoyer à Quebec étoit venue, on les chargeoit sur des bateaux, abandonnées à la merci des soldats, des passagers, des matelots qui n' ayant

p82

aucun intérêt sur ces marchandises, ne portoient pas la moindre attention à les garantir de l' humidité. Arrivées sous les yeux des administrateurs de la colonie, elles étoient vendues la moitié du peu qu' elles valoient. C' est ainsi que les avances considérables faites par le gouvernement, lui retournoient presque en pure perte.

Mais si ce commerce ne produisoit rien au roi, l' on peut douter qu' il fût beaucoup plus avantageux aux sauvages ; quoique l' or et l' argent n' en fussent point le signe dangereux. En échange de leurs pelleteries, ils recevoient à la vérité des scies, des couteaux, des haches, des chaudières, des hameçons, des aiguilles, du fil, des toiles communes, de grosses étoffes de laine, premiers instruments ou gages de la sociabilité. Mais on leur vendoit aussi ce qui leur eût été funeste, même à titre de don et de présent, des fusils, de la poudre, du plomb, du tabac et sur-tout de l' eau-de-vie. Cette boisson, le présent le plus funeste que

l'ancien monde ait fait au nouveau, n'eut pas plutôt été connue des sauvages, qu'ils se prirent pour elle de la plus forte passion. Il leur étoit également impossible, et de s'en abstenir, et d'en user avec modération. On ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle troublait leur paix domestique ; qu'elle leur ôtoit le jugement ; qu'elle les rendoit furieux ; qu'elle portait les maris, les femmes, les pères, les mères, les enfants, les sœurs, les frères à s'insulter, à se mordre, à se déchirer. Inutilement quelques François honnêtes voulurent les faire rougir de ces excès. C'est vous, répondirent-ils, qui nous avez accoutumés à cette liqueur ; nous ne pouvons plus nous en passer ; et si vous refusez de nous en donner, nous en irons chercher chez les Anglois.

p83

C'est vous qui avez fait le mal ; il est sans remède. La cour de France, tantôt bien, tantôt mal informée des désordres qu'occasionnoit un si funeste commerce, l'a tour-à-tour proscrit, toléré, autorisé, en raison des biens ou des maux qu'on y faisoit envisager à ses ministres. Au milieu de ces variations, l'intérêt des marchands s'arrêta rarement. La vente de l'eau-de-vie ne fut gueres moins vive en fraude qu'en liberté. Cependant les esprits sages la regardoient comme la cause principale de la diminution d'hommes, et par conséquent de peaux de bêtes, diminution qui devenoit tous les jours plus sensible. Cette décadence n'étoit pas encore arrivée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'élévation du duc D'Anjou sur le trône de Charles-Quint, remplit l'Europe d'inquiétudes, et la replongea dans les horreurs d'une guerre universelle. Ce feu passa les mers. Il approchoit du Canada. Les Iroquois empêchèrent qu'il ne s'y communiquât. Depuis long-temps les Anglois et les François briguoient à l'envi l'alliance de ce peuple. Ces témoignages ou d'estime ou de crainte avoient enflé son cœur naturellement haut. Il se croyoit l'arbitre des deux nations rivales, et prétendoit que ses intérêts devoient régler leur conduite. Comme la paix lui convenoit alors, il déclara fièrement qu'il prendroit les armes contre celui des deux ennemis qui commenceroit les hostilités. Cette résolution s'accordoit avec la situation de la colonie Française, qui n'avoit que peu de moyens pour la guerre, et n'en attendoit point de sa métropole. La Nouvelle Yorck au contraire, dont les forces déjà considérables augmentoient tous les jours, vouloit

entraîner les iroquois dans sa querelle. Ses insinuations,

p84

ses présents, ses négociations furent inutiles jusqu' en 1709. à cette époque, elle réussit à séduire quatre des cinq nations ; et ses troupes restées jusqu' alors dans l' inaction, s' ébranlèrent soutenues d' un grand nombre de guerriers sauvages.

L' armée s' avançoit fièrement vers le centre du Canada, avec l' assurance presque infaillible de le conquérir, lorsqu' un chef iroquois qui n' avoit jamais approuvé la conduite qu' on tenoit, dit simplement aux siens : que deviendrons-nous, si nous réussissons à chasser les françois ? Ce peu de mots prononcés avec un air de mystere et d' inquiétude, rappella promptement à tous les esprits leur premier système, qui étoit de tenir la balance égale entre les deux peuples étrangers, pour assurer l' indépendance de la nation iroquoise. Aussitôt il fut résolu d' abandonner un parti qu' on avoit pris témérairement contre l' intérêt public ; mais comme il paroissoit honteux de s' en détacher ouvertement, on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste par une trahison secrete. Les sauvages sans loix, les vertueux spartiates, les religieux hébreux, les grecs et les romains éclairés et belliqueux, tous les peuples brutes ou policés ont toujours ajouté la ruse à la force dans le droit des gens, ou la politique. La raison n' a pas encore atteint l' art d' être heureuse sans nuire. On s' étoit arrêté sur les bords d' une petite riviere, où l' on attendoit les munitions et l' artillerie. L' iroquois qui passoit à la chasse tout le loisir que lui laissoit la guerre, imagina de jeter dans la riviere un peu au-dessus du camp, toutes les peaux des animaux qu' il écorchoit. Les eaux en furent bientôt infectées. Les anglois qui ne se défioient pas d' une semblable perfidie, continuerent

p85

malheureusement à puiser dans cette source empestée. Il en périt subitement un si grand nombre, qu' on fût obligé de renoncer à la suite des opérations militaires.

Un danger plus grand encore menaça la colonie françoise. Une flotte nombreuse destinée contre Quebec, et qui portoit cinq ou six mille

hommes de débarquement, entra l'année suivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle étoit sûre d'atteindre au but de son armement, si elle fût arrivée au terme de sa destination. Mais la présomption de son amiral, et le courroux des éléments la firent périr dans la route. Ainsi le Canada tout à la fois délivré de ses inquiétudes, et du côté de la terre et du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu sans secours et sans perte, contre la force et la politique des anglois. Cependant la France qui pendant quarante ans avoit soutenu seule tous les efforts de l'Europe conjurée, vaincu ou repoussé toutes les nations réunies, fait avec ses propres sujets sous Louis XIV, ce que Charles-Quint n'avoit pu faire avec les troupes innombrables de ses divers royaumes ; la France qui avoit produit dans son sein assez de grands hommes pour immortaliser vingt regnes, et sous un seul regne tout ce qui peut élever la grandeur de vingt peuples ; la France alloit couronner tant de gloire et de succès en plaçant une branche de sa maison royale sur la monarchie des Espagnes. Elle avoit alors, et moins d'ennemis et plus d'alliés, qu'elle n'en avoit eu dans le temps de ses plus éclatantes prospérités. Tout lui promettoit des avantages faciles, une supériorité prompte et décisive. Ce ne fut pas la fortune, mais la nature même qui changea ses destinées. Fiere et vigoureuse

p86

sous un roi brillant de toutes les graces et la force de la jeunesse, après s'être élevée avec lui par tous les degrés de la gloire et de la grandeur, elle descendit et déclina comme lui par tous les périodes de la décadence attachée à l'humanité. L'esprit de bigotterie qui étoit entré à la cour avec une prude ambitieuse, décida du choix des ministres, des généraux, des administrateurs ; et ce choix fut toujours aveugle et malheureux. Les rois qui plus que les autres hommes s'attachent au ciel, quand la terre va leur manquer, semblent chercher dans leur vieillesse une nouvelle espece de flatteurs qui les bercent d'espérances, au moment où toutes les réalités leur échappent. C'est alors que l'hypocrisie toujours prête à surprendre les deux enfances de la vie humaine, réveille dans l'ame des princes les frayeurs qu'elle y avoit semées ; et sous prétexte de les conduire au seul bonheur qui peut leur rester, elle gouverne toutes leurs volontés.

Mais comme ce dernier âge est un état de foiblesse ainsi que le premier, une variation continuelle regne dans le gouvernement. La brigue a plus d' ardeur et de pouvoir que jamais, l' intrigue espere davantage, et le mérite moins ; les talents se retirent, et les sollicitations de toute espece s' avancent ; les places tombent au hasard sur des hommes qui tous également incapables de les remplir, ont la présomption de s' en croire dignes. La nation dès-lors perd sa force avec sa confiance, et tout va comme tout est mené, sans dessein, sans vigueur et sans intelligence. Telle fut la fin du regne de Louis XIV. Après une suite de défaites et d' humiliations, il fut trop heureux d' acheter la paix par des sacrifices plus extraordinaires encore que son abaissement.

p87

Mais il sembla les dérober aux yeux de son peuple, en les faisant sur-tout au-delà des mers. On peut juger combien il en dût coûter à sa fierté de céder aux anglois la baye d' Hudson, Terre-Neuve et l' Acadie, trois possessions qui formoient avec le Canada l' immense pays connu sous le nom glorieux de Nouvelle France. On verra dans le livre suivant comment une puissance accoutumée à multiplier ses conquêtes, tâcha de réparer ses pertes.

p88

LIVRE 16

La guerre pour la succession d' Espagne avoit embrasé les quatre parties du monde, où l' Europe a répandu depuis deux siecles l' inquiétude qui la tourmente. Tous les trônes s' étoient ébranlés, pour en disputer un seul, qui sous Charles-Quint les avoit tous fait trembler. Une maison souveraine de cinq ou six états, avoit donné à la nation espagnole cette grandeur colossale qui devoit enchanter son imagination. Une maison plus puissante encore, parce qu' avec moins de bras elle avoit un plus grand corps, ambitionnoit

de commander à cette nation superbe. Les noms d' Autriche et de Bourbon, rivaux depuis deux cents ans, faisoient les derniers efforts pour emporter une supériorité qui ne dût plus être incertaine et balancée entr' eux. Il s' agissoit de savoir lequel embrasseroit les plus belles et les plus nombreuses couronnes. L' Europe partagée entre deux maisons dont les prétentions avoient quelque fondement, vouloit bien qu' elles pussent étendre leurs branches, mais non que plusieurs sceptres fussent réunis comme autrefois dans une seule main. Tout s' arma pour disperser ou séparer un vaste héritage ; et l' on résolut de le mettre en pieces, plutôt que de l' attacher à une puissance qui avec ce nouveau poids dût infailliblement détruire l' équilibre de toutes les autres. Une guerre qui fut longue, parce qu' elle étoit soutenue de tous côtés par de grandes forces et de grands talents, par des peuples belliqueux et des généraux soldats, désola tous les pays qu' elle devoit secourir, ruina les nations même qui n' y avoient aucun intérêt. La victoire fit la loi ; mais avec une inconstance qui ne cessoit d' irriter le feu de la discorde. Les mêmes drapeaux prospéroient dans un pays, et succomboient dans l' autre. Le parti qui triomphoit sur mer, étoit défait sur terre. On apprenoit en même-temps et la perte d' une flotte, et le gain d' une bataille. La fortune erroit d' un camp à l' autre, pour les dévorer tous. Enfin, après que les états eurent été épuisés d' or et de sang ; après douze ans de calamité et de dépenses, les peuples qui s' étoient éclairés au milieu des incendies de la guerre, s' empresserent à réparer leurs pertes. On chercha dans le nouveau monde les moyens de repeupler et de rétablir l' ancien. La France tourna ses premiers regards vers l' Amérique septentrionale où

sembloit l' appeller l' analogie du sol et du climat, et ce fut l' isle du Cap Breton qui fixa d' abord son attention. Les anglois regardoient cette possession comme l' équivalent de tout ce que les françois avoient perdu par le traité d' Utrecht. Aussi s' opposoient-ils avec acharnement à ce qu' il fût permis à un ennemi mal réconcilié de la peupler, de la fortifier, quoiqu' elle lui appartînt. Ils ne voyoient que ce moyen pour l' exclure de la pêche de la morue, et pour rendre l' entrée du Canada difficile à

ses navigateurs. La modération de la reine Anne, ou peut-être la corruption de ses ministres, sauverent cette nouvelle humiliation à la France. Cette couronne fut autorisée à faire au Cap Breton tous les arrangements qui lui conviendroient. Cette isle située entre les quarante-cinq et les quarante-sept degrés de latitude nord, est à l'entrée du golphe Saint-Laurent. Terre-Neuve à son orient sur la même embouchure, n'en est éloignée que de quinze ou seize lieues ; l'Acadie à son couchant n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues. Ainsi placée entre les domaines cédés à ses ennemis, elle menaçoit leurs possessions, en protégeant celles de ses maîtres. Sa longueur est d'environ trente-six lieues, et sa plus grande largeur de vingt-deux. Elle est hérissée dans toute sa circonférence de petits rochers séparés par les vagues au-dessus desquelles plusieurs élevent leur sommet. Tous ses ports sont ouverts à l'orient, en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte que quelques mouillages pour de petits bâtiments dans des anses ou entre des islots. à l'exception des lieux montueux, la surface du pays a peu de solidité. Ce n'est par-tout qu'une mousse légère et de l'eau.

p91

La grande humidité du terrain s'exhale en brouillards, sans rendre l'air mal-sain. Du reste le climat est très-froid ; ce qui doit provenir, soit de la prodigieuse quantité de lacs long-temps glacés qui couvrent plus de la moitié de l'isle, soit des forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, d'ailleurs affoiblis par d'éternels nuages. Quoique le Cap Breton attirât depuis long-temps quelques pêcheurs qui y venoient tous les étés, il n'en avoit jamais fixé vingt ou trente. Les françois qui en prirent possession au mois d'août 1713 furent proprement ses premiers habitants. Ils changerent son nom en celui de l'isle Royale, et jetterent les yeux sur le fort Dauphin pour y former leur principal établissement. Ce Havre présentoit un circuit de deux lieues. Les vaisseaux qui venoient jusqu'aux bords, y sentoient à peine les vents. Les bois de chêne nécessaires pour bâtir, pour fortifier une grande ville, se trouvoient fort près. La terre y paroissoit moins stérile qu'ailleurs, et la pêche y étoit plus abondante. On pouvoit à peu de frais rendre ce port imprénable ; mais la difficulté d'y arriver, qui d'abord avoit moins frappé que ses avantages,

le fit abandonner même après des travaux assez considérables. Les vues se tournerent vers Louisbourg dont l' abord étoit plus facile ; et la commodité fut préférée à la sûreté.

Le port de Louisbourg situé sur la côte orientale de l' isle, a pour le moins une lieue de profondeur, et plus d' un quart de lieue de largeur dans l' endroit où il est le plus étroit. Le fond en est bon : on y trouve ordinairement depuis six jusqu' à dix brasses d' eau ; et il est aisé d' y louvoyer, soit pour entrer, soit pour sortir, même dans les mauvais temps. Il renferme un petit golphe

p92

très-commode pour le radoub des vaisseaux de toute grandeur, qui peuvent même y hiverner avec quelques précautions. Le seul inconvénient de ce havre excellent est de se trouver fermé par les glaces dès le mois de novembre, et de ne s' ouvrir qu' en mai et souvent en juin. Son entrée naturellement fort resserrée, est encore gardée par l' isle aux chevres dont l' artillerie battant à fleur d' eau couleroit inmanquablement à fond tous les bâtiments grands ou petits qui voudroient y forcer le passage. Deux batteries, l' une de trente-six, et l' autre de douze pieces de canon de vingt-quatre livres de balle placées vis-à-vis sur les côtes opposées, fortifient et croisent ce feu terrible.

La ville bâtie sur une langue de terre qui s' avance dans la mer, est de figure oblongue : elle a environ une demi-lieue de tour ; ses rues sont larges et régulières. On n' y voit gueres que des maisons de bois. Celles qui sont de pierre, ont été construites aux dépens du gouvernement, et sont destinées à loger les troupes et les officiers. On y a construit des calles : ce sont des ponts qui avançant considérablement dans le port sont très-commodes pour charger, pour décharger les navires.

Ce ne fut qu' en 1720 qu' on commença à fortifier Louisbourg. Cette entreprise fut exécutée sur de très-bons plans, avec tous les ouvrages qui rendent une place respectable. On laissa seulement sans rempart un espace d' environ cent toises du côté de la mer, parce qu' on le jugea suffisamment défendu par sa situation. On se contenta de le fermer d' un simple bâtardeau. La mer y étoit si basse, qu' elle formoit une espece de lagune inaccessible par ses écueils à toute sorte de

bâtiments. Le feu des bastions collatéraux achevoit de mettre cette estacade à couvert d' une descente.

La nécessité de transporter d' Europe les pierres et beaucoup de matériaux nécessaires pour ces grandes constructions, retarda quelquefois les travaux, mais ne les fit pas abandonner. On y dépensa trente millions. On ne crut pas que ce fut trop pour soutenir les pêcheries, pour assurer la communication de la France avec le Canada, pour ouvrir un asyle en temps de guerre aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales. La nature et la politique vouloient que les richesses du midi fussent gardées par les forces du nord.

L' an 1714 vit arriver dans l' isle les pêcheurs françois fixés jusqu' alors à Terre-Neuve. On espéra que leur nombre seroit bientôt grossi par les acadiens, auxquels les traités avoient assuré le droit de s' expatrier, d' emporter leurs effets mobiliers, de vendre même leurs habitations. Cette attente fut trompée. Les acadiens aimèrent mieux garder leurs possessions sous la domination de l' Angleterre, que de les sacrifier pour des avantages équivoques à leur attachement pour la France. La place qu' ils refuserent d' occuper, fut successivement remplie par quelques malheureux qui arrivoient de temps-en-temps d' Europe ; et la population fixe de la colonie s' éleva peu-à-peu au nombre de quatre mille ames. Elle étoit répartie à Louisbourg, au fort Dauphin, au port Toulouse, à Nericka, sur toutes les côtes où l' on avoit trouvé des graves pour sécher la morue.

L' agriculture n' occupa jamais les habitants de l' isle. La terre s' y refuse. Les grains qu' on a

tenté d' y semer à plusieurs reprises, le plus souvent n' ont pu mûrir. Lors même qu' ils ont paru mériter d' être récoltés, ils avoient trop dégénéré pour servir de semence à la moisson suivante. On ne s' est opiniâtré qu' à faire croître quelques herbes potageres, dont le goût étoit assez bon, mais qui demandoit qu' on en renouvelât tous les ans la graine. Le vice et la rareté des pâturages ont également empêché les troupeaux de se multiplier. La terre sembloit n' appeller

à l' isle Royale que des pêcheurs et des soldats.

Quoique la colonie fût toute couverte de forêts, lorsqu' elle reçut des habitants, le commerce de bois y a toujours été peu considérable. Ce n' est pas qu' on n' y ait trouvé beaucoup d' arbres tendres qui étoient propres au chauffage : plusieurs même qui pouvoient servir pour la charpente ; même le chêne y a toujours été fort rare, et le sapin n' a jamais donné beaucoup de résine.

La traite des pelleteries étoit un objet assez peu important. Elle se réduisoit à un petit nombre de peaux de loup-cerviers, d' orignaux, de rats musqués, de chats sauvages, d' ours, de loutres et de renards rouges ou argentés. Une partie étoit fournie par une peuplade sauvage de mikmaks qui s' étoit établie dans l' isle avec les françois, et qui n' eut jamais plus de soixante hommes en état de porter les armes. Le reste venoit de Saint-Jean ou du continent voisin.

Il eut été possible de tirer un meilleur parti des mines de charbon de terre très-communes dans la colonie. Elles ont l' avantage d' être horizontales, de n' avoir jamais plus de six ou huit pieds de profondeur, et de pouvoir être exploitées, sans qu' on soit réduit à creuser la terre

p95

ou à détourner les eaux. On a trouvé ce charbon peu propre aux forges, parce qu' il brûle le fer ; mais pour tous les autres usages, il n' en est point d' aussi bon dans toute la surface du globe. Quoique la nouvelle Angleterre en eût tiré une quantité prodigieuse depuis 1745 jusqu' en 1749, ces mines auroient été peut-être abandonnées, si les bâtimens expédiés pour les isles françoises n' avoient eu besoin de l' est. Un feu qu' il n' a pas été possible d' étouffer, a embrasé une des principales mines. Il brûle encore, et l' on peut soupçonner qu' il doit produire un jour quelque révolution extraordinaire. Si l' imprudence d' un seul homme a pu allumer par une étincelle un incendie qui dévore depuis des années les entrailles de la terre ; qu' il faut peu de chose à la nature, pour exciter un volcan, qui consume un pays avec ses habitants !

Toute l' activité de la colonie s' est constamment tournée vers la pêche de la morue seche.

Les habitants moins aisés y employoient annuellement deux cents chaloupes, et les plus riches cinquante à soixante bateaux ou goelettes de trente

à cinquante tonneaux. Les chaloupes ne s' éloignoient jamais au-delà de quatre ou cinq lieues de la côte, et revenoient tous les soirs porter leur poisson qui préparé sur le champ avoit toujours le degré de perfection dont il étoit susceptible. Les bâtimens plus considérables alloient faire leur pêche plus loin, gardoient plusieurs jours leur morue ; et comme elle prenoit souvent trop de sel, elle en étoit moins recherchée. Mais ils étoient dédommagés de cet inconvénient, par l' avantage de suivre leur proie, à mesure que le défaut de nourriture leur faisoit abandonner l' isle Royale ; et par la facilité de

p96

porter eux-mêmes durant l' automne le produit de leurs travaux aux isles méridionales, ou même en France.

Indépendamment des pêcheurs fixés dans l' isle, il en arrivoit tous les ans de France qui sechoient leur morue, soit dans des habitations où ils s' arrangeoient avec les propriétaires, soit sur les graves dont l' usage leur étoit toujours réservé. La métropole envoyoit aussi régulièrement des bâtimens chargés de vivres, de poissons, de vêtements, de meubles, de toutes les choses qui étoient nécessaires aux habitants de la colonie. Les plus grands de ces navires, se bornant au commerce, reprenoient la route d' Europe aussitôt qu' ils avoient échangé leurs marchandises avec de la morue. Ceux de cinquante à cent tonneaux, après avoir débarqué leur petite cargaison, alloient faire la pêche eux-mêmes, et ne repartoisent pas qu' elle ne fût finie.

L' isle Royale n' envoyoit pas toute sa pêche en Europe. Une partie passoit aux isles françoises du midi sur vingt ou vingt-cinq bâtimens qui portoient depuis soixante-dix jusqu' à cent quarante tonneaux. Outre la morue qui devoit former au moins la moitié de la cargaison, on exportoit de cette colonie aux autres, des madriers, des planches, du merrein, du saumon et du maquereau salés, de l' huile de poisson, du charbon de terre. Tous ces envois étoient payés avec du sucre et du café ; mais plus encore avec des sirops et du taffia.

L' isle Royale ne pouvoit consommer tous ces retours. Le Canada n' emportoit que très-peu de leur superflu. Il étoit enlevé pour la plus grande partie par les colons de la nouvelle Angleterre qui donnoient des fruits, des légumes, des bois,

des briques, des bestiaux. Ce commerce d' échange leur étoit permis. Ils y ajoutoient en fraude des farines, et même une assez grande quantité de morue.

Malgré cette circulation qui se faisoit toute entière à Louisbourg, la plupart des colons languissoient dans une misere affreuse. Ce mal tiroit sa source de la dépendance où leur état de pauvreté les avoit jettés en arrivant dans l' isle. Dans l' impuissance de se pourvoir d' ustensiles et des premiers moyens de pêche, ils les avoient empruntés à un très-haut intérêt. Ceux même qui n' avoient pas eu besoin de ces avances, ne tarderent pas à subir la dure loi des emprunts.

La cherté du sel et des vivres, les pêches malheureuses les y réduisirent en peu de temps. Des secours qu' il falloit payer vingt ou vingt-cinq pour cent par année, les écrasèrent sans ressource.

Telle est une des injustices de l' inégalité des conditions, que l' homme né sans fortune, n' en acquiert presque jamais que par la violence ou la fraude qui ont valu les richesses à la plupart des familles qui les possèdent. Le commerce même déroge foiblement à cette fatale nécessité par l' industrie et le travail. Cependant toutes les colonies françoises de la nouvelle France n' étoient pas prédestinées dès leur origine à cet état de langueur.

Plus heureuse que l' isle Royale, celle de Saint-Jean a mieux traité ses habitants. Plus avancée dans le golphe Saint-Laurent, elle a vingt-deux lieues de long, mais n' en a gueres qu' une dans sa plus grande largeur. Sa courbure naturelle qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la figure du croissant de la lune.

Quoique la propriété n' en eût jamais été disputée à la France, cette couronne sembloit l' avoir dédaignée, avant la pacification d' Utrecht. La perte de l' Acadie et de Terre-Neuve lui ouvrirent les yeux sur ce foible reste ; et le gouvernement voulut savoir ce qu' on pourroit en faire.

On trouva que l' hiver y étoit long, le froid excessif, la neige abondante, la quantité d' insectes prodigieuse ; mais qu' une côte saine, un port excellent, et des havres commodes rachetoient ces désagréments. On y vit un pays uni

que la nature avoit enrichi et coupé de prairies abondantes par une infinité de petites sources qui le traversoient ; un sol extrêmement varié, ouvert à la culture de toutes les especes de grains ; du gibier et des bêtes fauves sans nombre ; un abord excessif des meilleures sortes de poisson ; une population de sauvages plus considérable que dans les autres isles. Ce dernier fait confirmoit seul tant d' avantage.

Le bruit qui s' en répandit en France, y fit naître en 1719 une compagnie qui forma le double projet de défricher une isle si productive, et d' y établir une grande pêche de morue.

Malheureusement l' intérêt qui avoit uni les associés les divisa, avant même qu' ils eussent mis la main à l' exécution de leur entreprise. Saint-Jean étoit retombé dans l' oubli, lorsque les acadiens mécontents des traitements qu' ils éprouvoient des anglois, commencerent à passer dans cette isle en 1749. Avec le temps, ils s' y réunirent jusqu' au nombre de trois mille cent cinquante quatre. Comme ils étoient la plupart cultivateurs, et sur-tout habitués à élever des troupeaux, le gouvernement crut devoir les fixer

p99

à ce genre d' occupation. Ainsi la pêche de la morue ne fut permise qu' à ceux qui s' établirent à la Tracadie et à Saint-Pierre.

Borner l' industrie par des prohibitions ou des privileges exclusifs, c' est nuire tout à la fois au travail que l' on permet et à celui que l' on défend. Quoique l' isle de Saint-Jean n' offre pas assez de graves pour sécher la grande quantité de poisson qui se porte sur ses côtes, et que ce poisson soit trop gros pour être aisément séché ; une puissance dont les pêcheries ne suffisoient pas à la consommation de ses nombreux sujets, devoit encourager ce genre d' exploitation. Si elle avoit moins de sécheries que de pêche, on pouvoit préparer de la morue verte qui auroit fait seule une excellente branche de commerce. En bornant les colons de Saint-Jean à l' agriculture, on les privoit de toute ressource dans les années trop fréquentes, où la moisson étoit dévorée sur pied par les mulots et les sauterelles. On réduisoit à rien les échanges que la métropole pouvoit et devoit faire avec sa colonie. Enfin on arrêtoit la culture même qu' on vouloit favoriser, par l' impossibilité où l' on mettoit les habitants d' acquérir les moyens de l' étendre.

L' isle ne recevoit annuellement d' Europe qu' un ou deux petits bâtiments qui abordoient au port la Joie. C' est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins. Elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses boeufs et ses moutons. Un détachement de cinquante hommes veilloit à sa police, plutôt qu' à sa sûreté. Celui qui étoit à leur tête dépendoit de l' isle Royale, qui relevoit elle-même du gouverneur du Canada.

p100

Cet administrateur commandoit au loin sur un vaste continent, dont la Louisiane formoit la plus riche portion.

La Louisiane que les espagnols comprenoient autrefois dans la Floride, ne fut découverte par les françois qu' en 1673. Instruits par les sauvages qu' il y avoit à l' occident du Canada un grand fleuve qui ne couloit ni au nord ni à l' est, ils en conclurent qu' il devoit se rendre dans le golfe du Mexique s' il avoit son cours au sud, ou dans la mer du sud s' il alloit se décharger à l' ouest. La communication avec ces deux mers étoit assez importante pour être recherchée. On chargea de cette entreprise Joliet, habitant de Quebec, qui avoit de l' esprit et de l' expérience, et le jésuite Marquette dont la vertu étoit respectée de toutes les nations répandues dans ce continent. Ces deux hommes qui, avec des vues également honnêtes, vécurent toujours dans l' union la plus intime, partirent ensemble du lac Michigan, entrèrent dans la riviere des renards qui s' y décharge, et la remonterent jusqu' assez près de sa source, malgré les rapides qui en rendent la navigation pénible. Après quelques jours de marche, ils se rembarquerent sur la riviere d' Ouisconsin, et naviguant toujours à l' ouest, ils se trouverent sur le Mississipi qu' ils descendirent jusqu' aux Akansas, vers les trente-trois degrés de latitude. Leur zele les auroit conduits plus loin ; mais les vivres leur manquoient. C' eût été une imprudence de s' engager trop avant avec trois ou quatre hommes seulement dans un pays dont ils ne connoissoient pas les moeurs ; et d' ailleurs il leur étoit démontré que le fleuve se jettoit dans le golfe

p101

du Mexique. Cette connaissance étoit le premier but de leur voyage ; ils crurent devoir reprendre la route du Canada. Entrés dans la rivière des illinois, ils trouverent ce peuple assez nombreux, et disposé à se lier avec leur nation. Sans rien cacher, sans rien exagérer, ils communiquèrent au chef de la colonie toutes les lumieres qu' ils avoient acquises.

La nouvelle France comptoit alors au nombre de ses habitants un normand nommé La Salle, possédé de la double passion de faire une grande fortune, de parvenir à une réputation brillante. Ce personnage avoit acquis dans la société des jésuites où il avoit passé sa jeunesse, l' activité, l' enthousiasme, le courage d' esprit et de coeur, que ce corps savoit si bien inspirer aux ames ardentes dont il aimoit à se recruter. La Salle prêt à saisir toutes les occasions de se signaler, impatient de les faire naître, audacieux et entreprenant, vit que le nouveau gouverneur du Canada ne songeoit pas à suivre l' importante découverte qu' on avoit faite. Il s' embarque pour l' Europe, se présente à la cour de Versailles, s' y fait écouter, presque admirer, dans un temps où la passion des grandes choses échauffoit à la fois le prince et la nation. Il en revient comblé de graces, avec un ordre formel d' achever ce qu' on avoit si heureusement commencé.

Cependant pour mieux réussir, il eut la sagesse de ne pas précipiter les événements. Depuis les derniers établissemens françois du Canada jusqu' aux bords du fleuve qu' on alloit reconnoître, il y avoit un grand espace. La prudence vouloit qu' on s' en assurât. Il commença par y établir plusieurs postes dont la construction fut plus lente qu' on ne l' avoit cru, parce qu' elle fut interrompue

p102

à plusieurs reprises par des incidents qu' il n' étoit pas possible de prévoir. Lorsque le temps et les précautions eurent amené les choses au point où on les vouloit, il s' embarqua en 1682 sur le Mississipi, et le descendit jusqu' à son embouchure, qu' on trouva, comme on l' avoit conjecturé, dans le golfe du Mexique.

On avoit fait un grand pas. La Salle qui savoit ceux qui restoit à faire, se hâta de regagner Quebec, d' où il alla proposer en France la découverte du Mississipi par mer, et l' établissement d' une colonie qui ne pouvoit pas manquer de devenir

très-intéressante. On le crut. On lui donna quatre bâtiments de différentes grandeurs, avec environ cent cinquante hommes de débarquement. Pour avoir trop pris à l'ouest, il manqua son terme, et se trouva le 10 janvier 1685 dans la baie Saint Bernard éloignée de cent lieues du Mississippi. Cette erreur pouvoit se réparer ; mais La Salle dont l'humeur étoit fière et peu liante, s'étoit si vivement brouillé avec le commandant de sa petite flotte, que ne voulant pas lui avoir cette obligation, il le renvoya. Persuadé d'ailleurs que la rivière où il étoit entré, ne devoit être qu'un bras du fleuve qu'on l'avoit chargé de reconnoître, il se flatta d'achever seul cette entreprise. Mais s'étant bientôt désabusé, il perdit sa mission de vue. Au-lieu de chercher parmi les sauvages des guides qui l'auroient conduit à sa destination, il voulut, dit-on, s'approcher des espagnols, et prendre connoissance des fameuses mines de Sainte-Barbe. Cette idée folle l'occupoit uniquement, lorsqu'il fut massacré par quelques-uns de ses compagnons auxquels sa dureté, son entêtement, sa hauteur l'avoient rendu insupportable. La mort du chef dispersa les membres. Les scélérats

p103

qui l'avoient assassiné périrent par la main les uns des autres. Plusieurs s'incorporerent aux naturels du pays. La faim et les fatigues en consumerent un assez grand nombre. Les espagnols du nouveau Mexique qui alarmés du bruit de cette entreprise s'étoient avancés pour la traverser, prirent quelques-uns de ces fugitifs qui finirent leurs jours dans les travaux des mines. Ceux qui s'étoient enfermés dans le petit fort qu'on avoit construit devinrent la victime des sauvages. Il ne s'échappa que sept hommes qui s'embarquerent sur le Mississippi qu'ils avoient enfin découvert par terre, et d'où passant chez les illinois, ils arriverent au Canada. Ces malheurs firent que la Louisiane fut oubliée en France. D'Yberville, gentilhomme canadien, qui s'étoit distingué par quelques coups de main d'une hardiesse et d'un bonheur extrêmes qu'il avoit faits à la baie d'Hudson, en Acadie et à Terre-Neuve, réveilla en 1697 l'attention du ministère. On le fit partir de Rochefort avec deux vaisseaux, et il entra dans le Mississippi le 2 juillet de l'an 1699. Il remonta le fleuve assez haut pour se convaincre par lui-même de la beauté, de la fertilité de ses rives. Cependant s'étant contenté d'y

élever un fort qui ne subsista pas long-temps, il alla établir ailleurs sa petite colonie principalement composée de canadiens.

Entre l' embouchure du Mississipi et Pensacola que les espagnols venoient d' élever dans la Floride, est une côte d' environ quarante lieues d' étendue. Elle est par-tout si basse que les vaisseaux marchands n' en peuvent approcher qu' à quatre lieues de distance, ni les plus légers brigantins plus près que de deux lieues. Son sol entièrement sablonneux est aussi peu propre à la multiplication

p104

des troupeaux qu' à la culture. On n' y voit que quelques cedres, quelques pins épars. Le climat est si brûlant, quand les rayons du soleil ont dardé sur ces sables, qu' il y a des saisons où les chaleurs seroient insupportables, sans un vent léger qui s' élevant à neuf ou dix heures du matin, ne tombe que le soir. Dans ce grand espace est un lieu qu' on appelle Biloxi, du nom d' une nation sauvage qui autrefois y avoit fait quelque séjour. Cette position la plus stérile, la plus incommode de toute la côte, fut celle qu' on choisit pour fixer le plus petit nombre d' hommes que D' Yberville avoit amenés sous l' amorce des plus grandes espérances.

Deux ans après arriva une nouvelle peuplade. Elle fut placée treize lieues à l' est de Biloxi, assez près de Pensacola. Les bords de la Maubille, qui n' est nulle part navigable que pour des pirogues, quoiqu' elle ait un fort long cours, furent jugés dignes d' être habités. La médiocrité des terres qu' il falloit aller chercher même assez loin, ne parut pas une raison suffisante pour faire rejeter cette idée. Il fut décidé que les liaisons qu' on formeroit avec les espagnols et les sauvages voisins, compenseroient tous ces désavantages. Une isle située vis-à-vis de la Maubille, à quatre lieues de distance, y offroit un havre qu' on pouvoit regarder comme le port de la nouvelle colonie. On la nomma l' isle Dauphine. Rien n' étoit plus commode que d' y décharger les marchandises de France, qu' il avoit fallu jusqu' alors envoyer à la côte par des chaloupes. Aussi se peupla-t-elle malgré son aridité, et devint-elle le quartier général de la colonie ; jusqu' à ce que les vents qui l' avoient formée de sables entassés, les accumulèrent en 1717

au point de lui faire perdre l' unique avantage qui lui avoit donné une sorte de célébrité. On ne pouvoit raisonnablement espérer aucun progrès d' un établissement jetté sur ce territoire. La mort D' Yberville qui finit ses jours en 1702 devant La Havane, en servant glorieusement sa patrie dans la marine, acheva d' éteindre ce qui restoit d' espoir aux colons. On voyoit la France trop occupée d' une guerre malheureuse pour qu' on dût en attendre des secours. Tout le monde se croyoit à la veille d' un abandon entier ; et ceux qui se flattoient de trouver ailleurs un asyle, s' empressoient de l' aller chercher. Le peu qui resta par nécessité, ne subsistoit que de quelques légumes, ou des courses qui se faisoient parmi les sauvages. La colonie étoit réduite à vingt-huit familles plus misérables les unes que les autres, lorsqu' on vit Crosat demander et obtenir en 1712 le commerce exclusif de la Louisiane. C' étoit un de ces hommes nés pour former et remplir de grandes vues. Il avoit cette supériorité de lumieres et de sentiments qui ne croit rien au-dessus, rien au-dessous de soi, dans le service de l' état ; et qui n' attend son lustre que de l' éclat qu' elle procure à sa patrie. Le sol de la Louisiane n' étoit pas l' objet des entreprises de ce génie actif. Il ne pouvoit en ignorer la pauvreté ; et toute sa conduite prouva qu' il ne se proposoit pas de l' améliorer. Son but étoit d' ouvrir par terre et par mer des communications avec l' ancien et le nouveau Mexique, d' y verser des marchandises de toutes les especes, et d' en extraire une grande quantité de piastres. La concession qu' il avoit désirée, lui paroissoit l' entrepôt naturel et nécessaire de ses vastes opérations ; et les démarches de ses

agents furent dirigées sur ce plan magnifique. Mais diverses tentatives toutes infructueuses, l' ayant désabusé des espérances qu' il étoit beau d' avoir osé concevoir, il se dégoûta de son privilege, et le remit volontiers en 1717 à une compagnie dont le succès étonna toutes les nations. Elle fut formée par Law, ce célèbre écossais, sur lequel on n' eut pas dans le temps des idées fixes, et dont le nom paroît aujourd' hui placé entre la foule des simples aventuriers et

le petit nombre des grands hommes. L' occupation de ce génie hardi étoit depuis son enfance de porter un oeil curieux et réfléchi sur toutes les puissances de l' Europe, d' en approfondir les ressorts, d' en calculer les forces. Le cahos où l' ambition de Louis XIV avoit plongé la France, fixa singulièrement ses regards. Il trouva digne de lui de le débrouiller, et se flatta d' y réussir. Son plan dut plaire par sa grandeur même, à l' heureux administrateur qui tenoit les rênes du gouvernement, depuis que la mort du monarque avoit laissé l' Europe en paix. Il s' agissoit de débarrasser par l' acquittement des dettes le revenu public, des intérêts énormes qui l' absorboient presque entier. L' introduction du papier monnoie pouvoit seul procurer cette révolution que le malheur des temps exigeoit à quelque prix que ce fût. Les créanciers de l' état devoient se prêter d' autant plus aisément à cette nouveauté, qu' ils seroient toujours les maîtres de convertir les billets qu' on les auroit forcés à recevoir, en actions de la nouvelle compagnie. Celle-ci ne pouvoit manquer des moyens de satisfaire à tant d' engagements ; puisqu' indépendamment du produit des impositions qu' elle devoit concentrer dans ses mains comme compagnie de

p107

finance, elle avoit comme compagnie de commerce un nouveau canal par où devoient lui venir des richesses prodigieuses. Depuis que l' espagnol Ferdinand De Soto avoit péri sur les rives du Mississipi, vers l' an 1538, il étoit resté dans l' opinion générale que ces contrées renfermoient des trésors immenses. On avoit perdu de vue ces vastes régions, on ignoroit même où elles pouvoient être ; mais on ne parloit qu' avec plus d' admiration des fameuses mines de Sainte-Barbe qu' on y supposoit. Si elles paroissoient de temps en temps oubliées, ce n' étoit que pour occuper ensuite davantage les esprits. Law crut devoir profiter de cette avide crédulité, la nourrir et l' enfler par des bruits mystérieux. On divulgua comme en secret que ces mines et beaucoup d' autres étoient enfin trouvées, mais bien plus riches que la renommée ne l' avoit publié. Pour donner plus de poids à cette fausseté déjà trop accréditée, on fit partir les ouvriers destinés à mettre en valeur une si précieuse découverte, avec les troupes nécessaires pour les soutenir.

L' impression subite de ce stratagème sur un peuple singulièrement curieux de nouveautés, ne sauroit se comprendre. Le travail le plus assidu ne pouvoit suffire à livrer des actions de la compagnie à ceux qui en demandoient. Les spéculations, les plans, les espérances ; tout se tourna de ce côté-là. Le Mississippi devint la fin et le mobile de toutes les combinaisons. Bientôt elles ne se bornerent pas à une simple association avec la compagnie qui avoit obtenu la disposition de ce beau pays. De tous côtés on lui demanda de vastes terrains pour y former des plantations qui devoient, disoit-on, rendre en

p108

peu d' années le centuple des avances qu' on y auroit faites. Soit intérêt, soit conviction, soit flatterie, ce furent les hommes de la nation qui passoient pour les plus éclairés, pour les plus riches, pour les plus accrédités, qui parurent les plus empressés à former de ces établissements. Leur exemple entraîna les autres ; et ceux à qui leur fortune ne permettoit pas cette ambition, briguoient l' avantage de diriger les habitations ou même simplement d' y travailler. Durant les accès de cette fièvre ardente, on entassoit sans soin et sans choix dans des vaisseaux tout ce qui se présentoit d' étrangers et de citoyens. Ils étoient déposés sur les sables du Biloxi, où ils péroissoient par milliers, de faim, d' ennui et de chagrin. On auroit pu les faire entrer dans le Mississippi, les placer même sur les terrains qu' ils devoient défricher ; mais il ne tomba jamais dans l' esprit de ceux qui dirigeoient l' entreprise, de construire les bateaux nécessaires pour cette opération. Après même qu' on se fut assuré que les navires qui arrivoient d' Europe, pouvoient remonter le fleuve, le quartier général resta toujours dans l' affreux tombeau de ces tristes et nombreuses victimes d' une imposture politique. On ne les transféra à la nouvelle Orléans qu' au bout de cinq ans, c' est-à-dire, lorsqu' il ne restoit presque aucun des malheureux qui s' étoient si légèrement expatriés. Mais à cette époque trop tardive, le charme étoit rompu ; les mines avoient disparu. Il ne restoit que la confusion d' avoir embrassé des chimères. La Louisiane éprouvoit le sort de ces hommes singuliers dont on s' est fait d' abord une idée trop avantageuse, et qu' on punit de cette renommée en les rabaisant au-dessous de leur

valeur réelle. Ce pays d' enchantement fut en exécution. Son nom devint un nom d' opprobre. Le Mississippi fut la terreur des hommes libres. On ne lui trouva plus de colons que dans les prisons, dans les lieux de débauche. Ce fut un cloaque où aboutirent toutes les immondices du royaume.

Que pouvoit-on espérer d' un édifice composé de semblables matériaux ? Le vice ne peuple point, ne travaille point, ne se fixe point. Plusieurs des misérables qu' on avoit transportés dans ces climats sauvages, allèrent étaler dans les établissements anglois ou espagnols, le dégoûtant spectacle de leur nudité. D' autres périrent très-rapidement du poison dont ils avoient apporté le germe de l' Europe même ; le plus grand nombre erra misérablement dans les forêts, jusqu' à ce que la faim et les fatigues eussent terminé sa déplorable carrière. Rien n' étoit commencé dans la colonie ; et cependant on y avoit enterré vingt-cinq millions d' argent. Les administrateurs de la compagnie qui faisoit ces énormes avances, avoient la ridicule prétention de former dans la capitale de la France, le plan des entreprises qui convenoient à ce nouveau monde. Paris qui ne connoît pas même les provinces qu' il dédaigne et qu' il épuise, vouloit tout soumettre aux opérations de ses rapides et frivoles calculateurs. De l' hôtel de la compagnie, on arrangeoit, on façonnoit, on dirigeoit chaque habitant de la Louisiane avec des gênes et des entraves, toujours à la bienséance du privilege exclusif. De légers encouragements accordés à des citoyens qu' on auroit appellés dans la colonie, en leur assurant cette liberté que tout homme desire, la propriété qu' il a droit

d' attendre de son travail, et la protection que toute société doit à ses membres ; ces encouragements donnés à des propriétaires guidés par les circonstances locales, éclairés par l' intérêt personnel, auroient produit des effets infiniment plus grands et plus durables, des établissements plus étendus, plus solides et plus utiles que tous ceux que la compagnie avoit pu faire avec ses trésors administrés et distribués par des agents qui ne pouvoient avoir, ni toutes les connoissances

nécessaires à tant d'opérations différentes, ni même un intérêt immédiat au succès.

Cependant le ministère croyait important au bien de l'état, de laisser la Louisiane entre les mains de la compagnie. Celle-ci eut besoin de tout son crédit pour obtenir la permission d'aliéner cette portion de son privilège. On lui fit même acheter en 1731 cette faveur, par le paiement d'une somme de quatorze cents cinquante mille livres : car il est des états où l'on vend également le droit de se ruiner, celui de se libérer, et celui de s'enrichir ; parce que le bien et le mal, soit public, soit particulier, peuvent y devenir un objet de finance. Mais enfin que doit devenir cette région si prônée, si bafouée, lorsqu'on en auroit fait une possession vraiment nationale ?

La Louisiane est une vaste contrée, bornée au midi par la mer ; au levant par la Caroline ; au couchant par le nouveau Mexique ; au nord par cette portion du Canada dont les terres inconnues doivent s'étendre jusqu'à la baie d'Hudson. Il n'est pas possible de fixer exactement sa longueur ; mais on lui donne environ deux cents lieues de largeur entre les établissements anglais et espagnols.

p111

Dans un si grand espace, le climat ne sauroit être par-tout le même. Nulle part on ne le trouve tel qu'on l'attendrait de sa latitude. La basse Louisiane, quoiqu'elle corresponde aux côtes de Barbarie, n'a que la chaleur des provinces méridionales de la France ; et celles de ses terres qui sont situées aux trente-cinq et trente-six degrés, ne sont pas moins froides que les provinces septentrionales de sa métropole. Les épaisses forêts qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer ce sol ; des rivières innombrables qui y entretiennent une humidité habituelle, les vents qui par une longue continuité des terres, arrivent du nord beaucoup plus chargés de nitre que s'ils avoient traversé de grandes mers, expliquent aux yeux des physiciens ce phénomène étonnant pour le vulgaire.

Le ciel y est rarement couvert. L'astre qui donne la vie à tout, s'y montre presque tous les jours. Il n'y pleut que très-peu, ce n'est même que par des orages ; mais des rosées abondantes remplacent avantageusement les pluies. L'air est assez généralement pur ; mais beaucoup

plus dans la haute Louisiane que dans la basse. Les femmes reçoivent en naissant sous ce climat heureux une figure agréable, et les hommes y éprouvent moins de maladies dans la force de l' âge, moins d' infirmités dans la vieillesse qu' on n' en voit dans nos contrées.

Avant qu' on y eût tenté la nature du sol, on devoit le croire excellent. Il étoit rempli de fruits sauvages dont le goût étoit agréable. Une multitude prodigieuse d' oiseaux, de bêtes fauves, y trouvoit une subsistance abondante. Ses prairies formées par la nature seule, étoient couvertes

p112

de chevreuils et de bisons. Peut-être le globe entier n' auroit-il pas offert des arbres comparables à ceux de la Louisiane, pour la hauteur, pour la variété, pour la grosseur. Si les bois de couleur lui manquoient, c' est qu' ils ne croissent qu' entre les tropiques. Depuis qu' on a fait des essais en divers cantons de ce terrain, on a vu presque par-tout qu' il étoit susceptible de toutes sortes de cultures, plus ou moins riches.

On n' a pas encore découvert la source du fleuve célèbre qui coupe du nord au sud, ce pays immense, en deux parties presque égales. Les voyageurs les plus hardis n' ont gueres remonté qu' une centaine de lieues au-dessus du sault Saint-Antoine qui barre son cours par une cascade assez haute vers les quarante-six degrés de latitude. Delà jusqu' à la mer, c' est-à-dire, dans un espace d' environ sept cents lieues, la navigation n' est point interrompue. Le Mississipi arrive sans obstacle à l' océan, après avoir été grossi par la riviere des illinois, par le Missouri, par l' Ouabache, et par mille autres rivieres moins considérables. Tout concourt à démontrer que le fleuve a lui-même étendu son lit d' un espace de près de cent lieues, formé d' un terrain assez nouveau, puisqu' on n' y trouve pas une seule pierre. La mer rejettant cette quantité prodigieuse de vase, de feuilles de canne, de branches et de troncs d' arbre que le Mississipi roule continuellement avec ses ondes, il s' assemble et se lie de tous ces matériaux poussés et repoussés une masse ferme et solide qui prolonge toujours ce vaste continent. Une singularité plus frappante encore, et qui ne se trouve peut-être que dans ce seul endroit du monde, c' est que les eaux de ce

grand fleuve, quand elles sont une fois sorties de leur lit n' y rentrent jamais ; soit en totalité, soit en partie. En voici la raison.

Le Mississipi est annuellement grossi par la fonte des neiges du nord qui commence en mars et qui dure environ trois mois. Profondément encaissé dans sa partie supérieure, il ne se déborde gueres qu' à soixante lieues de la mer du côté de l' est, et à cent du côté de l' ouest ; c' est-à-dire, dans les terres basses et que nous croyons nouvelles. Ces terres vaseuses, comme celles qui n' ont pas acquis toute leur consistance, produisent une quantité prodigieuse de gros roseaux qui embarrassant les corps étrangers que charie le fleuve, manquent rarement de les arrêter. L' amas de tous ces débris dont les intervalles se remplissent successivement de limon, forme avec le temps des bords plus élevés que les parties latérales. Les eaux réduites par cet obstacle à l' impossibilité de rentrer dans leur cours naturel, sont forcées de se frayer un débouché dans la mer, en se glissant à travers les sables, ou en se filtrant sous les lacs qu' elles forment.

Quand on ne considère que la largeur et la profondeur du Mississipi, on est porté à croire que la navigation y est facile. C' est une erreur. Elle est fort lente même en descendant, parce qu' il y auroit du danger à la continuer pendant la nuit dans des temps obscurs, et qu' au-lieu de ces légers canots d' écorce qui sont d' un usage si commode ailleurs, il y faut employer des pirogues plus solides, et par conséquent, plus lourdes, plus difficiles à manier. Sans ces précautions, comme le fleuve entraîne toujours une grande quantité d' arbres qui tombent de

ses bords, ou qui lui sont amenés par les rivières qu' il reçoit dans son lit, on seroit exposé chaque instant à heurter contre les branches ou les racines de quelque arbre arrêté sous l' eau. Les difficultés augmentent, quand il s' agit de remonter.

à une certaine distance des terres, il faut se débarrasser avant d' entrer dans le Mississipi, des bois flottants qui sont descendus de la Louisiane. La côte est si plate, qu' on l' aperçoit à peine

de deux lieues, et qu' il n' est pas facile d' y arriver. Les embouchures du fleuve sont très-multipliées. Elles changent d' un moment à l' autre, et la plupart n' ont que fort peu d' eau. Lorsque les vaisseaux ont heureusement franchi tant d' obstacles, ils naviguent assez paisiblement dix ou onze lieues à travers un pays sablonneux et découvert. Ils trouvent alors sur les deux rives une forêt assez épaisse pour intercepter totalement les vents. Le calme est si profond qu' il faut communément un mois pour franchir un espace de vingt lieues : encore n' en vient-on à bout, qu' en attachant successivement les cordages à quelque gros arbre, et en virant le cabestan. La peine redouble pour sortir de la forêt qui se termine au détour à l' anglois, par un croissant presque fermé. Le reste de la navigation sur un fleuve si rapide, si rempli de courants, se fait avec des bateaux à rame et à voile, qui sont forcés d' aller de pointe en pointe, et qui partis dès l' aurore, ont beaucoup avancé, quand ils se trouvent avoir fait cinq ou six lieues à l' entrée de la nuit. Les européens qui s' y sont embarqués, se font suivre par terre d' un certain nombre de chasseurs sauvages qui fournissent à leur subsistance pendant un espace

p115

d' environ trois mois et demi que dure la navigation d' une extrémité de la colonie à l' autre. Ces difficultés locales sont les seules que la France ait eues à surmonter dans la formation de ses établissements sur la vaste région de la Louisiane. Les anglois fixés à l' est, ont été constamment trop occupés de leurs cultures, pour les sacrifier à la fureur de ravager eux-mêmes des contrées éloignées ; et ils n' ont que très-passagèrement réussi à séduire les petites nations errantes entre les deux colonies. Les espagnols, pour leur propre malheur, furent plus entreprenants du côté de l' ouest. L' envie d' éloigner du nouveau Mexique un voisin dont l' inquiétude pouvoit devenir un jour préjudiciable, leur fit former en 1720 le projet d' établir une peuplade considérable bien avant du terrain, où ils avoient jusqu' alors arrêté leurs limites. La nombreuse caravane qui la devoit composer partit de Santa-Fé avec tous les moyens nécessaires pour une habitation permanente. Elle dirigea sa marche vers les osages qu' on vouloit déterminer à se joindre à elle, pour aller de concert exterminer

une nation indigene, voisine et ennemie des osages, et dont on souhaitoit d' occuper la place. Le hasard voulut que les espagnols prissent un chemin pour un autre. Ils arriverent précisément chez la nation dont ils avoient juré la ruine ; et se croyant où ils avoient voulu se rendre, ils expliquèrent sans détour le sujet qui les amenoit.

Le chef de missouris, instruit par cette méprise singuliere du danger que lui et les siens avoient couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir avec joie au succès de l' entreprise qui lui étoit proposée, et ne demanda

p116

qu' un délai de deux jours pour rassembler tous ses guerriers. Lorsqu' ils se virent armés au nombre de deux mille, ils fondirent sur les espagnols qu' on avoit amusés par des festins, par des danses, et qu' on trouva plongés dans un profond sommeil. De quinze cents personnes, hommes, femmes, enfants, il n' y eut que l' aumônier qui échappa au carnage ; encore ne dût-il sa conservation qu' à la singularité de ses vêtements. Cette catastrophe ayant assuré la tranquillité de la Louisiane du côté qui paroissoit le plus menacé, elle ne pouvoit plus être troublée que par les naturels du pays, mais ils n' étoient pas fort à craindre. Ces sauvages se trouvoient divisés en plusieurs nations, toutes peu nombreuses, et même ennemies les unes des autres, quoique séparées par des déserts immenses. Elles avoient la plupart une demeure fixe, et presque toutes adoroient le soleil. Des feuillages entrelassés, étendus sur des pieux, formoient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves, couvroient les tribus qui n' alloient pas tout-à-fait nues. La chasse, la pêche, le maïs, quelques fruits naturels, fournissoient à leur nourriture. On leur trouvoit les mêmes habitudes qu' aux peuples du Canada ; mais avec moins de force et de courage, moins d' énergie et d' intelligence, moins de caractere. Sans parler des causes physiques qui pouvoient influer dans cette différence, les sauvages de la Louisiane étoient soumis à des chefs qui exerçoient une autorité presque absolue.

Entre ces nations, la seule qui attiroit quelque attention, c' étoit celle des natchez. Elle obéissoit à un homme qui, sans qu' on sût pourquoi, s' appelloit *Soleil* . La police, la guerre, la religion ; tout dépendoit de lui. Peut-être la terre n' offroit-elle

pas un semblable despote. La femme de ce Soleil avoit autant d'autorité que lui. Dès qu'un de ces sauvages esclaves avoit eu le malheur de déplaire à l'un ou à l'autre de ses maîtres : *qu'on me défasse de ce chien*, disoient-ils à leurs gardes, et ils étoient obéis. Les travaux se faisoient en commun, toujours au profit du chef qui distribuoit les revenus à son gré. Lorsqu'ils mouraient, lui ou sa femme, leurs gardes ne manquoient jamais de se tuer, pour les aller servir dans l'autre monde. La religion des natchez, à peu près la même dans ses dogmes que celle des autres sauvages, avoit plus de culte, et dès-lors plus de mauvais effets. Cependant il n'y avoit qu'un temple pour toute la nation. Le feu y prit un jour ; et la consternation fut générale. On faisoit de vains efforts pour arrêter l'incendie. Quelques mères y jetterent leurs enfants, et le feu s'éteignit enfin. L'éloge de ces barbares héroïnes fut prononcé le lendemain par le pontife despote. C'est ainsi qu'il regnoit. On s'étonne qu'une nation aussi pauvre, aussi sauvage, fût aussi cruellement asservie. Mais la superstition est la raison de tout ce que les hommes font sans raison. Elle seule pouvoit ôter la liberté à des peuples qui n'avoient gueres à perdre que la liberté.

Cependant le pays que les natchez occupoient sur les bords du Mississipi, étoit agréable et fertile. Il fixa les regards des premiers françois qui remonterent le fleuve. Bien-loin d'être traversés dans le projet qu'ils avoient de s'y établir, on leur en facilita tous les moyens. Des échanges réciproquement utiles formerent entre les deux nations, une amitié qui paroissoit solide. Elle pouvoit le devenir, si les liens n'en avoient été chaque jour affoiblis par l'avidité des européens.

Ces étrangers ne demandoient d'abord les productions du pays que de gré à gré. Ils y mirent dans la suite le prix qui leur convenoit. à la fin il leur parut plus commode de les avoir pour rien. Leur audace s'accrut au point de chasser les anciens habitants, des champs qu'ils avoient défrichés.

Cette tyrannie aigrit les sauvages. Vainement eurent-ils recours à la prière, à la force. Tout leur fut inutile, ou funeste. Le désespoir leur

fit tenter enfin d' associer à leur vengeance tous les peuples de l' est dont ils connoissoient les dispositions ; et ils réussirent à former sur la fin de 1729 une ligue universelle dont le but étoit d' exterminer au même instant tous les oppresseurs. Comme l' art de l' écriture étoit inconnu aux nations conjurées, elles s' accorderent à compter un nombre de bûchettes que chacune garderoit. Chaque jour on devoit brûler une bûchette, jusqu' à ce que la dernière donnât le signal du massacre.

La femme du grand chef fut instruite de la conjuration par un fils qu' elle avoit eu d' un françois. Elle en fit jusqu' à trois ou quatre fois le détail à l' officier de cette nation qui commandoit dans son voisinage. On méprisa cet avis, mais elle n' en suivit pas moins la résolution de sauver des étrangers que l' amour avoit comme naturalisé dans son coeur. Quoiqu' elle n' eût pris ce vif intérêt pour toute la nation, que par affection pour les françois établis dans sa bourgade, elle voulut conserver ceux qu' elle n' avoit jamais vus, même aux dépens de ceux qu' elle connoissoit. Sa dignité de femme du soleil, lui permettant d' entrer dans le temple, elle en tiroit tous les jours une ou plusieurs des bûchettes qu' on

p119

y avoit déposées ; au risque d' avancer, puisqu' il le falloit, la perte de ses voisins, pour assurer le salut des autres. Tout ce qu' elle avoit prévu se vérifia. Les natchez, au jour marqué chez eux par le signal dont on étoit convenu, persuadés que la scène tragique où ils alloient débiter devoit se répéter chez tous leurs alliés, surprirent les françois et les exterminèrent ; mais comme on n' avoit pas ailleurs dérobé des bûchettes, tout fut tranquille ; et ce mécompte seul sauva la colonie naissante. Elle ne pouvoit, dans une surprise, opposer à tant d' ennemis que quelques palissades à demi-pourries, mal défendues par un petit nombre de vagabonds sans discipline et presque sans armes.

Mais Perrier en qui résidoit l' autorité, ne perdit pas cette présence d' esprit que donne le courage. Moins il avoit de moyens d' en imposer, plus il affecta de fierté. Ces démonstrations firent une telle révolution, que soit dans la crainte d' être soupçonnés, soit dans l' espoir du pardon, plusieurs des conjurés se joignirent à lui pour détruire les natchez. Cette nation fut passée au fil

de l' épée, on brûla ses habitations ; et il n' en resta plus que la place.
Cependant quelques restes épars de ce malheureux peuple, se trouvant éloigné du centre de sa domination, avoient eu le temps de se réfugier chez les chicachas, nation la plus intrépide de la Louisiane, et de tout temps en possession de battre toutes les autres. Elle étoit entrée avec plus de chaleur qu' aucune dans la ligue contre les françois ; son caractere indomptable et généreux lui rendoit plus sacrés les droits de l' hospitalité qui sont inviolables parmi les sauvages. Aussi n' osa-t-on pas lui proposer d' abord de livrer

p120

les natchez à qui elle avoit ouvert un asyle. Mais Biainville qui ne tarda pas à remplacer Perrier, eut l' audace de redemander ce reste de fugitifs. On eut le courage de les lui refuser. Il fit marcher en 1736 toutes les troupes de la colonie. Elles formoient deux corps ; l' un fut repoussé avec beaucoup de perte devant le principal fort des chicachas ; l' autre fut complètement défait en rase campagne. Quatre ans après, on voulut tenter de tout soumettre avec des nouvelles forces reçues d' Europe et du Canada. Le sort des armes n' étoit pas plus favorable aux françois, mais d' heureuses circonstances amenèrent un accommodement avec les sauvages. Depuis cette époque la tranquillité de la Louisiane ne fut plus troublée. On va voir à quel degré de prospérité cette longue paix a élevé la colonie. Ses côtes toutes situées sur le golfe du Mexique, sont généralement basses, souvent inondées, par-tout couvertes d' un sable fin, blanc comme la neige, entièrement aride. Elles sont inhabitées et inhabitables. On n' a jamais songé à y élever aucune fortification parce qu' elles se refusent à toute invasion, à toute descente. La France n' a formé aucun établissement sur cette côte à l' ouest du Mississipi. On eut, il est vrai, en 1721 quelques vues sur la baye Saint-Bernard ; mais elles échouèrent par la mauvaise conduite de l' officier qui étoit chargé de les remplir. Au-lieu d' exécuter les ordres qu' il avoit reçus, il entra dans la riviere de la Magdelaine qui se trouvoit sur son chemin, la remonta cinq ou six lieues, y enleva quelques sauvages, et retourna au lieu d' où il étoit parti. Lorsque l' année suivante on voulut réparer la faute qui avoit

été faite, le poste se trouva occupé par des espagnols arrivés de la Vera-Cruz. à l' est du Mississipi, on voit le fort de la Maubille, élevé sur les bords d' une riviere qui n' a pas moins de cent trente lieues de cours. Il sert à contenir dans l' alliance des françois les chactas, les allimabons, quelques autres peuplades moins nombreuses, et à s' assurer de leurs pelleteries. Les espagnols de Pensacola tirent de cet établissement quelques denrées, quelques marchandises. L' embouchure du Mississipi offre un grand nombre de passes qui n' ont point de stabilité. Plusieurs se trouvent quelquefois sans eau. Il y en a quelques-unes qui ne peuvent recevoir que des canots ou des chaloupes. Une seule admet des bâtimens de cinq cents tonneaux. On a construit une espece de citadelle nommée la balise, sur le chenal qu' ils sont forcés de suivre. Vingt lieues au-dessus, deux forts gardent chaque côté du fleuve, et le défendent de toute entreprise. Quoique mauvais en eux-mêmes, ils seroient plus que suffisants pour s' opposer au passage de cent vaisseaux ; d' autant mieux qu' il n' en pourroit passer qu' un à la fois, et qu' aucun n' auroit la commodité ni de jetter l' ancre, ni d' amarrer à terre. La Nouvelle Orléans est le premier établissement qui se présente. Elle est à trente lieues de la mer. On en jeta les fondemens en 1717 ; mais ce ne fut qu' en 1722 qu' elle prit quelque consistance, et devint le chef-lieu de la colonie. Alors fut tracé le plan d' une assez belle ville qui s' est élevée insensiblement. Ses rues toutes tirées au cordeau, se coupent et se croisent perpendiculairement. Elles forment soixante-cinq islots,

dont chacun a cinquante toises en quarré divisées en douze emplacements pour loger autant d' habitans. Les cabanes qui couvroient originairement ce grand espace, ont été remplacées par des maisons commodes, bâties la plupart de brique. Des canaux, qui communiquent les uns aux autres, et qu' on a jugés indispensables pour le temps du débordement, les entourent toutes. C' est sur le bord oriental du fleuve qu' a été construite cette ville destinée à devenir le centre de toutes

les liaisons que la métropole et la colonie formeroient entr' elles. L' abord en est tel que les plus gros navires peuvent mettre le côté à terre, ou n' ont tout au plus qu' un petit pont à faire avec des vergues, pour décharger leurs marchandises. Seulement dans les grosses eaux ils sont obligés de s' expédier, parce que la grande quantité de bois que charie alors le fleuve s' accumulerait dans le mouillage, et feroit rompre les plus gros cables.

Sur les deux côtés du fleuve, on voit une suite d' habitations rarement interrompue. Au-dessous de la Nouvelle Orléans, elles ne s' étendent qu' à la distance de cinq lieues, encore sont-elles peu considérables. Plus bas le terrain commence à se retrécir, et va toujours en diminuant jusqu' à la mer. Sur cette langue de terre, on ne voit gueres que des sables ou des marais mouvants, incapables de servir d' asyle à des hommes, et faits uniquement pour des oiseaux aquatiques et pour des maringouins. Les plantations, en remontant le Mississipi, vont jusqu' à dix lieues au-dessus de la ville. Les plus éloignées ont été défrichées par des allemands dont le travail infatigable a formé deux villages, où habitent ces hommes les plus laborieux

p123

de la colonie. Tout le long de ces quinze lieues de culture, regne une levée nécessaire pour garantir les terres de l' inondation qui vient régulièrement avec le printemps. Cette chaussée est préservée elle-même par des fossés larges et profonds, dont chaque champ est entouré pour faciliter l' écoulement des eaux qui pourroient renverser cette digue.

Dans tout cet espace, le sol entièrement vaseux, est très-favorable à toutes les productions qui demandent un terrain humide. Lorsqu' on veut le cultiver, on coupe par le pied les grosses et hautes cannes dont il est généralement couvert. Elles sechent assez vite. On y met le feu qui débouche les pores de la terre. Alors pour peu qu' on la remue, elle ouvre un sein fécond au riz, au maïs, à toutes sortes de grains et de légumes, excepté au froment qui s' épuise en poussant trop d' herbes.

Peut-être les habitations répandues sur les bords du fleuve, auroient-elles été plus judicieusement placées à quatre ou cinq cents pas, ou même à une demi-lieue sur des petites hauteurs

qui ne sont pas rares. On y auroit trouvé un air plus pur, un fond solide ; et vraisemblablement le bled y eût prospéré, après que les bois auroient été éclaircis. Rien n' eût égalé la fertilité des terres abandonnées à l' inondation annuelle du fleuve, qui les auroit sans cesse engraisées d' un nouveau limon que ses eaux y devoient laisser en se retirant. Avec le temps on n' auroit vu sur les deux rives du Mississipi, que de vastes pâturages couverts d' innombrables troupeaux ; qu' une suite de vergers, de jardins, de rizieres capables de suffire à une grande population. Ce magnifique spectacle pouvoit s' étendre des environs de la Nouvelle

p124

Orléans à toute la basse Louisiane ; et la France se seroit, pour ainsi dire, reproduite dans le nouveau monde.

Au lieu de cette délicieuse perspective, commence à dix lieues au-dessus de la Nouvelle Orléans, un désert immense où l' on ne voit que deux foibles bourgades de sauvages ; et ce désert s' étend durant un espace de trente lieues au bout duquel on arrive à la pointe coupée. C' est un ouvrage de l' industrie européenne. Le Mississipi faisoit en cet endroit un fort grand détour. Quelques françois, à force de creuser dans un petit ruisseau qui étoit derriere une pointe de terre, y firent entrer les eaux du fleuve. Elles se répandirent avec tant d' impétuosité dans ce nouveau canal, qu' elles acheverent de couper la pointe, et dès ce moment épargnerent quatorze lieues de chemin aux navigateurs. L' ancien lit ne tarda pas d' être à sec, et se trouva bientôt couvert d' arbres assez gros pour étonner ceux qui les avoient vu naître. Cet heureux changement donna la vie, une consistance, un nom, à l' un des meilleurs établissemens de ces contrées.

Ses habitans répandus sur les deux rives du fleuve, ont embelli leur séjour de tous les arbres fruitiers d' Europe, dont aucun n' a dégénéré. Ils cultivent pour leur consommation du riz, du maïs ; et pour l' exportation, ils cultivent du coton, sur-tout du tabac. Le commerce des bois de construction augmente leur aisance.

Vingt lieues au-dessus de la pointe coupée, le Mississipi reçoit la riviere rouge, sur laquelle les françois ont bâti un fort à trente-cinq lieues de son embouchure. C' est chez les natchiloches que fut jetté ce fondement de puissance et de commerce. Le projet étoit de faire couler dans

la colonie par ce canal l' or et l' argent du nouveau Mexique, dont quelques rameaux s' étoient étendus assez près delà. Mais la misere des habitants, et leur peu de communication avec des lieux plus riches, firent évanouir ces espérances. Le seul avantage qu' on tira de ce voisinage, fut d' y trouver les boeufs et les chevaux qui manquoient à la Louisiane. Depuis que celle-ci les a multipliés chez elle au point de se passer de secours étranger, un poste, qui n' avoit pas pour base l' agriculture, n' a cessé de retrograder : perte d' autant plus fâcheuse que le dépérissement de la colonie des natchez est encore pire. Sa position à cent dix lieues de la mer, étoit la plus favorable qu' Yberville eût rencontrée en remontant le fleuve. Il n' en voyoit pas une qui fût plus belle, où l' on pût mieux asseoir la capitale de la colonie qu' on vouloit fonder. Tous ceux qui la visiterent après lui, furent également enchantés des avantages qu' elle offroit. Le climat étoit sain et tempéré ; le sol propre au tabac, au coton, à l' indigo, à toutes sortes de cultures ; le terrain assez élevé pour n' avoir rien à craindre de l' inondation ; le pays ouvert, étendu, bien arrosé, à la portée de tous les établissements qui pourroient se former. L' éloignement où il se trouvoit de l' océan, n' empêchoit pas que les navires n' y pussent arriver. Une si belle perspective y avoit rapidement formé une colonie de plus de cinq cents hommes, lorsque leur insupportable ambition les fit tous périr de la main des sauvages qu' ils avoient irrités. Ceux qui vinrent les remplacer et venger leur mort, ne firent pas mieux prospérer cet établissement, soit négligence, soit difficultés nouvelles. Cent vingt lieues au-dessus des natchez, est

la colonie des akansas. Elle seroit devenue fort considérable, si les neuf mille allemands qu' on avoit levés dans le Palatinat, pour la former, y fussent parvenus. C' étoit un peuple bon et laborieux. Il périt avant d' arriver au terme. Les canadiens qui s' y fixerent en descendant le fleuve, y trouverent un climat délicieux, un

terrein fertile, de l'aisance et de la tranquillité. L'habitude qu'ils avoient prise au Canada de vivre avec des sauvages, les engagea à épouser sans peine les filles des akansas, et ces alliances eurent les suites les plus heureuses. On ne vit jamais le moindre refroidissement entre deux nations si différentes que l'hymen avoit unies. Elles ont vécu dans ce commerce et cette réciprocité de bons offices que réclamoit la vicissitude des situations amenées par le cours des temps.

On retrouve une image de cette harmonie, mais avec beaucoup moins d'égalité chez les illinois, qui sont à trois cents lieues des akansas : car les peuples ne se touchent pas en Amérique comme en Europe, et n'en sont que plus indépendants, soit au-dehors, soit au-dedans. Ils n'ont point de chefs liés entr'eux pour se les arracher, se les sacrifier tour-à-tour, et les rendre si malheureux qu'ils n'aient rien à gagner ou à perdre, en changeant de patrie et de maître. La nation des illinois placée le plus au nord de la Louisiane, étoit continuellement battue, et toujours à la veille d'être détruite par les iroquois et par d'autres nations qui la pressoient au septentrion, lorsqu'elle vit arriver les françois du Canada. Ces européens dont la valeur étoit renommée dans ce canton du nouveau monde, furent accueillis et recherchés, comme

p127

le meilleur rempart qu'on pût opposer à un vieil ennemi toujours acharné. Les étrangers se sont multipliés jusqu'à former six villages considérables, tandis que les indigènes autrefois très-nombreux, ont été réduits à trois bourgades, dont la population réunie n'excede pas deux mille âmes. Les uns et les autres ont abandonné la rivière qui donnoit son nom au pays, pour venir s'établir vers son embouchure sur les rives plus fécondes et plus riantes du Mississipi. Cet établissement dont il n'est pas possible d'exagérer la fertilité, est devenu le grenier de la colonie entière, et pourroit lui fournir des bleds en abondance, quand même elle seroit toute peuplée jusqu'à la mer. Mais combien elle est restée loin de cette prospérité !

Jamais dans son plus grand éclat, la Louisiane n'eut plus de cinq mille blancs, en y comprenant même douze cents hommes qui formoient son état militaire. Cette foible population étoit

dispersée aux bords du Mississipi, dans un espace de cinq cents lieues, et soutenue par deux ou trois mauvais forts, plus ou moins écartés. Cependant elle n' étoit point engendrée de cette écume de l' Europe que la France avoit comme vomie dans le nouveau monde au temps du système. Tous ces misérables avoient heureusement péri, sans se reproduire. Les colons de la Louisiane, étoient des hommes forts et robustes, sortis du Canada, ou des soldats congédiés qui avoient su préférer les travaux de l' agriculture à la fainéantise où le préjugé les laissoit orgueilleusement croupir. Les uns et les autres recevoient du gouvernement non-seulement un terrain convenable, et de quoi l' ensemençer, mais encore un fusil, une hache, une pioche, une vache et son veau, un coq et

p128

ses poules, avec une nourriture saine et abondante durant trois ans. Des officiers et quelques hommes riches avoient grossi ces commencements de population, par des plantations considérables qui occupoient six mille esclaves. Mais le fruit de leur travail étoit peu de chose. Les exportations de la colonie ne s' élevoient gueres chaque année qu' à deux cents mille écus. C' étoit du riz, des planches, du maïs, des légumes pour les isles à sucre ; du coton, de l' indigo, du tabac et des pelleteries pour la métropole. Peut-être cet établissement que la nature sembloit destiner à une grande prospérité, n' auroit-il pas languï, sans la faute qu' on fit dès l' origine, d' accorder des terres au hasard, et selon le caprice de ceux qui les demandoient. On n' auroit pas vu des colons isolés et séparés entr' eux par des déserts de plusieurs centaines de lieues, vouloir se faire une habitation qui formeroit un état en Europe. établis dans un centre commun, ils auroient pu se prêter des secours mutuels, et vivant sous les mêmes loix, jouir de tous les avantages d' une société réguliere et bien ordonnée. à mesure que la population auroit augmenté, le cercle des défrichements se seroit étendu. Au-lieu de quelques hordes de sauvages, on eût vu naître une colonie florissante, qui seroit devenue peut-être une nation puissante. Que d' avantages il en fût résulté pour la France même ! Cet état qui achete par an à l' étranger dix-sept millions de livres pesant de tabac, auroit aisément tiré de la Louisiane cette production.

Douze ou quinze mille hommes bons cultivateurs, auroient pourvu à cette branche de consommation

p129

pour tout le royaume. Ainsi le pensoit et l'espéroit le gouvernement, quand il fit arracher en Guyenne toutes les plantations de tabac. Convaincu que les terres de cette province étoient propres à des cultures de première nécessité beaucoup plus importantes et plus riches encore, il crut servir à la fois la métropole et la colonie, en assurant à la Louisiane naissante, le débouché de la production qui demandant le moins de temps, d'expérience et de frais, y pouvoit le mieux réussir et rapporter le plus. Le discrédit où tomba Law, auteur de ce projet, fit avorter et périr ses vues les plus raisonnables avec celles qui sembloient les plus folles.

Les fermiers que flattoit cette méprise, n'oublièrent rien pour la perpétuer ; et il doit être permis à tous citoyens de dire que ce n'est pas un des moindres maux que la finance ait faits à la monarchie.

Les richesses que le tabac eût fait entrer dans la colonie, lui auroient ouvert les yeux sur l'utilité des vastes et belles prairies dont elle est remplie. Bientôt elles se fussent couvertes de nombreux troupeaux dont les cuirs auroient dispensé la métropole d'en acheter de plusieurs nations, et dont la chair préparée et salée auroit remplacé le boeuf d'Irlande dans les isles. Les chevaux et les mulets s'y étant multipliés dans la même proportion que le bétail à cornes, auroient tiré les colonies françoises de la dépendance où elles ont toujours été des anglois et des espagnols, pour cet objet important.

Les esprits une fois mis en mouvement, eussent monté d'une branche d'industrie à l'autre. On ne pouvoit se refuser à la construction des vaisseaux. Les matériaux en étoient sous la main.

p130

Le pays étoit couvert de bois nécessaire pour le corps du navire. La mâture et le goudron se trouvoient dans les pins qui remplissoient les côtes. Le chêne ne manquoit pas pour le bordage, et il pouvoit être remplacé par le cyprès moins

sujet à se fendre, à se courber, à se rompre, et propre à racheter avec un peu d'épaisseur, ce que la nature lui refusoit de force et de dureté. Il étoit facile de faire croître du chanvre pour les voiles et les cordages. Peut-être n'eût-il fallu porter d'Europe que du fer ; encore est-il plus que probable qu'il en existe des mines dans la Louisiane.

On peut conjecturer que le gouvernement, éclairé par les succès des particuliers, n'auroit pas tardé à construire des ateliers pour les besoins de sa marine ; et qu'il auroit eu dans la colonie des arsenaux tout prêts à équiper des flottes dans l'Amérique même.

Les forêts ainsi défrichées sans frais et même à profit, auroient laissé le sol libre aux grains, aux cotons, à l'indigo, au lin, à l'olivier ; même à la soie, lorsqu'une population abondante auroit permis de se livrer à une occupation à laquelle la douceur du climat, la multiplication des mûriers, quelques expériences heureuses ne cessoient d'inviter.

Que n'eût-on pas fait d'une possession où le ciel est tempéré ; le terrain uni, vierge, fertile, et qui jusqu'alors avoit été moins habité que parcouru par quelques vagabonds aussi inappliqués que mal-habiles.

Si la Louisiane eût atteint à la fécondité que la nature y sembloit attendre de la main des hommes, on n'auroit pas tardé à rendre son entrée plus accessible et plus commode. Avec des attentions suivies, on y auroit pu réussir sans une grande dépense. Il suffisoit de boucher avec les arbres

p131

flottants que le fleuve entraîne, cette foule de petites passes qui nuisent plus à la navigation qu'elles ne paroissent y servir. Toute la force du courant réunie dans un seul canal, en auroit creusé nécessairement l'embouchure, et peut-être eût emporté la barre qui la tient presque fermée. Alors les plus gros vaisseaux seroient entrés dans le Mississipi avec plus de sûreté que n'en ont jamais trouvé les plus médiocres. Ensuite on auroit diminué la lenteur de leur marche vers la Nouvelle Orléans, en abattant les forêts épaisses qui jusqu'à présent ont intercepté les vents. Tous les arts, tous les biens seroient nés les uns des autres, pour former dans cette vaste plaine de l'Amérique une colonie florissante et vigoureuse.

Mais la France a méconnu tant d'avantages

quand elle a cédé depuis peu un pays qui sembloit devoir être sa dernière ressource dans ses pertes, à l'Espagne qui ne pouvoit qu'en être surchargée. Ce sera peut-être long-temps aux yeux de la politique un problème de savoir si ce traité de cession n'est pas également funeste à deux couronnes qui s'affoiblissoient également, l'une en perdant ce qu'elle cède, l'autre en acceptant ce qu'elle ne sauroit garder. Mais au tribunal de la morale ne sera-ce pas un crime d'avoir vendu ou donné des citoyens à une puissance étrangère ? De quel droit en effet un prince dispose-t-il d'un peuple qui ne consent pas à changer de maître ?

Les nations doivent-elles tout aux rois, et les rois ne doivent-ils rien aux nations ? Que signifie donc le droit des gens ? N'est-il que le droit des princes ? Ceux-ci ne tiennent, disent-ils, leur pouvoir que de Dieu seul. Cette maxime

p132

imaginée par le clergé qui ne met les rois au-dessus des peuples que pour commander aux rois mêmes au nom de la divinité, n'est donc qu'une chaîne de fer qui tient une nation entière sous les pieds d'un seul homme ; ce n'est donc plus un lien réciproque d'amour et de vertu, d'intérêt et de fidélité qui fait régner une famille au milieu d'une société. Si l'obéissance des peuples est une loi de conscience imposée par Dieu seul, ils peuvent donc en appeler aux interprètes de cette volonté éternelle, contre l'abus de l'autorité subordonnée à ce grand être. Si l'on fait de l'obéissance passive une loi de religion, dès-lors elle est soumise, comme toutes les autres lois religieuses, au tribunal de la conscience ; et dans un état où l'on reconnoît la loi de Dieu pour la première, il faut attendre que la décision de l'église éclaire et dirige les consciences sur l'étendue et la nature du pouvoir des rois. En vain dira-t-on que les livres saints ordonnent eux-mêmes d'obéir aux puissances de la terre. C'est à l'église que la lettre et le sens de ces livres ont été révélés, et par l'église aux nations qui les ont adoptés. Elle seule peut donc savoir jusqu'à quel point et à quel dessein Dieu a confié son autorité aux puissances de la terre. Les rois en s'appuyant des textes de la bible, se remettent dès-lors sous la tutelle des ministres de l'évangile. Ainsi quand

ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ses propres armes, et s' en servir contre les rois. Il trouvera dans l' évangile même où ils ont pris le droit de regner, un bouclier à opposer contre l' épée, mille traits pour repousser ce glaive tranchant.

p133

C' est donc en vain que les princes ont recours au ciel, pour rappeler leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu' ils invoquent, s' élève contr' eux. Elle tonne et les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des coeurs d' un peuple qui gémit. Ainsi leur puissance n' en est pas moins conditionnelle, précaire, interprétative : elle n' est pas moins limitée par le code religieux où ils l' ont puisée, qu' elle ne doit l' être par le code naturel des nations. Car la religion étant l' unique frein du despotisme, seul pouvoir qui se croie établi de Dieu même, et les fondements de ce pouvoir n' étant pas plus évidents que les dogmes et les principes de la religion qui lui sert de base, le despote tombe entre les mains du clergé, si le peuple est dirigé par des prêtres, ou à la discrétion de ses sujets, parce qu' au défaut de pontife, ils sont eux-mêmes les juges de la foi.

Mais pourquoi l' autorité voudrait-elle se déguiser qu' elle vient des hommes ? La nature, l' expérience, l' histoire, le sentiment intérieur, apprennent assez aux rois qu' ils tiennent des peuples tout ce qu' ils possèdent, soit qu' ils l' aient conquis par les armes, soit qu' ils l' aient acquis par des traités. Puisqu' on reçoit du peuple tous les fruits de l' obéissance, pourquoi ne pas accepter de lui seul tous les droits de l' autorité ?

Qu' a-t-on à craindre des volontés qui se donnent, et que gagne-t-on à l' abus d' une puissance qu' on usurpe ? Ne faut-il pas la retenir par la violence, quand on s' en est emparé par surprise ; et quel est le bonheur d' un prince qui ne commande qu' à la crainte par la force ? Est-il tranquille sur le trône, lorsqu' il se voit forcé de dire pour regner,

p134

que c' est de Dieu seul qu' il a reçu sa couronne ?
Tout homme ne tient-il pas encore plus
de Dieu et sa vie et sa liberté, le droit
imprescriptible de n' être gouverné que par la raison
et la justice ?

Mais qu' a-t-on besoin d' invoquer le sacré nom
de Dieu dont il est si facile d' abuser ? Dans les
siecles malheureux de l' enthousiasme de religion,
on a pu repaître de mots ambigus les esprits
égarés par une épidémie de fanatisme, et fixer
avec des sons vuides de sens des troupeaux qui
ne marchaient qu' au bruit des trompettes. Mais
dans le calme de la paix et de la raison ; lorsqu' un
état s' est policé, agrandi, affermi par l' esprit
de discussion et de calcul, par les recherches
et la découverte des vérités utiles, que la physique
offre à la morale pour le maintien de la politique ;
est-ce alors qu' il faut encore chercher
dans les ténèbres de l' ignorance et de l' erreur,
les fondements d' une autorité légitime ? Le bien
et le salut des peuples, voilà la suprême loi d' où
toutes les autres dépendent, et qui n' en reconnoît
point au-dessus d' elle. C' est là sans doute
la véritable loi fondamentale de toutes les sociétés.
C' est par elle qu' il faut interpréter les loix
particulieres qui doivent toutes émaner de ce
principe, en être le développement et le soutien.
Or en appliquant cette regle aux traités de
partage et de cession que les rois font entr' eux,
voit-on qu' ils aient le droit d' acheter, de vendre
et d' échanger les peuples sans les consulter ?
Quoi les princes s' arrogeront le droit barbare
d' aliéner ou d' hypothéquer leurs provinces et leurs
sujets comme des biens meubles et immeubles ;
tandis que les apanages de leur maison, les forêts

p135

de leur domaine, les bijoux de leur couronne
sont des effets inaliénables et sacrés, auxquels
on n' ose toucher dans les besoins les plus
pressants d' un état ! ... j' entends une voix qui
crie du fond de l' Amérique ; c' est la voix d' une
nombreuse colonie ; elle dit à sa métropole :
" que t' ai-je fait pour me livrer à une étrangere :
ne suis-je pas sortie de ton sein ? N' ai-je
pas semé, planté, cultivé, moissonné pour
toi seule ? Quand tes vaisseaux m' exporterent
sur ces rivages si différents de ton heureux climat,
ne me promis-tu pas de me couvrir toujours
de tes armes et de tes voiles ? N' ai-je
pas combattu pour tes droits, et défendu le

sol que tu m' avois donné ? Après l' avoir fertilisé de mes sueurs, ne l' ai-je pas arrosé de mon sang pour te le conserver ? Tes enfants sont mes peres ou mes freres ; tes loix faisoient ma gloire, et ton nom mon honneur. J' ai tâché de l' illustrer ce nom chez les nations même qui ne le connoissoient pas. Je t' avois fait des amis et des alliés parmi les sauvages. J' aimois à croire qu' un jour je pourrois être l' égale de tes rivaux, la terreur de tes ennemis. Mais non, tu m' as abandonnée. Tu m' as engagée à mon insçu par un marché dont le secret même étoit une trahison. Mere insensible, ingrate, as-tu pu rompre contre le voeu de la nature, les noeuds qui m' attachoient à toi par ma naissance même ? Quand je te rendois par le tribut de mes pénibles labeurs le sang et le lait que j' avois reçu de tes veines, je n' aspirais qu' à la consolation de vivre et de mourir sous ta loi. Tu ne l' as pas voulu. Tu m' as arrachée à ma famille pour me donner à un époux qui n' étoit pas de mon choix.

p136

Rends-moi mon pere, cruelle ; rends-moi à celui dont j' ai appris à bégayer le nom dès ma plus tendre enfance. Tu peux bien me soumettre malgré moi-même au joug que mon coeur repousse ; mais ce ne sera que pour un temps. Je languirai, je périrai de douleur et de foiblesse ; ou si je reprends de la vie et des forces, ce sera pour me soustraire aux liens que je déteste ; dussai-je me livrer à tes ennemis ? " la Louisiane opprimée en effet par ses nouveaux maîtres a voulu secouer un joug qu' elle avoit en horreur avant même de l' avoir porté ; mais repoussée par la France, quand elle venoit se rejeter dans ses bras, elle est retombée dans les fers qu' elle avoit tenté de briser. Les cruautés qu' un gouvernement outragé n' a pas manqué d' exercer contre elle n' ont fait qu' augmenter une haine trop antique pour s' éteindre. Avec ces dispositions, la colonie ne peut gueres se flatter de quelque prospérité. Quoique le Canada ait changé de métropole, il ne trouvera pas les mêmes obstacles à son amélioration. Cette vaste contrée se trouvoit à l' époque de la pacification d' Utrecht dans un état de foiblesse et de misere inconcevable. La faute en étoit aux premiers françois qu' on avoit vu s' y jeter plutôt que s' y établir. La plupart s' étoient contentés de

courir les bois. Les plus raisonnables avoient essayé quelques cultures ; mais sans choix et sans suite. Un terrain où l' on avoit bâti et semé à la hâte, étoit aussi légèrement abandonné que défriché. C' étoit des fautes après des fautes. Cependant les dépenses que faisoit la métropole dans cet établissement, et le commerce des pelleteries donnerent par intervalle quelque aisance

p137

aux habitants. Mais ils la perdirent bientôt dans une suite de guerres malheureuses. En 1714 les exportations du Canada ne passaient pas cent mille écus. Cette somme jointe à celle de trois cents cinquante mille livres que le gouvernement y versoit chaque année, étoit toute la ressource de la colonie pour payer les marchandises qui lui venoient d' Europe. Aussi en recevoit-elle si peu, qu' on étoit assez généralement réduit à se couvrir de peaux à la maniere des sauvages. Telle étoit la déplorable situation du plus grand nombre de vingt mille françois qu' on comptoit dans ces régions immenses.

Le bon esprit qui se répandit alors dans une grande partie du globe, tira le Canada de l' engourdissement où il avoit été si long-temps plongé. On voit par les dénombremens de 1753 et de 1758 qui ont donné à peu près les mêmes produits, que la population s' y éleva à quatre-vingt-onze mille ames, indépendamment des troupes réglées qui furent plus ou moins nombreuses selon les circonstances.

Ce calcul ne comprenoit pas les nombreux alliés répandus dans un espace de douze cents lieues de long sur une assez grande largeur ; ni même les seize mille indiens domiciliés au centre ou tout auprès des habitations françoises. Les uns ni les autres ne furent jamais sujets au milieu d' une grande colonie européenne, les moindres peuplades gardoient leur indépendance.

Tous les hommes parlent de la liberté ; les sauvages seuls la possèdent. Ce n' est pas simplement la nation entiere, c' est l' individu qui est vraiment libre. Le sentiment de son indépendance agit sur toutes ses pensées, sur toutes ses actions. Il entroit dans le palais d' un despote

p138

de l' Asie comme dans la cabane d' un paysan, sans être ébloui, ni des richesses, ni de la puissance. C' est l' espece, c' est l' homme, c' est son égal qu' il aime et qu' il respecte. Il ne pourroit que haïr un maître et le tuer.

Une partie des habitants de la colonie française étoit concentrée dans trois villes. Quebec capitale du Canada est à quinze cents lieues de la France, et à cent vingt lieues de la mer. Bâtie en amphithéâtre sur une péninsule formée par le fleuve Saint-Laurent et par la riviere Saint-Charles, elle domine de vastes campagnes qui l' enrichissent et une rade très-sûre ouverte à plus de deux cents vaisseaux. Son enceinte est de trois milles. Les eaux et les rochers en couvrent les deux tiers, et la défendent encore mieux que les fortifications élevées sur les remparts qui coupent la péninsule. Ses maisons sont d' une assez bonne architecture. On y comptoit environ dix mille ames au commencement de 1759. C' étoit le centre du commerce et le siege du gouvernement. La ville des Trois-Rivieres bâtie dix ans après Quebec, et située trente lieues plus haut, dut sa naissance à la facilité que les sauvages du nord devoient y trouver pour faire leurs échanges. Mais cet établissement qui fut brillant dans son origine, n' a jamais pu pousser sa population au-delà de quinze cents habitants, parce que le commerce des pelleteries ne tarda pas à se détourner de ce marché pour se porter tout entier à Montréal.

C' est une isle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve Saint-Laurent, soixante lieues au-dessus de Quebec. De tous les pays qui l' environnent, il n' en est point où

p139

le climat soit aussi doux, la nature aussi belle, la terre aussi fertile. Quelques cabanes qui s' y étoient comme rassemblées au hasard en 1640, se changerent en une ville régulièrement bâtie et bien percée qui contenoit quatre mille habitants. Elle fût d' abord exposée aux insultes des sauvages ; mais on l' entoura d' une mauvaise palissade, et bientôt d' un mur crenelé d' environ quinze pieds de hauteur. Son éclat finit, lorsque les incursions des iroquois obligerent les français de jeter des forts plus loin, pour s' assurer du commerce des fourrures. Les autres colons qui n' étoient point renfermés

dans les remparts de ces trois villes, n' habitoient point de bourgades ; mais ils étoient épars sur les rives du fleuve Saint-Laurent. On n' en voyoit point auprès de son embouchure. Le terrain y est montueux, stérile, et ne laisse pas mûrir les grains. Les habitations commençoient au sud cinquante lieues, au nord vingt lieues plus bas que la ville de Quebec ; fort éloignées entr' elles, et sur des terres d' un médiocre rapport. Ce n' étoit qu' au voisinage de cette capitale que commençoient les champs vraiment fertiles, mais dont la bonté croissoit à mesure qu' on avançoit vers Montréal. Rien de plus délicieux à voir que les riches bordures de ce long et vaste canal. Une aimable confusion de bois qui décoloroient des montagnes chevelues, de prairies couvertes de troupeaux, de champs couronnés d' épis, de ruisseaux qui se perdoient dans le fleuve, d' églises et de châteaux que l' on découvroit de distance en distance au travers des arbres, formoit une continuité de paysages que l' oeil ne se lassait pas d' admirer. La nature elle-même dirigeoit les travaux du

p140

cultivateur. Elle lui avoit appris à dédaigner les terres aquatiques, sablonneuses ; celles où le pin, le sapin, le cedre cherchoient un asyle isolé. Mais quand il voyoit un sol couvert d' érables, de chênes, de hêtres, de charmes et de mérisiers, il pouvoit sans engrais lui demander vingt pour un en froment, trente pour un en bled d' inde. Toutes les possessions, quoique d' une étendue inégale, en avoient une proportionnée aux besoins du colon. Les moindres étoient de quatre arpens le long du fleuve, sur une profondeur indéfinie. Il y en avoit peu qui ne donnassent indifféremment du seigle, de l' orge, du lin, du chanvre, du tabac, des légumes ; des herbes potageres en abondance et d' une excellente qualité. La plupart des habitants avoient une vingtaine de moutons dont la toison leur étoit précieuse ; dix ou douze vaches qui leur donnoient du lait, cinq ou six boeufs consacrés au labourage. Tous ces animaux étoient petits, mais d' une chair exquise. Ils faisoient portion d' une aisance inconnue en Europe aux gens de la campagne. Cette espece d' opulence permettoit aux colons d' avoir un assez grand nombre de chevaux qui

n' étoient pas beaux, mais durs à la fatigue et propres à faire sur la neige des courses prodigieuses. Aussi se plaisoit-on à les multiplier dans la colonie, et pousoit-on ce goût jusqu' à leur prodiguer pendant l' hiver des grains que les hommes regrettoient quelquefois en d' autres saisons.

Telle étoit la position des quatre-vingt-trois mille françois dispersés ou réunis sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Au-dessus de sa source

p141

et dans les contrées connues sous le nom de pays d' en-haut, on en voyoit huit mille plus communément adonnés à la chasse et au commerce qu' à l' agriculture.

Leur premier établissement étoit Catarocouy ou le fort de Frontenac, bâti en 1671 à l' entrée du lac Ontario, pour arrêter les incursions des anglois et des iroquois. La baye de ce lieu servoit de port à la marine marchande et militaire qu' on avoit formée sur cette espece de mer, où les tempêtes ne sont gueres moins fréquentes, gueres moins terribles que sur l' océan. Entre le lac Ontario et le lac érié qui ont chacun trois cents lieues de circuit, est un continent de quatorze lieues. Cette terre est coupée vers le milieu par le fameux sault de Niagara, qui par sa hauteur, sa largeur, sa forme, et par la quantité, l' impétuosité de ses eaux, passe avec raison pour la plus étonnante cataracte du monde. C' est au-dessus de ce magnifique et terrible rapide, que la France avoit élevé des fortifications à dessein d' empêcher les sauvages de porter leurs pelleteries à la nation rivale. Au-delà du lac érié, s' étend une terre distinguée sous le nom de détroit. Elle surpasse tout le Canada par la douceur du climat, par la beauté, la variété du paysage, par la fertilité du sol, par l' abondance de la chasse et de la pêche. La nature a tout prodigué pour en faire un séjour délicieux. Mais ce ne fut pas la beauté du lieu qui engagea les françois à s' y établir vers le commencement du siecle. Ce fut plutôt le voisinage de plusieurs nations sauvages dont on pouvoit tirer beaucoup de fourrures. Ce commerce s' accrut avec assez de rapidité. Le succès de ce nouvel établissement fit décheoir

p142

le poste de Michillimakinac, placé cent lieues plus loin, entre le lac de Michigan, le lac Huron, et le lac Supérieur, tous trois navigables. La plus grande partie du commerce qu' on y faisoit avec les naturels du pays se porta au détroit où il se fixa.

Outre les forts dont nous venons de parler, on en voyoit de moins considérables, élevés çà et là sur des rivières ou dans des gorges de montagnes. Car le premier sentiment de l' intérêt est la défiance ; et son premier mouvement est pour l' attaque ou pour la défense. Chacun de ces forts avoit une garnison qui couvroit de ses armes les françois établis aux environs. De leur réunion résultoit le nombre de huit mille ames qu' on comptoit dans les pays d' en-haut.

Tous les colons de cette nation établis au Canada, n' avoient pas des moeurs dignes du climat qu' ils habitoient. Ceux qui vivoient à la campagne, passoient l' hiver dans l' inaction assez gravement auprès d' un poêle, entre la pipe et l' eau-de-vie. Quand le printemps les appelloit au travail indispensable des terres, ils labouroient superficiellement sans engrais, ensemençoient sans soin, et rentroient dans leur profond loisir, en attendant la saison de la maturité. Dans un pays où les habitants étoient trop glorieux ou trop indolents pour s' engager à la journée, chaque famille étoit réduite à faire elle-même sa récolte ; et l' on ne voyoit point cette vive allégresse, qui dans les beaux jours de l' été, anime des moissonneurs réunis pour scier ensemble de vastes guérets. La récolte des canadiens ne s' étendit jamais qu' à quelque peu de grains de chaque espece, à peu de foin et de tabac, à quelques pommiers à cidre, à des choux et à des oignons.

p143

C' est tout ce qui formoit une de leurs plantations. D' où venoit cet excès de négligence ou de paresse ? De plusieurs causes. Le froid excessif des hivers qui suspendoit le cours des fleuves, enchaînoit toute l' activité des hommes. L' habitude du repos, qui durant huit mois, étoit comme la suite d' une saison si rigoureuse, rendoit le travail insupportable, même dans les beaux jours. Les fêtes nombreuses d' une religion qui s' est étendue par les fêtes même, empêchoient la naissance, interrompoient le cours de l' industrie. Il est si facile, si naturel d' être

dévoit, quand c'est pour ne rien faire ! Enfin la passion des armes qu'on avoit excitée à dessein parmi ces hommes courageux et fiers, achevoit de les dégoûter des travaux champêtres. Uniquement épris de la gloire militaire, ils n'aimoient rien tant que d'aller à la guerre, quoique soldats sans paie.

Les habitants des villes, sur-tout de la capitale, passaient l'hiver comme l'été dans une dissipation générale et continuelle. On ne leur trouvoit, ni d'attrait pour le spectacle de la nature, si de sensibilité pour les plaisirs de l'imagination ; nul goût pour les sciences, pour les arts, pour la lecture, pour l'instruction.

L'amusement étoit l'unique passion ; et la danse faisoit dans les assemblées les délices de tous les âges. Cette vie donnoit le plus grand empire aux femmes, qui avoient tous les appas, excepté cette sensibilité d'ame qui seule fait le prix et le charme de la beauté. Vives, gaies, coquettes et galantes, elles étoient plus flattées d'inspirer de la passion que d'en sentir ; elles préféroient les éloges d'une vaine admiration,

p144

à ces longs et profonds soupirs qui sont l'encens du coeur. Peu de pays, même dans l'ancienne France, où l'on parlât autant d'amour, où l'on en éprouvât aussi peu que dans la nouvelle France. On y remarquoit dans les deux sexes plus de dévotion que de vertu, plus de religion que de probité, plus d'honneur que de véritable honnêteté. La superstition y affoiblissoit le sens moral, comme par-tout où l'on se persuade que les cérémonies tiennent lieu de bonnes oeuvres, et que les crimes s'effacent par des prières. L'oisiveté, des préjugés, la frivolité n'auroient pas pris cet ascendant au Canada, si le gouvernement avoit su y occuper les esprits à des objets utiles et solides. Mais tous les colons y devoient sans exception une obéissance aveugle à une autorité purement militaire. La marche lente et sûre des loix n'y étoit pas connue. La volonté du chef ou de ses lieutenants, étoit un oracle qu'on ne pouvoit même interpréter, un décret terrible qu'il falloit subir sans examen. Les délais, les représentations, les excuses de l'honneur étoient des crimes aux yeux d'un despote qui avoit usurpé le pouvoir de punir ou d'absoudre par sa simple parole. Il tenoit dans ses mains les grâces et les peines, les récompenses et les destitutions, le

droit d'emprisonner sans ombre de délit, le droit plus redoutable encore de faire révéler comme des actes de justice, toutes les irrégularités de son caprice.

Cet absolu pouvoir ne se borna pas dans les premiers temps aux choses dépendantes de la guerre et de l'administration politique. Il s'étendit à la juridiction civile. Le gouverneur décidait arbitrairement et sans appel de tous les procès qui s'élevaient entre les colons. Heureusement

p145

ces contestations naissoient rarement dans un pays où tout étoit presque en commun, et rien sous la clef. Une autorité si dangereuse fut maintenue jusqu'en 1663, où l'on érigea dans la capitale un tribunal pour juger définitivement tous les procès de la colonie. La coutume de Paris modifiée par des combinaisons locales forma le code de ses lois.

Ce code ne fut point mutilé ni défiguré par un mélange de lois fiscales. L'administration des finances ne percevoit au Canada que quelques foibles lots et ventes ; une légère contribution des habitants de Québec et de Montréal pour l'entretien des fortifications de ces places ; des droits, mais trop forts, sur l'entrée, sur la sortie des denrées et des marchandises. Tous ces objets ne produisoient au fisc en 1747 qu'un revenu de deux cents soixante mille deux cents livres.

Les terres n'étoient pas imposées par le gouvernement ; mais elles ne jouissoient pas pour cela d'une exemption entière. Dès les premiers jours de la colonie, on l'avoit comme étouffée au berceau, en accordant à des officiers, à des gentilshommes un terrain de deux à quatre lieues de front, sur une profondeur illimitée. Ces grands propriétaires, hors d'état par la médiocrité de leur fortune et le peu d'aptitude à la culture, de mettre en valeur de si vastes possessions, furent comme forcés de les distribuer à des soldats ou à des cultivateurs, à charge d'une redevance perpétuelle. C'étoit introduire en Amérique une image de gouvernement féodal qui fut long-temps la ruine de l'Europe. Ce droit, quoique médiocre, faisoit subsister un

p146

grand nombre de gens oisifs, aux dépens de la seule classe des citoyens dont il falloit peupler une colonie. Ses vrais habitants, les hommes laborieux, virent encore augmenter le fardeau d' une noblesse rentiere, par la surcharge des exactions du clergé. On imposa en 1667 l' obligation de la dîme. Il est vrai qu' elle fut réduite au vingt-sixieme des récoltes, malgré les clameurs de ce corps avide ; mais c' étoit encore une grande vexation dans un pays où les ecclésiastiques avoient un domaine qui suffisoit à leur subsistance, sans autre solde.

Tant d' entraves jettées d' avance sur l' agriculture, mirent la colonie dans l' impuissance de payer ce qu' il lui falloit tirer de la métropole. Le ministere de la France en fut enfin si convaincu, qu' après s' être toujours obstinément refusé à l' établissement des manufactures en Amérique, il crut en 1706 devoir même les y encourager. Mais ses invitations tardives ne produisirent que de foibles efforts. Peu de toiles communes et quelques mauvais droguets épuiserent toute l' industrie des colons.

Les pêcheries ne les tentoient gueres plus que les manufactures. La seule qui fut un objet d' exportation étoit celle du loup-marin. Cet animal a été rangé parmi les poissons, quoiqu' il ne soit pas muet, et que né constamment à terre, il y vit plus communément que dans l' eau. Sa tête approche un peu de la figure de celle du dogue. Il a quatre pattes fort courtes, sur-tout celles de derriere, qui lui servent plutôt à ramper qu' à marcher. Aussi sont-elles en forme de nageoire, tandis que celles de devant ont des ongles. Il a la peau dure et couverte d' un poil

p147

ras. Il naît blanc, mais il devient roux ou noir en croissant. Quelquefois il réunit les trois couleurs.

On distingue deux sortes de loup-marin. Ceux de la plus grosse espece pesent jusqu' à deux mille, et semblent avoir le nez plus pointu que les autres.

Les petits dont la peau est communément tigrée, sont plus vifs, plus adroits à se tirer des pieges qu' on leur tend. Les sauvages les apprivoisoient jusqu' à s' en faire suivre, comme si c' étoient des chiens.

C' est sur des rochers, et quelquefois sur la glace que les uns et les autres s' accouplent, et

que les meres font leurs petits. Leur portée ordinaire est de deux ; et elles les allaitent souvent dans l' eau, mais plus souvent à terre. Quand elles veulent les accoutumer à nager, elles les portent, dit-on, sur leur dos, les laissent aller de temps en temps dans l' eau, puis les reprennent, et continuent ce manège jusqu' à ce qu' ils soient en état de braver seuls les flots. La plupart des petits oiseaux voltigent de branche en branche, avant de voler dans l' air. L' aigle porte ses aiglons, pour les accoutumer à défier les vents. Est-il surprenant que le loup-marin né sur la terre, exerce ses petits à vivre dans l' eau ? La maniere de pêcher cet amphibie, est très-simple. Sa coutume, quand il est en mer, est d' entrer dans les anses avec la marée. Dès qu' on a reconnu quelque endroit où ils viennent en grand nombre, on l' environne de filets et de pieux, sans autre précaution que de laisser un petit espace par où ils puissent se glisser. Quand la marée est haute, on bouche l' ouverture, et après que la mer s' est retirée, la proie demeure à sec. On n' a d' autre peine que de l' assommer.

p148

Quelquefois on suit dans un canot ces poissons à leur rendez-vous, et on les tue à coups de fusil, aussi-tôt qu' ils mettent la tête hors de l' eau pour respirer. S' ils ne sont que blessés, on les prend aisément. Sont-ils tués, ils s' enfoncent ; mais de gros chiens élevés à les pêcher à sept ou huit brasses de profondeur vont les chercher et les rapportent.

La peau des loups-marins sert originellement à faire des manchons. On l' employa depuis à couvrir des malles, à faire des souliers et des bottines. Lorsqu' elle est bien tannée, elle a presque le même grain que le maroquin. Si d' une part elle est moins fine, de l' autre elle ne s' écorche pas si facilement et conserve long-temps toute sa fraîcheur.

On convient généralement que la chair du loup-marin n' est pas mauvaise ; mais on gagne davantage à la réduire en huile. Il suffit pour cela de la mettre sur le feu dans un vase de cuivre ou de terre. Souvent même on se contente de faire de grands quarrés de planches sur lesquels on étend la graisse de ces animaux. Elle y fond d' elle-même, et l' huile coule par une ouverture qu' on y a pratiquée. Elle est long-temps claire ; elle n' a point d' odeur ; elle ne laisse point

de lie ; elle sert à brûler, ou bien à préparer des cuirs.

Le Canada envoyoit annuellement à la pêche du loup-marin qui se faisoit dans le golfe Saint-Laurent cinq ou six petits bâtimens ; et il en expédioit un ou deux de moins pour les Antilles. Il recevoit des isles neuf à dix bateaux chargés de taffia, de mélasses, de café, de sucre ; et de France environ trente navires dont la réunion pouvoit former neuf mille tonneaux.

p149

Durant l' intervalle des deux dernieres guerres qui fut le temps le plus florissant de la colonie, ses exportations ne passerent pas douze cents mille francs en pelleteries, huit cents mille francs en castor, deux cents cinquante mille livres en huile de loup-marin, une pareille somme en farine et en pois verds, cinquante mille écus en bois de toutes les especes. Ces objets ne formoient chaque année qu' un total de deux millions six cents cinquante mille livres ; ce qui étoit évidemment insuffisant pour payer les marchandises qui arrivoient de la métropole. Le gouvernement suppléoit le reste et remplissoit le vuide.

Dans les commencemens de la possession du Canada, les françois n' y voyoient presque point d' argent. Le peu qu' en apportoient ceux qui venoient successivement s' y établir, n' y séjournoit pas long-temps, parce que les besoins de la colonie l' en faisoient promptement sortir. C' étoit un inconvénient qui ralentissoit le commerce et retardoit les progrès de l' agriculture. La cour de Versailles fit fabriquer en 1670 pour tous ses établissemens d' Amérique une monnoie à qui l' on donna un coin particulier, et une valeur idéale d' un quart plus forte que celle des especes qui circuloient dans la métropole. Mais cet expédient ne procura pas l' avantage qu' on s' en étoit promis, du moins pour la nouvelle France. On jugea donc convenable vers la fin du dernier siecle de substituer en Canada le papier aux métaux, pour le payement des troupes, et les autres dépenses du gouvernement. Cette invention réussit jusqu' en 1713, où l' on cessa d' être fidele aux engagements contractés par les administrateurs de la colonie. Les lettres de change qu' ils tiroient sur le fisc de la métropole, ne furent

p150

pas acquittées, et dès-lors tomberent dans l' avilissement. On les liquida en 1720, mais avec perte de cinq huitiemes.

Cet événement fit reprendre au Canada l' usage de l' argent qui ne dura qu' environ deux ans. Les négociants, tous ceux des colons qui avoient des remises à faire en France, trouvoient embarrassant, coûteux et dangereux d' y envoyer des especes ; et ils furent les premiers à solliciter le rétablissement du papier monnoie. On fabriqua des cartes qui portoient l' empreinte des armes de France et de Navarre, et qui étoient signées par le gouverneur, l' intendant et le contrôleur. Il y en avoit de vingt-quatre, de douze, de six, de trois livres ; et de trente, de quinze, de sept sols six deniers. Leurs valeurs réunies ne s' élevoient pas au-dessus d' un million. Lorsque cette somme ne suffisoit pas pour les besoins publics, on y suppléoit par des ordonnances signées du seul intendant, premiere faute ; et non limitées pour le nombre, abus encore plus criant. Les moindres étoient de vingt sols, et les plus considérables de cent livres. Ces différents papiers circuloient dans la colonie ; ils y remplissoient les fonctions de l' argent jusqu' au mois d' octobre. C' étoit la saison la plus reculée où les vaisseaux dussent partir du Canada. Alors on convertissoit tous ces papiers en lettres de change qui devoient être acquittées en France par le gouvernement qui étoit censé en avoir employé la valeur. Mais la quantité s' en étoit tellement accrue, qu' en 1754 le trésor du prince n' y pouvoit plus suffire, et qu' il fallut en éloigner le payement. Une guerre malheureuse qui survint deux ans après, en grossit encore le nombre, au point qu' elles furent décriées. Bientôt les marchandises monterent

p151

hors de prix ; et comme à raison des dépenses énormes de la guerre, le grand consommateur étoit le roi, ce fut lui seul qui supporta le discrédit du papier et le préjudice de la cherté. Le ministere en 1759 fut forcé de suspendre le payement des lettres de change, jusqu' à ce qu' on en eût démêlé la source et la valeur réelle. La masse en étoit effrayante.

Les dépenses annuelles du gouvernement pour le Canada, qui ne passaient pas quatre cents mille francs en 1729, et qui avant 1749 ne s' étoient jamais élevées au-dessus de dix-sept cents

mille livres, n' eurent plus de bornes après cette époque. L' an 1750, coûta deux millions cent mille livres. L' an 1751, deux millions sept cents mille livres. L' an 1752, quatre millions quatre-vingt-dix mille livres. L' an 1753, cinq millions trois cents mille livres. L' an 1754, quatre millions quatre cents cinquante mille livres. L' an 1755, six millions cent mille livres. L' an 1756, onze millions trois cents mille livres. L' an 1757, dix-neuf millions deux cents cinquante mille livres. L' an 1758, vingt-sept millions neuf cents mille livres. L' an 1759, vingt-six millions. Les huit premiers mois de l' an 1760, treize millions cinq cents mille livres. De ces sommes prodigieuses, il étoit dû à la paix quatre-vingt millions. On remonta à l' origine de cette dette impure ; et les énormes malversations qui lui avoient donné naissance, furent approfondies autant que la distance des temps et des lieux pouvoit le permettre. Les prévaricateurs les plus coupables qui l' étoient devenus par le pouvoir et le crédit illimités que le gouvernement leur avoit donnés, furent condamnés légalement à des restitutions

p152

considérables, mais encore trop modérées. Les prétentions des créanciers particuliers furent toutes discutées. Leur bonheur et le bonheur de la nation voulurent que le ministere chargeât de cette opération également importante et nécessaire des hommes qui ne craignoient pas les menaces du crédit, qui dédaignoient les offres de la fortune, qui ne pouvoient être ni surpris par les artifices, ni lassés par les difficultés. Tenant d' une main ferme et juste la balance égale entre l' intérêt public et les droits des particuliers, ils réduisirent la somme entiere des dettes à trente-huit millions.

Le Canada méritoit-il le sacrifice de ce qu' il coûtoit à la métropole ? Non ; mais c' étoit la faute de la puissance qui donnoit des loix. Depuis long-temps cette immense contrée offroit des récoltes prodigieuses, et l' on n' y cultivoit que pour l' étroite subsistance des habitants. Avec des travaux médiocres, on en eût obtenu de quoi nourrir les isles de l' Amérique, de quoi approvisionner même une partie de l' Europe. On sait que la colonie envoya en 1751 à Marseille deux chargements de froment qui s' y trouverent de bonne qualité et se vendirent avec avantage. Ce commencement d' exportation méritoit d' autant

plus d' être suivi que les récoltes sont exposées
à peu d' accidents dans un pays où le bled
se sème en mai, et se recueille avant la fin
d' août.

Si la culture s' étoit étendue et perfectionnée,
les troupeaux se seroient multipliés. L' abondance
du gland et la quantité des pâturages auroient mis
les colons à portée d' élever assez de boeufs et de
cochons pour remplacer dans les isles françoises
les viandes salées que leur fournissoit l' Irlande.

p153

Peut-être même leur nombre se seroit-il accru
avec le temps au point d' approvisionner les navigateurs
de la métropole.

Elle n' auroit pas tiré un moindre avantage des
bêtes à laine qu' il étoit aisé d' élever dans le
Canada. Si leur espece n' étoit que peu répandue
dans un pays où les meres portent communément
deux petits, c' est qu' on laissoit en tout temps les
brebis avec le bélier ; que mettant bas la plupart
dans le mois de février, la rigueur de la saison
faisoit périr beaucoup de petits ; qu' il falloit
donner aux agneaux du grain ; et que la cherté de
leur nourriture dégoûtoit les habitants de ces sortes
de bestiaux. Une loi qui auroit ordonné de séparer
le bélier d' avec les brebis depuis le mois
de septembre jusqu' au mois de février, seroit entrée
dans les vues de la nature. Les agneaux nés
au mois de mai, n' auroient point entraîné de
fraix ni couru de risques ; et dans peu de temps
la colonie eût été couverte de nombreux troupeaux.
Leur toison dont la finesse et la bonté
sont connues, auroit remplacé dans les manufactures
de France, les laines qu' on tiroit de l' Andalousie
et de la Castille. L' état se fût enrichi de
cette production précieuse ; et la colonie eût reçu
de sa métropole en échange mille commodités
nouvelles.

Le gin-seng auroit valu beaucoup à l' une et
à l' autre. Cette plante que les chinois tirent de la
Corée ou de la Tartarie, et qu' ils achètent au
poids de l' or, fut trouvée en 1720 par le jésuite
Lafitau, dans les forêts du Canada où elle est
commune. On la porta bientôt à Canton. Elle
y fut très-prisee et chèrement vendue. Ce succès
fit que la livre de gin-seng qui ne valoit d' abord
à Quebec que trente ou quarante sols, y monta

p154

jusqu' à vingt-cinq livres. Il en sortit en 1752 pour cinq cents mille francs. L' empressement qu' excitoit cette plante, poussa les canadiens à cueillir dès le mois de mai, ce qui ne devoit être cueilli qu' en septembre, et à faire secher au four ce qu' il falloit secher à l' ombre et lentement. Cette faute décria le gin-seng du Canada, chez le seul peuple de la terre qui le recherchoit ; et la colonie fut cruellement punie de son excessive avidité, par la perte entiere d' une branche de commerce qui bien dirigée pouvoit devenir une source d' opulence.

Une veine plus sûre encore s' offroit à l' industrie. C' étoit l' exploitation des mines de fer si communes dans ces contrées. La seule qui ait jamais fixé l' attention des européens, est près des Trois-Rivieres. On l' a découverte à la superficie de la terre ; il n' en est nulle part de plus abondante ; et les meilleures de l' Espagne ne sont pas si douces. Un maître de forge arrivé d' Europe en 1739, augmenta, perfectionna les travaux de cette mine, jusqu' alors foibles et mal dirigés. La colonie ne connut plus d' autre fer : on en exporta même quelques essais ; mais la France ne voulut pas voir que ce fer étoit le plus propre à la fabrique de ses armes à feu, le seul qu' il lui fut même avantageux d' employer. Une politique si sage s' accordoit merveilleusement avec le dessein qu' on avoit pris, après bien des incertitudes, de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers européens qui aborderent dans cette vaste contrée, la trouverent couverte de forêts. Les arbres qui y dominoient étoient des chênes d' une hauteur prodigieuse, et des pins rouges de toutes les grandeurs. L' extraction de

p155

ces bois étoit facile par le fleuve Saint-Laurent et les innombrables rivieres qu' il reçoit. On ne sait par quelle fatalité tant de richesses furent long-temps négligées ou méprisées. La cour de Versailles ouvrit enfin les yeux. Par ses ordres s' éleverent à Quebec des ateliers pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement elle plaça sa confiance dans des agents qui n' avoient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il falloit couper des bois sur les hauteurs où le froid et l' air rendent les bois plus durs en resserrant leurs fibres ; on les prit constamment

dans les marais et sur le bord des rivières où l'humidité leur donne un tissu moins compact et trop gras. Au lieu de les transporter dans des barques, on les faisoit flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination où ils étoient oubliés et laissés dans l'eau : ils y contractoient une moisissure, une espèce de mousse qui les échauffoit. Il eût fallu les recevoir à terre sous des hangars : ils restoient exposés au soleil de l'été, aux neiges de l'hiver, aux pluies du printemps et de l'automne. Delà traînés dans les chantiers, ils y essuyoient encore pendant deux ou trois ans l'inclémence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multiplioient les frais au point qu'on tiroit d'Europe les voiles, les cordages, le bray, le gaudron pour un pays qui avec quelques soins et du travail pouvoit fournir la France entière de toutes ces matières. Une administration si vicieuse avoit totalement décrié le bois du Canada, anéanti les ressources que cette contrée offroit à la marine. La colonie présentoit aux manufactures de la métropole une branche d'industrie presque exclusive. C'étoit la préparation du castor. Cette marchandise

p156

tomba d'abord sous le joug et dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit et ne pouvoit que faire un usage pernicieux de son privilège. Ce qu'elle achetoit des sauvages, se payoit sur-tout avec des écarlatines d'Angleterre, étoffes de laine dont ces peuples aimoient à s'habiller et à se parer. Mais comme ils trouvoient dans les établissements anglois vingt-cinq et trente pour cent au-dessus du prix que la compagnie mettoit à leurs marchandises, ils y portoient tout ce qu'ils pouvoient en dérober à la recherche de ses agents, et prenoient en échange de leur castor des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes. Ainsi la France par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeoit de maintenir, s'ôtoit à elle-même le double avantage de procurer les matières premières à quelques-unes de ses manufactures, et d'assurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avoit pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis et le Groenland sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement

cinquante navires, et le second cent cinquante. Les hollandais y concourent pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Brême, de Hambourg, des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cents bâtiments qui l'un dans l'autre peuvent être de trois cents cinquante tonneaux, coûte dix millions de livres. Le produit ordinaire de chacun est évalué à quatre-vingt mille francs, et par conséquent la pêche entière doit monter à trois millions deux cents mille livres. Lorsqu'on a prélevé de cette somme

p157

ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles et dangereux voyages, il reste fort peu de bénéfice pour les négociants qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui peu-à-peu a dégoûté les basques d'une carrière où ils étoient entrés les premiers. D'autres françois ne les ont pas remplacés ; et il est arrivé que la nation qui faisoit la plus grande consommation de l'huile, des fanons et du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche. On a souvent proposé de la reprendre dans le Canada. Le fleuve Saint-Laurent l'offroit très-abondante ; et avec moins de périls, moins de dépense que le détroit de Davis ou le Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y eussent point de consistance ; et le gouvernement n'a rien fait pour y encourager en particulier celui de la pêche de la baleine qui pouvoit donner une singulière activité aux colons, et former un nouvel essaim de navigateurs.

La même indifférence a fait échouer le plan si souvent conçu, une ou deux fois même commencé, de pêcher de la morue sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent. Peut-être le succès n'auroit-il pas pleinement répondu aux espérances qu'on pouvoit avoir, parce que le poisson y est de médiocre qualité, et que les graves nécessaires pour le faire sécher n'y sont pas communes. En ce cas le golfe auroit offert une ressource sûre. La pêche abondante qu'il auroit donnée, eût été portée à Terre-Neuve ou à Louisbourg, où elle auroit été utilement échangée contre les productions des Antilles et les marchandises de l'Europe. Tout concouroit donc à la prospérité des établissements du Canada, s'ils eussent été secondés

par les hommes qui sembloient y avoir le plus d' intérêt. Mais d' où provenoit l' inaction inconcevable qui les laissa languir dans leur premier néant ?

On ne peut disconvenir que la nature n' opposât quelque obstacle aux entreprises de la politique. Le fleuve Saint-Laurent est fermé six mois de l' année par les glaces. Le reste du temps, ce sont des brouillards épais, des courants rapides, des bancs de sable, et des rochers à fleur d' eau, qui y rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuse pendant le jour. Ces difficultés augmentent depuis Quebec jusqu' à Montréal, au point que les bâtiments à rame, les seuls qui puissent tenter cette route, ne surmontent la violence du courant depuis les Trois-Rivieres où cesse la marée, qu' avec le secours d' un vent très-favorable, et que dans l' espace d' un mois ou même de six semaines. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu' à six cataractes qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots et de les porter avec les marchandises par des routes de terre assez considérables.

Loin d' encourager l' homme à vaincre la nature, un gouvernement mal instruit, n' imagina que des projets ruineux. Pour avoir l' avantage sur les anglois dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner, détourna les canadiens des seuls travaux qui devoient les occuper. Cette méprise les jetta dans une route semée de ronces et de périls.

Les sauvages ne voyoient pas sans inquiétude se former des établissements qui leur faisoient

craindre pour leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, et la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les canadiens. Une éducation mâle et toute militaire, les endurcissoit de bonne heure à la fatigue et les familiarisoit avec le danger. à peine sortis de l' enfance, on les envoyoit parcourir un continent immense, l' été en canot, l' hiver à pied, au travers des neiges et des glaces. Comme ils n' avoient qu' un fusil pour munitionnaire,

ils étoient continuellement exposés à mourir de faim ; mais rien ne les effrayoit, pas même le danger de tomber entre les mains des sauvages qui avoient épuisé tout leur génie à forger à leurs ennemis des supplices, dont le plus doux étoit la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l' agriculture ne pouvoient pas avoir d' attrait pour des hommes accoutumés à une vie plus active qu' occupée. La cour qui ne voit ni ne connoît les douceurs et l' utilité de la vie rustique, augmenta l' aversion que les canadiens en avoient conçue, en versant exclusivement les graces et les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l' espece de distinction qu' on prodigua le plus et qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les canadiens dans l' oisiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avoit de l' éclat. Des produits qui auroient dû être consacrés à l' amélioration des terres furent prodigués en vaine parure. Un luxe ruineux couvroit une pauvreté réelle.

Tel étoit l' état de la colonie, lorsque le gouvernement en fut confié en 1747 à la Galissoniere qui joignoit à des connoissances étendues

p160

un courage actif, et d' autant plus inébranlable qu' il étoit raisonné. Les anglois vouloient étendre les limites de la nouvelle écosse ou de l' Acadie jusqu' à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étoient injustes, et il résolut de les resserrer dans la péninsule, où il croyoit que les traités même les avoient bornés. L' ambition qui les pousoit dans l' intérieur des terres, singulièrement du côté de l' Ohio ou de la belle riviere, ne lui paroissoit pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devoient être les limites de leurs possessions, et il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu' on lui donna, pendant qu' il rassembloit les moyens de soutenir ce vaste dessein, embrassa ses vues avec toute la chaleur qu' elles pouvoient inspirer. On vit s' élever de tous côtés des forts qui devoient donner de la solidité à un systême que la cour avoit adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencerent entre les anglois et les françois de l' Amérique septentrionale des hostilités

plutôt autorisées qu' avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenoit extrêmement au ministere de Versailles, qui sans commettre sa foiblesse, réparoit peu-à-peu les pertes qu' il avoit faites dans les traités où il avoit reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne sur la politique de sa rivale. Georges li pensa qu' une situation équivoque ne convenoit pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l' ordre d' insulter le pavillon françois sur toutes les mers. Il avoit pris ou dispersé tout ce qu' il avoit trouvé, lorsqu' en 1758 il cingla vers l' isle Royale.

p161

Cette porte du Canada avoit déjà été attaquée en 1745 ; et cet événement mérite par sa singularité qu' on l' expose avec quelque détail. C' étoit à Boston qu' avoit été formé le plan de cette premiere invasion, et la nouvelle Angleterre avoit fait les dépenses de l' exécution. Un négociant, c' étoit Pepperel, qui avoit allumé, nourri et dirigé l' enthousiasme de la colonie, fut chargé de commander l' armée de six mille hommes qu' on avoit levée pour cette expédition. Quoique ces forces convoyées par une escadre arrivée de la Jamaïque, portassent elles-mêmes à l' isle Royale le premier avis du danger qui la menaçoit ; quoique l' avantage d' une surprise eût assuré leur débarquement sans opposition ; quoiqu' elles n' eussent à combattre que six cents hommes de troupes réglées, et huit cents habitants qui s' étoient armés à la hâte, on pouvoit douter du succès de l' entreprise. Quels exploits en effet devoit-on attendre d' une milice assemblée avec précipitation, qui n' avoit point vu de siege, qui même n' avoit jamais fait la guerre, qui n' étoit enfin dirigée que par des officiers de marine ? L' inexpérience de ces troupes avoit besoin de quelque faveur du hasard. Elle en fut singulièrement secourue.

La garnison de Louisbourg avoit toujours été chargée de la construction, de la réparation des fortifications. Elle se livroit d' autant plus volontiers à ces travaux, qu' elle les regardoit comme un principe de sûreté, comme un moyen d' aisance. Lorsqu' elle s' apperçut que ceux qui devoient la payer, s' approprioient le fruit de ses sueurs, elle demanda justice. On osa la lui refuser ; et elle ne craignit pas de se la faire à elle-même. Comme les chefs de la colonie avoient

partagé avec les officiers subalternes le prix de cette déprédation, il ne se trouva personne qui pût rétablir l'ordre. L'indignation des soldats contre ces avides concussionnaires, leur fit mépriser toute autorité. Depuis six mois ils vivoient dans une révolte éclatante, lorsque les anglois se présenterent devant la place.

C'étoit le moment de rapprocher les esprits.

Les troupes firent les premiers pas ; mais leurs commandants se méfierent d'une générosité dont ils n'étoient pas capables. Si ces lâches oppresseurs avoient pu supposer dans le soldat assez d'élévation pour sacrifier son ressentiment au bien de la patrie, ils auroient profité de cette chaleur pour fondre sur l'ennemi, pendant qu'il formoit son camp, et qu'il commençoit à ouvrir ses tranchées.

Un assiégeant qui n'avoit aucun principe militaire, auroit été déconcerté par des attaques régulières et vigoureuses. Les premiers échecs pouvoient le décourager, et lui faire abandonner son entreprise. Mais on s'obstina à croire que la garnison ne demandoit à faire des sorties que pour désertier ; et ses propres chefs la tinrent comme prisonnière, jusqu'à ce qu'une si mauvaise défense eût réduit la ville à capituler. L'isle entière suivit le sort de Louisbourg, son unique boulevard.

Une possession si précieuse restituée à la France par le traité d'Aix-La-Chapelle, fut attaquée de nouveau par les anglois en 1758. Ce fut le 2 juin qu'une flotte composée de vingt-trois vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, qui portoit seize mille hommes de troupes aguerries, jetta l'ancre dans la baye de Gabarus, à une demi-lieue de Louisbourg. Comme il étoit démontré qu'un débarquement fait à une plus grande distance

ne pouvoit servir de rien, parce qu'il seroit impossible de transporter l'artillerie et les autres choses nécessaires pour un grand siege, on s'étoit attaché à le rendre impraticable au voisinage de la place. L'assaillant vit la sagesse des mesures qui lui annonçoient des périls et des difficultés. Son courage n'en fut pas affoibli. Mais

appellant la ruse à son secours, pendant que par une ligne prolongée il menaçait et couvrait toute la côte, il descendit en force sur le rivage de l'anse au Cormoran.

Cet endroit étoit foible par sa nature. Les françois l'avoient étayé d'un bon parapet fortifié par des canons dont le feu se soutenoit, et par des pierriers d'un gros calibre. Derrière ce rempart étoient deux mille bons soldats et quelques sauvages. En avant on avoit fait un abattis d'arbres si serré qu'on auroit eu bien de la peine à y passer, quand même il n'auroit pas été défendu. Cette espèce de palissade qui cachoit tous les préparatifs de défense, ne paroissoit dans l'éloignement qu'une plaine verdoyante.

C'étoit le salut de la colonie, si l'on eût laissé à l'assaillant le temps d'achever son débarquement, et de s'avancer avec la confiance de ne trouver que peu d'obstacles à forcer. Alors accablé tout-à-coup par le feu de l'artillerie et de la mousqueterie, il eût infailliblement péri sur le rivage, ou dans la précipitation de l'embarquement, d'autant plus que la mer étoit dans cet instant fort agitée. Cette perte inopinée auroit pu rompre le fil de tous ses projets.

Mais l'impétuosité françoise fit échouer toutes les précautions de la prudence. à peine les anglois eurent fait quelque mouvement pour s'approcher du village, qu'on se hâta de découvrir

p164

le piège où ils devoient être pris. Au feu brusque et précipité qu'on fit sur leurs chaloupes, et plus encore à l'empressement qu'on eut de déranger les branches d'arbre qui masquoient des forces qu'on avoit tant d'intérêt à cacher, ils devinèrent le péril où ils alloient se jeter. Dès ce moment revenant sur leurs pas, ils ne virent plus d'autre endroit pour descendre qu'un seul rocher, qui même avoit paru jusqu'alors inaccessible. Wolf, quoique fortement occupé du soin de faire rembarquer ses troupes, et d'éloigner les bateaux, fit signe au major Scott de s'y rendre.

Cet officier s'y porta aussi-tôt avec les soldats qu'il commande. Sa chaloupe étant arrivée la première, et s'étant enfoncée dans le moment qu'il mettoit pied à terre, il grimpe les rochers tout seul. Il espéroit y trouver cent des siens qu'on y avoit envoyés depuis quelques heures. Il n'y en avoit que dix. Avec ce petit nombre

il ne laisse pas de gagner le haut des rochers. Dix sauvages et soixante françois lui tuent deux hommes et en blessent trois mortellement. Malgré sa foiblesse, il se soutient dans ce poste important, à la faveur d' un taillis épais. Enfin ses intrépides compatriotes, bravant le courroux de la mer et le feu du canon pour le joindre, achevent de le rendre maître de la seule position qui pouvoit assurer leur descente.

Dès que les françois virent l' assaillant solidement établi sur le rivage, ils prirent l' unique parti qui leur restoit, celui de s' enfermer dans Louisbourg. Ses fortifications étoient défectueuses, parce que le sable de la mer dont on avoit été obligé de se servir pour leur construction, ne convient nullement aux ouvrages de maçonnerie.

p165

Les revêtements des différentes courtines étoient entièrement délabrés et écroulés. Il n' y avoit qu' une casemate et un petit magasin à l' abri des bombes. La garnison qui devoit défendre la place n' étoit que de deux mille neuf cents hommes.

Malgré tant de désavantage, les assiégés se déterminèrent à la plus opiniâtre résistance. Pendant qu' ils se défendoient avec cette fermeté, les grands secours qu' on leur faisoit espérer du Canada pouvoient arriver. à tout événement ils préserveroient cette grande colonie de toute invasion pour le reste de la campagne. Qui croiroit que tant de résolution fut soutenue par le courage d' une femme ? Madame De Drucart continuellement sur les remparts la bourse à la main, tirant elle-même trois coups de canon chaque jour, sembloit disputer au gouverneur son mari, la gloire de ses fonctions. Rien ne décourageoit les assiégés, ni le mauvais succès des sorties qu' ils tenterent à plusieurs reprises, ni l' habileté des opérations concertées par l' amiral Boscawen et le général Amherst. Ce ne fut qu' à la veille d' un assaut impossible à soutenir, qu' on parla de se rendre. La capitulation fut honorable ; et le vainqueur sut estimer assez son ennemi, s' estimer assez lui-même, pour ne souiller sa gloire par aucun trait de férocité, ni d' avarice.

La conquête de l' isle Royale ouvroit le chemin du Canada. Dès l' année suivante on y porta la guerre, ou plutôt on y redoubla les scènes de carnage dont cet immense pays étoit depuis long-temps le théâtre. Voici quelle étoit la source

de ces torrents de sang.
Les françois établis dans ces contrées y avoient
poussé leur ambition vers le nord où les belles

p166

pelletteries étoient en plus grande abondance.
Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua,
le commerce se tourna vers le sud où
l' on découvrit l' Ohio qui mérita le nom de la
belle riviere. Elle ouvroit la communication
naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet
quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve
Saint-Laurent, s' arrêtent à Quebec, la navigation
continue sur des barques jusqu' au lac Ontario,
qui n' est séparé du lac érié que par un
détroit sur lequel la France éleva de bonne heure
le fort Niagara. C' est là, c' est au voisinage du
lac érié que se trouve la source de l' Ohio qui
arrose le plus beau pays du monde, et qui
grossi par plusieurs rivieres va porter le tribut
de ses eaux au Mississipi dont il augmente la
majesté.

Cependant les françois ne faisoient aucun usage
d' un canal si magnifique. Les foibles liaisons qui
subsistoient entre les deux colonies, étoient toujours
entretenuës par les régions du nord. La
nouvelle route beaucoup plus courte, beaucoup
plus facile que l' ancienne, ne commença à être
fréquentée que par un corps de troupes qui fut
envoyé du Canada en 1739 au secours de la
Louisiane en guerre ouverte avec les sauvages.
Après cette expédition, elle retomba dans l' oubli,
dont elle ne sortit gueres qu' en 1753. Ce fut
l' époque où l' on éleva plusieurs petits forts sur
l' Ohio, dont on étudioit le cours depuis quatre
ans. Le plus considérable de ces forts reçut
le nom du gouverneur Duquesne qui l' avoit
fait bâtir.

Les colonies angloises ne purent voir sans
chagrin s' élever des établissemens françois, qui
réunis aux anciens enveloppoient totalement leurs

p167

derrieres. Elles craignirent que les Apalaches
qui devoient servir de limites naturelles aux
deux nations, ne fussent une barriere insuffisante
contre les entreprises d' un voisin inquiet

et belliqueux. Dans cette défiance, elles passerent elles-mêmes ces célèbres montagnes, pour disputer à la nation rivale la possession de la belle riviere. Cette premiere démarche ne fut pas heureuse. On battit les détachements qui se succédoient ; on détruisit les forts, à mesure qu' ils s' élevoient.

Pour arrêter le cours de ces disgraces, et venger l' affront qu' elles imprimoient à la nation, la métropole fit passer des forces considérables au nouveau monde, sous les ordres de Braddock. Ce général alloit attaquer dans l' été de 1755 le fort Duquesne avec trente-six canons et six mille hommes, lorsqu' il fut surpris à quatre lieues de la place par deux cents cinquante françois et six cents cinquante sauvages qui détruisirent, qui exterminèrent son armée. Ce revers inexplicable arrêta la marche de trois corps nombreux qui alloient fondre sur le Canada. La terreur les obligea de regagner leurs quartiers ; et dans la campagne suivante la circonspection la plus timide accompagna tous leurs mouvements. Cet embarras enhardit les françois. Malgré l' infériorité prodigieuse de leurs moyens, ils osèrent au mois d' août de l' an 1756 se présenter devant Oswego. C' étoit originaiement un magasin fortifié à l' embouchure de la riviere de Chouaguen sur le lac Ontario. Situé presque au centre du Canada, l' avantage de sa position y avoit fait élever successivement plusieurs ouvrages qui l' avoient rendu un des meilleurs postes de ces contrées. Il étoit défendu par dix-huit

p168

cents hommes qui avoient cent vingt et une pieces d' artillerie et une grande abondance de munitions de toutes les especes. Malgré tant de soutiens, il se rendit après quelques jours d' une attaque vive et audacieuse à trois mille hommes qui en formoient le siege.

Cinq mille cinq cents françois et dix-huit cents sauvages marcherent dans le mois d' août de l' année suivante au fort Saint-George, situé sur le lac Saint-Sacrement, regardé avec raison comme le boulevard des établissemens anglois, comme l' entrepôt où devoient se réunir les forces destinées contre le Canada. La nature et l' art avoient tout fait pour rendre impraticables les chemins qui conduisoient à cette place. Des corps distribués de distance en distance, dans les meilleures positions, étoient encore venus au secours

de l' art et de la nature. Cependant ces obstacles furent surmontés avec une intelligence, une intrépidité qui ne demandoient qu' un théâtre plus connu pour embellir l' histoire. Les assaillants, après avoir massacré par pelotons, ou mis en fuite un grand nombre de leurs ennemis, arriverent devant la place où ils réduisirent deux mille deux cents soixante quatre hommes à capituler. Ce nouveau malheur réveilla les anglois. Leurs généraux s' appliquèrent durant l' hiver à mettre de la discipline dans les différents corps ; ils les accoutumèrent à combattre dans les bois, à la maniere des sauvages. Au retour de la belle saison, l' armée composée de six mille trois cents hommes de troupes réglées, et de treize mille hommes des milices des colonies, s' assembla sur les ruines du fort Saint-George. Elle s' embarqua sur le lac Saint-Sacrement qui séparoit les colonies

p169

des deux nations et se porta sur Carillon qui n' en étoit éloigné que de quatre lieues. Ce fort qui venoit d' être bâti au commencement de la guerre pour couvrir le Canada, n' avoit pas l' étendue convenable pour arrêter les forces qui l' alloient assaillir. On forma donc à la hâte sous le canon de la place des retranchements de troncs d' arbres couchés les uns sur les autres, et l' on mit en avant de grands arbres renversés dont les branches coupées et affilées, faisoient l' effet de chevaux de frise. Les drapeaux étoient plantés sur le sommet des remparts qui renfermoient trois mille cinq cents hommes. Cet appareil formidable n' étonna pas les anglois résolus à laver la honte qui ternissoit depuis si long-temps la gloire de leurs armes, dans un pays où la prospérité de leur commerce tenoit au succès de leur bravoure. Le 8 juillet 1758, ils se précipiterent sur ces palissades avec la fureur la plus aveugle. Inutilement on les foudroyoit du haut du parapet, sans qu' ils pussent se défendre. Inutilement ils tomboient enfilés, embarrassés dans les tronçons d' arbres au travers desquels leur fougue les avoit emportés. Tant de pertes ne faisoient qu' accroître cette rage effrénée. Elle se soutint plus de quatre heures, et leur coûta plus de quatre mille de leurs braves guerriers, avant qu' ils abandonnassent une entreprise aussi téméraire que forcenée. Les actions de détail ne leur furent pas moins funestes. Ils n' insultoient pas un poste où ils ne

fussent repoussés. Ils ne hasardoient pas un détachement qui ne fût battu ; pas un convoi qui ne fût enlevé. La rigueur même des hivers qui devait les garder et les défendre, étoit la saison où les sauvages et les canadiens alloient porter

p170

le fer et le feu sur les frontières et jusques dans le centre des colonies angloises.

Tous ces désastres avoient leur source dans un faux principe du gouvernement. La cour de Londres s' étoit toujours persuadée que pour dominer dans le nouveau monde, elle n' avoit besoin que de la supériorité de sa marine qui pouvoit facilement y transporter des secours, intercepter les forces de ses ennemis.

Quoique l' expérience eût démenti cette vaine prétention, le ministère ne chercha pas même à en diminuer les fâcheux effets, par le choix de ses généraux. Presque tous ceux qu' il chargea de remplir ses vues, manquèrent également d' intelligence, de vigueur et d' activité.

Les armées n' étoient pas propres à réparer les fautes des chefs. Les troupes avoient bien cette fierté de caractère, ce courage invincible que le gouvernement encore plus que le climat, donne aux soldats anglois ; mais ces qualités nationales étoient contre-balancées ou épuisées par des fatigues excessives que rien ne soulageoit dans un pays dépourvu de toutes les commodités de l' Europe.

Quant aux milices des colonies, elles étoient composées de cultivateurs paisibles qui n' étoient point aguerris au carnage par l' habitude de la chasse et par la vivacité militaire de la plupart des colons françois.

à ces inconvénients pris dans la nature des choses, il s' en joignit qui provenoient uniquement de la faute des hommes. Les postes élevés pour la sûreté des divers établissements anglois, n' avoient pas cette réciprocité de soutien et de défense, cet ensemble sans lequel il n' y a point de force. Les provinces qui avoient toutes des intérêts distincts et qui n' étoient pas rapprochées

p171

par l' autorité d' un chef unique, ne concouroient pas au bien commun avec ce concours

d' effort et cette unité de sentiments qui concentrant l' emploi des moyens dans un temps, dans un point, en assure l' effet. La liberté des délibérations faisoit que la saison d' agir se passoit en vaines disputes entre les colons et les gouverneurs. Tout plan d' opération rejeté par quelques assemblées étoit abandonné. Convenoit-on d' en adopter un, il devenoit public avant son exécution ; et sa publicité le faisoit souvent échouer. Enfin on étoit irréconciliablement brouillé avec les sauvages.

Ces peuples avoient toujours la prédilection la plus marquée pour la France. C' étoit une sorte de retour qu' ils croyoient devoir à la considération qu' on leur avoit témoignée en leur envoyant des missionnaires, qu' ils regardoient plutôt comme des ambassadeurs du prince, que comme des envoyés de Dieu. Ces missionnaires en étudiant la langue des sauvages, en se conformant à leur caractere, à leurs inclinations, en usant de tous les moyens propres à gagner leur confiance, avoient acquis un pouvoir absolu sur leur ame. Les colons françois, loin de leur donner les moeurs de l' Europe, avoient pris celles du pays qu' ils habitoient, l' indolence de ces peuples pendant la paix, leur activité durant la guerre, et leur amour constant pour la vie errante et vagabonde. On avoit vu même plusieurs officiers distingués se faire adopter parmi les nations. La haine et la jalousie des anglois ont calomnié cette conduite, jusqu' à dire que ces hommes généreux avoient acheté à prix d' argent les crânes de leurs ennemis, avoient mené les danses horribles qui accompagnent chez ces

p172

peuples l' exécution des prisonniers, avoient imité leurs cruautés et partagé leurs barbares festins. Mais ces excès d' horreur appartiendroient plutôt à la fureur nationale d' un peuple qui a substitué le fanatisme de la patrie à celui de la religion, et qui sait bien mieux haïr les autres nations qu' aimer son propre gouvernement.

De l' attachement décidé pour les françois, naissoit dans ces nations l' aversion la plus insurmontable pour les anglois. C' étoient de tous les sauvages européens, les plus difficiles à apprivoiser, si l' on en croyoit ceux de l' Amérique. La haine de ceux-ci devint bientôt une rage, une soif de sang, quand ils virent leur tête mise à prix ; quand ils se virent proscrits sur leur terre

natale par des assassins étrangers. Les mêmes mains qui si long-temps avoient enrichi la colonie angloise du trafic des pelleteries, prirent la hache pour la détruire. Les sauvages coururent à la chasse des anglois, comme à celle des ours. Ce ne fut plus la gloire, ce fut le carnage qu'ils cherchèrent dans les combats. Ils détruisirent des armées que les françois n'auroient voulu que vaincre.

Telle étoit la face des choses, lorsqu'une flotte angloise arriva dans le fleuve Saint-Laurent au mois de juin 1759. à peine avoit-elle mouillé à l'isle d'Orléans, que huit brûlots furent lancés pour la mettre en cendres. S'ils eussent exécuté les ordres qui les dirigeoient, tout étoit perdu, hommes et vaisseaux. Mais la peur saisit les capitaines qui conduisoient cette opération. Ils mirent trop tôt le feu à leurs bâtimens, et se hâtèrent de regagner la terre sur leurs canots. L'assaillant qui de loin avoit vu le danger, en fut garanti par cette précipitation, et la conquête

p173

du Canada lui fut comme assurée dès ce moment. Le pavillon anglois se montra bientôt devant Quebec. Il s'agissoit d'y prendre terre et de s'établir aux environs de cette place, pour l'assiéger. Mais les bords de la riviere se trouverent si bien retranchés, si bien défendus par des troupes et des redoutes placées de distance en distance, que les premiers efforts devinrent inutiles. Chaque descente coûtoit aux assaillans des ruisseaux de sang, sans leur valoir aucun avantage. Ces malheureuses tentatives duroient depuis six semaines, lorsqu'ils eurent enfin le bonheur singulier de faire leur débarquement sans être aperçus. Ce fut le douze septembre, une heure avant le jour, à trois milles au-dessus de la ville. Leur armée forte de six mille hommes étoit déjà en ordre de bataille, lorsqu'elle fut attaquée le lendemain par un corps de troupes plus foible d'un tiers. L'ardeur suppléa quelque temps au nombre. à la fin la vivacité françoise abandonna la victoire à l'ennemi qui avoit perdu l'intrépide Wolf son général, sans perdre la confiance et la résolution. C'étoit avoir remporté un avantage considérable, mais il pouvoit n'être pas décisif. Douze heures de temps suffisoient pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, pour les joindre à l'armée battue, et

marcher au vainqueur avec des forces supérieures à celles qu' il avoit défaites. C' étoit l' avis du général françois Montcalm qui, blessé mortellement dans la retraite, avoit eu le temps avant d' expirer, de songer au salut des siens, en les encourageant à réparer leur désastre. Un sentiment si généreux ne fut pas suivi du conseil de

p174

guerre. On s' éloigna de dix lieues. M le chevalier De Levy, accouru de son poste pour remplacer Montcalm, blâma cette démarche de foiblesse. On en rougit ; on voulut revenir sur ses pas, et ramener la victoire. Il n' étoit plus temps. Quebec aux trois quarts détruit par l' artillerie de la flotte, avoit capitulé dès le dix-sept. L' Europe entiere crut que la prise de cette place, finissoit la grande querelle de l' Amérique septentrionale. Personne n' imagina qu' une poignée de françois qui manquoient de tout, à qui la fortune même sembloit interdire jusqu' à l' espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable. On les connoissoit mal. On perfectionna à la hâte des retranchements qui avoient été commencés à dix lieues au-dessus de Quebec. On y laissa des troupes suffisantes pour arrêter les progrès de la conquête ; et on alla s' occuper à Montréal des moyens d' en effacer la honte et la disgrâce. C' est là qu' il fut arrêté qu' on marcheroit dès le printemps en force sur Quebec, pour le reprendre par un coup de main, ou par un siege au défaut d' une surprise. On n' avoit encore rien de ce qu' il falloit pour attaquer une place en regle ; mais tout étoit combiné de façon à n' entamer cette entreprise qu' au moment où les secours qu' on attendoit de France, ne pouvoient manquer d' arriver. Malgré la disette affreuse de toutes choses où se trouvoit depuis long-temps la colonie, les préparatifs étoient déjà faits, quand la glace qui couvroit tout le fleuve, venant à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrit un petit canal. On fit glisser les bateaux à force de bras, pour les mettre à l' eau. L' armée composée de citoyens

p175

et de soldats qui ne faisoient qu' un corps, qui n' avoient qu' une ame, se précipita dès le 20 avril 1760 dans ce courant du fleuve avec une ardeur inconcevable. Les anglois la croyoient encore paisible dans ses quartiers d' hiver ; et déjà toute débarquée, elle touchoit à une garde avancée de quinze cents hommes qu' ils avoient placée à trois lieues de Quebec. Ce gros détachement alloit être taillé en pieces, sans un de ces hasards bizarres qu' il n' est pas donné à la prudence humaine de prévoir.

Un canonnier en voulant sortir de sa chaloupe étoit tombé dans l' eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains ; il y grimpa, et se laissa aller au gré du flot. Le glaçon, en descendant, rasa la rive de Quebec. La sentinelle angloise placée à ce poste, voit un homme prêt à périr, et crie au secours. On vole au malheureux que le courant emporte, et on le trouve sans mouvement. Son uniforme qui le fait reconnoître pour un soldat françois, détermine à le porter chez le gouverneur où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie. Il recouvre assez de voix pour dire qu' une armée de dix mille françois est aux portes de la place ; et il meurt. Aussi-tôt on expédie un ordre à la garde avancée de rentrer dans la ville en toute diligence. Malgré la célérité de sa retraite, on eut le temps d' entamer son arriere-garde. Quelques moments plus tard, la défaite de ce corps eût entraîné sans doute la perte de la place.

L' assaillant y marche cependant avec une intrépidité qui sembloit tout attendre de la valeur, et rien d' une surprise. Il n' en étoit plus qu' à une lieue, lorsqu' il rencontra un corps de quatre mille hommes sorti pour l' arrêter. L' attaque fut

p176

vive, la résistance opiniâtre. Les anglois furent repoussés dans leurs murailles, après avoir laissé dix-huit cents de leurs plus braves soldats sur la place, et leur artillerie entre les mains du vainqueur.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n' avoit que des pieces de campagne, qu' il ne vint point de secours de France, et qu' une forte escadre angloise remonta le fleuve, il fallut lever le siege dès le 16 mai, et se replier de poste en poste jusqu' à Montréal. Trois armées formidables dont l' une avoit descendu le fleuve, l' autre l' avoit remonté, et la

troisième étoit arrivée par le lac Champlain, entourèrent ces troupes qui peu nombreuses dans l'origine, excessivement diminuées par des combats fréquents et des fatigues continuelles, manquoient tout à la fois de munitions de bouche et de guerre, et se trouvoient enfermées dans un lieu ouvert. Ces misérables restes d'un corps de sept mille hommes qui n'avoit jamais été recruté, et qui aidé de quelques miliciens, de quelques sauvages, avoit fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler, et ce fut pour la colonie entière. Les traités de paix donnerent de la solidité à la conquête. Elle augmenta la masse des possessions britanniques dans le nord de l'Amérique.

La cour de Londres a depuis donné au Canada les loix anglaises autant qu'elles étoient compatibles avec un gouvernement purement royal, et sans aucun mélange d'autorité populaire. Ses nouveaux sujets rassurés contre les craintes des guerres futures, débarrassés de la défense des postes éloignés qui les arrachoit à leurs habitations, privés du commerce des pelleteries qui a

p177

repris son cours naturel, ne sont plus occupés que de leurs cultures. à mesure qu'elles augmentent, leurs liaisons avec les Antilles deviennent plus vives, et bientôt elles seront considérables. Ce sera désormais l'unique ressource d'un vaste pays, où la France versoit autrefois des sommes immenses, parce qu'elle le regardoit comme le plus grand boulevard de ses isles méridionales. La vérité de cette combinaison politique que tant de négociateurs n'ont pas apperçue, deviendra sensible, à mesure que nous exposerons les avantages des établissements formés par les anglais dans le continent de l'Amérique septentrionale.

LIVRE OE

p178

L'Angleterre n'étoit connue dans le nouveau monde que par des pirateries souvent heureuses et toujours brillantes, lorsque Walter Raleigh forma le projet

de faire entrer sa nation en partage des richesses prodigieuses qui, depuis près d' un siècle, couloient de cet hémisphère dans le nôtre. La côte orientale du nord de l' Amérique attacha les regards de cet homme né pour imaginer des choses hardies. Le talent qu' il avoit de subjuguier les esprits, en donnant à tout ce qu' il proposoit un air de grandeur, lui fit aisément

p179

trouver des associés à la cour et chez les négociants. La compagnie qui se forma sous l' appas de ses magnifiques promesses, obtint en 1584 du gouvernement la disposition absolue de toutes les découvertes qui se feroient ; et sans autre encouragement, elle expédia dès le mois d' avril de l' année suivante deux bâtiments qui mouillèrent dans la baie de Roensque qui fait aujourd' hui partie de la Caroline. Ceux qui les commandoient, dignes d' une confiance dont ils se sentoient honorés, montrèrent une complaisance sans bornes pour les naturels du pays où il s' agissoit d' établir leur nation, et laisserent les sauvages arbitres des échanges qu' ils leur proposoient dans le nouveau commerce qu' on alloit ouvrir avec eux.

Tout ce que ces heureux navigateurs publièrent à leur retour en Europe, sur la température du climat, sur la fertilité du sol, sur le caractère des habitants qu' ils venoient de reconnoître, encouragea la société qui les avoit employés. Elle fit partir au printemps suivant sept navires qui débarquerent à Roenoque cent huit hommes libres destinés à commencer un établissement. Une partie de ces premiers colons se fit massacrer par les sauvages qu' on avoit outragés ; le reste, pour avoir négligé de pourvoir à sa subsistance par la culture, périssoit de faim et de misere, lorsqu' il lui vint un libérateur. Ce fut François Drake, si distingué de la foule des navigateurs, pour avoir le premier après Magellan, fait le tour du globe. Le talent qu' il avoit montré dans cette grande expédition le fit choisir par élisabeth, pour humilier Philippe li dans la partie de ses vastes possessions dont il

p180

abusoit pour troubler la tranquillité des autres peuples. Peu d' ordre furent jamais mieux

exécutés. San-Iago, Carthagene, San-Domingo, plusieurs autres places importantes, un grand nombre de riches vaisseaux devinrent la proie de la flotte anglaise. Ses instructions portoient qu' après ses opérations, elle iroit offrir à Roenouque les secours dont on y auroit besoin. Le désespoir les fit rejeter par le petit nombre de malheureux qui avoient échappé à des infortunes de tous les genres. Ils demanderent d' être ramenés dans leur patrie, et la facilité qu' eut l' amiral de les exaucer, rendit inutiles les dépenses qui avoient été faites jusqu' à cette époque.

Cet événement imprévu ne découragea pas les associés. Ils firent successivement quelques foibles expéditions pour leur concession. On y voyoit en 1589 cent quinze personnes des deux sexes assujetties à un gouvernement régulier, et suffisamment pourvues de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, pour la culture et pour le commerce. Ces commencements donnoient des espérances ; mais elles se perdirent dans le cahos et la disgrâce où se précipita Raleigh, entraîné par les délires d' une imagination ardente et de l' ambition la plus inquiète. La colonie privée de l' appui de son fondateur, tomba dans un entier oubli.

Il y avoit douze ans qu' on l' avoit entièrement perdu de vue, lorsque Gosnold l' un des premiers associés, résolut en 1602 de la visiter à ses dépens. Son expérience dans la navigation lui fit soupçonner qu' on n' avoit pas connu jusqu' alors la route qu' il falloit tenir, et qu' en prenant par les Canaries, par les isles Caraïbes, on avoit inutilement allongé le voyage de plus de mille

p181

lieues. Ses conjectures le déterminèrent à s' éloigner du sud, et à tourner à l' ouest. La tentative lui réussit ; mais en arrivant sur les côtes d' Amérique, il se trouva plus au nord que tous ceux qui l' avoient précédé. La contrée où il aborda, enclavée depuis dans la nouvelle Angleterre, lui fournit une grande abondance de belles pelleteries avec lesquelles il regagna l' Europe.

La rapidité, le succès de cette entreprise firent impression sur les négociants anglais. Plusieurs se réunirent en 1606 pour former un établissement dans le pays que Gosnold venoit de découvrir. Leur exemple réveilla dans quelques autres le souvenir de la colonie de Roenouque. Il y eut alors deux associations dont chacune fut munie d' un privilege exclusif. Comme le continent où elles

devoient exercer leur monopole n' étoit connu en Angleterre que sous le nom général de Virginie, l' une fut appelée compagnie de la Virginie méridionale, et l' autre compagnie de la Virginie septentrionale.

La chaleur qui s' étoit manifestée dans les premiers jours, ne tarda pas à se refroidir. Il y eut entre les deux corps plus de jalousie que d' émulation. Quoiqu' on leur eût accordé le secours de la première loterie qui ait été tirée en Angleterre, leurs progrès furent si lents, qu' en 1614, on ne comptoit que quatre cents personnes dans les deux établissements. L' aisance qui pouvoit convenir aux moeurs simples du temps, étoit alors si générale en Angleterre, que le desir de s' expatrier pour aller vivre sous un nouveau ciel, n' entroit gueres dans les coeurs. C' est le sentiment du malheur qui dégoûte les hommes de leur patrie, plus encore que l' amour des richesses. Il falloit une fermentation extraordinaire pour peupler, même un

p182

excellent pays. Elle arriva, née au sein de la superstition, du choc des opinions religieuses. Les bretons eurent pour leurs premiers prêtres, ces druides si fameux dans les annales de la Gaule. Pour jeter un voile imposant sur les cérémonies d' un culte sauvage, ses mysteres ne se célébroient jamais que dans des réduits obscurs et le plus souvent dans des bocages sombres, où la peur enfante des spectres et des apparitions. Il n' y avoit qu' un petit nombre d' initiés qui possédassent la doctrine sacrée ; encore ne leur étoit-il permis de rien écrire sur cet important objet, pour ne pas en mettre les secrets sous les yeux d' un profane vulgaire. Les autels d' une divinité redoutable étoient ensanglantés de victimes humaines, ils étoient enrichis des plus précieuses dépouilles de la guerre. Quoique la terreur des vengeances célestes fût l' unique gardienne de ces trésors, ils furent toujours respectés par la cupidité qu' on avoit eu l' art de réprimer avec le dogme fondamental de la transmigration éternelle des ames : dogme si naturel à tous les esprits qui craignent ou esperent une autre vie. La principale autorité du gouvernement résidoit dans les ministres de cette religion terrible ; parce que l' empire de l' opinion est le plus puissant de tous et le plus constant. L' éducation de la jeunesse étoit dans leurs mains ; et c' est par ce premier âge qu' ils s' emparoiert de toute la vie de

l' homme. Ils connoissoient des affaires civiles et criminelles, et décidoient aussi souverainement des querelles des états que des contestations des citoyens. Quiconque osoit résister à leurs décrets, n' étoit pas seulement exclus de toute participation aux divins mysteres, mais encore banni de la société des hommes. C' étoit un crime, un opprobre

p183

de le fréquenter. Irrévocablement privé de la protection des loix, la mort seule pouvoit mettre fin à ses infortunes. L' histoire des superstitions humaines n' en offre aucune qui ait pris un aussi fier ascendant que celles des druides. Ce fut la seule qui mérita d' armer contr' elle la rigueur des romains, tant les druides opposoient de force à la puissance de ces conquérants.

Cependant cette religion avoit beaucoup perdu de son éclat, lorsque le christianisme la fit entièrement disparoître au septieme siecle. Les peuples du nord qui avoient envahi successivement les provinces méridionales de l' Europe, y avoient trouvé les germes de cette religion nouvelle semés dans les ruines et les débris d' un empire qui crouloit de toutes parts. Soit indifférence pour leurs dieux éloignés, soit ignorance facile à persuader, ils avoient embrassé sans peine un culte que la multiplicité de ses cérémonies rendoit propre à des hommes grossiers et sauvages. Leur exemple entraîna aisément les saxons qui s' emparerent depuis de l' Angleterre. Ils adopterent sans répugnance une doctrine qui justifioit leur conquête, en expioit tous les crimes, en assuroit la stabilité par l' extinction des cultes anciens.

Cette religion ne tarda pas à produire ses fruits. Bientôt de vaines contemplations remplacerent les vertus actives et sociales. Une vénération stupide pour des saints ignorés, étoit substituée au culte du premier être. Le merveilleux des miracles étouffoit la connoissance des causes naturelles. Des prieres ou des offrandes expioient les remords des forfaits les plus inhumains. Toutes les semences de la raison étoient altérées, tous les principes de la morale étoient corrompus.

p184

Ceux qui avoient coopéré du moins à ce désordre,

en surent profiter. Les prêtres obtinrent un respect qu' on refusoit aux rois ; leur personne devint sacrée. Le magistrat perdit toute inspection sur leur conduite ; ils se déroberent à la vigilance de la loi civile. Leur tribunal éluda tous les autres, ou même les supplanta. Ils mêlerent la religion à toutes les questions de jurisprudence, à toutes les matieres d' état et devinrent arbitres ou juges de toutes les causes. Vouloit-on raisonner ? La foi parloit, et tous écoutoient en silence ses oracles inexplicables. Tel étoit l' aveuglement dans ces siecles, que les débauches scandaleuses du clergé n' affoiblissoient pas son autorité. C' est qu' elle étoit dès-lors fondée sur de grandes richesses. Aussi-tôt qu' on eût prêché que la religion qui vivoit de sacrifices, exigeoit avant tout, celui de la fortune et des biens de la terre, la noblesse qui avoit concentré dans ses mains toutes les propriétés, employa les bras de ses esclaves à édifier des temples, et ses terres à doter ces fondations. Les rois donnerent à l' église tout ce qu' ils avoient ravi au peuple : ils se dépouillerent jusqu' à ne se réserver ni de quoi payer les services militaires, ni de quoi soutenir les autres charges du gouvernement. Cette impuissance n' étoit jamais soulagée par ceux qui l' avoient causée. Le maintien de la société ne les touchoit point. Contribuer aux impôts avec les biens de l' église, c' étoit un sacrilege, une prostitution des choses saintes à des usages profanes. Ainsi parloient les clercs ; ainsi le croyoient les laïques. La possession du tiers des fiefs du royaume ; les offrandes volontaires d' un peuple aveuglé ; le prix auquel étoient taxées toutes les fonctions

p185

sacerdotales ne rassasioient pas l' avidité toujours active d' un clergé subtil et savant dans ses intérêts. Il trouva dans l' ancien testament que la dîme de toutes les productions lui appartenoit par un droit divin et incontestable. La facilité avec laquelle s' établit cette prétention la lui fit étendre au dixieme de l' industrie, des gains du commerce, des gages des laboureurs, de la paie des soldats, quelquefois même du revenu des charges de la cour. Rome, qui s' étoit d' abord contentée de contempler avec une orgueilleuse satisfaction les succès qu' avoient en Angleterre les riches et superbes apôtres d' un dieu né dans la misere et mort dans l' ignominie, ne tarda pas à vouloir participer aux dépouilles de ce malheureux pays.

Elle commença par y ouvrir un commerce de reliques toujours accréditées par de grands miracles, et toujours vendues à proportion du prix qu' y mettoit la crédulité. Les seigneurs, les monarques même furent invités à venir en pèlerinage dans la capitale du monde, y acheter une place dans le ciel assortie au rang qu' ils tenoient sur la terre. Les papes s' attribuerent insensiblement la collation des bénéfices, et les vendirent après les avoir donnés. Par cette voie leur tribunal évoqua toutes les causes ecclésiastiques ; et leur fisc s' accrut avec le temps du dixieme des revenus d' un clergé, qui levoit le dixieme de tous les biens du royaume.

Lorsque ces pieuses vexations eurent été portées en Angleterre aussi loin qu' elles pouvoient aller, Rome chrétienne y aspira au pouvoir suprême. Les fraudes de son ambition étoient couvertes d' un voile sacré. Elle ne s'apport les fondements de la liberté, qu' avec les armes de l' opinion.

p186

C' étoit opposer l' homme à lui-même, et subjuguier ses droits par ses préjugés. On la vit s' établir arbitre despotique entre l' autel et le trône, entre le prince et les sujets, entre un monarque et les rois ses voisins. Elle allumoit l' incendie de la guerre avec ses foudres spirituelles. Mais il lui falloit des émissaires pour répandre la terreur de ces armes. Elle appella les moines à son secours. Le clergé séculier, malgré le célibat qui le séparoit des attachements du monde, y tenoit par les liens de l' intérêt, souvent plus forts que ceux du sang. Une classe d' hommes isolés de la société, par des institutions singulieres qui devoient les porter au fanatisme, par une soumission, un dévouement aveugle aux volontés d' un pontife étranger, étoit propre à seconder les vues de ce souverain. Ces vils et malheureux instruments de la superstition, remplirent leur vocation. Par leurs intrigues secondées de la faveur des événements, l' Angleterre que les anciens romains avoient eu peine à conquérir, devint feudataire de la moderne Rome. Les passions et les caprices violents de Henri Viii briserent enfin cette honteuse dépendance. Déjà l' abus d' un pouvoir si monstrueux avoit dessillé les yeux de la nation. Le prince osa d' un seul coup, se soustraire à l' autorité des papes, abolir les cloîtres, et s' arroger la suprématie de

son église.

Ce schisme éclatant amena d' autres changements sous le regne d' édouard successeur de Henri.

Les opinions religieuses qui changeoient alors la face de l' Europe, furent scrutées. On prit quelque chose de chacune ; on retint plusieurs dogmes, plusieurs rits de l' ancien culte,

p187

et l' on forma de ces fragments une communion nouvelle qui fut honorée du grand nom de religion anglicane.

élisabeth, qui mit la dernière main à cet important ouvrage, en trouva la théorie trop subtile, et crut devoir y ajouter des cérémonies pour attacher les esprits par les sens. Son goût naturel pour la magnificence, le desir d' étouffer les disputes sur le dogme, en amusant par les spectacles du culte, la faisoient pencher vers une plus grande augmentation de solemnités. Mais la politique gêna ses inclinations, et l' obligea de les sacrifier aux préjugés d' un parti, qui lui ayant applani le chemin du trône, pouvoit l' y affermir.

Loin de soupçonner que Jacques Premier exécuteroit ce qu' élisabeth n' avoit pas même osé tenter, on devoit le croire porté à restreindre les rits ecclésiastiques. Ce prince avoit été élevé dans le sein du presbytérianisme, secte altière à qui la simplicité de ses habits, la gravité de ses moeurs, l' austérité de ses principes, un usage habituel des expressions de l' écriture, l' affectation même de ne prendre ses noms de baptême que dans l' ancien testament ; à qui tout enfin avoit inspiré une aversion insurmontable pour le faste du culte catholique, pour tout ce qui pouvoit en retracer l' image. L' esprit de système prévalut dans son jugement sur les principes de l' éducation. Frappé de la juridiction épiscopale qu' il trouvoit établie en Angleterre et qui lui parut conforme aux idées qu' il avoit du gouvernement civil, il abandonna par conviction les premières impressions qu' il avoit reçues ; et se passionna pour une hiérarchie modelée sur les divisions d' un empire bien constitué. Dans son

p188

enthousiasme, il voulut assujettir l'Écosse sa patrie à cette discipline merveilleuse ; il voulut y amener un grand nombre d'Anglais qui s'en tenoient éloignés. Il se proposoit même d'ajouter l'onction des plus augustes cérémonies à la majesté du plan, lorsque le temps auroit mûri ses grands projets. Mais l'émotion qu'il causa dès les premiers pas, ne lui permit pas d'aller plus avant dans son système de réformation. Il se contenta de recommander à son fils de reprendre le fil de ses vues, quand il y verroit les conjonctures favorables ; il lui peignit les presbytériens comme également dangereux pour la religion et pour l'état.

Charles adopta aisément des conseils qui n'étoient que trop conformes aux principes de despotisme qu'il avoit reçus de Buckingham son favori, le plus corrompu des hommes, le plus corrupteur des courtisans. Pour préparer de loin la révolution qu'il méditoit, il éleva plusieurs évêques aux premières dignités du gouvernement, et leur conféra la plupart des charges qui donnoient une grande influence dans les résolutions publiques. Ces ambitieux prélats devenus comme les maîtres d'un prince qui avoit la foiblesse de se conduire par les inspirations d'autrui, montrèrent l'ambition familière au clergé d'élever la juridiction ecclésiastique, à l'ombre de la prérogative royale. On les vit multiplier à l'infini les cérémonies de l'église, sous prétexte qu'elles étoient d'institution apostolique, et recourir pour les faire observer, aux actes de l'autorité arbitraire du prince. Le dessein paroissoit formé de rétablir dans tout son éclat ce que les protestants appelloient l'idolâtrie romaine, dût-on employer pour y réussir les voies

p189

les plus extrêmes. Ce projet causoit d'autant plus d'ombrage, qu'il étoit soutenu des préjugés et des intrigues d'une reine audacieuse qui avoit apporté de France une passion immodérée pour le pouvoir absolu et pour le papisme. On concevoit à peine l'aigreur que des soupçons si graves avoient répandue dans les esprits. Une prudence ordinaire auroit laissé à la fermentation le temps de se calmer. L'esprit de fanatisme fit choisir ces jours nébuleux pour tout rappeler à l'unité de la religion anglicane, qui étoit devenue plus odieuse aux non-conformistes, depuis qu'ils la voyoient surchargée de pratiques

qu' ils regardoient comme superstitieuses.
Il fut ordonné dans les deux royaumes de se conformer au culte et à la discipline de l' église épiscopale. On soumit à cette loi les presbytériens qui commençoient à s' appeller puritains, parce qu' ils faisoient profession de ne prendre que la parole de Dieu pure et simple, pour regle de leur conduite et de leur croyance. On y assujettit tous les calvinistes étrangers qui étoient dans le royaume, quelle que fût la différence de leurs opinions. On prescrivit ce culte hiérarchique aux régiments, aux compagnies de commerce, qui se trouvoient dans les diverses contrées de l' Europe. Enfin les ambassadeurs d' Angleterre se virent contraints de se séparer par-tout de la communion des réformés, et d' ôter dès-lors à leur patrie l' influence qu' elle avoit au-dehors, comme le chef et le soutien de la réformation. Dans cette fatale crise, la plupart des puritains se partagerent entre la soumission et la résistance. Ceux qui ne vouloient avoir, ni la honte de céder, ni la peine de combattre, tournerent

p190

les yeux vers l' Amérique septentrionale, pour y chercher la liberté civile et religieuse, qu' une ingrate patrie leur refusoit. Les ennemis de leur repos, pour les persécuter plus à loisir, entreprirent de fermer cet asyle aux dévots fugitifs qui vouloient adorer Dieu à leur maniere dans une terre déserte. Huit vaisseaux qui étoient à l' ancre dans la Tamise, prêts à faire voile, y furent arrêtés, et Cromwel, dit-on, s' y trouva retenu par ce même roi qu' il poussa depuis jusqu' à l' échafaud. Cependant l' enthousiasme plus puissant encore que les persécuteurs, surmonta tous les obstacles ; et cette région du nouveau monde fut bientôt remplie de presbytériens. La satisfaction dont ils jouissoient dans leur retraite, attira successivement tous ceux de leur faction qui n' avoient pas une ame assez atroce, pour se plaire aux mémorables catastrophes qui bientôt après firent de l' Angleterre un théâtre d' horreur et de sang. Des vues de fortune multiplierent leurs compagnons dans des temps plus calmes. Enfin l' Europe entiere ajouta beaucoup à leur population. Des milliers de malheureux opprimés par la tyrannie ou par l' intolérance de leurs souverains, allerent à travers les périls de l' océan, chercher la vie et le salut dans cet autre hémisphere. Ne le quittons pas, n' achevons pas de le parcourir, sans

tâcher de le connoître.

Combien de temps le nouveau monde resta-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert ? Ce n' étoit pas à de barbares soldats, à des marchands avides, qu' il convenoit de donner des idées justes et approfondies de cette moitié de l' univers. La philosophie seule devoit profiter des lumieres semées dans les récits des voyageurs

p191

et des missionnaires, pour voir l' Amérique telle que la nature l' a faite, et pour saisir ses rapports avec le reste du globe.

On croit être sûr aujourd' hui que le nouveau continent n' a pas la moitié de la surface du nôtre. Leur figure d' ailleurs offre des ressemblances singulieres qui pourroient conduire à des inductions séduisantes, s' il ne falloit pas se défier de l' esprit de système qui vient nous arrêter souvent à la moitié du chemin de la vérité, pour nous empêcher d' arriver au terme.

Les deux continents paroissent former comme deux bandes de terre qui partent du pole arctique, et vont se terminer au midi, séparées à l' est et à l' ouest par l' océan qui les environne. Quels que soient, et la structure de ces deux bandes, et le balancement ou la symmétrie qui regne dans leur figure, on voit bien que leur équilibre ne dépend pas de leur position. C' est l' inconstance de la mer qui fait la solidité de la terre. Pour fixer le globe sur sa base, il falloit, ce semble, un élément qui flottant sans cesse autour de notre planete, pût contre-balancer par sa pesanteur toutes les autres substances, et par sa fluidité ramener cet équilibre que le combat et le choc des autres éléments auroient pu renverser. L' eau par la mobilité de sa nature et par sa gravité tout ensemble, est infiniment plus propre à entretenir cette harmonie et ce balancement des parties du globe autour de son centre. Que notre hémisphere ait au nord une masse de terre extrêmement large ; à nos antipodes, une masse d' eau toute aussi pesante ne manquera pas d' y faire un contre-poids. Si sous le tropique nous avons un riche pays couvert d' hommes et d' animaux ; sous la même latitude

p192

l' Amérique sera baignée d' une mer remplie de poissons. Tandis que les forêts d' arbres chargés des plus grands fruits, les générations des plus énormes quadrupèdes, les nations les plus nombreuses, les éléphants et les hommes pesent sur la terre, et semblent en aborder toute la fécondité dans l' enceinte de la zone torride ; aux deux poles nagent les baleines avec les innombrables colonies de morues et de harengs, avec les nuages d' insectes, avec les peuplades infinies et prodigieuses de la mer, comme pour soutenir l' axe de la terre, et l' empêcher de s' incliner ou pencher d' aucun côté ; si toutefois, et les baleines, et les éléphants, et les hommes étoient de quelque poids sur un globe, où tous les êtres vivants ne sont qu' une modification passagère du limon qui le compose. En un mot, l' océan roule sur ce globe pour le façonner au gré des loix générales de la gravité. Tantôt il couvre et tantôt il découvre un hémisphère, un pôle, une zone ; mais en général il paroît affecter le cercle de l' équateur d' autant plus que le froid des poles s' oppose en quelque sorte à la fluidité qui fait son essence et lui donne son activité. C' est entre les tropiques sur-tout que la mer s' étend et s' agite ; qu' elle éprouve le plus de vicissitudes, soit dans ses mouvements périodiques et réguliers, soit dans ces especes de convulsions que les vents de tempête y excitent par intervalle. L' attraction du soleil, et les fermentations que cause la continuité de sa chaleur dans la zone torride, doivent influencer prodigieusement sur l' océan. Le mouvement de la lune ajoute une nouvelle force à cette influence ; et la mer pour obéir à cette double impulsion, doit, ce semble, précipiter ses eaux vers l' équateur : il n' y a

p193

que l' aplatissement du globe vers les poles, qui donne une raison suffisante de cette grande étendue d' eau qui nous a dérobé jusqu' à présent les terres australes. La mer ne peut gueres sortir de l' enceinte des tropiques, si les zones tempérées et glaciales ne se trouvent pas plus voisines du centre de la terre que la zone torride. C' est donc la mer qui fait l' équilibre de la terre, et qui dispose de l' arrangement de ses matieres. Une preuve que les deux bandes symmétriques que présentent au premier coup d' oeil les deux continents du globe, ne sont pas essentielles à sa

conformation, c' est que le nouvel hémisphere a resté beaucoup plus long-temps que l' ancien sous les eaux de la mer. D' ailleurs, s' il y a des ressemblances sensibles entre les deux hémispheres, ils n' ont peut-être pas moins de différences qui détruisent la prétendue harmonie qu' on se flatte d' y remarquer.

Quand avec la mappemonde sous les yeux, on voit la correspondance locale qui se trouve entre l' isthme de Suez et celui de Panama, entre le cap de Bonne-Espérance et le cap de Horn, entre l' archipel des Indes orientales et celui des Antilles, entre les montagnes du Chily et celles du Monomotapa ; on est frappé du balancement qui regne dans les figures de ce tableau. Partout on croit voir des terres opposées à des terres, des eaux qui font équilibre avec des eaux, des isles et des presqu' isles semées ou jettées par les mains de la nature comme des contre-poids ; et toujours la mer par ses mouvements et sa pente, entretenir la balance dans une oscillation insensible ; mais en comparant d' un autre côté, la grande étendue de la mer pacifique qui sépare les deux Indes, avec le petit espace que

p194

l' océan a pris entre les côtes de Guinée et celles du Brésil ; la forte masse des terres habitées du nord, avec le peu qu' on connoît des terres australes, la direction des montagnes de la Tartarie et de l' Europe, qui vont de l' est à l' ouest, avec celles des cordillieres qui se prolongent du nord au sud ; l' esprit s' arrête et voit avec chagrin disparaître le plan d' ordonnance et de symmétrie dont il avoit embelli son système de la terre. Le contemplateur est encore plus mécontent de ses rêves, quand il vient à considérer l' excessive hauteur des montagnes du Pérou. C' est alors qu' il est étonné de voir un continent si élevé et si nouveau, la mer si fort au-dessus de ses sommets et si récemment descendue des terres que ces fiers boulevards sembloient défendre de ses attaques. Cependant on ne peut nier qu' elle n' ait couvert les deux continents du nouvel hémisphere. L' air et la terre, tout l' atteste.

Les fleuves plus larges et plus longs en Amérique ; des bois immenses au midi ; de grands lacs et de vastes marais au nord ; des neiges presque éternelles entre les tropiques ; peu de ces sables purs qui semblent être le sédiment de

la terre épuisée ; point d' hommes entièrement noirs ; des peuples très-blancs sous la ligne ; un air frais et doux par une latitude où l' Afrique est brûlante, inhabitable ; un climat rigoureux et glacé sous le même parallèle que nos climats tempérés ; enfin une différence de dix ou douze degrés de température, entre l' ancien et le nouvel hémisphere : ce sont autant d' empreintes d' un monde naissant.
Pourquoi le continent de l' Amérique seroit-il à proportion, dix fois moins chaud, dix fois

p195

plus froid que celui de l' Europe, si ce n' étoit l' humidité que l' océan y a laissée en le quittant long-temps après que notre continent étoit peuplé ? C' est la mer seule qui a pu empêcher que le Mexique ne fût aussi anciennement habité que l' Asie. Si les eaux qui baignent encore les entrailles du nouvel hémisphere n' en avoient pas inondé la surface, l' homme y auroit de bonne heure coupé le bois, desséché les marais, consolidé un sol pâteux, en le remuant et l' exposant aux rayons du soleil, ouvert une issue aux vents, et donné des digues aux fleuves : le climat y eût déjà changé. Mais un hémisphere en friche et dépeuplé ne peut annoncer qu' un monde récent, lorsque la mer voisine de ses côtes serpente encore sourdement dans ses veines. Des soleils moins ardents, des pluies plus abondantes, des neiges plus profondes, des vapeurs plus épaisses plus stagnantes, y décelent ou les ruines et le tombeau de la nature, ou le berceau de son enfance.

La différence du climat provenue du séjour de la mer sur les terres de l' Amérique, ne pouvoit que se faire extrêmement ressentir sur les hommes et les animaux. De cette diversité de cause, devoit naître une prodigieuse diversité d' effets. Aussi voit-on dans l' ancien continent deux tiers plus d' especes d' animaux que dans le nouveau ; des animaux considérablement plus gros à égalité d' especes ; des monstres plus féroces et plus sanguinaires à raison d' une plus grande multiplication des hommes. Combien au contraire la nature paroît avoir négligé le nouveau monde ! Les hommes y sont moins forts, moins courageux ; sans barbe et sans poil, dégradés dans tous les signes de la virilité ; foiblement

doués de ce sentiment vif et puissant, de cet amour délicieux qui est la source de tous les amours, qui est le principe de tous les attachements, qui est le premier instinct, le premier noeud de la société sans lequel tous les autres liens factices n' ont point de ressort ni de durée. Les femmes plus foibles encore, y sont maltraitées par la nature et par les hommes. Ceux-ci peu sensibles au bonheur de les aimer, ne voient en elles que les instruments de tous leurs besoins ; ils les consacrent beaucoup moins à leurs plaisirs, qu' ils ne les sacrifient à leur paresse. C' est la suprême volupté, la souveraine félicité des américains, que cette indolence dont leurs femmes sont la victime par les travaux continuels dont on les charge. Cependant on peut dire qu' en Amérique, comme sur toute la terre, les hommes ont eu l' équité, quand ils ont condamné les femmes au travail, de se réserver les périls, à la chasse, à la pêche comme à la guerre. Mais l' indifférence pour ce sexe à qui la nature a confié le dépôt de la reproduction, suppose une imperfection dans les organes, une sorte d' enfance dans les peuples de l' Amérique, comme dans les individus de notre continent qui n' ont pas atteint l' âge de la puberté. C' est un vice radical dans l' autre hémisphère, dont la nouveauté se décele par cette sorte d' impuissance. Si les américains sont un peuple nouveau, forment-ils une espece d' hommes originairement différente de celles qui couvrent l' ancien monde ? C' est une question qu' on ne doit pas se hâter de décider. L' origine de la population de l' Amérique est hérissée de difficultés inexplicables. Si vous dites que les norwégiens

ont d' abord peuplé le Groenland, et qu' ensuite les groenlandois ont passé sur les côtes de L' Abrador ; d' autres vous diront qu' il est plus naturel que les groenlandois soient issus des eskimaux auxquels ils ressemblent plus qu' aux européens. Si vous peuplez la Californie par le Kamtschatka, on demandera quel motif ou quel hasard a conduit les tartares au nord-ouest de l' Amérique. Cependant on imagine que c' est par le Groenland ou le Kamtschatka que les habitants de l' ancien hémisphère ont dû passer dans

le nouveau, puisque c' est par ces deux contrées que les deux continents sont liés, ou du moins le plus rapprochés. D' ailleurs comment supposer que la zone torride du nouveau monde a été peuplée par une de ses zones glaciales ? La population refoule bien du nord au midi ; mais elle doit naturellement avoir commencé sous l' équateur, où la vie germe avec la chaleur. Si les peuples de l' Amérique n' ont pu venir de notre continent, et que cependant ils paroissent nouveaux, il faut avoir recours au déluge, qui dans l' histoire des nations est la source et la solution de toutes les difficultés.

On supposera que la mer s' étant débordée sur l' autre hémisphere, ses anciens habitants se seront réfugiés sur les Apalaches et les Andes, montagnes beaucoup plus élevées que notre mont Ararath. Mais comment auront-ils vécu sur ces sommets de neige, environnés d' eaux ? Comment des hommes qui avoient respiré sous un ciel aussi pur, aussi délicieux dans l' origine que celui des belles contrées de l' Asie, auront-ils pu survivre à la disette, à l' inclémence d' un air vicié, à tous les fléaux qui sont la suite inséparable d' un déluge ? Comment l' espece se sera-t-elle conservée

p198

et multipliée dans ces jours de calamité, suivis de siècles de langueur ? Malgré tous ces obstacles, convenons que l' Amérique s' est repeuplée des déplorables restes de sa dévastation. Tout retrace une maladie dont la race humaine se ressent encore. La ruine de ce monde est encore empreinte sur le front de ses habitants. C' est une espece d' hommes dégradée et dégénérée dans sa constitution physique, dans sa taille, dans son genre de vie, dans son esprit peu avancé pour tous les arts de la civilisation. Un air plus humide, une terre plus marécageuse doivent infecter jusqu' à la racine tous les germes, soit de la subsistance, soit de la multiplication des hommes. Il a fallu des siècles pour que la population pût renaître et se refaire de ses pertes ; et plus de siècles encore pour que la terre desséchée et praticable ouvrît son sein à la fondation des édifices, à la culture des champs. L' air devoit se purifier, avant que le ciel s' épurât, et le ciel redevenir serein, avant que la terre fût habitable. L' imperfection de la nature en Amérique, ne prouve donc pas la nouveauté de cet hémisphere,

mais sa renaissance. Il a dû sans doute être peuplé dans le même temps que l'ancien ; mais il a pu être submergé plus tard. Les grands ossements fossiles qu'on déterre dans l'Amérique, annoncent qu'elle a possédé autrefois des éléphants, des rhinocéros et d'autres énormes quadrupèdes dont l'espèce a disparu de cette région. Les mines d'or et d'argent qui s'y découvrent presque à fleur de terre, attestent une révolution du globe très-ancienne, mais postérieure à celles qui ont bouleversé notre hémisphère. Quand même le nouveau monde, on ne sait par quelle voie, auroit été repeuplé de nos hordes

p199

errantes, cette époque seroit encore d'une date si reculée qu'elle laisseroit aux habitants de l'Amérique une très-grande antiquité. Ce ne seroit plus trois ou quatre siècles qu'il suffiroit de donner à la fondation des empires du Mexique et du Pérou ; puisqu'en ne trouvant dans ces pays aucun procédé de nos arts, aucune trace des opinions et des usages répandus sur le reste du globe ; on y a pourtant vu une police et une société, des inventions et des pratiques qui sans montrer aucune trace des temps antérieurs à un déluge, supposent une assez longue suite de siècles postérieurs à cette catastrophe. Car quoiqu'au Mexique, comme en Égypte, l'enceinte d'un pays environné d'eaux, de montagnes, ou d'obstacles insurmontables à franchir, ait dû forcer les hommes qui s'y trouvoient enfermés, à se policer et à s'unir, après s'être d'abord déchirés et divisés par une guerre sanglante et continuelle ; cependant on ne pouvoit inventer et cimenter qu'à la longue un culte et une législation qu'il étoit impossible d'avoir empruntés, soit des temps, soit des pays éloignés. L'art seul de la parole et celui de l'écriture même hiéroglyphique, demandent plus de siècles pour former une nation isolée qui doit avoir créé ces deux arts, qu'il ne faut de jour à un enfant pour se perfectionner dans l'un et dans l'autre. Des siècles ne sont pas autant à l'espèce, que des années à l'individu. L'un doit occuper un assez vaste champ dans la durée et dans l'espace ; l'autre n'a que des moments et des points à remplir, ou plutôt à parcourir. La ressemblance et l'uniformité qui regnent dans les traits et les mœurs des nations de l'Amérique, prouvent bien qu'elles sont moins anciennes que celles de notre continent si différentes

p200

entr' elles ; mais semblent confirmer en même temps qu' elles ne sont pas sorties d' un hémisphère étranger avec lequel elles n' ont aucun rapport qui décele une descendance marquée.

Quoi qu' il en soit, et de leur origine et de leur ancienneté très-incertaines, un objet de curiosité plus intéressant peut-être, est de savoir ou d' examiner si ces nations encore à demi-sauvages, sont plus ou moins heureuses que nos peuples civilisés.

C' est dans la nature de l' homme qu' il faut chercher ses moyens de bonheur. Que lui faut-il pour être aussi heureux qu' il peut l' être ? La subsistance pour le présent, et s' il pense à l' avenir, l' espoir et la certitude de ce premier bien.

Or l' homme sauvage que les sociétés policées n' ont pas repoussé ou contenu dans les zones glaciales, manque-t-il de ce nécessaire absolu ? S' il ne fait pas des provisions, c' est que la terre et la mer sont des magasins et des réservoirs toujours ouverts à ses besoins. La pêche ou la chasse sont de toute l' année, ou suppléent à la stérilité des saisons mortes. Le sauvage n' a pas des maisons bien fermées, ni des foyers commodes ; mais ses fourrures lui servent de toit, de vêtement et de poêle. Il ne travaille que pour sa propre utilité, dort quand il est fatigué, ne connoît ni les veilles ni les insomnies. La guerre est pour lui volontaire. Le péril comme le travail, est une condition de sa nature, et non une profession de sa naissance ; un devoir de la nation, non une servitude de famille. Le sauvage est sérieux, et point triste : on voit rarement sur son front l' empreinte des passions et des maladies qui laissent des traces si hideuses ou si funestes. Il ne peut manquer de ce qu' il ne desire

p201

point, ni désirer ce qu' il ignore. Les commodités de la vie sont la plupart des remèdes à des maux qu' il ne sent pas. Les plaisirs sont un soulagement des appétits que rien n' excite dans ses sens. L' ennui n' entre gueres dans son ame qui n' éprouve ni privations, ni besoin de sentir ou d' agir ; ni ce vuide créé par les préjugés de la vanité. En un mot le sauvage ne souffre que les maux de la nature.

Mais l' homme civilisé qu' a-t-il de plus heureux ?

Sa nourriture est plus saine et plus délicate que celle de l' homme sauvage. Il a des vêtements plus doux, un asyle mieux défendu contre l' injure des saisons. Mais le peuple qui doit faire la base et l' objet de la police sociale ; cette multitude d' hommes qui dans tous les états supporte les travaux pénibles et les charges de la société ; le peuple vit-il heureux, soit dans ces empires où les suites de la guerre et l' imperfection de la police l' ont mis dans l' esclavage, soit dans ces gouvernements où les progrès du luxe et de la politique l' ont conduit à la servitude ? Les gouvernements mitoyens laissent entrevoir quelques rayons de félicité dans une ombre de liberté ; mais à quel prix est-elle achetée cette sécurité ? Par des flots de sang qui repoussent quelques instants la tyrannie, pour la laisser retomber avec plus de fureur et de férocité sur une nation tôt ou tard opprimée. Voyez comment les Caligula, les Nérons ont vengé l' expulsion des Tarquins et la mort de César.

La tyrannie, dit-on, est l' ouvrage des peuples et non des rois. Pourquoi la souffre-t-on ? Pourquoi ne réclame-t-on pas avec autant de chaleur contre les entreprises du despotisme, qu' il emploie de violence et d' artifice pour s' emparer

p202

de toutes les facultés des hommes ? Mais est-il permis de se plaindre et de murmurer sous les verges de l' oppresseur ? N' est-ce pas l' irriter, l' exciter à frapper jusqu' au dernier soupir de la victime ? à ses yeux, les cris de la servitude sont une rébellion. Il faut les étouffer sourdement dans une prison, quand on ne l' ose pas ouvertement sur un échafaud. L' homme qui revendiqueroit les droits de l' homme, périroit dans l' abandon ou dans l' infamie. On est donc réduit à souffrir l' autorité, soit injuste, soit légitime.

Dès-lors à quels outrages l' homme civil n' est-il pas exposé ? S' il a quelque propriété, jusqu' à quel point en est-il assuré, quand il est obligé d' en partager le produit, entre l' homme de cour qui peut attaquer son fonds, l' homme de loi qui lui vend les moyens de le conserver, l' homme de guerre qui peut le ravager, et l' homme de finance qui peut y lever des droits toujours illimités dans le pouvoir qui les exige ?

Sans propriété, comment se promettre une subsistance

durable ? Quel est le genre d' industrie à l' abri des événements de la fortune et des atteintes de l' autorité ?

Dans les bois de l' Amérique, si la disette regne au nord, on dirige ses courses au midi. Le vent ou le soleil menent une peuplade errante aux climats les moins rigoureux. Entre les portes et les barrières qui ferment nos états policés, si la famine, ou la guerre, ou la peste, répandent la mortalité dans l' enceinte d' un empire, c' est une prison où l' on ne peut périr dans les langueurs de la misère, ou les horreurs du carnage. L' homme qui s' y trouve né pour son malheur, s' y voit condamné à souffrir toutes

p203

les vexations que l' inclémence des saisons et l' injustice des gouvernements y peuvent exercer. Dans les campagnes, le colon serf de la glebe ou mercenaire libre, remue toute l' année des terres dont le sol et le fruit ne lui appartiennent point, trop heureux quand ses travaux assidus lui valent une portion des récoltes qu' il a semées. Observé, tourmenté par un propriétaire inquiet et dur qui lui dispute jusqu' à la paille, où la fatigue va chercher un sommeil court et troublé, ce malheureux s' expose chaque jour à des maladies, qui jointes à la disette où sa condition le réduit lui font désirer la mort plutôt qu' une guérison dispendieuse et suivie d' infirmités et de travaux. Tenancier ou sujet, esclave à double titre, s' il a quelques arpents, un seigneur y va recueillir ce qu' il n' a point semé : n' eût-il qu' un attelage de boeufs ou de chevaux, on les lui fait traîner à la corvée : s' il n' a que sa personne, le prince l' enlève pour la guerre. Par-tout des maîtres, et toujours des vexations. Dans les villes, l' ouvrier et l' artisan sans atelier, subissent la loi de chefs avides et oisifs qui par le privilège du monopole ont acheté du gouvernement le pouvoir de faire travailler l' industrie pour rien, et de vendre leurs ouvrages à très-haut prix. Le peuple n' a que le spectacle du luxe dont il est doublement la victime, et par les veilles et les fatigues qu' il lui coûte, et par l' insolence d' un faste qui l' humilie et l' écrase. Enfin, quand on supposeroit que les travaux et les périls de nos métiers destructeurs, des carrières, des mines, des forges et de tous les arts à feu, de la navigation et du commerce

dans toutes les mers, seroient moins pénibles,

p204

moins nuisibles que la vie errante des sauvages chasseurs ou pêcheurs : quand on croiroit que des hommes qui se lamentent pour des peines, des affronts, des maux qui ne tiennent qu' à l' opinion, sont moins malheureux que des sauvages qui dans les tortures et les supplices même ne versent pas une larme ; il resteroit encore une distance infinie entre le sort de l' homme civil et celui de l' homme sauvage : différence toute entiere au désavantage de l' état social, c' est l' inégalité des fortunes et sur-tout des conditions.

En vain l' habitude, les préjugés, l' ignorance et le travail abrutissent le peuple au point de ne pas sentir sa dégradation : ni la religion, ni la morale ne peuvent lui fermer les yeux sur l' injustice de la répartition des maux et des biens de la condition humaine, dans l' ordre politique. Combien de fois a-t-on entendu l' homme du peuple, demander au ciel quel étoit son crime, pour naître sur la terre dans un état d' indigence et de dépendance extrêmes ? Y eût-il de grandes peines inséparables des conditions élevées, ce qui peut-être anéantit tous les avantages et la supériorité de l' état civil sur l' état de nature, l' homme obscur et rampant qui ne connoît pas ces peines, ne voit dans un haut rang qu' une abondance qui fait sa pauvreté. Il envie à l' opulence des plaisirs dont l' habitude même ôte le sentiment au riche qui peut en jouir. Quel est le domestique qui peut aimer son maître, et qu' est-ce que l' attachement des valets ? Quel est le prince vraiment chéri de ses courtisans, à moins qu' il ne soit haï de ses sujets ? Que si nous préférons notre état à celui des peuples sauvages, c' est par l' impuissance où la vie civile

p205

nous a réduits de supporter certains maux de la nature, où le sauvage est plus exposé que nous ; c' est par l' attachement à certaines douceurs dont l' habitude nous a fait un besoin. Encore dans la force de l' âge, un homme civilisé s' accoutumera-t-il avec les sauvages, à rentrer même dans l' état

de nature : témoin cet écossais qui, jetté et abandonné seul dans l' isle Fernandez, ne fut malheureux que jusqu' au temps où les besoins physiques l' occupèrent assez pour lui faire oublier sa patrie, sa langue, son nom, et jusqu' à l' articulation des mots. Après quatre ans, cet européen se sentit soulagé du grand fardeau de la vie sociale, quand il eut le bonheur d' avoir perdu l' usage de la réflexion et de la pensée qui le ramenoient vers le passé, ou le tourmentoient de l' avenir.

Enfin le sentiment de l' indépendance étant un des premiers instincts de l' homme, celui qui joint à la jouissance de ce droit primitif, la sûreté morale d' une subsistance suffisante, est incomparablement plus heureux que l' homme riche environné de loix, de maîtres, de préjugés et de modes qui lui font sentir à chaque instant la perte de sa liberté. Comparer l' état des sauvages à celui des enfants, n' est-ce pas décider la question si fortement débattue entre les philosophes, sur les avantages de l' état de nature et de l' état social. Les enfants, malgré les gênes de l' éducation, ne sont-ils pas dans l' âge le plus heureux de la vie humaine ? Leur gaieté habituelle, tant qu' ils ne sont pas sous la verge du pédantisme, n' est-elle pas le plus sûr indice du bonheur qui leur est propre ? C' est peut-être s' arrêter trop long-temps sur un parallèle dont le résultat ne peut que devenir affligeant, par une

p206

injustice naturelle de cet amour-propre qui nous appesantit plus fortement sur les maux que sur les biens de notre condition. Un mot peut terminer ce grand procès. Demandez à l' homme civil s' il est heureux ; demandez à l' homme sauvage s' il est malheureux : s' ils répondent l' un et l' autre, non ; la dispute est finie. Mais reportons nos regards de l' état moral des américains vers l' état physique de leur pays. Voyons ce qu' il étoit avant l' arrivée des anglois, et ce qu' il est devenu sous leurs mains.

Les premiers européens qui allèrent former les colonies angloises, trouverent d' immenses forêts. Les gros arbres que la terre y avoit poussés jusqu' aux nues, y étoient embarrassés de plantes rampantes qui en interdisoient l' approche. Des bêtes féroces rendoient ces bois encore plus inaccessibles. On n' y rencontroit que quelques sauvages hérissés du poil et de la dépouille de

ces monstres. Les humains épars se fuyoient ou ne se cherchoient que pour se détruire. La terre y sembloit inutile à l'homme, et s'occuper moins à le nourrir, qu'à se peupler d'animaux plus dociles aux loix de la nature. Elle produisoit tout à son gré, sans aide et sans maître ; elle entassoit toutes ses productions avec une profusion indépendante, ne voulant être belle et féconde que pour elle-même, non pour l'agrément et la commodité d'une seule espèce d'êtres. Les fleuves tantôt couloient librement au milieu des forêts, tantôt dormoient et s'étendoient tranquillement au sein de vastes marais, d'où se répandant par diverses issues, ils enchaînoient, ils enfermoient des îles dans une multitude de bras. Le printemps renaissoit des débris de l'automne. Les feuilles séchées et pourries au pied

p207

des arbres, leur redonnoient une nouvelle sève qui repoussoit des fleurs. Des troncs creusés par le temps, servoient de retraite à d'innombrables oiseaux. La mer bondissant sur les côtes et dans les golfes qu'elle se plaisoit à ronger, à creneler, y vomissoit par bandes des monstres amphibies, d'énormes cétacées, des tortues et des crabes qui venoient se jouer sur des rives désertes, s'y livrer ces combats amoureux qui font le plus doux triomphe de la nature. C'est là qu'elle exerçoit sa force créatrice, en se repeuplant d'essaims toujours nouveaux des grandes espèces qu'elle couve dans les abîmes de l'océan. La mer et la terre étoient libres.

Tout-à-coup l'homme y parut, et l'Amérique septentrionale changea de face. Il y porta la règle et la faux de la symétrie, avec les instruments de tous les arts. Aussi-tôt des bois impraticables s'ouvrent, et reçoivent dans de larges carrières des habitations commodes. Les animaux destructeurs cedent la place à des troupeaux domestiques. De riches moissons chassent des ronces arides. Les eaux abandonnent une partie de leur domaine, et s'écoulent dans le sein de la terre ou de la mer par des canaux profonds. Les côtes se remplissent de cités, les anses de vaisseaux ; et le nouveau monde subit le joug de l'homme à l'exemple de l'ancien. Quels ressorts puissants ont élevé ce merveilleux édifice de l'industrie et de la politique européenne ? Reprenons le tableau par ses détails. Dans l'enfoncement est un objet isolé qui ne fait point masse avec l'ensemble.

C' est la baie D' Hudson.
Ce détroit, dont la profondeur est de dix degrés,
est formé par l' océan dans les régions éloignées
au nord de l' Amérique. Son embouchure

p208

a six lieues de largeur. L' entrée n' en est
praticable que depuis le commencement de juillet
jusqu' à la fin de septembre : encore est-elle alors
assez dangereuse. Les vaisseaux ont à s' y
préservir des montagnes de glace auxquelles des
navigateurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds
d' épaisseur, et qui s' étant formées par un hiver
permanent de cinq ou six ans dans de petits golfes
éternellement remplis de neige, en ont été détachées
par les vents de nord-ouest, ou par
quelque cause extraordinaire. Le plus sûr moyen
d' éviter ce péril, est de ranger du plus près qu' il
est possible la côte du nord, que la direction des
vents et des courants tient sans doute plus libre ou
moins embarrassée.

Le vent du nord-ouest qui regne presque continuellement
durant l' hiver et très-souvent en été, excite
dans la baie même des tempêtes effroyables. Elles
sont d' autant plus à craindre que les bas
fonds y sont très-communs. Heureusement on
trouve de distance en distance des groupes d' isles
assez élevées pour offrir un asyle aux vaisseaux.
Outre ces petits archipels, on voit dans
l' étendue de ce golfe des masses isolées de
rochers nus et sans arbres. à l' exception de
l' algue marine qui s' y trouve très-longue, cette
mer produit aussi peu de végétaux que les autres
mers du nord.

Dans les contrées qui bordent cette baie, le
soleil ne se leve, ne se couche jamais sans
un grand cône de lumière. Lorsque ce phénomène
a disparu, l' aurore boréale en prend la place,
et blanchit l' hémisphère de rayons colorés et si
brillants, que leur éclat n' est pas même effacé par
la pleine lune. Cependant le ciel est rarement
serein. Dans le printemps et dans l' automne,

p209

l' air est habituellement rempli de brouillards
épais, et durant l' hiver d' une infinité de petites
flèches glaciales sensibles à l' oeil. Quoique les

chaleurs de l' été soient assez vives durant deux mois ou six semaines, le tonnerre et les éclairs sont rares. Les exhalaisons sulphureuses y sont trop dispersées sans doute. Cependant elles sont quelquefois enflammées par les aurores boréales. Cette flamme légère brûle les écorces des arbres, mais sans en attaquer le corps.

Un des effets du froid rigoureux ou de la neige qui regne dans ce climat, est de rendre blancs en hiver, les animaux qui sont de leur nature, bruns ou gris. Tous ont reçu de la nature des fourrures douces, longues et épaisses ; mais dont le poil tombe à mesure que le temps s' adoucit. Les pattes, la queue, les oreilles, toutes les parties où la circulation est moins vive, parce qu' elles sont le plus éloignées du coeur, se trouvent fort courtes dans la plupart de ces quadrupedes. Si quelques-uns ont ces extrémités plus longues, elles sont extrêmement touffues. Sous ce ciel triste et morne, toutes les liqueurs deviennent solides en se gelant, et rompent leurs vaisseaux de quelque matiere qu' ils puissent être. L' esprit de vin même y perd sa fluidité, jusqu' à prendre la consistance des onguents. Le verre et le fer y contractent un tel degré du froid, qu' il faut une chaleur longue et très-forte pour le dissiper. Il n' est pas extraordinaire de voir des morceaux de roc brisés et détachés de masses plus considérables par la force expansive de la gelée. On a de plus observé que ces effets assez communs durant tout l' hiver, étoient beaucoup plus terribles à la nouvelle, à la pleine lune,

p210

qui dans ces contrées a sur le temps une influence tout-à-fait sensible.

On a découvert sous cette zone glaciale du fer, du plomb, du cuivre, du marbre, une substance analogue au charbon de terre et qui brûle comme cette mine. Le sol y est d' ailleurs d' une stérilité extrême. à la réserve des côtes le plus communément marécageuses où il croît un peu d' herbe et quelques bois mous, le reste du pays ne présente gueres qu' une mousse fort haute, et de foibles arbrisseaux assez clair-semés.

Tout s' y ressent de la stérilité de la nature.

Les hommes y sont en petit nombre, et d' une taille qui n' excède gueres quatre pieds. Comme les enfants, ils ont la tête énorme à proportion de leur corps. La petitesse de leurs pieds rend leur marche vacillante et mal assurée. De petites

mains, une bouche ronde, ce qui seroit un agrément en Europe, est presque une difformité chez ce peuple, parce qu' on n' y voit que l' effet d' une foiblesse d' organisation, d' un froid qui resserre et contraint l' essor de la croissance, les progrès de la vie animale et végétale. Quoique sans poil et sans barbe, tous les hommes, même les jeunes gens, ont un air de vieillesse. Ce désagrément vient en partie de la conformation de la levre inférieure, qu' ils ont grosse, charnue et plus avancée que la levre supérieure. Tels sont les eskimaux, qui habitent non-seulement le Labrador où ils ont pris leur nom, mais encore les contrées qui s' étendent depuis la pointe de Belle-Isle jusqu' aux régions les plus septentrionales de l' Amérique. Ceux de la baye D' Hudson, ont comme ceux du Groenland le visage plat, le nez petit, mais

p211

non écrasé, la prunelle jaunâtre, et l' iris noir. Leurs femmes ont des caracteres de laideur qui sont particuliers à leur sexe, entr' autres des mamelles longues et mollasses. Ce défaut qui n' est pas naturel, provient de l' habitude où elles sont d' allaiter leurs enfants jusqu' à l' âge de cinq ou six ans. Comme elles les portent souvent sur leurs épaules, ces nourrissons leur tirent fortement les mamelles avec les mains, et s' y tiennent, pour ainsi dire, suspendus. Les eskimaux n' ont, ni hordes entièrement noires, comme on a prétendu le soutenir et l' expliquer, ni des habitations creusées sous terre. Comment pourroient-ils excaver un sol que le froid rend plus dur que la pierre ? Comment vivroient-ils dans des creux où ils seroient submergés à la moindre fonte des neiges ? Croiroit-on que ces peuples passent l' hiver sous des huttes construites à la hâte de cailloux liés entr' eux par un ciment de glace, sans autre feu que celui d' une lampe allumée au milieu de la cabane, pour y faire cuire le gibier et le poisson dont ils se nourrissent ? La chaleur de leur sang et de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légère flamme, suffit pour changer leurs cases en étuves. Les eskimaux vivent constamment au voisinage de la mer, qui fournit à toutes leurs provisions. Leur sang et leur chair, la couleur et l' épiderme de leur peau, se ressentent extrêmement de la qualité de leur nourriture. L' huile de baleine

qu' ils boivent, la chair de chien-marin qu' ils mangent, leur donnent un teint olivâtre, une odeur forte de poisson, une sueur grasse et gluante, quelquefois une sorte de lepre écailleuse.

p212

Aussi les meres, à l' exemple des ourses, lechent-elles leurs nouveaux-nés.

Cette nation foible et dégradée par la nature, est intrépide sur une mer continuellement périlleuse. Avec des bateaux faits et cousus, pour ainsi dire, comme des outres, si bien fermés que l' eau n' y peut entrer même par-dessus, ils suivent les colonies des harengs dans toutes leurs émigrations du pole ; ils affrontent les baleines et les chiens de mer dans une guerre où il va de la vie pour les combattants. La baleine peut submerger d' un coup de queue une centaine de ses agresseurs ; le chien-marin a des dents pour déchirer ceux qu' il ne peut noyer. Mais la faim des eskimaux est plus forte que la rage des monstres. Ils brûlent d' une soif dévorante pour l' huile de baleine. Cette boisson entretient la chaleur de leur estomac, et les défend contre la rigueur du froid. Les hommes, les oiseaux, les quadrupedes et les poissons du nord sont tous pourvus par la nature d' une graisse qui semble empêcher leurs muscles de se geler, leur sang de se figer. Tout est huileux ou gommé dans ces terres arctiques. Les arbres même y sont résineux.

Cependant les eskimaux ont deux grands fléaux à craindre ; la perte de la vue et le scorbut.

La continuité de la neige, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu' ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vues faits de deux planches minces, où l' on pratique avec une arrête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumiere. Ces peuples environnés d' une longue nuit de six mois, voient obliquement l' astre

p213

du jour. Encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumiere, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne heure.

Un mal plus cruel encore les consume lentement.
Le scorbut s'attache à leur sang, en altere,
en épaissit, en appauvrit la masse. Les brumes
de la mer qu'ils respirent, les fleches du nitre
qui leur percent les poumons, l'air épais et sans
ressort qui regne dans l'intérieur de leurs
cabanes fermées à toute communication avec l'air du
dehors, l'inaction continuelle de leurs longs
hivers, leurs travaux et leur loisir, une vie
tour-à-tour errante et sédentaire : tout provoque en
eux cette maladie scorbutique, qui pour comble de
malignité devient contagieuse, se transmet par la
cohabitation, et peut-être aussi par les voies de la
génération.

Malgré ces incommodités, aucun peuple n'est
plus passionné pour sa patrie que les eskimaux.
L'habitant du climat le plus fortuné, ne le quitte
pas avec autant de regrets, qu'un de ces sauvages
du nord en ressent, quand il s'est éloigné
d'un ciel où la nature expire avec ses enfants.
Mais c'est que ces peuples ont de la peine
à respirer un air plus doux et plus tiède. Londres,
Amsterdam et Copenhague, ces villes couvertes
de brouillards et de vapeurs fétides, sont
un séjour trop délicieux pour des eskimaux.
Peut-être aussi les moeurs des peuples policés
sont-elles plus contraires que leur climat à la
santé des sauvages, s'il est vrai, comme on l'a
prétendu, que des philosophes mêmes ont fait
mourir des lapons qu'ils menaient avec eux. Les
douceurs d'un françois seroient donc un poison
pour des eskimaux.

p214

Tels étoient les habitants du pays qui fut découvert
en 1610 par Henry Hudson. Cet intrépide
navigateur en cherchant au nord-ouest un passage
pour entrer dans la mer du sud, trouva ce
détroit par lequel il espéroit ouvrir à l'Europe
une nouvelle route de l'Asie par l'Amérique. Il
osa pénétrer dans ce canal inconnu ; il se
disposoit à le parcourir jusqu'au bout ; mais ses
lâches et perfides compagnons le mirent avec
sept autres dans une chaloupe, et l'exposèrent
sans provisions et sans armes à tous les périls
de la mer et de la terre. Les barbares qui lui
refusèrent les secours de la vie, ne purent lui
ôter la gloire de sa découverte. La baie où il
entra le premier, est et sera toujours la baie
D' Hudson.

Les calamités inséparables des guerres civiles,

firent perdre de vue en Angleterre une contrée éloignée qui n'avoit rien d'attrayant. Des jours plus sereins n'en avoient pas rappelé le souvenir, lorsque Groseillers et Radisson, deux françois canadiens, mécontents de leur patrie, avertirent les anglois occupés à guérir par le commerce les plaies de la discorde, qu'il y avoit de grands profits à faire sur les pelleteries qu'ils pouvoient tirer d'une terre où ils avoient des droits. Ceux qui proposoient l'entreprise montrèrent tant de capacité, qu'on les chargea de la commencer. Le premier établissement qu'ils formerent surpassa leurs espérances et leurs promesses. Ce succès chagrina la France, qui craignit avec raison de voir passer à la baye D'Hudson les belles fourrures que lui fournissoient les contrées les plus septentrionales du Canada. Ses inquiétudes avoient pour base le témoignage unanime

p215

de ses coureurs de bois qui depuis 1656 s'étoient portés jusqu'à quatre fois sur les bords de ce détroit. On auroit bien désiré de pouvoir aller attaquer la nouvelle colonie par la même route qu'avoient suivie ses traiteurs ; mais les distances furent jugées trop considérables, malgré les facilités qu'offroient les lacs et les rivières. Il fut arrêté que l'expédition se feroit par mer ; et elle fut confiée à Groseillers et à Radisson dont on avoit ramené l'inconstance ; soit que tout homme revienne aisément à sa patrie, ou qu'un françois n'ait besoin que de quitter la sienne pour l'aimer.

Ces deux hommes inquiets, et audacieux partirent en 1682 de Quebec sur deux bâtimens mal équipés. à leur arrivée ne se trouvant pas assez puissants pour attaquer l'ennemi, ils se contenterent d'élever un fort au voisinage de celui qu'ils s'étoient flattés d'emporter. Alors on vit naître entre les deux compagnies, l'une établie en Canada, l'autre en Angleterre, pour le commerce exclusif de la baye, une rivalité qui devoit toujours croître dans les combats de cette funeste jalousie. Leurs comptoirs réciproques furent pris et repris. Ces misérables hostilités n'auroient pas discontinué sans doute, si les droits jusqu'alors partagés, n'avoient pas été réunis en faveur de la Grande-Bretagne par la paix d'Utrecht. La baye D'Hudson n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce. La rigueur du climat

y a fait périr tous les grains semés à plusieurs reprises, y a interdit aux européens tout espoir de culture, et par conséquent de population. On ne trouve sur ces immenses côtes que quatre-vingt-dix ou cent soldats et facteurs, enfermés dans quatre mauvais forts dont celui

p216

d' Yorck est le principal. Leur occupation est de recevoir les pelleteries que les sauvages voisins viennent échanger contre quelques marchandises dont on leur a fait connoître et chérir l' usage. Quoique ces fourrures soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les obtient à meilleur marché. Les sauvages donnent dix castors pour un fusil ; deux pour une livre de poudre ; un castor pour quatre livres de plomb ; un pour une hache ; un pour six couteaux, deux castors pour une livre de grains de verre, six pour un surtout de drap ; cinq pour une juppe ; un castor pour une livre de tabac. Les miroirs, les peignes, les chaudières, l' eau-de-vie ne valent pas moins de castors à proportion. Comme le castor est la mesure commune des échanges, un second tarif aussi frauduleux que le premier, exige deux peaux de loutre ou trois peaux de martre à la place d' une peau de castor. à cette tyrannie autorisée se joint une tyrannie au moins tolérée. On trompe habituellement les sauvages sur la mesure, sur le poids, sur la qualité de ce qu' on leur livre ; et la lésion est à peu près d' un tiers. Ce brigandage méthodique doit faire deviner que le commerce de la baye D' Hudson est soumis au monopole. La compagnie qui l' exerce a trois mille cinq cents livres sterlings de fonds. Ces modiques avances lui valent un retour de quarante ou cinquante mille peaux de castor ou d' autres animaux, objet précieux d' un bénéfice outré qui excite l' envie et les murmures de la nation. Les deux tiers de ces belles fourrures sont consommés en nature dans les trois royaumes, ou employées dans les manufactures nationales. Le

p217

reste passe en Allemagne où le climat lui ouvre un débouché fort avantageux.

Mais ce n'est, ni l'extraction de ces sauvages richesses, ni l'accroissement que ce commerce pourroit recevoir s'il devenoit libre, qui ont fixé l'attention de l'Angleterre et de l'Europe entière sur cette partie glaciale du nouveau monde. La baie D' Hudson a été long-temps regardée, on la regarde encore comme la route la plus courte de l'Europe aux Indes orientales, aux contrées les plus riches de l'Asie.

Ce fut Cabot qui le premier eut l'idée d'un passage par le nord-ouest à la mer du sud. Ses succès se terminèrent à la découverte de l'isle de Terre-Neuve. On vit entrer après lui dans la carrière un grand nombre de navigateurs anglois dont plusieurs eurent la gloire d'imprimer leur nom à des côtes sauvages que nul mortel n'avoit abordées avant eux. Ces mémorables et hardies expéditions eurent plus d'éclat que d'utilité. La plus heureuse ne donna pas la moindre conjecture sur le but qu'on se proposoit. Les hollandois avec des efforts moins répétés, moins vigoureux, ne devoient pas y parvenir. On croyoit enfin que c'étoit courir après des chimères lorsque la découverte de la baie D' Hudson ranima des espérances prêtes à s'éteindre. à cette époque une ardeur nouvelle fait recommencer les travaux. Tandis que l'ancienne Angleterre est absorbée par ses guerres intestines, ou découragée par des tentatives inutiles, c'est la nouvelle Angleterre qui prend sa place dans la poursuite d'un projet où l'avantage de sa situation l'incline plus fortement. Cependant les voyages se multiplient plus que les lumières. L'opposition des navigateurs partagés entre la possibilité,

p218

la probabilité, la certitude du passage que l'on cherche, tient la nation entière dans un doute pénible. Loin de répandre du jour, les relations qu'on publie épaississent le nuage. Elles sont si confuses, si mystérieuses, si remplies de réticences, d'ignorance ou de mauvaise foi, qu'avec la plus vive impatience de prononcer, on n'ose asseoir un jugement sur des témoignages si suspects. Arrive enfin la fameuse expédition de 1746, d'où l'on voit sortir quelques clartés après des ténèbres profondes qui duroient depuis deux siècles. Sur quoi les derniers navigateurs fondent-ils de meilleures espérances ? D'après quelles expériences osent-ils former leurs conjectures ?

C' est ce qui mérite une discussion.
Trois vérités dans l' histoire de la nature,
doivent passer désormais pour démontrées. La
premiere est que les marées viennent de l' océan,
et qu' elles entrent plus ou moins avant dans
les autres mers, à proportion que ces divers
canaux communiquent avec le grand réservoir
par des ouvertures plus ou moins considérables ;
d' où il s' ensuit que ce mouvement périodique
n' excite point, ou ne se fait presque pas sentir
dans la Méditerranée, dans la Baltique, et dans les
autres golfes qui leur ressemblent. La seconde
vérité de fait, est que les marées arrivent plus
tard et plus foibles dans les lieux éloignés de
l' océan que dans les endroits qui le sont moins.
La troisieme est que les vents violents qui
soufflent avec la marée, la font monter au-delà de
ses bornes ordinaires, et qu' ils la retardent en la
diminuant, lorsqu' ils soufflent dans un sens
contraire.
D' après ces principes, il est constant que si
la baye D' Hudson étoit un golfe enclavé dans des
terres et qu' il ne fût ouvert qu' à la mer
Atlantique,

p219

la marée y devrait être peu marquée, qu' elle
devrait s' affoiblir en s' éloignant de sa
source, et qu' elle devrait perdre de sa force
lorsqu' elle auroit à lutter contre les vents. Or
il est prouvé par des observations faites avec la
plus grande intelligence, avec la plus grande
précision, que la marée s' élève à une grande
hauteur dans toute l' étendue de la baye. Il est
prouvé qu' elle s' élève à une plus grande hauteur
au fond de la baye que dans le détroit même ou au
voisinage. Il est prouvé que cette hauteur
augmente encore, lorsque les vents opposés au détroit
se font sentir. Il doit donc être prouvé que la
baye D' Hudson a d' autres communications avec
l' océan que celle qu' on a déjà trouvée.
Ceux qui ont cherché à expliquer des faits si
frappants, en supposant une communication de la
baye D' Hudson avec celle de Baffin, avec le
détroit de Davis, se sont manifestement égarés. Ils
ne balanceroient pas à abandonner leur conjecture,
qui n' a d' ailleurs aucun fondement, s' ils
vouloient faire attention que la marée est beaucoup
plus basse dans le détroit de Davis, dans la
baye de Baffin que dans celle D' Hudson.
Si les marées qui se font sentir dans le golfe

dont il s'agit ne peuvent venir, ni de l'océan Atlantique, ni d'aucune autre mer septentrionale où elles sont toujours beaucoup plus foibles, on ne pourra s'empêcher de penser qu'elles doivent avoir leur source dans la mer du sud. Ce système doit tirer un grand appui d'une vérité incontestable ; c'est que les plus hautes marées qui se fassent remarquer sur ces côtes, sont toujours causées par les vents du nord-ouest qui soufflent directement contre ce détroit. Après avoir constaté, autant que la nature le

p220

permet, l'existence d'un passage si long-temps et si inutilement désiré, il reste à déterminer dans quelle partie de la baie il doit se trouver. Tout invite à croire que le Welcombe à la côte occidentale doit fixer les efforts dirigés jusqu'ici de toutes parts, sans choix et sans méthode. On y voit le fond de la mer, à la profondeur d'onze brasses : c'est un indice que l'eau y vient de quelque océan, parce qu'une semblable transparence est incompatible avec des décharges de rivières, de neiges fondues et de pluies. Des courants dont on ne sauroit expliquer la violence qu'en les faisant partir de quelque mer occidentale, tiennent ce lieu débarrassé de glaces, tandis que le reste du golfe en est entièrement couvert. Enfin les baleines qui cherchent constamment dans l'arrière-saison à se retirer dans des climats plus chauds, s'y trouvent en fort grand nombre à la fin de l'été, ce qui paroît indiquer un chemin pour se rendre, non à l'océan septentrional, mais à la mer du sud.

Il est raisonnable de conjecturer que le passage est court. Toutes les rivières qui se perdent dans la côte occidentale de la baie D' Hudson sont foibles et petites, ce qui paroît prouver qu'elles ne viennent pas de loin, et que par conséquent les terres qui séparent les deux mers ont peu d'étendue. Cet argument est fortifié par la force et la régularité des marées. Par-tout où le flux et le reflux observent des temps à peu près égaux, avec la seule différence qui est occasionnée par le retardement de la lune dans son retour au méridien, on est assuré de la proximité de l'océan d'où viennent ces marées. Si le passage est court, et qu'il ne soit pas avancé dans le nord, comme tout l'indique, on doit présumer qu'il n'est pas

difficile. La rapidité des courants qu' on observe dans ces parages et qui ne permettent pas aux glaces de s' y arrêter, ne peut que donner du poids à cette conjecture.

L' utilité, les avantages de la découverte qui reste à faire sont si sensibles, qu' il y auroit de l' inconséquence à l' abandonner. Si le passage qu' on cherche étoit ouvert, il se formeroit d' abord des liaisons entre les pays que la nature sembloit avoir séparés jusqu' à présent. Elles s' étendroient bientôt au continent de la mer du sud, et dans les nombreuses isles répandues sur cet océan immense. La communication ouverte depuis près de trois siècles entre les peuples commerçants de l' Europe et les pays des Indes orientales les plus reculés, heureusement débarrassée de ses longueurs, deviendroit plus vive, plus suivie, plus considérable. On ne peut gueres douter que les anglois n' eussent l' ambition de jouir exclusivement du fruit de leur activité et de leurs dépenses. Ce desir est dans la nature, et de grandes forces l' appuieroit. Cependant comme cet avantage n' est pas de ceux dont il soit possible de se réserver toujours la possession, on peut prédire que toutes les nations le partageroient avec le temps. à cette époque le détroit de Magellan, le cap de Horn seront entièrement abandonnés, et le cap de Bonne-Espérance beaucoup moins fréquenté.

Quelles que puissent être les suites de la découverte, il est de l' intérêt comme de la dignité de la Grande-Bretagne de ne s' arrêter dans ses tentatives que lorsqu' elle aura réussi à la faire, ou que l' impossibilité lui en soit démontrée. La résolution qu' elle a prise en 1745, de promettre une récompense considérable aux navigateurs qui

réussiroient dans ce grand projet, montre sa sagesse jusques dans sa générosité, mais ne suffit pas pour atteindre au but qu' elle se propose. Le ministere anglois ne peut ignorer que les efforts de l' état ou des particuliers n' y parviendront pas, jusqu' à ce que le commerce de la baye D' Hudson soit entièrement libre. La compagnie qui l' exerce depuis 1670, non contente de négliger l' objet de son institution, en ne faisant aucune démarche pour découvrir le passage du

nord-ouest, a contrarié de toutes ses forces ceux que l' amour de la gloire ou d' autres motifs pousoient à cette grande entreprise. Rien ne peut changer cet esprit d' iniquité qui tient à l' essence même du monopole.

Heureusement le privilege exclusif qui regne à la baye D' Hudson, et semble y fermer la voie aux lumieres comme aux richesses des nations, ne tient pas sous le joug l' isle de Terre-Neuve. Située entre les quarante-six et cinquante-deux degrés de latitude nord, elle n' est séparée de la côte de Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu sous le nom de détroit de Belle-Isle. Sa forme triangulaire renferme un peu plus de trois cents lieues de circonférence. On ne peut parler que par conjecture de son intérieur, parce qu' on n' y a jamais pénétré bien avant, et que vraisemblablement personne n' y pénétrera par la difficulté de le tenter, et l' inutilité du moins apparente d' y réussir. Le peu qu' on en connoît est rempli de rochers escarpés, de montagnes couronnées de mauvais bois, de vallées étroites et sablonneuses. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves qui s' y multiplient d' autant plus aisément, qu' on ne sauroit les y poursuivre. Jamais on n' y a vu d' autres sauvages que quelques

p223

eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est par-tout remplie d' anses, de rades, de ports ; quelquefois couverte de mousse, mais plus communément de petits cailloux que la nature paroît avoir destinés à sécher le poisson qu' on prend aux environs. On éprouve des chaleurs forts vives dans tous les endroits découverts, où des pierres plates réfléchissent les rayons du soleil. Le reste du pays est excessivement froid, moins à cause de sa position que des hauteurs, des forêts, des vents, sur-tout de ces monstrueuses glaces qui venues des mers du nord se trouvent arrêtées sur ses rivages et y séjournent. Les quartiers situés au nord et à l' ouest jouissent constamment du ciel le plus pur : il est beaucoup moins serein à l' est et au sud, trop voisins du grand banc où il regne un brouillard perpétuel. La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497 par le vénitien Cabot qui naviguoit pour l' Angleterre. Il n' y forma aucun établissement. Les voyages entrepris successivement pour examiner quels avantages on pourroit tirer de cette isle, firent juger qu' ils se réduiroient à pêcher de

la morue qui y étoit extrêmement commune. De petits bâtiments partis d' Europe au printemps, y revenoient dans l' automne avec des cargaisons entieres de ce poisson, tant séché que salé. La consommation en devint presque universelle, et familiere sur-tout à l' église romaine. Les anglois profiterent de cette foiblesse des catholiques pour s' enrichir aux dépens du clergé qui s' étoit autrefois engraisé du suc de l' Angleterre. Ils penserent à former des habitations fixes à Terre-Neuve. Celles qu' on commença de loin en loin, ne prospérerent pas. Elles furent toutes abandonnées,

p224

peu de temps après leur fondation. La premiere qui eut de la solidité ne remonte pas au-delà de 1608. Ce succès inspira une telle émulation que quarante ans après, tout l' espace qui s' étend sur la côte orientale depuis la baye de la Conception jusqu' au cap de Raze, étoit occupé par quatre mille ames. Les pêcheurs placés à quelque distance les uns des autres, par la nature du terrain et de leurs occupations, pratiquerent entr' eux des communications faciles par des chemins coupés dans les bois. Leur point général de réunion étoit à Saint-Jean. Ils trouvoient dans cet excellent port, ouvert entre deux montagnes séparées d' un jet de pierre, et propre à recevoir plus de deux cents navires, des armateurs venus de la métropole, qui pourvoyoient à leurs besoins, en échange des produits de la pêche. Les françois n' avoient pas attendu ces progrès du commerce anglois, pour tourner leurs regards vers Terre-Neuve. Ils fréquentoient depuis long-temps la partie méridionale de l' isle ; et les malouins en particulier arrivoient tous les ans en grand nombre dans un lieu qu' ils avoient nommé le petit-nord. Quelques-uns d' entr' eux se fixerent confusément sur la côte depuis le cap de Raze jusqu' au chapeau rouge ; il se forma même insensiblement une espece de bourgade dans la baye de Plaisance qui réunissoit toutes les commodités qu' on pouvoit desirer pour une pêche heureuse. Au devant de cette baye est une rade d' une lieue et demie d' étendue, mais qui n' est pas assez à l' abri des vents de nord-nord-ouest, qui soufflent avec beaucoup d' impétuosité. Le goulet qui donne entrée dans la baye, est si resserré par des rochers, qu' il n' y peut passer qu' un bâtiment à la fois ; encore faut-il le touer pour le faire

arriver. à l'extrémité de la baie, qui a dix-huit lieues de profondeur, est un port très-sûr qui peut contenir cent cinquante vaisseaux. Quoique cette position fût propre à assurer à la France la pêche entière de la côte méridionale de Terre-Neuve, le ministère de Versailles s'en occupoit fort peu. Ce ne fut qu'en 1687 qu'on bâtit à l'entrée du goulet un petit fort, où l'on mit une garnison de cinquante hommes.

Jusqu'à cette époque, les habitants que le besoin avoit établis sur cette terre stérile et sauvage, étoient restés dans un heureux oubli. Alors commença un système d'oppression qui s'entretint constamment et qui s'affermi par l'avidité des commandants qui se succéderent. Cette tyrannie qui ne permit jamais aux colons d'arriver au degré d'aisance nécessaire pour pousser leurs travaux avec succès, devoit empêcher aussi qu'ils ne se multipliasent. La pêche française ne put donc monter au niveau de la pêche anglaise. Cependant la Grande-Bretagne n'oublia pas à Utrecht que ces voisins entreprenants, soutenus des canadiens accoutumés aux courses, à la chasse, aux coups de main, à la petite guerre, avoient porté cent et cent fois la dévastation dans ses divers établissements. C'en étoit assez pour lui faire demander la possession entière de Terre-Neuve ; et les malheurs de la France épuisée déterminèrent à ce sacrifice. Cette puissance se réserva pourtant le droit de pêcher dans une partie de l'isle, et sur-tout le grand banc qui en étoit censé une dépendance.

Le poisson qui rend ces parages si célèbres, c'est la morue. Jamais il n'a plus de trois pieds, et communément il en a beaucoup moins. L'océan n'en nourrit point dont la gueule soit plus

large à proportion de la grandeur, ni qui soit aussi vorace. On trouve dans son corps jusqu'à des pots cassés, du fer et du verre. Son estomac ne digère pas ces matières, comme on l'a cru long-temps : il se retourne comme une poche, et se décharge ainsi de tout ce qui l'incommode. La morue fraîche est très-délicate ; mais elle

n' est pas un objet de commerce. Son unique destination est de servir de nourriture à ceux qui la pêchent. Salée et séchée, ou seulement salée, elle devient précieuse pour une grande partie de l' Amérique et de l' Europe. Celle qui n' est que salée se nomme morue verte, et se pêche au grand banc.

Cette bande de terre est une de ces montagnes qui se forment sous les eaux, des débris du continent, que la mer emporte et accumule. Les deux extrémités de ce banc se terminent tellement en pointe, qu' il n' est pas aisé d' en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent soixante lieues de long sur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu du côté de l' Europe, est une espece de baye qui a été nommée la Fosse. Les profondeurs dans tout cet espace sont fort inégales. Il s' y trouve depuis cinq jusqu' à soixante brasses d' eau. Le soleil ne s' y montre presque jamais ; et le ciel y est le plus souvent couvert d' une brume épaisse et froide. Les flots sont toujours agités, les vents toujours impétueux dans son contour ; ce qui doit venir de ce que la mer irrégulièrement poussée par des courants qui portent tantôt d' un côté et tantôt de l' autre, heurte avec impétuosité contre des bords qui sont presque par-tout à pic, et en est repoussée avec la même violence. Cette cause est

p227

d' autant plus vraisemblable que sur le banc même, à quelque distance des bords, on est tranquille comme dans une rade, à moins d' un vent forcé qui vienne de plus loin.

La morue disparoît presque toujours du grand banc et des petits bancs voisins depuis le milieu de juillet jusqu' à la fin d' août. à cet intervalle près, la pêche est pratiquée toute l' année. Les bâtiments qu' elle occupe sont depuis cinquante jusqu' à cent cinquante tonneaux, et n' ont pas moins de douze ni plus de vingt-cinq hommes d' équipage. Ces pêcheurs partent avec des lignes, et font provision en arrivant d' un poisson nommé caplan, qui sert d' amorce pour prendre la morue. Avant d' entrer en pêche, on fait une galerie depuis le grand mât en arriere, et quelquefois dans toute la longueur du navire. Cette galerie extérieure est garnie de barils défoncés par le haut. Les matelots s' y mettent dedans, la tête garantie des injures du temps par un toit goudronné qui tient à ces barils. Ils coupent la langue

à chaque morue qu' ils prennent, et la livrent à un mousse pour la porter au décoleur. Celui-ci lui tranche la tête, lui arrache le foie, les entrailles, et la laisse tomber par un écoutillon dans l' entre-pont où l' habilleur lui tire l' arrête jusqu' au nombril, et la fait passer par un autre écoutillon dans la cale. C' est là qu' elle est salée et rangée en piles. Le saleur a l' attention d' observer qu' il y ait entre les rangs qui forment les piles assez de sel pour que les couches de poisson ne se touchent pas, mais qu' il n' y en ait que ce qu' il faut. Le trop ou le trop peu de sel est également dangereux : l' un et l' autre excès fait avarier la morue.

p228

Dans le droit naturel, la pêche du grand banc auroit dû être libre à tous les peuples. Cependant les deux puissances qui avoient formé des colonies dans le nord de l' Amérique étoient parvenues assez facilement à se l' approprier. L' Espagne qui seule y formoit quelques prétentions, et qui par la multitude de ses moines sembloit y avoir des droits fondés sur leurs besoins, les a sacrifiés dans la dernière paix. Il n' y a que les anglois et les françois qui fréquentent ces parages.

La France y a expédié en 1768 cent quarante-cinq navires qui tout neufs coûtoient deux millions cinq cents quarante-sept mille livres. Ces vaisseaux formant ensemble huit mille huit cents trente tonneaux, étoient montés par dix-sept cents hommes qui ont dû prendre chacun sept cents morues. Selon ce calcul, dont les expériences répétées montrent la justesse, la pêche totale a dû s' élever à un million cent quatre-vingt-dix morues.

On fait trois classes de ces morues. La première est de celles qui ont vingt-quatre pouces ou davantage. La seconde de celles qui ont depuis dix-neuf jusqu' à vingt-quatre pouces. La troisième de celles qui ont moins de dix-neuf pouces. S' il s' est trouvé dans la pêche, comme il arrive ordinairement, deux cinquièmes de bon poisson, deux cinquièmes de poisson médiocre, un cinquième de poisson inférieur, et que ce poisson ait obtenu le prix commun de cent cinquante livres le cent marchand, la pêche entière aura rendu un million cinquante mille livres.

Le cent marchand est composé de 136 morues

de la premiere classe, de 272 morues de

p229

la seconde classe. Ces deux qualités obtiennent ordinairement du cent marchand le prix de 180 livres. Il ne faut que 136 morues pour faire le cent marchand de morues de la troisieme classe ; mais aussi ne se vend-il que le tiers des autres morues, c' est-à-dire 60 livres quand les autres en valent 180. Les 1190000 morues effectives réduites au cent marchand de la maniere dont on l' a expliqué, ne font que 700000 morues qui à 150 livres le cent, prix commun des trois poissons, ont produit un million cinquante mille livres. De cette somme, il a dû être distribué aux équipages pour leur cinquieme, deux cents dix mille livres. Il n' est donc resté pour les entrepreneurs que huit cents quarante mille livres. Ce produit est évidemment insuffisant. En voici la preuve.

Il faut en déduire le désarmement qui ne peut être évalué pour les cent quarante cinq navires à moins de 8700 livres. L' assurance de 2547000 livres à cinq pour cent doit monter à 127350 livres. Plus, une pareille somme pour l' intérêt de l' argent. La valeur des navires doit former les deux tiers du capital de la mise hors, et être portée à 1698000 liv en réduisant le dépérissement annuel de ces navires à cinq pour cent, il reste encore à défalquer du profit 84900 livres. Qu' on rassemble toutes ces sommes, et on trouvera une perte de 357300 liv qui repartie sur un capital de 2547000 livres, forme 14 livres 6 deniers pour cent de perte.

Ceux qui voudroient chercher un dédommagement dans l' huile que rend le foie de la morue, dans sa langue et dans ses entrailles qu' on conserve en les salant, ne seroient pas satisfaits de leur spéculation. Ils trouveroient que ces minces

p230

objets sont à peine suffisants pour payer les honoraires des capitaines et les droits des commissions de vente.

Il faut absolument que le ministere de France renonce à la pêche de la morue verte qui se

consomme dans la capitale et dans les provinces septentrionales de la monarchie, ou qu' il supprime les droits de vingt-cinq pour cent qu' on fait payer à cette espece de consommation. Pour peu qu' il tarde encore de sacrifier à une branche très-précieuse d' industrie cette foible partie du revenu public, il aura la douleur de voir s' anéantir l' impôt avec la richesse qui le produit. L' habitude d' un commerce, l' espoir de son amélioration, le chagrin de vendre à perte des bâtiments et des ustensiles : ces motifs qui retiennent les négociants à la pêche de la morue auront sans doute leur terme ; et le dégoût universel prouve que ce terme n' est pas éloigné.

Les anglois n' ont pas la même raison de renoncer à cette pêche, dont le produit n' est assujetti à aucun impôt. Cependant ils s' y livrent peu, parce qu' ils manquent de débouchés. Leur industrie ne va gueres en ce genre qu' à la moitié de ce que débite la nation rivale. Comme leur morue est préparée avec peu de soin, rarement forment-ils une cargaison entiere. Dans la crainte de voir ce poisson se corrompre, ils quittent le grand banc communément avec les deux tiers, souvent même avec la moitié de leur chargement. La vente s' en fait en Portugal, en Biscaye et dans les royaumes Britanniques. Les anglois se dédommagent de la foible exportation de morue verte, par la supériorité qu' ils ont acquise dans tous les marchés pour la morue seche.

p231

On procede de deux manieres à l' exportation de cette branche de commerce. Ce qu' on nomme pêche errante appartient aux navires expédiés tous les ans d' Europe pour Terre-Neuve à la fin de mars ou dans le courant d' avril. Souvent ils rencontrent au voisinage de l' isle une quantité de glaces que les courants du nord poussent vers le sud, qui se brisent dans leur choc réciproque, et qui se fondent plutôt ou plus tard à la chaleur de la saison. Ces pieces de glace ont quelquefois une lieue de circonférence, s' élèvent dans les airs à la hauteur des plus grandes montagnes, et cachent dans les eaux une profondeur de soixante à quatre-vingt brasses. Jointes à d' autres glaces moins considérables, elles occupent une longueur de cent lieues sur une largeur de vingt-cinq ou trente. L' intérêt qui porte les navigateurs à toucher le plus promptement aux atterrages, pour

choisir les havres les plus favorables à la pêche leur fait braver la rigueur des saisons et des éléments conjurés contre l'industrie humaine. Les remparts les plus formidables de l'art militaire, les foudres d'une place assiégée, la manoeuvre du combat naval le plus savant et le plus opiniâtre, n'ont rien qui demande autant d'audace, d'expérience et d'intrépidité, que les énormes boulevards flottants que la mer oppose à ces petites flottes de pêcheurs. Mais la plus avide de toutes les faims, la plus cruelle de toutes les soifs, la faim et la soif de l'or percent toutes les barrières, traversent ces montagnes de glace ; et l'on arrive enfin à cette isle où tous les vaisseaux doivent se charger de poisson. Après le débarquement, il faut couper du bois, élever des échafauds. Ces travaux occupent tout le monde. Lorsqu'ils sont finis, on se partage,

p232

la moitié des équipages reste à terre pour donner à la morue des façons dont elle a besoin. L'autre moitié s'embarque sur des bateaux. Pour la pêche du caplan, il y a quatre hommes par bateau ; et trois pour la pêche de la morue. Ceux-ci, qui font le plus grand nombre, partent dès l'aurore, s'éloignent jusqu'à trois, quatre ou cinq lieues des côtes et reviennent dans la nuit jeter sur les échafauds dressés au bord de la mer, le fruit du travail de toute la journée.

Le décolleur après avoir coupé la tête à la morue, lui vuide le corps, et la livre à l'habilleur qui la tranche et la met dans le sel, où elle reste huit ou dix jours. Après qu'elle a été lavée, elle est étendue sur du gravier, où on la laisse jusqu'à ce qu'elle soit bien séchée. On l'entasse ensuite en piles où elle sue quelques jours. Elle est encore remise sur la grave où elle acheve de sécher, et prend la couleur qu'on lui voit en Europe. Il n'y a point de fatigues comparables à celles de ce travail. à peine laisse-t-il quatre heures de repos chaque nuit. Heureusement la salubrité du climat soutient la santé contre de si fortes épreuves. On compteroit pour rien ses peines, si elles étoient mieux récompensées par le produit.

Mais il est des havres où les graves trop éloignées de la mer font perdre beaucoup de temps.

Il en est dont le fond de roc vif et sans varech n'attire pas le poisson. Il en est où il jaunît par les eaux douces qui s'y déchargent ; et d'autres

où il est brûlé de la réverbération du soleil réfléchi par les montagnes.
Les havres même les plus favorables ne donnent pas l'assurance d'une bonne pêche. La morue ne peut abonder également dans tous. Elle

p233

se porte tantôt au nord, tantôt au sud, et quelquefois au milieu de la côte attirée ou poussée par la direction du caplan ou des vents.
Malheur aux pêcheurs qui se trouvent fixés loin des lieux qu'elle préfère. Les fraix de leurs établissements sont perdus par l'impossibilité de la suivre avec tout l'attirail qu'exige cette pêche. Elle finit dès les premiers jours de septembre, parce que le soleil cesse d'avoir assez de force pour sécher la morue. On n'attend pas même cette saison pour se retirer, quand la pêche a été heureuse. On se hâte de prendre la route des Antilles ou des états catholiques de l'Europe, pour obtenir les avantages de la primeur qu'on risquerait de perdre dans une trop grande concurrence.
La France a expédié pour cette pêche en 1768 cent quatorze navires du port de quinze mille cinq cents quatre-vingt-dix tonneaux. Neufs, ils avaient coûté avec les premiers fraix d'avance 5661000 livres. Ils avaient huit mille vingt-deux hommes d'équipage. La moitié a été occupée à pêcher le poisson, et l'autre moitié à lui donner les préparations dont il a besoin. Chaque pêcheur a dû prendre six mille morues, et par conséquent le produit total s'est élevé à vingt-quatre millions soixante-six mille morues. L'expérience prouve qu'il faut cent vingt-cinq morues pour un quintal. Vingt-quatre millions soixante-six mille morues ont donc donné cent quatre-vingt-douze mille cinq cents vingt-huit quintaux. Le quintal l'un dans l'autre a été vendu 16 livres 9 sols 9 deniers ; ce qui fait pour la vente entière 3174305 livres 8 sols. Comme il sort de cent quintaux de morue une barrique d'huile, cent quatre-vingt-douze mille cinq cents

p234

vingt-huit quintaux de morue ont dû fournir dix-neuf cents vingt-cinq barriques d'huile, qui à

raison de 120 livres la barrique ont donné 231000 livres. Qu' on ajoute à ces deux sommes celle de 198000 livres qu' ont gagné en fret les navires, en revenant des ports où ils avoient fait leur vente à celui où ils avoient été armés ; et l' on trouvera que le produit brut de la pêche entiere ne s' est pas élevé au dessus de 3603305 liv 8 sols. Il faut épargner au lecteur le détail des dépenses de désarmement. Ils sont aussi pénibles par leur petitesse que par leur étendue. On a suivi ces calculs avec la plus grande patience, et ils ont été vérifiés par des hommes très-éclairés, très-désintéressés qui par leur profession en devoient être les juges naturels. Ces dépenses montent à 695680 livres 17 sols 6 deniers. Aussi la recette nette de la pêche ne s' élève qu' à 2907624 livres 10 sols 6 deniers.

Sur ce produit, il faut payer la prime d' assurance qui en la supposant de six pour cent doit monter pour un capital de 5661000 livres à 339660 livres. Il faut prélever l' intérêt de l' argent qui à raison de cinq pour cent doit coûter 283050 livres. Il ne faut pas oublier le dépérissement des vaisseaux qui formant la moitié de la valeur de l' armement entier doivent être estimés 2830500 livres : ce dépérissement ne pouvant pas être évalué à moins de cinq pour cent doit monter à 141525 livres. Toutes ces suppositions dont aucune ne peut être contestée, étant admises, il s' ensuit que les françois ont perdu en 1768 dans leur pêche errante 687110 liv 9 sols 6 deniers, et par conséquent 12 livres 2 sols 9 deniers pour cent de leurs capitaux. De semblables pertes, qui malheureusement

p235

se sont renouvelées plus d' une année, détachent tous les jours cette nation d' une branche d' industrie si ruineuse. Les particuliers qui ne l' ont pas encore abandonnée, ne tarderont pas à y renoncer. On peut même présumer qu' à l' imitation des anglois, ils s' en seroient déjà retirés, si comme eux, ils avoient pu se rabattre sur les pêches sédentaires.

Il faut entendre par pêche sédentaire, celle que font les européens établis sur les côtes de l' Amérique où la morue abonde. Elle est infiniment plus utile que la pêche errante, parce qu' elle exige moins de frais, et qu' elle peut être continuée plus long-temps. Les françois jouirent de ces avantages, tandis qu' ils furent paisibles

possesseurs de l' Acadie, de l' isle Royale, du Canada, et d' une partie de Terre-Neuve. Les fautes du gouvernement leur ont fait perdre l' une après l' autre ces possessions précieuses ; et des débris de tant de richesses, ils n' ont sauvé que le droit de saler, de sécher leur morue du nord de Terre-Neuve, depuis le cap de Bona-Vista jusqu' à la pointe Riche. Les établissements fixes que leur a laissés la paix de 1763, se réduisent à l' isle de Saint-Pierre et aux deux isles de Miquelon, qu' ils n' ont pas même la liberté de fortifier.

Saint-Pierre a huit cents habitants. Il n' y en a pas plus de cent dans la grande Miquelon, et la petite n' a qu' une seule famille. La pêche facile dans les deux premières isles, est impraticable dans la troisième. Celle-ci fournit du bois aux deux autres, sur-tout à Saint-Pierre qui n' en a d' aucune espece. Mais la nature l' en a dédommée par un port excellent, le seul qui se trouve dans ce petit archipel. On y a pris en 1768 vingt-quatre mille trois cents quatre-vingt-dix

p236

quintaux de morue. Cette quantité n' augmentera pas beaucoup, parce que les anglois refusent aux françois le droit de pêcher dans l' étroit canal qui sépare ces isles des côtes méridionales de Terre-Neuve, et qu' ils ont même confisqué les chaloupes qui ont osé l' entreprendre.

Cette dureté que les traités n' autorisent pas, et qui n' a d' appui que la force, est d' autant plus odieuse, que la Grande-Bretagne étend son empire sur toutes les côtes, sur toutes les isles que la morue se plaît à fréquenter. Les anglois répandus par-tout où ce poisson abonde, sont encore plus multipliés à Terre-Neuve. On en compte environ huit mille qui font la pêche eux-mêmes.

Il ne part annuellement de la métropole que neuf ou dix navires pour cet unique objet. Quelques autres joignent le commerce à la pêche. Le plus grand nombre y va changer les marchandises d' Europe contre du poisson, ou emporter le fruit du travail des colons pour leur propre compte.

Avant 1755, le produit des pêcheries angloises et françoises étoit à peu près égal ; avec cette différence que la France consommoit davantage et vendoit moins, à raison de sa population et de sa religion. Depuis que cette couronne a perdu ses possessions de l' Amérique septentrionale,

elle n' obtient plus année commune de la réunion de ses pêches errantes et sédentaires que deux cents seize mille neuf cents dix-huit quintaux de morue seche, qui suffisent à peine à l' approvisionnement des provinces méridionales de la métropole, et ne peuvent pas fournir par conséquent aux besoins de ses colonies.

On peut avancer que la nation rivale pêche depuis ses conquêtes deux tiers de morue de

p237

plus, ou six cents cinquante et un mille cent quatorze quintaux de morue, qui réduits à 14 liv le quintal, parce que cette morue est préparée avec moins de soin que celle des françois, doivent valoir 9115596 livres. Le quart de ce produit suffit aux établissemens anglois de l' ancien et du nouveau monde. Ainsi ce qu' on en vend en Portugal, en Espagne, en Italie, dans les isles à sucre de tous les peuples, doit faire rentrer dans l' empire britannique en métaux ou en denrées la valeur de 6736727 livres. Cet objet d' exportation seroit devenu encore plus considérable, si, lorsque la cour de Londres fit la conquête des isles Royales et de Saint-Jean, elle n' eût pas eu l' inhumanité d' en chasser les françois, qui s' y trouvoient établis, qui n' ont pas été remplacés, et qui peut-être ne le seront jamais. Une si mauvaise politique fut également suivie dans l' administration de la nouvelle écosse ; car il est dans la jalousie de l' ambition de détruire pour posséder.

Le nom de nouvelle écosse qui désigne aujourd' hui la côte de trois cents lieues comprise depuis les limites de la nouvelle Angleterre jusqu' à la rive méridionale du fleuve saint-Laurent, ne paroît avoir exprimé dans les premiers temps qu' une grande péninsule de forme triangulaire située vers le milieu de ce vaste espace. Cette péninsule que les françois appelloient Acadie, est très-propre dans sa position à servir d' asyle aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellents, où l' on entre, d' où l' on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages, et encore plus sur de petits bancs qui

p238

n' en sont éloignés que de quelques lieues. Le continent voisin attire par différentes pelleteries. L' aridité de ses côtes offre du gravier pour sécher le poisson ; et la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures. Ses bois sont propres à beaucoup d' usages. Quoique son climat soit dans la zone tempérée, on y éprouve des hivers longs et rigoureux, suivis tout-à-coup de chaleurs excessives, d' où se forment d' épais brouillards qui rarement dissipés ou du moins lentement, ne rendent pas ce séjour mal-sain, mais peu agréable.

Ce fut en 1604 que les françois s' établirent en Acadie, quatre ans avant d' avoir élevé dans le Canada la plus petite cabane. Au-lieu de se fixer à l' est de la péninsule qui présentait des mers vastes, une navigation facile, une grande abondance de morue, ils préférèrent une baie étroite, qui n' avait aucun de ces avantages. Elle fut appelée depuis baie françoise. On a prétendu qu' ils avoient été séduits par le port Royal qui peut contenir mille vaisseaux à l' abri de tous les vents, dont le fond est par-tout excellent, et qui a toujours quatre ou cinq cents brasses d' eau et dix-huit à son entrée. Il est plus naturel de penser que les fondateurs de la colonie choisirent cette position, parce qu' elle les approchoit des lieux où abondoient les pelleteries dont la traite exclusive leur étoit accordée. Ce qui fortifie cette conjecture, c' est que les premiers monopoleurs, et ceux qui les remplacèrent, éloignèrent toujours avec un soin extrême de l' exploitation des forêts, de l' éducation des bestiaux, de la pêche, de la culture tous ceux de leurs compatriotes que leur inquiétude ou des besoins

p239

avoient amenés dans cette contrée ; aimant mieux tourner l' activité de ces aventuriers vers la chasse, vers la traite avec les sauvages. Un désordre né d' un faux système d' administration, ouvrit enfin les yeux sur les funestes effets des privileges exclusifs. Ce seroit outrager la bonne foi et la vérité qui doivent être l' ame d' un historien, d' oser dire que l' autorité commença à respecter en France les droits de la nation, dans un temps où ils étoient le plus ouvertement violés. Jamais on n' y a connu ce mot sacré qui peut seul assurer le salut des peuples, et donner la sanction au pouvoir des rois. Mais

dans les gouvernements les plus absolus, on fait quelquefois par esprit d' ambition, ce que les gouvernements justes et modérés font par principe d' équité. Les ministres de Louis Xiv qui vouloient faire jouer un grand rôle à leur maître, pour représenter eux-mêmes avec quelque dignité, s' apperçurent qu' ils n' y réussiroient point sans l' appui des richesses ; et qu' un peuple à qui la nature n' avoit pas accordé des mines, ne pouvoit avoir de l' argent que par l' agriculture et par le commerce. L' une et l' autre avoient été jusqu' alors étouffés dans les colonies, par les entraves qu' on met à tout en voulant se mêler de tout. Elles furent heureusement rompues ; mais l' Acadie ne put ou ne sut pas faire usage de cette liberté.

La colonie étoit encore au berceau, lorsqu' elle vit naître à son voisinage un établissement qui devint depuis si florissant sous le nom de nouvelle Angleterre. Le progrès rapide des cultures de cette nouvelle colonie attira foiblement l' attention des françois. Ce genre de prospérité ne mit entre les deux nations aucune rivalité.

p240

Mais dès qu' ils purent soupçonner qu' ils auroient bientôt un concurrent dans le commerce du castor et des fourrures, ils cherchèrent le moyen d' en être seuls les maîtres ; et ils furent assez malheureux pour le trouver.

Lorsqu' ils arrivèrent en Acadie, la peninsule et les forêts du continent voisin étoient remplies de petites nations sauvages. Ces peuples avoient le nom général d' abenaquis. Quoiqu' aussi guerriers que les autres nations sauvages, ils étoient plus sociables. Les missionnaires s' étant insinués aisément auprès d' eux, vinrent à bout de les entêter de leurs dogmes, jusqu' à les rendre enthousiastes. Avec la religion qu' on leur prêchoit, ils prirent la haine du nom anglois, si familière à leurs apôtres. Cet article fondamental de leur nouveau culte étoit celui qui parloit le plus à leurs sens, le seul qui favorisât leur passion pour la guerre : ils l' adoptèrent avec la fureur qui leur étoit naturelle. Non contents de se refuser à tout commerce d' échange avec les anglois, ils troubloient, ils ravageoient souvent les frontieres de cette nation. Les attaques devinrent plus continuelles, plus opiniâtres et plus régulières, depuis qu' ils eurent choisi pour leur chef saint Casteins, capitaine du régiment de Carignan qui

s' étoit fixé parmi eux, qui avoit épousé une de leurs femmes, et qui se conformoit en tout à leurs usages.

Le gouvernement de la nouvelle Angleterre n' ayant pu, ni ramener les sauvages par des présents, ni les détruire dans leurs forêts où ils s' enfonçoient, d' où ils revenoient sans cesse, tourna toute son indignation contre l' Acadie qu' il regardoit avec raison comme le mobile unique de tant de calamités. Dès que la moindre hostilité

p241

commençoit à diviser les deux métropoles, on attaquoit la péninsule. On la prenoit toujours parce que toute sa défense résidoit dans le Port-Royal foiblement entouré de quelques palissades, et qu' elle se trouvoit trop éloignée du Canada, pour en être secourue. C' étoit sans doute quelque chose au gré des nouveaux anglois de ravager cette colonie et de retarder ses progrès ; mais ce n' étoit pas assez pour dissiper leurs défiances contre une nation toujours plus redoutable pour ce qu' elle peut, que pour ce qu' elle fait. Obligés à regret de rendre leur conquête à chaque pacification, ils attendoient impatiemment que la supériorité de la Grande-Bretagne fût montée au point de les dispenser de cette restitution. Les événements de la guerre pour la succession D' Espagne amenerent ce moment décisif ; et la cour de Versailles se vit à jamais dépouillée d' une possession dont elle n' avoit point soupçonné l' importance.

La chaleur que les anglois avoient montrée à s' emparer de ce territoire ne se soutint pas dans les soins qu' on prit de le garder ou de le faire valoir. Après avoir légèrement fortifié Port-Royal qui prit le nom d' Annapolis en l' honneur de la reine Anne, on se contenta d' y envoyer une garnison médiocre. L' indifférence du gouvernement passa dans la nation ; ce qui n' est pas ordinaire aux pays où regne la liberté. Il ne se transporta que cinq ou six familles angloises dans l' Acadie. Elle resta toujours habitée par ses premiers colons. On ne réussit même à les y retenir qu' en leur promettant de ne les jamais forcer à prendre les armes contre leur ancienne patrie. Tel étoit l' amour que l' honneur et la gloire de la France inspiroient alors à tous ses

p242

enfants. Chéris de leur gouvernement, honorés des nations étrangères, attachés à leur roi par une suite de prospérités qui les avoit illustrés, agrandis ; ils avoient puisé le patriotisme dans la victoire, dans l' éclat du regne le plus brillant de leur histoire, dans l' admiration ou la jalousie que le nom françois imprimoit à toute l' Europe. Il étoit beau de le porter ce nom glorieux ; il eût été trop affligeant de le quitter. Aussi les acadiens, qui avoient juré en subissant un nouveau joug, de ne jamais combattre contre leurs premiers drapeaux, furent appellés les françois neutres.

Il y en avoit douze à treize cents fixés dans la capitale, les autres étoient répandus dans les campagnes. On ne leur donna point de magistrat pour les conduire. Ils ne connurent pas les loix angloises. Jamais il ne leur fut demandé, ni cens, ni tribut, ni corvée. Leur nouveau souverain paroissoit les avoir oubliés, et lui-même il leur étoit tout-à-fait étranger.

La chasse et la pêche, qui avoient fait anciennement les délices de la colonie, et qui pouvoient encore la nourrir, ne touchoient plus un peuple simple et bon qui n' aimoit point le sang.

L' agriculture étoit son occupation. On l' avoit établie dans des terres basses, en repoussant à force de digues la mer et les rivieres dont ces plaines étoient couvertes. On retira de ces marais cinquante pour un dans les premiers temps, et quinze ou vingt au moins dans la suite. Le froment et l' avoine étoient les grains qui y réussissoient le mieux ; mais le seigle, l' orge et le maïs y croissoient aussi. On y voyoit encore une grande abondance de pommes de terre, dont l' usage étoit devenu commun.

p243

D' immenses prairies étoient couvertes de troupeaux nombreux. On y compta jusqu' à soixante mille bêtes à cornes, et des moutons à proportion de ce bétail. La plupart des familles avoient plusieurs chevaux, quoique le labourage se fit avec des boeufs.

Les habitations presque toutes construites de bois étoient fort commodes, et meublées avec la propreté qu' on trouve quelquefois chez nos paysans d' Europe les plus aisés. On y élevoit une grande quantité de volailles de toutes les especes. Elles servoient à varier la nourriture des

colons qui étoit généralement saine et abondante. Le cidre et la bière formoient leur boisson. Ils y ajoutoient quelquefois de l' eau-de-vie de sucre.

C' étoit leur lin, leur chanvre, la toison de leurs brebis qui servoient à leur habillement ordinaire. Ils en fabriquoient des toiles communes, des draps grossiers. Si quelqu' un d' entr' eux avoit un peu de foiblesse pour le luxe, il le tiroit d' Annapolis ou de Louisbourg. Ces deux villes recevoient en retour du bled, des bestiaux, des pelleteries.

Les françois neutres n' avoient pas autre chose à donner à leurs voisins. Les échanges qu' ils faisoient entr' eux étoient encore moins considérables, parce que chaque famille avoit l' habitude et la facilité de pourvoir seule à tous ses besoins. Aussi ne connoissoient-ils pas l' usage du papier monnoie, si répandu dans l' Amérique septentrionale. Le peu même d' argent qui s' étoit comme glissé dans cette colonie, n' y donnoit point l' activité qui en fait le véritable prix.

Des moeurs extrêmement simples devoient être la suite d' une maniere de vivre si peu compliquée.

p244

Il n' y eut jamais de cause civile ou criminelle assez importante pour être portée à la cour de justice établie à Annapolis. Les petits différends qui pouvoient s' élever de loin en loin entre les colons, étoient toujours terminés à l' amiable par les anciens. C' étoient les pasteurs religieux qui dressoient tous les actes, qui recevoient tous les testaments. Pour ces fonctions profanes, pour celles de l' église, on leur donnoit volontairement la vingt-septieme partie des récoltes.

Elles étoient assez abondantes pour laisser plus de facultés que d' exercice à la générosité. On ne connoissoit pas la misere, et la bienfaisance prévenoit la mendicité. Les malheurs étoient, pour ainsi dire, réparés avant d' être sentis. Le bien s' opéroit sans ostentation d' une part, sans humiliation de l' autre. C' étoit une société de freres également prêts à donner ou à recevoir ce qu' ils croyoient commun à tous les hommes.

Cette précieuse harmonie écartoit jusqu' à ces liaisons de galanterie qui troublent si souvent la paix des familles. On ne vit jamais dans cette société de commerce illicite entre les deux sexes. C' est que personne n' y languissoit dans le célibat.

Dès qu' un jeune homme avoit atteint l' âge convenable au mariage, on lui bâtissoit une maison ; on défrichoit, on ensemençoit des terres autour de sa demeure ; on y mettoit les vivres dont il avoit besoin pour une année. Il y recevoit la compagne qu' il avoit choisie, et qui lui apportoit en dot des troupeaux. Cette nouvelle famille croissoit et prospéroit, à l' exemple des autres. Toutes ensemble composoient en 1749 une population de dix-huit mille ames. Les anglois sentirent à cette époque de quel profit pouvoit être à leur commerce la possession

p245

de l' Acadie. La paix qui devoit laisser beaucoup de bras dans l' inaction, donnoit par la réforme des troupes un moyen de peupler et de cultiver un terrain vaste et fécond. Le ministere britannique offrit à tout soldat, à tout matelot, à tout ouvrier qui voudroit aller s' établir en Acadie, cinquante acres de terre, et dix pour toute personne que chacun d' eux ameneroit de sa famille ; quatre-vingt acres aux bas officiers, et quinze pour leurs femmes et pour leurs enfants ; deux cents aux enseignes, trois cents aux lieutenants, quatre cents aux capitaines, six cents aux officiers d' un grade supérieur, avec trente pour chacune des personnes qui dépendroient d' eux. Avant le terme de dix ans, le terrain défriché ne devoit être sujet à aucune redevance, et l' on ne pouvoit être taxé à perpétuité à plus d' un scheling d' impôt pour cinquante acres. Le trésor public s' engageoit d' ailleurs à avancer ou rembourser les fraix du voyage, à élever des habitations, à fournir tous les outils nécessaires pour la culture ou pour la pêche, à donner la nourriture de la premiere année. Ces encouragements déterminèrent au mois de mai 1749 trois mille sept cents cinquante personnes à quitter l' Europe où elles risquoient de mourir de faim, pour aller vivre en Amérique. La nouvelle peuplade étoit destinée à former un établissement au sud est de la péninsule d' Acadie, dans un lieu que les sauvages appellerent autrefois Chibouctou, et les anglois ensuite Hallifax. C' étoit pour y fortifier le meilleur port de l' Amérique, pour établir au voisinage une excellente pêcherie de morue, qu' on avoit préféré cette position à toutes celles qui s' offroient dans un sol plus abondant. Mais comme

c' étoit la partie du pays la plus favorable à la chasse, il fallut la disputer aux mikmaks qui la fréquentoient le plus. Ces sauvages défendirent avec opiniâtreté un territoire qu' ils tenoient de la nature ; et ce ne fut pas sans avoir essuyé d' assez grandes pertes que les anglois vinrent à bout de chasser ces légitimes possesseurs. Cette guerre n' étoit pas encore terminée, lorsqu' on aperçut de l' agitation parmi les françois neutres. Ces hommes simples et libres, avoient déjà senti qu' on ne pouvoit s' occuper sérieusement des contrées qu' ils habitoient, sans qu' ils y perdissent de leur indépendance. à cette crainte, se joignit celle de voir leur religion en péril. Des pasteurs échauffés par leur propre enthousiasme, ou par les insinuations des administrateurs du Canada, leur persuaderent tout ce qu' ils voulurent contre les anglois qu' ils appelloient hérétiques. Ce mot qui fut toujours si puissant pour faire entrer la haine dans des ames séduites, détermina la plus heureuse peuplade de l' Amérique, à quitter ses habitations pour se transplanter dans la nouvelle France, où on lui offroit des terres. La plupart exécuterent cette résolution du moment, sans prendre aucune précaution sur l' avenir. Le reste se dispoit à les suivre, quand il auroit pris ses sûretés. Le gouvernement anglois, soit humeur ou politique, voulut prévenir cette désertion, par une sorte de trahison, toujours lâche et cruelle dans ceux à qui l' autorité donne les moyens de la douceur et de la modération. Les françois neutres qui n' étoient pas encore partis furent rassemblés, sous prétexte de renouveler le serment qu' ils avoient fait autrefois au nouveau maître de l' Acadie.

Dès qu' on les eut réunis, on les embarqua sur des navires qui les transporterent dans d' autres colonies angloises, où le plus grand nombre périt de chagrin encore plus que de misere. Tel est le fruit des jalousies nationales, de cette cupidité des gouvernements qui dévore les terres et les hommes. On compte pour une perte tout ce que gagne un voisin, pour un gain tout ce qu' on lui fait perdre. Quand on ne peut prendre une place, on l' affame pour en faire mourir les habitants ; si l' on ne peut la garder, on la met en

cendres, on la rase. Plutôt que de se rendre, on fait sauter un vaisseau, une fortification par le jeu des poudres et des mines. Le gouvernement despotique met de grands déserts entre ses ennemis et ses esclaves, pour empêcher l'irruption des uns et l'émigration des autres. L'Espagne a mieux aimé se dépeupler elle-même, et faire de l'Amérique méridionale un cimetière, que d'en partager les richesses avec les européens. Les hollandais ont commis tous les crimes secrets et publics, pour dérober aux autres nations commerçantes la culture des épiceries : souvent ils en ont jetté des cargaisons entières dans la mer, plutôt que de les vendre à bas prix. Les français ont livré la Louisiane aux espagnols, de peur qu'elle ne tombât aux mains des anglais. L'Angleterre fit périr les français neutres de l'Acadie, pour qu'ils ne retournassent pas à la France. Et l'on dit ensuite que la police et la société sont faites pour le bonheur de l'homme : oui de l'homme puissant ; oui de l'homme méchant. Depuis l'émigration d'un peuple qui devoit son bonheur et ses vertus à son obscurité, la nouvelle écosse ne compte que peu de colons.

p248

Il semble que l'envie qui dépeupla cette terre, l'ait flétrie. Du moins la peine de l'injustice y retombe sur les auteurs de l'injustice. On n'y voit pas un seul habitant établi sur la longue côte qui s'étend depuis le fleuve saint-Laurent jusqu'à la péninsule ; et les rochers, les sables, les marais qui la couvrent, ne permettent pas d'espérer qu'elle soit jamais bien peuplée. Tout au plus la morue qui foisonne dans quelques-unes de ses anses, y attire pendant la saison de la pêche, un petit nombre de navigateurs. Le reste de la province n'a que trois établissements. Annapolis le plus ancien, attend à l'entrée d'une longue baie des cultivateurs qui viennent remplacer les malheureux français qu'une terre féconde et déserte y paroît regretter. Elle promet encore d'abondantes récoltes aux mains qui la consoleront de cette perte. La nature a traité moins favorablement Lunenburg qui fut, il y a peu d'années, fondé par huit cents allemands sortis d'Halifax. Cette peuplade fait cependant tous les jours de nouveaux progrès. Elle les doit à cette économie, à l'amour du travail par où se distingue une nation sage et belliqueuse, qui contente de défendre son

pays, n' en sort gueres que pour aller cultiver ceux qu' elle n' est point jalouse de conquérir. Elle a fertilisé toutes les contrées de la domination anglaise où la fortune a conduit ses pas.

Hallifax est toujours le lieu de la colonie le plus important, grace aux encouragements que la métropole n' a cessé de lui prodiguer. Ils montoient depuis sa fondation jusqu' en 1769 à plus de quatre mille livres sterlings par an. On ne pouvoit pas accorder moins de faveur à une ville

p249

qui par sa situation est l' entrepôt naturel des forces de terre et de mer que la Grande-Bretagne croit devoir entretenir quelquefois en Amérique pour la défense de ses pêcheries, pour la protection de ses isles à sucre, pour l' entretien de ses liaisons avec ses colonies septentrionales. Hallifax a tiré plus d' éclat et d' activité du mouvement que sa destination excite dans ses rades, qu' elle n' en pouvoit espérer de ses cultures qui sont peu de chose, et de ses pêches qui n' ont pas reçu de grands accroissemens, quoiqu' elles comprennent la morue, le maquereau et le loup-marin. Elle n' est pas même ce qu' elle devoit être comme place de guerre. Les malversations, qui ont réduit toutes les fortifications ordonnées et payées par la métropole à quelques batteries sans fossés autour de la ville, l' exposent à tomber sans défense au pouvoir du premier qui l' attaquera. Les habitants du comté d' Hallifax estimoient en 1757 la valeur de leurs maisons, leurs bestiaux et leurs marchandises, environ trois cents mille livres sterlings. Cette fortune qui n' a gueres augmenté que d' un quart, forme les deux tiers des richesses de toute la colonie.

Cet état de langueur durera-t-il long-temps ?

Ne seroit-ce pas pour y mettre fin que le gouvernement britannique auroit érigé en 1763 à Hallifax une cour d' amirauté pour toute l' Amérique anglaise ? Jusqu' à cette époque c' étoient les juges de paix qui avoient décidé de tous les délits qui violoient l' acte de navigation. Mais la partialité de ces magistrats pour la colonie où ils étoient nés et qui les avoit choisis, rendoit leur ministere inutile ou préjudiciable à la métropole. On espéra que des hommes éclairés et soutenus, envoyés d' Europe, imprimeroient plus

de respect ou plus de crainte. L' événement a justifié cette politique. Les loix du commerce ont été mieux observées depuis cet arrangement ; mais il a résulté de grands inconvénients de l' éloignement prodigieux où plusieurs provinces se trouvoient du nouveau siege. La justice et la nécessité forceront à multiplier les tribunaux de cette administration, à les distribuer à des distances convenables pour les peuples qui doivent y avoir recours. Alors la nouvelle écosse perdra l' avantage précaire d' appeler à elle toutes les causes de l' amirauté ; mais elle cherchera dans son propre fonds les sources de prospérité que la nature lui a données. Elle en a qui lui sont particulieres. Son aptitude à produire de très-beau lin, dont les trois royaumes ont un si grand besoin, doit accélérer les progrès de son amélioration. Cette colonie ne doit pas se flatter cependant qu' elle puisse jamais égaler la nouvelle Angleterre.

La nouvelle Angleterre s' est signalée comme l' ancienne par des fureurs sanglantes. La fille se ressentit de l' esprit de vertige qui tourmentoit la mere. Elle dut sa naissance à des temps orageux ; et les convulsions les plus horribles affligerent son enfance. Découverte au commencement du siecle dernier, sous le nom de Virginie septentrionale, elle ne reçut des européens qu' en 1608. Cette premiere peuplade foible et mal dirigée, se perdit dans ses fondements. On y vit ensuite arriver par intervalle quelques aventuriers qui plantant des cabanes durant l' été, pour faire un commerce d' échange avec les sauvages, disparoissoient comme ceux-ci le reste de l' année. Le fanatisme, qui avoit dépeuplé l' Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Les presbytériens

anglois que la persécution avoit rassemblés en Hollande, ce port universel de la paix et de la liberté, lassés de n' être rien dans le monde, après avoir été martyrs dans leur patrie, résolurent d' aller fonder une église à leur secte dans un nouvel hémisphere. Ils acheterent donc en 1621 les droits de la compagnie angloise de la Virginie septentrionale : car ils n' étoient pas assez pauvres pour attendre leur prospérité de leur

patience et de leurs vertus. Quarante et une familles de cent-vingt personnes, partirent sous les drapeaux de l'enthousiasme, qui vrai ou faux, fait toujours de grandes choses. Elles arrivèrent à l'entrée d'un hiver qui fut très-rigoureux. Le pays entièrement couvert de bois, n'offroit aucune ressource à des hommes épuisés par la fatigue du voyage qu'ils venoient de faire. Il en périt près de la moitié, de froid, de scorbut et de misère. Le reste se soutint par cette vigueur de caractère que la persécution religieuse excitoit dans des victimes échappées à la verge spirituelle de l'épiscopat. Mais ce courage commençoit à s'affoiblir, lorsque la visite de soixante guerriers sauvages qui vinrent au printemps avec un chef à leur tête, ranima toutes les espérances. La liberté s'applaudit d'avoir rapproché ces deux peuplades des extrémités du monde. Elles se lièrent par des promesses solennelles de services et d'amitié. Les anciens habitants cédèrent aux nouveaux à perpétuité toutes les terres voisines de l'établissement que ceux-ci venoient de former sous le nom de nouvelle Plymouth. Un sauvage qui savoit un peu la langue angloise, resta chez les européens pour leur enseigner la culture du

p252

maïs, et la manière de pêcher sur la côte qu'ils habitoient. Cette humanité mit les premiers colons en état d'attendre des compagnons, des animaux domestiques, des graines, tous les secours qui devoient leur venir d'Europe. Ces moyens d'établissement arriverent d'abord lentement ; mais la persécution contre les puritains en Angleterre, hâta leur accroissement en Amérique. Le sang des martyrs fut toujours et par-tout la semence du prosélytisme. En 1630 la nouvelle secte s'étoit tellement multipliée, qu'il fallut la distribuer en plusieurs peuplades. Celle de Boston devint bientôt la plus considérable. Ce n'étoient pas uniquement des ecclésiastiques privés de leurs bénéfices pour leurs opinions ; ni de ces sectaires que les nouveaux dogmes s'attachent en foule parmi le peuple des seigneurs que l'ambition, l'humeur ou même la conscience avoient entraînés dans le puritanisme, se ménageoient d'avance un asyle dans ces climats éloignés. Ils y faisoient bâtir des maisons, défricher des terres pour s'y retirer, s'ils échouoient dans le projet d'établir la liberté

civile sous la réforme de la religion. Le fanatisme qui répandoit l'anarchie dans la métropole, introduisoit la subordination dans la colonie ; ou plutôt des moeurs austeres tenoient lieu de loix dans un pays sauvage.

Les habitants de la nouvelle Angleterre vécutent long-temps en paix, sans aucune forme réguliere de police. Ce n'est pas que leur chartre ne les eût autorisés à établir le gouvernement qui leur conviendrait. Mais ces enthousiastes ne s'accordoient pas sur le plan de leur république, et le ministere ne prenoit pas assez d'intérêt à leur

p253

destinée, pour les presser d'assurer leur tranquillité. Ils sentirent enfin la nécessité d'une législation. Cet ouvrage que la sublimité du génie et de la vertu n'a jamais tenté sans défiance, fut hardiment entrepris par l'aveugle fanatisme. Tout y porta l'empreinte des barbares préjugés qui l'avoient dicté. La police des juifs en fut la base.

Un mélange singulier de bien et de mal, de sagesse et de folie, entra dans ce code. Personne ne pouvoit avoir part au gouvernement, sans être membre de l'église établie. La peine de mort étoit infligée, soit contre le sortilege, le blasphème et le faux témoignage ; soit contre l'adultere ; soit contre les enfants qui maudiroient, qui battroient les auteurs de leur vie. D'un autre côté le mariage devoit être fait par le magistrat. Le prix du bled étoit fixé à trois schelings par boisseau. En même-temps on privoit de la propriété de leur terre les sauvages qui ne la cultiveroient pas ; et l'on défendoit sous peine d'une forte amende aux européens de leur vendre des liqueurs fortes, de la poudre et du plomb. On condamnoit à être fouettés publiquement tous ceux qui seroient surpris en mensonge, dans l'ivresse ou dans le divertissement de la danse. Le plaisir étoit interdit comme le vice ou le crime. Mais on pouvoit jurer pour un scheling d'amende, et violer le dimanche pour trois livres sterlings : c'étoit encore une douceur d'expier avec de l'argent une omission de priere, ou un serment indiscret. Mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que le culte des images fut défendu sous peine de mort aux puritains, comme le culte des dieux étrangers au peuple hébreu. On décerna la même peine aux prêtres

catholiques qui reviendroient dans la colonie, après en avoir été bannis ; et la même peine aux quakers qui reparoîtroient, après avoir été fouettés, marqués et chassés. Telle étoit l'horreur qu'on avoit pour ces nouveaux sectaires ennemis de la guerre et de la cruauté, qu'on ne pouvoit en ramener aucun dans le pays, ou l'y garder une heure, sans s'exposer à payer une amende fort considérable.

Toute l'Europe fut étonnée d'une intolérance si révoltante. Mais chaque secte chrétienne n'a-t-elle pas toujours borné le mot d'injustice, de violence et de persécution aux rigueurs dont elle étoit la victime ? N'a-t-elle pas mis au nombre de ses dogmes ou de ses préjugés, que la punition, l'exil, le supplice de ceux qu'elle appelloit impies, étoient un hommage à la vengeance céleste, un droit des élus de Dieu contre ses ennemis ? Cette rage a été bien plus active contre des partisans dont on se voyoit abandonné.

Dans les familles religieuses comme dans les autres, la haine fraternelle est la plus sanglante de toutes. Les apostats sont les premiers dévoués à l'exécration, à l'anathème des dévots.

C'est ce qu'éprouverent les infortunés colons qui moins furieux que leurs frères osèrent dire que le magistrat n'avoit pas le droit de contrainte en matière de religion. Ce fut un blasphème devant des théologiens qui avoient mieux aimé quitter leur patrie, que de montrer quelque déférence pour l'épiscopat. Comme si la marche du cœur humain étoit de l'indépendance à la domination, ils avoient changé de maxime en changeant de climat, et sembloient ne s'être arrogé la liberté de penser que pour l'interdire aux autres. Ce système d'intolérance fut appuyé

du glaive de la loi qui voulut trancher sur les opinions, en frappant les dissidents de peines capitales. Les hommes convaincus ou soupçonnés de tolérantisme, furent exposés à de si cruelles vexations, qu'ils se virent obligés d'abandonner leur nouvel asyle, pour en chercher un autre. Ils le trouverent dans le même continent. Une première persécution avoit fondé la nouvelle Angleterre ; une seconde persécution servit à la propagation de cette colonie.

Cette maladie de religion, ce rigorisme qui rend l'homme dur à lui-même, puis insociable ; d'abord victime, ensuite tyran, se déchaîna contre les quakers. Ils furent emprisonnés, fouettés et bannis. La fière simplicité de ces nouveaux enthousiastes qui bénissoient le ciel et les hommes au milieu des tourments et de l'ignominie, inspira de la vénération pour leurs personnes, fit aimer leurs sentiments, et multiplia leurs prosélytes. Ce succès aigrit leurs persécuteurs jusqu'aux extrémités les plus sanguinaires. Ils firent pendre cinq de ces malheureux furtivement revenus de leur exil. On eût dit que les anglais étoient venus en Amérique pour venger sur les anglais toutes les cruautés que les espagnols avoient exercées contre les indiens ; soit que le changement de climat rendît les européens plus féroces, soit que la fureur de religion ne puisse trouver de terme que dans l'extinction de ses apôtres ou de ses martyrs. La persécution fut enfin arrêtée par la métropole même d'où elle avoit été portée.

Cromwel avoit disparu. L'enthousiasme, l'hypocrisie, le fanatisme concentrés dans son ame comme dans leur foyer ; les factions, les révoltes, les proscriptions. Tous ces monstres étoient

p256

descendus avec lui dans la tombe. Un jour plus serein luisoit sur l'Angleterre. Charles II en recouvrant l'empire avoit introduit parmi ses sujets l'esprit de société, le goût de la table, de la galanterie, de la conversation, des spectacles, de tous les plaisirs qu'il avoit trouvés répandus en Europe, quand il erroit d'une cour à l'autre, pour chercher une couronne que son pere avoit perdue sur l'échafaud. Il ne falloit pas moins qu'une semblable révolution dans les moeurs pour assurer la tranquillité de son administration sur un trône ensanglanté. Ce prince étoit un de ces voluptueux délicats que l'amour des femmes et de la table, rend quelquefois humains et sensibles à la pitié. Touché des supplices des quakers, il en interrompit le cours en Amérique par une ordonnance de 1661 ; mais il ne put y étouffer entièrement l'esprit persécuteur. La colonie avoit mis à sa tête Henri Vane, fils de ce Vane qui s'étoit si fort signalé dans les troubles de sa patrie. Ce jeune homme enthousiaste, entêté, digne en tout de son pere, ne pouvant,

ni vivre lui-même, ni laisser les autres
en paix, ressuscita les disputes également
ridicules et surannées de la grace et du libre
arbitre. On se passionna pour ces obscures et
frivoles questions. Peut-être auroient-elles allumé
une guerre civile, si des nations sauvages réunies
entr' elles, tombant sur les plantations des
enthousiastes, ne les eussent massacrés en grand
nombre. Graces à leurs querelles théologiques,
les colons sentirent foiblement une si rude
perte. Mais enfin le danger universel devint si
pressant, qu' on courut aux armes. L' ennemi repoussé,
la colonie rentra dans son caractere de dissention.

p257

Cet esprit de vertige éclata même en 1692
par des atrocités dont l' histoire offre peu
d' exemples.
Dans une ville de la nouvelle Angleterre
nommée Salem, vivoient deux filles sujettes à
des convulsions qui étoient accompagnées de
symptômes extraordinaires et singuliers. Leur
pere, pasteur de cette église, les crut ensorcelées.
Soupçonant une servante indienne qui étoit chez lui
d' avoir jetté quelque sort sur ses filles, à force
de dureté il lui fit avouer qu' elle étoit sorciere.
D' autres femmes séduites par le plaisir
d' intéresser le public, crurent que des convulsions
qu' elles ne devoient qu' à la nature de leur sexe,
venoient aussi de l' opération du démon. Trois
citoyens qu' on nomme au hasard, sont aussi-tôt
mis en prison, accusés de sortilege, condamnés
à être pendus ; et leurs cadavres sont abandonnés
aux bêtes féroces, aux oiseaux de proie. Peu
de jours après, seize personnes subissent le
même sort, avec un jurisconsulte qui refusant de
plaider contr' elles, est dès-lors convaincu d' avoir
part à leur crime. Ces horribles et lugubres
scenes embrasent l' imagination de la multitude. La
foiblesse de l' âge, les infirmités de la vieillesse,
l' honneur du sexe, la dignité des places, la
fortune, la vertu ; rien ne met à couvert du
soupçon de sorcellerie, dans l' esprit du peuple
obsédé par les fantômes de la superstition. On
immole des enfants de dix ans. On dépouille de
jeunes filles, on cherche sur tout leur corps avec
une impudente curiosité des marques de sorcellerie.
On prend des taches scorbutiques que l' âge
imprime à la peau des vieillards pour des empreintes
du pouvoir infernal. Le fanatisme, la
méchanceté, la vengeance choisissent à leur gré

toutes leurs victimes. Au défaut de témoins, on emploie les tortures ; et les bourreaux dictent eux-mêmes les aveux qu' ils veulent arracher. Si les magistrats se refusent à continuer ces horribles exécutions, ils sont accusés des forfaits imaginaires qu' ils cessent de punir. Les ministres de la religion leur suscitent des délateurs qui leur font payer de leur tête les remords tardifs que leur arrache l' humanité. Les spectres, les visions, la terreur et la consternation, multiplient ces prodiges de folie et d' horreur. Les prisons se remplissent, les gibets restent toujours dressés. Tous les citoyens sont plongés dans une morne épouvante. Les plus sages s' éloignent en gémissant d' une terre maudite, ensanglantée ; et ceux qui restent ne lui demandent qu' un tombeau. On s' attendoit à la subversion totale de cette déplorable colonie, lorsque tout-à-coup au plus fort de l' orage, les flots tombent et s' apaisent. Tous les yeux s' ouvrent à la fois. L' excès du mal réveille les esprits qu' il avoit engourdis. à cette stupidité profonde, succede un remords cuisant et douloureux. Un jeûne général, des prieres publiques demandent pardon au ciel de l' avoir invoqué pour de tels sacrifices ; d' avoir cru le fléchir par le sens qui l' irrite. On baigne de larmes une terre qui fut innocente et pure, avant d' être souillée par le culte sacrilege et parricide des européens.

La postérité ne saura jamais sans doute quelle fut l' origine, quel fut le remede de cette épidémie. Elle avoit peut-être sa source dans la mélancolie que des enthousiastes, persécutés, avoient apportée de leur pays, qui s' étoit nourrie avec le scorbut qu' ils avoient pris sur mer ; qui s' étoit fortifiée par les vapeurs et les exhalaisons

d' une terre nouvellement défrichée, par les incommodités et les peines inséparables d' un changement de climat et de genre de vie. Cette contagion cessa comme tous les maux épidémiques, par la communication même qui l' épuisa ; comme tous les maux de l' imagination qui

s' évaporent par les transports du délire. Le calme vint après la fièvre ardente ; et ce sombre accès d' enthousiasme ne reprit plus aux puritains de la nouvelle Angleterre.

Mais en renonçant à l' esprit de persécution qui a marqué de sang toutes les sectes de religion, les habitants de cette colonie ont conservé, si ce n' est pas un reste d' intolérance, du moins une sorte de rigorisme qui se ressent des tristes jours de sa naissance. Des loix trop sévères y subsistent encore. On en jugera par le discours que tint il n' y a pas long-temps devant les magistrats une fille convaincue d' avoir produit pour la cinquième fois un fruit illégitime.

" j' ose espérer, dit-elle, que la cour me permettra de dire un mot en ma faveur. Je suis une fille, pauvre, infortunée, qui pouvant à peine gagner ma subsistance, n' ai pas le moyen de payer des avocats pour plaider ma cause. Je vais donc faire parler la raison. Comme elle a seule le droit de dicter des loix, elle peut les examiner toutes. Celle qui me conduit à votre tribunal, m' a déjà jugée. Je ne demande pas qu' on s' en écarte pour me faire grâce. Mais je vous prie, messieurs, d' intercéder auprès du gouverneur, pour qu' il daigne me remettre l' amende à laquelle vous m' allez condamner.

C' est la cinquième fois que je parois devant vous pour le même délit. Deux fois, j' ai

p260

payé de fortes amendes, et deux fois trop indigente pour expier ma faute par une peine pécuniaire, j' ai subi un châtement douloureux et flétrissant. Ces peines sont ordonnées par la loi ; je le sais. Mais si l' on doit abroger les loix, quand elles sont déraisonnables ; si l' on doit les mitiger, quand elles sont trop sévères, j' ose vous dire que celle qui me poursuit, est à la fois injuste et cruelle à mon égard. Au crime près dont ce tribunal m' accuse et dont le ciel m' absout, j' ai mené jusqu' à présent une vie irréprochable. Je défie mes ennemis, si j' ai le malheur d' en avoir que je n' ai pas mérités, de produire le moindre tort que j' aie pu faire à qui que ce soit, homme, femme, ou enfant. J' examine ma conscience et ma conduite ; l' une et l' autre, je le dis hardiment, me paroissent pures comme le jour qui m' éclaire ; et lorsque je cherche mon crime, je ne le trouve

que dans la loi.

C' est au risque de ma vie, que j' ai donné le jour à cinq enfants. Je les ai nourris de mon lait et de mon travail, sans être à charge au public, ni à personne. Je me suis dévouée avec tout le courage de la tendresse maternelle, aux pénibles soins qu' exigeoient leur foiblesse et leur âge. Je les ai formés à la vertu qui n' est que la raison. Ils aiment déjà leur patrie comme moi. Ils seront citoyens comme vous-mêmes ; à moins que vous ne leur ôtiez par de nouvelles amendes le fonds de leur subsistance, et que vous ne les forciez à fuir une terre qui les repoussa dès le berceau. Est-ce donc un crime de féconder ou de procréer à l' exemple de la terre, notre mere

p261

commune ? D' augmenter le nombre des colons dans un pays nouveau qui ne demande que des habitants ? Je n' ai débauché le mari d' aucune femme ; je n' ai jamais attiré dans mes filets aucun jeune homme. Personne n' a sujet de se plaindre de moi ; si ce n' est peut-être le ministre de l' évangile, et le juge de paix, qui sont fâchés d' avoir perdu les honoraires de leurs fonctions, parce que j' ai eu des enfants sans être mariée devant eux. Mais est-ce ma faute à moi ? J' en appelle à vous, messieurs. Vous convenez que je ne manque point de jugement. Ne seroit-ce pas une folie, une stupidité, si m' étant livrée aux devoirs les plus pénibles du mariage, je n' en avois pas recherché les honneurs ? J' ai toujours été, je suis encore disposée à me marier ; et je me flatte que je serois digne d' un état si respectable, avec la fécondité, l' industrie, l' économie et la frugalité dont la nature m' a douée : car elle m' avoit destinée à être une femme honnête et vertueuse. J' espérois le devenir, lorsqu' étant encore vierge, je n' écoutai les premiers voeux de l' amour qu' avec le serment du mariage. Mais la confiance indiscrete que j' eus dans la sincérité du premier homme que j' aimai, m' a fait perdre mon honneur, en comptant sur le sien. J' eus un enfant de lui ; puis il m' abandonna. Cet homme est connu de vous tous ; il est devenu magistrat comme vous. Je devois croire qu' il se seroit montré dans cette cour aujourd' hui, pour modérer la rigueur de votre sentence. S' il eût paru, je n' aurois rien dit. Mais comment pourrois-je

ne pas accuser l' injustice de mon sort qui veut
que celui qui m' a séduite et ruinée, après avoir

p262

été la cause de ma perte, jouisse des honneurs
et du pouvoir, soit assis dans les tribunaux
où l' on punit mon malheur par les verges et par
l' infamie ? Quel étoit le législateur barbare
qui prononçant entre les deux sexes, favorisa le
plus fort et sévit sur le plus foible ; sur
ce sexe malheureux qui pour une jouissance
compte mille dangers et mille infirmités ;
sur ce sexe à qui la nature vend à un prix
capable d' épouvanter les passions les plus
effrénées, ces mêmes plaisirs qu' à vous elle
vous donne ?

On dira sans doute qu' indépendamment des
loix civiles, j' ai violé les préceptes de la
religion. Mais c' est à la religion de me punir, si
j' ai péché contr' elle. Eh ! N' est-ce pas assez
qu' elle m' ait exclu de la communion de mes
freres, qui seroit une consolation pour moi ?
J' ai, dites-vous, offensé le ciel, et je dois
m' attendre à des feux éternels. Si vous le
croyez, pourquoi m' accabler de châtimens en
ce monde ? Non, messieurs, le ciel n' est pas
impitoyable, injuste comme vous. Si je croyois
que ce que vous appelez un péché fût réellement
un crime, je n' aurois pas l' audace, ni la
méchanceté de le commettre. Mais comment
oserois-je penser que Dieu soit irrité de
me voir procréer des enfants, quand il leur
donne un corps sain et robuste qu' il se plaît à
douer d' une ame immortelle ? Dieu juste et
bon, Dieu réparateur des maux et des injustices,
c' est à toi que j' en appelle ici de la
sentence de mes juges. Ne me venge point,
ne les punis pas ; mais daigne les éclairer et
les attendrir ! Si tu as donné à l' homme la
femme pour compagne sur cette terre hérissée

p263

de ronces, qu' il n' accable pas d' opprobre un
sexe qu' il a lui-même corrompu ; qu' il ne
seme pas la honte et la misere dans le plaisir où
tu as attaché la consolation de ses peines ; qu' il
ne soit pas ingrat et dénaturé jusqu' au sein du

bonheur et en livrant aux supplices les victimes de ses voluptés. Fais qu' il respecte dans ses desirs la pudeur qu' il honore ; ou qu' après l' avoir violée dans ses plaisirs, il la plaigne du moins au-lieu de l' outrager ; ou plutôt fais qu' il ne change point en crimes, des actions que toi-même a permises ou commandées, quand tu dis à sa race de croître et de se multiplier !

Voyez, messieurs, tous les célibataires qui dans la crainte des soins et des devoirs attachés au mariage, refusent de donner le jour à leur postérité. Combien leur crime est plus nuisible à la société que le mien ? Que la loi leur enjoigne donc de se marier, ou de payer une amende double de celle qu' on m' inflige. Que peuvent faire de jeunes filles que l' éducation empêche de solliciter les hommes au mariage ; à qui l' état ne donne point de maris, quand la nature et les hommes les pressent vivement de répondre aux premiers desirs que tout ne cesse de leur inspirer ? J' ai rempli malgré la fortune le devoir primitif de la création ; je n' ai pas craint, pour ne pas trahir la nature, de m' exposer au déshonneur injuste, aux châtiments honteux. J' ai mieux aimé tout souffrir que d' être parjure au vœu de la propagation, que d' étouffer mes enfants avant de les concevoir, ou après les avoir conçus. Je n' ai pu, je l' avoue, après avoir perdu ma virginité, garder

p264

le célibat dans une prostitution secrète et stérile ; et je demande encore la peine qui m' attend, plutôt que de cacher les fruits de la fécondité que le ciel a donnée à l' homme et à la femme comme sa première bénédiction. " ce discours produisit une révolution touchante dans tous les esprits. Polly Baker, c' étoit le nom de l' accusée, fut absoute d' une voix unanime. Le tribunal la dispensa du châtiment, et pour comble de triomphe un de ses juges l' épousa : tant la voix de la raison est au-dessus des prestiges de l' éloquence étudiée. Mais le préjugé public a repris son ascendant ; soit que le bien politique et social fasse taire souvent les cris de la nature isolée ; soit que dans le gouvernement anglois où la religion ne porte point au célibat, le commerce illicite des deux sexes trouve moins d' excuses que dans les états, où le clergé, la noblesse, le luxe, la misère, l' exemple

scandaleux de la cour et de l' église corrompent, surchargent, avilissent et déconseillent le mariage.

La nouvelle Angleterre a des ressources contre les mauvaises loix ; dans la constitution même de sa métropole, où le peuple législateur peut corriger aisément des abus qu' il ressent. Elle en a dans sa situation locale, qui laisse un vaste champ ouvert à l' industrie, à la multiplication.

Si elle fût bornée à cinquante milles de profondeur, par des forêts immenses, par les possessions des françois, par les excursions des sauvages ; elle n' a pas moins de trois cents mille de longueur sur le bord de la mer. Le Canada la borne au nord ; la nouvelle Yorck à l' ouest ;

p265

la nouvelle écosse et l' océan à l' est et au sud. Quoique placée au milieu de la zone tempérée, entre les quarante-un et les quarante-cinq degrés de latitude septentrionale, son climat n' est pas aussi doux que celui des provinces de l' Europe qui sont sous les mêmes parallèles. Elle a des hivers plus longs et plus froids, des étés plus courts et plus chauds. On y jouit d' un ciel communément serein, et les pluies y sont plus abondantes que durables. L' air y est devenu plus pur à mesure qu' on a facilité sa circulation en abattant les bois. Personne ne se plaint plus de ces vapeurs malignes qui dans les premiers temps emportèrent quelques habitants.

Le pays est partagé en quatre provinces qui dans l' origine n' avoient presque rien de commun.

La nécessité d' une défense armée contre les sauvages, les décida à former en 1643 une confédération où elles prirent le nom de *colonies unies* . En vertu de cette union deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué pour y décider des affaires de la nouvelle Angleterre suivant les directions de l' assemblée particuliere qu' ils représentoient. Cette association ne blessoit en rien le droit qu' avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté, sans avoir besoin, ni de la permission, ni de l' approbation de la métropole. Ces provinces bornoient toute leur soumission à reconnoître vaguement les rois d' Angleterre pour leurs souverains.

Une dépendance si foible déplut à Charles II.

La baye de Massachuset, qui étoit la plus riche et la plus peuplée des quatre provinces quoique

la moins étendue, se rendit coupable de quelque

p266

faute envers le gouvernement. Le roi saisit cette occasion en 1684, pour révoquer les privilèges de cette province. Elle fut sans chartre jusqu' à la révolution. On lui en accorda une alors, mais qui ne répondit, ni à ses prétentions, ni à ses espérances. La cour s' y réservoir le droit de nommer le gouverneur, tous les emplois militaires, les principales places de finance et de judicature. En maintenant le peuple dans son pouvoir législatif, on attribua la voix négative et le commandement des armes au chef de la colonie, ce qui lui assuroit une influence suffisante pour conserver dans son entier la prérogative de la métropole. Les provinces de Connecticut et de Rhode-Island, ayant prévenu le châtement par leur soumission, lorsqu' on dépouilloit Massachusset, resterent en possession de leur contrat primitif. Pour le nouvel Hamsphire, il fut toujours conduit à peu près sur la forme d' administration qu' on a imposée à Massachusset. Un même gouverneur régit toute la colonie ; mais avec les maximes qui conviennent à la constitution de chaque province.

Les dénombremens les plus exacts portent la population actuelle de la nouvelle Angleterre à trois cents cinquante-quatre mille ames. Elle est plus considérable au midi qu' au nord de la colonie, où le sol est moins fertile. Parmi tant d' habitants, il se trouve quelques riches propriétaires qui livrent leurs terres à des fermiers ou qui les font régir par des économes. Cependant on peut dire en général que le pays est occupé par des planteurs aisés qui conduisent eux-mêmes leur charrue. Leur héritage, qui n' est jamais

p267

chargé d' aucune redevance, se partage par portions égales entre leurs enfants dont plusieurs vendent ce qui leur revient, pour aller s' établir dans des cantons qui sont encore en friche. Ces franc-aleux, une égalité qu' on voit rarement ailleurs, la nature du gouvernement : tout se réunit pour donner au peuple un génie tout-à-fait républicain.

Aucun des fruits qui font les délices de nos tables, n' a dégénéré dans la nouvelle Angleterre. On prétend même que la pomme s' y est perfectionnée. Du moins elle s' y est extrêmement multipliée ; et le cidre y est devenu une boisson plus commune qu' en aucun lieu du monde. Toutes les racines, tous les légumes d' Europe y réussissent admirablement. Nos grains n' y ont point constamment le même succès. Le froment est sujet à se brouiller, l' orge à se dessécher, et l' avoine à donner plus de paille que de grain. Mais à leur défaut, le maïs qui se consomme ordinairement en bière, devient la ressource du peuple. De vastes et abondantes prairies sont couvertes de nombreux troupeaux. L' industrie, quoique beaucoup plus avancée dans cette colonie que dans les autres, n' y a pas fait, à beaucoup près, les mêmes progrès que la culture. On n' y voit que quatre ou cinq manufactures de quelque importance. La première qui s' y forma fut la construction des vaisseaux. Elle eut long-temps de la réputation. Les bâtiments qui sortoient de ce chantier étoient recherchés. On en trouvoit les matériaux moins poreux, moins sujets à se fendre que ceux des provinces plus méridionales. Leur nombre diminue sensiblement depuis 1730, parce que les bois de construction ont été peu ménagés

p268

et employés à d' autres usages. On a proposé d' en défendre la coupe des bords de la mer à dix milles dans les terres. Cette loi dont tout concouroit à démontrer la nécessité, n' a pas été reçue.

On ne sait pourquoi.

La manufacture des eaux-de-vie de sucre, s' est mieux soutenue que celle des vaisseaux. Elle dut son origine à la facilité qu' avoient les nouveaux anglois de tirer des Antilles une grande abondance de melasse. On les employa d' abord en nature à divers usages. Bientôt on apprit à les distiller. Réduites en rum elles servirent à l' approvisionnement des sauvages voisins, des pêcheurs de Terre-Neuve, des autres provinces septentrionales, des navigateurs même qui fréquentoient les côtes d' Afrique. L' imperfection où cet art est resté dans la colonie, n' en a pas fait tomber le produit ; parce qu' elle a toujours pu vendre ses eaux-de-vie à un prix extrêmement modique. La même raison a soutenu, a étendu la fabrique de chapeaux. Bornée au commencement par le

réglement de la métropole à la consommation intérieure de la colonie, elle est parvenue à franchir ces barrières. On en fait passer en fraude une assez grande quantité dans les établissements voisins.

La colonie ne vend pas des draps, mais elle en achète peu. La toison de ses moutons, aussi longue quoique moins fine que celle d'Angleterre, donne des étoffes dont le tissu grossier et serré convient singulièrement à des hommes modestes qui pour la plupart habitent les campagnes. Quelques presbytériens, chassés autrefois du nord de l'Irlande par l'oppression du gouvernement ou du clergé, allèrent apprendre aux nouveaux anglais à cultiver le chanvre et le lin, et

p269

à les mettre en oeuvre. Ces toiles sont devenues avec le temps une des plus grandes ressources de la colonie.

La métropole, dont les calculs politiques n'ont pas toujours mérité l'opinion qu'on avoit de ses lumières, n'a rien oublié pour traverser ces différentes manufactures. Elle ne voyoit pas que ceux de ses sujets qui défrichoient cette partie considérable du nouveau monde, étoient réduits à l'alternative d'abandonner un si bon pays, ou de se procurer eux-mêmes les choses d'un usage général, de nécessité première. Les colons n'auroient pas même réussi à se soutenir par ces seuls moyens, s'ils n'avoient eu l'adresse et le bonheur de s'ouvrir un grand nombre de canaux dans lesquels on va les suivre.

La première ressource qu'ils trouverent au dehors, ce fut la pêche. On l'a encouragée jusqu'à régler que toute famille qui déclareroit sous serment avoir vécu durant toute l'année deux jours par semaine de poisson salé, seroit déchargée d'une partie de son imposition. Le commerce invite les protestants à l'abstinence de la viande, comme la religion la prescrit aux catholiques. Le maquereau se pêche uniquement au printemps à l'embouchure du Pentagoet, rivière considérable qui se perd dans la baie française, à l'extrémité de la colonie. Au centre même de la côte, et près de Boston, la morue donne toujours en telle abondance que le cap Cod, malgré la stérilité de son terroir, est une des parties du pays les plus peuplées. Non contente de la pêche que la nouvelle Angleterre fait dans ses propres parages, elle envoie au grand banc, à Terre-Neuve,

à l' isle Royale environ deux cents bâtiments de trente-cinq à quarante tonneaux, qui font communément

p270

trois voyages durant la saison, et qui en rapportent au moins cent mille quintaux de morue. D' autres navires plus considérables expédiés des mêmes ports vont échanger des vivres contre la pêche des anglois qui sont fixés dans ces contrées stériles et glaciales. Tous ces produits en morue sont distribués ensuite au midi de l' Europe et de l' Amérique.

Ce n' est pas le seul objet que les isles Britanniques du nouveau monde tirent de la nouvelle Angleterre. Elle leur fournit des chevaux, des boeufs, des porcs, des viandes salées, du beurre, du suif, du fromage, des farines, du biscuit, du bled d' Inde, des pois, des fruits, du cidre, du lin, du chanvre, des bois de toutes les especes. Ces mêmes denrées passent la plupart dans les isles des autres nations, tantôt ouvertement, tantôt en contrebande, mais toujours en moindre quantité durant la paix que dans les temps de guerre. Honduras, Surinam, d' autres parties du continent américain, ouvrent de semblables débouchés à la nouvelle Angleterre.

Elle va chercher à Madere et aux Açores, du vin et des eaux-de-vie qu' elle paie avec du grain et des morues.

Les ports d' Italie, d' Espagne et de Portugal reçoivent annuellement soixante ou soixante-dix de ses bâtiments. Ils y arrivent chargés de morue, de bois de construction, de munitions navales, de bled, d' huile de poisson ; et plusieurs s' en retournent avec des huiles d' olive, du sel, du vin, de l' argent à la nouvelle Angleterre où ils déchargent clandestinement leurs cargaisons. C' est ainsi qu' ils éludent les droits qu' ils payeroient dans la Grande-Bretagne en y faisant leur

p271

retour, comme ils sont tenus par une loi. Les vaisseaux qui ne reprennent pas la route de leur premier port, sont achetés dans ceux où ils ont fait leur vente. Souvent, ils sont frétés indifféremment à tous les négociants et pour tous les marchés jusqu' à ce qu' on en trouve un prix

convenable.

La métropole reçoit de sa colonie des vergues et des mâtures pour la marine royale, des planches, de la potasse, de la poix, du goudron, de la térébenthine, quelques fourrures et même des grains dans ses années de disette. Ces cargaisons lui viennent sur des vaisseaux que ses propres négociants ont fait construire, ou qu'ils ont achetés des armateurs qui construisent par spéculation.

La nouvelle Angleterre, outre le commerce qu'elle fait de ses productions, s'est approprié une partie des denrées de l'Amérique, soit méridionale, soit septentrionale, en faisant passer par ses mains les matières des échanges de ces deux contrées. Aussi les nouveaux anglais sont-ils regardés comme les courtiers ou les hollandais de l'Amérique.

Malgré cette avidité si vive et si soutenue, la colonie n'a jamais atteint le niveau de ses affaires. Jamais elle n'a pu payer exactement ce que la Grande-Bretagne lui fournissoit, ou de son industrie, ou de l'industrie étrangère, ou des Indes orientales : objets de commerce qui s'élèvent chaque année à plus de quatre cents mille livres sterling. Ses dettes doivent augmenter ou ses consommations diminuer. Avec des liaisons presque illimitées dans les deux mondes, la nouvelle Angleterre décheoit sensiblement depuis vingt ans.

p272

Cependant sa navigation est assez animée, pour occuper habituellement six mille matelots. Indépendamment des petits bâtiments qui font la pêche ou le cabotage et qui sortent indifféremment de toutes les rades répandues en grand nombre sur les côtes, sa marine consiste en cinq cents navires qui forment quarante mille tonneaux de port. Tous ou presque tous prennent leur chargement à Boston, tous ou presque tous y font leur décharge.

Cette ville, la capitale de la nouvelle Angleterre, est située dans une péninsule de quatre milles de long au fond de la belle baie de Massachusset, qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'ouverture de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues, par quantité de rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, par une douzaine de petites îles la plupart fertiles et habitées. Ces digues, ces remparts naturels

ne laissent une libre entrée qu' à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique et très-étroit, fut élevée à la fin du siècle dernier, dans l' isle du Château, une citadelle régulière sous le nom de fort Guillaume. Elle a cent canons de quarante-deux livres de balle tellement disposés, qu' ils peuvent battre un vaisseau par l' avant et par l' arriere, avant qu' il se soit mis en état de lâcher sa bordée. à une lieue en avant est un fanal fort élevé, dont les signaux peuvent être aperçus de la forteresse, qui les répète pour la côte, tandis que Boston a les siens qui répandent en même-temps l' alarme dans l' intérieur des terres voisines. Hors les moments d' une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer

p273

à recevoir l' ennemi, dans l' attente de dix mille hommes de milice qu' elle peut rassembler en vingt-quatre heures. Quand même une flotte passeroit impunément sous l' artillerie du Château, elle trouveroit au nord et au sud de la place deux batteries qui commandent toute la baie, l' arrêteroient à coup sûr, et donneroient le temps à tous les bâtiments, à tous les magasins du commerce de se mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Boston est assez vaste, pour que six cents voiles y puissent mouiller sûrement et commodément. On y a construit un magnifique môle assez avancé, pour que les vaisseaux, sans le secours du moindre allège, déchargent dans les magasins qu' on a bâtis au nord. à l' extrémité du môle, on voit la ville disposée en forme de croissant autour du port. La liste des naissances et des morts, qui est devenue avec raison la règle unique des arithméticiens politiques, prouve que la place doit avoir plus de vingt-cinq mille habitants, anabaptistes, quakers, réfugiés françois, anglicans ou presbytériens. Le logement, les meubles, les vêtements, la nourriture, la conversation, les usages, les moeurs : tout y ressemble si fort à la vie qu' on mène à Londres, qu' il est difficile d' y trouver d' autre différence que celle qu' entraîne toujours l' excessive population des grandes capitales.

La nouvelle Angleterre, semblable à l' ancienne par tant de rapports, a dans son voisinage la nouvelle Yorck. Celle-ci resserrée à l' est par

cette principale colonie, et bornée à l'ouest par le nouveau Jersey, occupe un espace étroit de vingt milles sur le bord de la mer, s'élargit

p274

insensiblement, et s'enfonce dans le nord à plus de cent cinquante milles dans les terres. Cette contrée fut découverte en 1609 par Henri Hudson. Ce fameux navigateur, après avoir fait d'inutiles efforts sous les auspices de la compagnie hollandaise des Indes orientales, pour trouver dans le nord un passage à la mer de l'ouest, revira au sud le long du continent, dans l'espérance de dédommager par quelque utile découverte, la société qui l'avoit honoré de sa confiance. Il entra dans un fleuve considérable auquel il donna son nom ; et content d'avoir reconnu les terres et les habitants de ses bords, il remit à la voile pour Amsterdam d'où il étoit parti. Dans le système des européens qui comptent pour rien les peuples du nouveau monde, ce pays devoit appartenir aux hollandais. Un homme qui étoit à leur service l'avoit découvert. Il en avoit pris possession en leur nom, et il leur cédoit tous les droits qu'il pouvoit y avoir personnellement. Sa qualité d'anglois n'ôtoit rien à ces titres incontestables. On ne put donc qu'être étonné d'apprendre que Jacques Premier revendiquoit cette contrée, parce que Hudson étoit né son sujet ; comme si la patrie n'étoit pas le pays qui fait vivre. Aussi ce prince insista-t-il légèrement sur une prétention si peu fondée. La république, après quelques discussions, envoya dès 1610 jeter les fondements de la culture et du commerce dans une région qu'elle s'appropriâ sous le nom de nouvelle Belge. Tout y prospéroit. D'heureux commencements annonçoient de plus grands progrès, lorsque la colonie vit fondre sur elle en 1664 un orage auquel rien ne l'avoit préparée.

p275

L'Angleterre qui n'avoit point alors avec la Hollande ces liaisons intimes que l'ambition et les succès de Louis XIV cimenterent dans la suite entre les deux puissances, voyoit d'un oeil jaloux un petit état à peine formé dans son

voisinage, étendre dans tout l' univers les branches de sa prospérité. Elle frémissait en secret de ne pouvoir atteindre à l' égalité d' une puissance, qui ne devoit pas même lui disputer la supériorité. Ces rivaux de commerce et de navigation l' écrasoient par leur vigilance et leur économie dans les grands marchés du monde entier, et par-tout la réduisoient au rôle subalterne. Chaque effort qu' elle faisoit pour établir la concurrence, tournoit à son déshonneur ou à sa perte ; et le commerce universel se concentroit à vue d' oeil dans les marais de la république. La nation s' indigna des disgraces de ses négociants, et résolut de leur assurer par la force ce qu' ils ne pouvoient obtenir de leur industrie. Charles II, malgré sa nonchalance pour les affaires, malgré son goût effréné pour les plaisirs, adopta vivement un plan qui pouvoit faire tomber dans ses mains les richesses des contrées éloignées, avec l' empire maritime de l' Europe. Son frere plus actif, plus entreprenant que lui, l' affermit dans ces dispositions ; et d' un commun accord, ils firent attaquer les établissements, les vaisseaux hollandois, sans déclaration de guerre. Une flotte angloise se montra au mois d' août devant la nouvelle Belge. Elle portoit trois mille hommes de débarquement. Ces forces ôterent toute idée, comme tout espoir de résistance ; et la colonie entiere se soumit à la premiere sommation. Cette conquête fut assurée au vainqueur, par la paix de Breda ; mais il en fut

p276

dépouillé par la république en 1673, quand les intrigues de la France eurent brouillé ces deux puissances, qui pour leur intérêt n' auroient jamais dû l' être. Un second traité rendit encore les anglois maîtres de la nouvelle Belge, qui depuis resta sous leur empire avec le titre de nouvelle Yorck.

Elle avoit pris ce nom dès 1664, que le duc d' Yorck en avoit reçu la propriété du roi son frere. Dès qu' il l' eut recouvrée, il fit passer ce despotisme qui depuis le précipita du trône. Ses lieutenants qui tenoient de ses mains tous les pouvoirs ensemble, non contents d' y exercer l' autorité publique, s' étoient constitués arbitres de toutes les causes civiles. Le pays étoit alors habité par des hollandois qui avoient préféré leurs plantations à leur patrie, par des colons sortis de la nouvelle Angleterre. Accoutumés à

la liberté, ces peuples ne devoient pas souffrir long-temps une administration absolue, arbitraire. On ne pouvoit que prévoir un soulèvement ou une émigration, lorsque la colonie fut invitée en 1683 à choisir ses représentants pour régler son administration. Le temps amena d' autres changements ; mais ce ne fut qu' en 1691 que fut arrêté un plan de gouvernement dont on ne s' est pas écarté depuis. à sa tête est un chef nommé par la couronne. Elle lui donne douze conseillers, sans le consentement desquels il ne peut signer aucun acte. Vingt-sept députés choisis par les habitants, représentent la commune. Tous les pouvoirs sont concentrés dans l' assemblée, composée de ces différents membres. Au commencement sa durée fut illimitée. On la fixa depuis à trois ans. Elle l' est aujourd' hui à sept, comme celle du parlement

p277

d' Angleterre, dont elle a suivi les révolutions. Appuyée sur une base de gouvernement si solide, si convenable à la liberté qui fait tout prospérer, la colonie se livra sans inquiétude à tous les travaux où elle étoit encouragée par sa situation. Un climat plus doux que celui de la nouvelle Angleterre, un sol beaucoup plus favorable à la culture du grain, aussi propre à toutes les autres denrées, lui donnerent une concurrence rapide et vive avec un établissement qui l' avoit devancée dans toutes les productions, dans tous les marchés. Si elle ne l' égaloit pas dans les manufactures, ce désavantage étoit compensé par la supériorité d' un commerce en pelleteries vingt fois plus considérable. Ces moyens de prospérité, soutenus d' une grande tolérance religieuse, ont élevé sa population à cent mille habitants, dont dix-huit mille en état de porter les armes forment une milice nationale. Cette colonie auroit encore fleuri davantage, sans le fanatisme de deux gouverneurs, sans les vexations de quelques autres, sans les concessions immenses faites à des particuliers trop accrédités. Mais ces inconvénients sont passagers dans le gouvernement anglois. Les uns ont cessé, et les autres diminuent. Ainsi la province pourra voir un jour doubler ses productions, si les deux tiers de son territoire qui sont encore en friche, doivent rendre autant que le tiers déjà cultivé. Il n' est pas donné de prévoir quelle influence auront ces richesses sur l' esprit et le sort

des habitants. Mais on peut dire qu' ils n' ont pas abusé jusqu' ici de celles qu' ils ont acquises. Les hollandois, premiers fondateurs de cette

p278

colonie, y établirent cet esprit d' ordre et d' économie qui caractérise leur nation. Comme ils formerent toujours le gros des habitants, même après le changement de domination, l' exemple de leurs bonnes moeurs fit l' esprit général des nouveaux colons que la conquête leur associa. Les allemands poussés en Amérique par la persécution qui les chassoit du Palatinat ou des autres provinces de l' empire, se trouverent montés par la nature à ce ton simple et modeste ; et les françois ou les anglois que l' habitude n' avoit pas accoutumés à tant de frugalité, se conformerent ou par sagesse ou par émulation à cette maniere de vivre moins coûteuse et plus aisée que les modes et les airs du luxe et du faste. Qu' est-il arrivé delà ? Que les colons n' ont pas contracté de dettes envers la métropole ; qu' ils ont conservé une entiere liberté dans leurs ventes et dans leurs achats, et qu' ils ont toujours donné à leurs affaires la direction qui leur étoit la plus avantageuse. Si leurs représentants avoient porté les mêmes principes dans l' administration, le revenu annuel de quarante-cinq mille livres sterlings qu' avoit la province avant 1755, et qui a dû augmenter depuis, auroit suffi à toutes les dépenses publiques. On ne l' auroit pas jetté dans des engagements dont elle ressent déjà le fardeau ou la surcharge.

Toutes les plantations de la colonie animent et décorent les bords de la riviere D' Hudson. Ce fleuve est navigable jour et nuit dans toutes les saisons. On peut le remonter, on peut le descendre par la marée qui va jusqu' à cent soixante mille dans les terres. C' est sur ce magnifique canal qu' on embarque dans des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, tout ce qui

p279

doit arriver au marché général. Cet entrepôt, voisin de l' océan, est propre par sa situation à recevoir, à déboucher toutes les denrées de la province, toutes celles de l' isle Longue qui n' est

séparée du continent que par un canal étroit. Cette isle, qui tire son nom de sa figure, a cent vingt milles de long sur douze de large. Elle étoit autrefois singulièrement connue par le nombre de baleines et de veaux-marins qu' on y prenoit. Mais soit que la pêche ait épuisé ou chassé ces races qui cherchent les mers tranquilles et les côtes désertes, elles ont disparu. Une autre industrie a rempli ce vuide. L' excellence des pâturages a fait multiplier les bestiaux, sur-tout les chevaux, sans qu' on ait pour cela négligé aucune espece de culture. Le produit de ces richesses coule au grand entrepôt. Il s' y trouve grossi par des productions qui viennent de plus loin. Quelques plages de la nouvelle Angleterre, du nouveau Jersey, gagnent à verser leurs denrées dans ce magasin.

Ce marché général est une ville importante aujourd' hui désignée comme la colonie entiere sous le titre de la nouvelle Yorck. Elle fut autrefois bâtie par les hollandois sous le nom de nouvelle Amsterdam dans l' isle de Manahatan longue de quatorze lieues sur une largeur médiocre. Sa population étoit en 1756 de dix mille quatre cents soixante-huit blancs, et de deux mille deux cents soixante-quinze noirs. Peut-être n' est-il point de ville où l' on respire un air plus sain, où l' on apperçoive une aisance plus universelle et mieux repartie. Ses édifices publics, ses maisons particulieres ont de la solidité, de la commodité. Mais si cette cité se voyoit vigoureusement attaquée, à peine tiendroit-elle vingt-quatre heures, avec le mauvais fort et les retranchements

p280

de pierre qui défendent la rade et la ville. La nouvelle Yorck placée à deux milles de l' embouchure de la riviere D' Hudson, n' a proprement ni port, ni bassin, mais elle n' en a pas besoin. Sa rade lui suffit. C' est delà qu' on expédie tous les ans deux cents quatre-vingt ou trois cents navires pour les différents parages de l' Amérique ou de l' Europe. L' Angleterre n' en reçoit que le plus petit nombre ; mais ce sont les plus riches, parce qu' ils sont chargés de castor et de fourrures. Comment est-ce que la colonie se procure ces pelleteries ? On va le voir.

Dès que les hollandois eurent élevé la nouvelle Amsterdam dans une position favorable pour communiquer avec l' Europe, ils chercherent

les moyens d' y former un commerce. On ne demandoit alors que des fourrures à l' Amérique septentrionale. Les sauvages voisins de la ville en fournissoient peu, n' en offroient que de médiocres. Il falloit pousser au nord, pour en avoir une plus grande quantité et de meilleures. On forma le projet d' un établissement sur les bords du fleuve Hudson à cent cinquante milles de la capitale ; et les circonstances se trouverent favorables pour obtenir le consentement des iroquois de qui dépendoit le territoire sur lequel on avoit jetté les yeux. Cette brave nation se trouvoit alors engagée dans une guerre opiniâtre avec les françois arrivés depuis peu dans le Canada. On lui offroit des armes semblables à celles de l' ennemi qu' elle avoit à combattre. Elle permit à ce prix de bâtir le fort D' Orange, qui fut appellé depuis Albani. Jamais il n' y eut d' hostilité, jamais de démêlé entre

p281

les iroquois et les hollandois. Avec de la poudre, du plomb, des fusils que ceux-ci donnerent en échange des pelleteries, ils parvinrent à attirer sans concurrence la chasse entiere des cinq cantons, le butin même que les guerriers iroquois faisoient dans leurs expéditions. Les anglois, en s' emparant de la colonie, conserverent l' union avec les sauvages ; mais ils ne songerent sérieusement à étendre la traite des pelleteries qu' ils avoient trouvé établie, que lorsque la révocation de l' édit de Nantes eut fait passer chez eux en 1685, l' art de fabriquer les chapeaux de castor. Leurs efforts même furent long-temps impuissants. Deux obstacles s' opposoient principalement à leurs progrès. Les françois tiroient d' Albani même des couvertures, de grosses étoffes de laine, des ouvrages de fer et de cuivre, des armes même et des munitions qu' ils vendoient aux sauvages, avec d' autant plus d' avantage qu' ils avoient acheté ces marchandises à un tiers de moins par cette voie que par toute autre. D' ailleurs les nations américaines, qui étoient séparées de la nouvelle Yorck par le pays des iroquois où l' on craignoit de s' engager, ne pouvoient gueres traiter qu' avec les françois. Burnet qui gouvernoit la colonie angloise en 1720 fut le premier qui connut le mal ou qui osât l' attaquer dans sa source. Il fit défendre par l' assemblée générale toute communication entre

Albani et le Canada ; il amena les iroquois à consentir qu' il élevât et qu' il fortifiât à ses fraix le comptoir d' Oswego sur le lac Ontario, dans un endroit où passaient la plupart des nations en allant à Montréal. Après ces deux opérations,

p282

le castor et les autres fourrures furent à peu près partagés entre les anglois et les françois. La perte du Canada ne put que grossir la part de la nouvelle Yorck, mieux située pour le commerce que le pays qui le lui disputoit.

Si la colonie angloise a gagné par l' acquisition du Canada, elle ne paroît pas avoir perdu par la séparation du nouveau Jersey qui fut autrefois attaché à la nouvelle Belge, sous le nom de nouvelle Suede.

Les suédois furent en effet les premiers européens qui s' établirent dans cette contrée vers l' an 1639. Mais l' abandon où les laissoit leur patrie, trop foible pour étendre ses bras si loin, les réduisit au bout de seize ans à se donner eux-mêmes aux hollandois qui réunirent cette acquisition à la nouvelle Belge. Le duc d' Yorck l' en détacha, quand il reçut l' investiture de ces deux provinces ; et partagea la moins considérable entre deux de ses favoris, sous le nom du nouveau Jersey.

Carteret et Berkeley qui possédoient, le premier la partie de l' est, et le second la partie de l' ouest, n' avoient sollicité ce vaste territoire que pour le vendre. Des hommes à spéculation leur en acheterent à vil prix de grandes portions qu' ils revendirent en détail. Au milieu de toutes ces sous-divisions, la colonie resta partagée en deux provinces séparément gouvernées par les héritiers des premiers propriétaires. Les difficultés qu' éprouvoit leur administration, les dégoûterent de cette espece de souveraineté qui ne convenoit gueres à des sujets. Ils remirent en 1702 leur chartre à la couronne. Depuis cette époque les deux provinces n' en ont fait qu' une, qui comme

p283

la plupart des autres colonies angloises est dirigée par un gouverneur, un conseil, une assemblée générale.

Le nouveau Jersey, situé entre les trente-neuf et quarante degrés de latitude septentrionale, a pour limites, la nouvelle Yorck à l'est et la Pensilvanie à l'ouest ; au nord des terres inconnues ; au sud-est l'océan qui baigne ses côtes dans une étendue de cent vingt milles.

Avant la dernière révolution on ne voyoit dans un pays si vaste que seize mille habitants. C'étoient les descendants des suédois, des hollandais ses premiers cultivateurs. Quelques quakers, quelques anglicans, un plus grand nombre de presbytériens écossais s'étoient joints à ces colons de deux nations. Les vices du gouvernement arrêtoient les progrès, causoient l'indigence de cette foible population. L'époque de la liberté sembloit devoir être pour cette colonie, l'époque de la prospérité ; mais presque tous les européens qui cherchoient un asyle ou la fortune dans le nouveau monde, préférant la Pensilvanie et la Caroline, où la douceur du climat et la fertilité du sol les attiroient puissamment, le nouveau Jersey ne put se rétablir de sa langueur primitive. Encore aujourd'hui, l'on n'y compte pas plus de quarante mille blancs réunis dans quelques bourgades ou dispersés dans des habitations, avec vingt mille noirs.

La pauvreté de cette province, ne lui permettant pas dans les commencements d'ouvrir un commerce direct avec les marchés étrangers ou éloignés, elle prit l'habitude de vendre ses denrées à Philadelphie, et plus encore à la nouvelle Yorck, où elles arrivoient par des rivières d'une navigation facile. C'est la route que prennent

p284

encore la plupart de ces productions. Les deux villes lui donnent en échange quelques marchandises de la métropole. Loin de pouvoir se procurer des objets de luxe, elle ne peut même acheter tous ceux de premier besoin ; et se voit obligée à fabriquer elle-même la plus grande partie de ses vêtements.

Aussi n'entre-t-il que peu de métaux dans la colonie. Elle est réduite au papier monnaie qui n'en est que le signe précaire. La masse de ses billets ne monte qu'à soixante mille livres sterlings. Comme ils ont un cours égal dans la Pensilvanie et dans la nouvelle Yorck qui ne reçoivent pas du papier l'une de l'autre, ils ont une prime de faveur sur les billets de ces deux colonies, en servant à tous les paiements que

celles-ci font entr' elles.

Mais un si léger avantage ne donnera jamais de l' importance au nouveau Jersey. C' est de son sein, c' est du défrichement de ses déserts immenses qu' il doit tirer sa vigueur et sa prospérité. Il ne se relèvera point de sa langueur, tant qu' il aura besoin d' agents intermédiaires. La colonie en est persuadée ; et toute son ambition se borne maintenant à agir par elle-même. Elle a déjà fait quelques efforts heureux. Dès l' an 1751 elle expédia de ses propres fonds trente-huit bâtiments pour l' Europe, ou pour les isles méridionales de l' Amérique. Ces vaisseaux portoient cent soixante-huit mille quintaux de biscuit, six mille quatre cents vingt-quatre barils de farine, dix-sept mille neuf cents quarante-un boisseaux de bled, trois cents quatorze barils de boeuf et de porc salés, quatorze cents quintaux de chanvre, une assez grande quantité de jambons, de beurre, de biere, de graine de lin, de fer en barre et de bois

p285

de charpente. On présume que ces expéditions directes peuvent avoir augmenté d' un tiers. Ce commencement de richesses doit inspirer de l' émulation, de l' industrie, des espérances, des projets, des entreprises à une colonie qui jusqu' à présent n' a pu soutenir dans le commerce le rang et le rôle où l' appelloit sa situation. S' il est des états pauvres et foibles qui tirent leur subsistance et leur soutien du voisinage des états riches et brillants ; il en est bien plus encore qui sont écrasés, affoiblis par ce même voisinage. Tel a peut-être été le sort du nouveau Jersey. C' est ce qu' on va voir dans l' histoire de la Pensilvanie, qui serrant de trop près cette colonie, l' a jusqu' ici tantôt étouffée de son ombre, tantôt offusquée de son éclat.

LIVRE 18

p286

Le luthéranisme, qui devoit changer la face de l' Europe, ou par lui-même, ou par l' exemple qu' il donnoit de la réforme, avoit

mis les esprits dans une fermentation extraordinaire, lorsqu' on vit sortir de son sein orageux une religion nouvelle qui paroissoit bien plus une révolte conduite par le fanatisme qu' une secte réglée qui se gouverne par des principes. La plupart des novateurs suivent un système lié, des dogmes établis, et ne combattent d' abord que pour les défendre, lorsque la persécution les irrite

p287

et les révolte jusqu' à leur mettre les armes à la main. Les anabaptistes, comme s' ils n' avoient cherché dans la bible qu' un cri de guerre, leverent l' étendard de la rébellion, avant d' être convenus d' un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette secte avoient bien enseigné qu' il étoit inutile et ridicule d' administrer le baptême aux enfants, ainsi qu' on le pensoit dans la primitive église ; mais ils n' avoient pas encore une seule fois mis en pratique ce seul article de créance qui servoit de prétexte à leur séparation. L' esprit de sédition suspendoit chez eux les soins qu' ils devoient aux dogmes schismatiques sur lesquels ils fondonoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l' église et de l' état, c' étoit leur loi, c' étoit leur foi. S' enrôler dans les armées du seigneur, s' inscrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédéon, ils n' avoient pas d' autre devise, d' autre distinction dans leur origine. Ce ne fut qu' après avoir porté le fer et le feu dans une grande partie de l' Allemagne, que les anabaptistes songerent à donner quelque fondement, et quelque suite à leur créance, à marquer leur confédération par un signe visible qui l' unit et la cimentât. Ligués d' abord par inspiration pour former un corps d' armée, ils se liguèrent en 1525 pour composer un corps de religion. Dans ce symbole mêlé d' intolérance et de douceur, comme l' église anabaptiste est la seule où l' on enseigne la pure parole de Dieu, elle ne doit et ne peut communiquer avec une autre église. L' esprit du seigneur soufflant où il lui plaît, le pouvoir de la prédication n' est pas borné à un

p288

seul ordre de fideles ; mais il s' étend à tous, et tous peuvent prophétiser.

Toute secte où l' on n' a pas gardé la communauté des biens qui faisoit l' ame et l' union des premiers chrétiens, est une assemblée impure, une race dégénérée.

Les magistrats sont inutiles dans une société de véritables fideles ; un chrétien n' en a pas besoin, un chrétien ne doit pas l' être.

Il n' est pas permis à des chrétiens de prendre les armes pour se défendre ; à plus forte raison ne peuvent-ils pas s' enrôler au hasard pour la guerre.

Ainsi que les procès, les serments en justice sont défendus à des disciples du Christ qui leur a dicté pour toute réponse devant les juges, *oui, oui ; non, non* .

Le baptême des enfants est une invention du diable et des papes. La validité du baptême dépend du consentement volontaire des adultes qui peuvent seuls le recevoir avec la connoissance de l' engagement qu' ils prennent.

Tel fut dans son origine le système religieux et charitable des anabaptistes fougueux et rebelles.

Tel il est encore aujourd' hui parmi ses rigides observateurs. Une doctrine qui avoit pour base la communauté des biens et l' égalité des conditions, ne pouvoit gueres trouver de partisans que dans le peuple. Les paysans l' adopterent avec d' autant plus d' enthousiasme et de fureur, que le joug dont il les délivroit étoit plus insupportable. Condamnés la plupart à l' esclavage de la glebe, ils prirent de tous côtés les armes pour accréditer une doctrine qui de serfs les rendoit égaux aux seigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la société, qui est l' obéissance

p289

au magistrat, réunit contr' eux toutes les autres sectes qui ne pouvoient subsister sans subordination. Ils succomberent sous tant d' ennemis, après avoir fait une résistance plus opiniâtre qu' on ne devoit le croire. Leur communion, quoique répandue dans tout l' empire et dans une partie du nord, ne fut nulle part dominante, parce qu' elle avoit été par-tout combattue et dispersée. à peine étoit-elle tolérée dans les contrées, où l' on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun état, elle ne put former une église autorisée par la législation civile. Ce fut ce qui

l' affoiblit, et de l' obscurité la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d' avoir contribué peut-être à la naissance des quakers. Cette secte humaine et pacifique s' éleva en Angleterre, parmi les troubles de la guerre sanglante qui vit un roi traîné sur l' échafaud par ses propres sujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obscure. Un tour d' esprit singulier qui le portoit à la contemplation religieuse, le dégoûta d' une profession mécanique, et lui fit quitter son atelier. Pour se détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaison avec sa famille ; et de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s' égaroit dans les bois, sans autre compagnie, sans autre amusement que sa bible. Avec le temps même, il parvint à se passer de ce livre, quand il crut y avoir assez puisé l' inspiration des prophètes et des apôtres. C' est alors qu' il chercha des prosélytes. Il ne lui fut pas difficile d' en trouver dans un temps et dans un pays, où les délires de la religion tournoient toutes les têtes, embrasoient tous les

p290

coeurs. Bientôt il se vit suivi d' une foule de disciples qui par la bizarrerie de leurs idées sur des objets incompréhensibles, ne pouvoient qu' étonner et fasciner les esprits sensibles au merveilleux. La simplicité de leur vêtement, fut ce qui frappa d' abord tous les yeux. Sans galons, sans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu' ils appelloient ornement ou superfluité. Point de plis dans leurs habits ; pas même un bouton au chapeau, parce qu' il n' est pas toujours nécessaire. Ce mépris singulier pour les modes, les avertissoit d' être plus vertueux que les autres hommes, dont ils se distinguoient par des dehors modestes. Toutes les déférences extérieures que l' orgueil et la tyrannie imposèrent à la foiblesse, devinrent odieuses aux quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni serviteurs. Ils évitoient jusqu' à ces usages de civilité, qui tirent leur origine de la crainte. Ils n' accordoient à personne aucun titre de distinction et d' honneur. L' *excellence* et l' *éminence* , ne convenoient pas, disoient-ils, à des vers de terre. Le nom d' *ami* ne devoit se refuser à personne entre des

citoyens et des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule et cérémonieuse. Se découvrir la tête en saluant, étoit manquer à soi pour honorer les autres. Le magistrat même ne pouvoit leur extorquer aucun signe extérieur de considération. Revenus à l' ancienne majesté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois. L' austérité de leur morale ennoblissoit la singularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroissoit un crime ; si c' étoit pour attaquer, on péchoit contre l' humanité ; si c' étoit

p291

pour se défendre, on péchoit contre le christianisme. Leur évangile étoit la paix universelle. Donnoit-on un soufflet à un quaker, il présentoit l' autre joue : lui demandoit-on son justaucorps, il offroit de plus sa veste. Jamais ces hommes justes n' exigeoient pour leur salaire, que le prix légitime dont ils ne vouloient point se relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur sembloit une prostitution du nom de l' être saint, pour de misérables débats entre des êtres vils et mortels. Le mépris qu' ils avoient pour les vains dehors de la politesse dans la vie civile, se changeoit en aversion pour les cérémonies du culte dans le rit ecclésiastique. Les temples n' étoient à leurs yeux que des boutiques de charlatanerie ; le repos du dimanche qu' une oisiveté nuisible ; la cène et le baptême que des imitations ridicules. Aussi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l' esprit-saint une illumination, un caractere bien supérieur au sacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui se sentoit éclairé du ciel, se levoit, et révéloit ses inspirations. Les femmes même étoient souvent douées de ce don de la parole, qu' elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plusieurs de ces freres en Dieu parloient en même-temps ; mais plus souvent regnoit un profond silence dans toute l' assemblée. L' enthousiasme qui naissoit également et de ces méditations et de ces discours, irrita dans ces sectaires la sensibilité du genre nerveux, au point de leur occasionner des convulsions. C' est pour cela qu' on les appella *quakers* , qui signifie en anglois *trembleurs* . C' étoit assez de ridiculiser leur manie, pour les en guérir à la longue ;

mais on la rendit contagieuse par la persécution. Tandis que toutes les autres sectes nouvelles étoient encouragées, on poursuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute espece. L' hôpital des foux, la prison, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime et la folie étoient de vouloir être raisonnables et vertueux à l' excès. Leur magnanimité dans les souffrances excita d' abord la pitié, puis l' admiration. Cromwel même, après avoir été l' un de leurs plus ardents persécuteurs, parce qu' ils se glissoient dans les camps pour dégoûter les soldats d' une profession sanguinaire et destructive, Cromwel leur donna des marques publiques de son estime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans son parti, pour lui concilier plus de respect et de considération ; mais on éluda, ou l' on rejetta ses invitations ; et depuis il avoua que c' étoit l' unique religion où il n' avoit pu rien gagner avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l' éclat à cette secte, le seul qui mérita d' occuper la postérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d' un amiral de ce nom assez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur et des deux Stuarts qui tinrent après lui, mais d' une main moins assurée, les rênes du gouvernement. Cet habile marin, plus souple et plus insinuant qu' on ne l' est dans sa profession, avoit fait des avances considérables dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des temps n' avoit gueres permis qu' on le remboursât durant sa vie. Après sa mort, l' état des affaires n' étant pas devenu meilleur, on fit à son fils la proposition de lui donner, au-lieu d' argent, un territoire immense dans le continent de l' Amérique. C' étoit un pays

qui, quoiqu' entouré de colonies anglaises et même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La passion de l' humanité lui fit accepter avec joie cette sorte de patrimoine qu' on lui cédoit presque en souveraineté héréditaire. Il résolut d' en faire l' asyle des malheureux, et le séjour de la vertu. Avec ce généreux dessein, il partit vers la fin de l' an 1681 pour son domaine, qui fut appelé dès-lors Pensilvanie. Tous les quakers que le clergé persécutoit, parce qu' ils

refusèrent de payer la dîme et les autres taxes imposées par l'avarice et l'imposture ecclésiastiques, demandèrent à le suivre. Mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en emmener d'abord que deux mille.

Son arrivée au nouveau monde fut signalée par un acte d'équité qui fit aimer sa personne et chérir ses principes. Peu satisfait du droit que lui donnoit sur son établissement la cession du ministère britannique, il résolut d'acheter des naturels du pays, le vaste territoire qu'il se proposoit de peupler. On ne sait point le prix qu'y mirent les sauvages ; mais quoiqu'on les accuse de stupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de justice et de modération que les européens n'avoient pas même imaginé jusqu'alors. Il légittima sa possession autant qu'il dépendoit de ses moyens. Enfin il ajouta par l'usage qu'il en fit ce qui pouvoit manquer à la sanction du droit qu'il y acquéroit. Les américains prirent pour sa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voisinage, sans consulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit

p294

entre les deux peuples une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle resserra de plus en plus les liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas se borner aux sauvages. Elle s'étendit sur tous ceux qui viendroient habiter son empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la sienne sur les deux pivots de la splendeur des états et de la félicité des citoyens ; la propriété, la liberté. C'est ici qu'il faut se dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne, et sur-tout l'histoire de l'établissement des européens au nouveau monde. Jusqu'ici ces barbares n'ont su qu'y dépeupler avant que de posséder, qu'y ravager avant de cultiver. Il est temps de voir les germes de la raison, du bonheur et de l'humanité semés dans la ruine et la dévastation d'un hémisphère où fume encore le sang de tous ces peuples policés ou sauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour

fondement de la société. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un dieu, participât au droit de cité ; que tout homme qui l'adoreroit sous le nom de chrétien, participât à l'autorité. Mais laissant à chacun la liberté d'invoquer cet être à sa manière, il n'admit point d'église dominante en Pensilvanie, point de contribution forcée pour la construction d'un temple, point de présence aux exercices religieux qui ne fût volontaire.

Penn, jaloux de l'immortalité de son nom, transmit à sa famille le droit de nommer un gouverneur à sa colonie, mais ne donna point à ce chef d'autorité sans le concours des députés

p295

du peuple. Tous les propriétaires des terres qui avoient intérêt à la loi, comme à la chose que la loi régit, devoient être électeurs et pouvoient être élus. Les loix seroient faites à la pluralité des suffrages ; mais il falloit les deux tiers des voix pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui seroient allés chercher la paix au-delà des mers ?

C'est ainsi que pensoit l'incomparable Penn. Il céda pour vingt livres sterlings, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour sa femme, pour chacun de ses enfants au-dessus de seize ans, pour chacun de ses serviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle et perpétuelle d'un denier anglois par acre. Le législateur assura pour l'avenir à tout homme qui deviendroit majeur cinquante acres, sous l'unique redevance de deux schelings.

Pour assurer à jamais ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conservatrices des biens. Mais ce n'est plus protéger les terres, que de faire acheter la justice à ceux qui les possèdent ; car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de son bien pour être sûr du reste ; et la justice à la longue épuise le suc de la terre qu'elle devoit conserver, ou le sang du propriétaire qu'elle devoit protéger. De peur qu'il n'y eût des gens intéressés à provoquer, à prolonger les procès, il fut sévèrement défendu à tous ceux qui devoient prêter leur ministère, d'exiger et d'accepter aucun salaire pour leurs

bons offices. De plus chaque canton fut obligé

p296

de nommer trois arbitres ou pacificateurs qui devoient tâcher de concilier les différens à l' amiable, avant qu' on pût les porter devant une cour de justice.

L' attention à prévenir les procès, naissoit d' un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d' avoir des vices à punir, allèrent au devant de leur source, l' indigence et l' oisiveté. On statua que tout enfant au-dessous de douze ans, quelle que fut sa condition, seroit obligé d' apprendre une profession. Ce règlement assuroit la subsistance au pauvre, et préparoit une ressource au riche contre les revers de fortune. En même-temps elle mettoit entre les hommes plus d' égalité, en les rappelant à leur commune destination qui est le travail, soit des mains ou de l' esprit.

Ces premieres institutions devoient par elles-mêmes amener une excellente législation. Celle-ci se montra singulièrement dans la prospérité rapide et soutenue de la Pensilvanie. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet et passionné, devint un spectacle pour l' univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses moeurs ; et les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliser et renouvellement les temps héroïques de l' antiquité que les moeurs et les loix de l' Europe leur avoient fait prendre pour une fable. Elles crurent enfin qu' un peuple pouvoit être heureux, sans maîtres et sans prêtres. La Pensilvanie dément l' imposture et la flatterie qui disent impudemment dans les cours et dans

p297

les temples, que l' homme a besoin de dieux et de rois. Ce sont des dieux cruels qui ont besoin de rois qui leur ressemblent, pour se faire adorer. Ce sont des rois méchants qui ont besoin de dieux tyrans, pour se faire respecter. Mais l' homme juste, l' homme libre ne demande que

ses égaux pour être heureux. Voyez regner la paix et le bonheur avec la justice et la liberté chez ce peuple de frères que la mer nous dérobe. La Pensilvanie est gardée à l'est par l'océan ; au nord par la nouvelle York et le nouveau Jersey ; au sud par la Virginie et le Maryland ; à l'ouest par des terres qu'occupent les sauvages ; de tous côtés par des amis, et dans son sein par la vertu de ses habitants. Ses côtes fort resserrées, s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt mille. Sa profondeur qui n'a d'autres limites que celle de sa population et de sa culture, embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue.

Le ciel de la colonie est pur et serein. Le climat très-sain par lui-même, s'est encore amélioré par les défrichements. Les eaux limpides et salubres y coulent toujours sur un fond de roc ou de sable. Les saisons y temperent l'année par une variété marquée. L'hiver qui commence avec le mois de janvier, n'expire qu'à la fin de mars. Rarement accompagné de brouillards et de nuages, le froid y est constamment modéré ; mais quelquefois assez vif pour glacer en une nuit les plus grandes rivières. Cette révolution aussi courte que subite, est l'ouvrage du vent de nord-ouest qui souffle des montagnes et des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légère qui s'accroît

p298

par degrés jusqu'à la fin de juin. Les ardeurs de la canicule seroient violentes, sans le vent de sud-ouest qui les rafraîchit ; mais ce secours assez constant est acheté par des ouragans qui vont jusqu'à déraciner les plus gros arbres, jusqu'à renverser des forêts entières ; sur-tout dans le voisinage des côtes de la mer, où ce vent tient son empire, exerce ses ravages. Les trois mois ordinaires de l'automne n'ont d'autre désagrément que d'être trop pluvieux.

Quoique le pays soit inégal, il n'en est pas moins fertile. Le sol est tantôt un sable jaune et noir ; tantôt du gravier, tantôt une cendre grisâtre sur un fond pierreux ; le plus souvent une terre grasse, sur-tout entre les ruisseaux qui la coupant dans tous les sens, y versent encore plus de fécondité que ne feroient des rivières navigables.

Quand les européens aborderent dans cette

contrée, ils n' y virent d' abord que des bois de construction et des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu-à-peu les terres qu' ils avoient remuées, de troupeaux innombrables, de fruits très-variés, de plantations de lin et de chanvre, de plusieurs sortes de légumes, de toute espece de grains, mais singulièrement de seigle et de maïs qu' une heureuse expérience découvrit propres au climat. On a poussé les défrichements avec tant de vigueur et de succès, que l' acre de terre qui dans l' origine avoit si peu de valeur, se vend aujourd' hui même à une très-grande distance de la mer, douze livres sterlings avec quatre schelings de cens, et qu' on l' afferme au moins vingt schelings dans le voisinage de la capitale. D' où naît cette étonnante prospérité ? De la

p299

liberté, de la tolérance qui ont attiré dans ce pays des suédois, des hollandais, des françois industrieux, et sur-tout de laborieux allemands. Elle est l' ouvrage des quakers, des anabaptistes, des anglicans, des méthodistes, des presbytériens, des moraves, des luthériens et des catholiques. Entre de si nombreuses sectes, on distingue celle des *dumplers* . Son fondateur fut un allemand qui dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable à cinquante milles de Philadelphie pour se livrer à la contemplation. La curiosité attira dans sa retraite plusieurs de ses compatriotes. Le spectacle de ses moeurs simples, pieuses et tranquilles, les fixa près de lui. Tous ensemble, ils formerent une peuplade qu' ils appellerent l' Euphrate, par allusion aux hébreux qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, est entourée de pommiers et de mûriers, arbres utiles et agréables, plantés en allées de promenade. Au centre est un verger très-étendu. Entre ce verger et ces allées sont des maisons de bois à trois étages, où chaque dumpler isolé peut, sans être distrait, vaquer à ses méditations. Ces contemplatifs ne sont au plus que cinq cents. Leur territoire n' a pas plus de deux cents cinquante acres d' étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte de forêts, marquent ses limites.

Les hommes et les femmes habitent des quartiers séparés. Ils ne se voient que dans les temples ;

ils ne s'assemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la prière et le sommeil partagent leur vie. Deux fois le jour et

p300

deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les quakers et les méthodistes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils se croient inspirés. L'humilité, la tempérance, la chasteté, les autres vertus chrétiennes, sont les sujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs assemblées. Jamais ils ne violent le repos du sabbat, si cher à tous les hommes oisifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer et le paradis, mais rejettent avec raison l'éternité des peines. La doctrine du péché originel, est pour eux un blasphème impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme, leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux oeuvres volontaires, ils n'administrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croient cependant si nécessaire au salut, qu'ils s'imaginent que dans l'autre monde, les âmes des chrétiens sont occupées à convertir celles des hommes qui ne sont pas morts sous la loi de l'évangile. Ces pieux enthousiastes veulent absoudre Dieu de toutes les cruautés et les injustices dont tant d'autres dévots ont chargé son image.

Encore plus désintéressés que les quakers, ils ne se permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, sans craindre ni représailles, ni plaintes de leur part : tant ils sont par religion ce que les stoïciens étoient par sagesse ou philosophie, insensibles aux outrages.

Rien n'est plus simple que leur vêtement. En hiver une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemise grossière, de larges culottes, et des souliers épais. En été, c'est le même habillement

p301

si ce n'est que la toile remplace la laine. à la culotte près, les femmes sont vêtues comme les hommes. On ne se nourrit là que de végétaux ; non que

ce soit une loi, mais par une abstinence plus conforme à l'esprit du christianisme ennemi du sang. On couche sur des lits très-durs, avec un morceau de bois pour oreiller.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui est assigné. Le produit de tous les travaux est mis en commun, pour subvenir aux besoins de tous. Cette communauté d'industrie a créé non-seulement une culture, des manufactures, tous les arts nécessaires à la petite société ; mais encore un superflu d'échanges proportionnés à sa population.

Quoique les deux sexes vivent séparément à Euphrate, les dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeunesse et l'amour, si voisins de la dévotion, invitent à cette sainte union des âmes et des sens, quittent la ville et vont former un établissement à la campagne, aux dépens du trésor public, qu'ils grossissent de leurs travaux, tandis que leurs enfants sont élevés dans la métropole. Sans cette liberté sage et chrétienne, les dumplers ne seroient que des moines, qui deviendroient avec le temps féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une saison de ferveur ; le véritable christianisme est de tous les âges. Si l'on connoissoit les douceurs de la piété, avec une âme tendre, on pourroit souhaiter d'être dévot jusqu'à vingt ans, comme on peut desirer d'être belle femme jusqu'à vingt-cinq ; mais après cet âge, il faut être homme.

p302

Ce qu'il y a de plus édifiant et de plus singulier en même-temps dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensilvanie, c'est l'esprit de concorde qui regne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses.

Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, ces sectaires s'aiment comme des enfants d'un seul et même père. Ils ont vécu toujours en frères, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes.

C'est à cette précieuse harmonie qu'on peut sur-tout attribuer les accroissements rapides de la colonie. Au commencement de 1755, elle comptoit déjà deux cents quatre-vingt mille habitants.

Mais dans ce nombre, qui depuis a fort augmenté, il se trouvoit trente mille noirs. La tyrannie de l'esclavage, cette horrible breche faite au droit naturel, après avoir long-temps révolté ces pieux colons, fut adoptée d'abord par les anglicans

et les presbytériens, plus durs ou moins humains que les quakers. Cependant l' esclavage des negres n' a pas corrompu leurs maîtres. Les moeurs sont encore pures, austeres même en Pensilvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l' émulation des sectes, à des usages particuliers ? On le demande aux lecteurs. Les pensilvains sont en général bien faits, et leurs femmes d' une figure agréable. Plutôt meres qu' en Europe, elles cessent aussi plutôt d' être fécondes. Si la chaleur du climat hâte la nature chez elles, l' inconstance des saisons paroît l' affoiblir. Il n' y a point de ciel, où la température soit plus capricieuse ; elle change par intervalles jusqu' à cinq ou six fois dans la même journée. Cette variation n' a pas une influence dangereuse

p303

sur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Ainsi l' abondance est constante, l' aisance universelle. Les deux sexes sont vêtus sans magnificence, mais avec propreté ; l' un et l' autre à l' angloise, si ce n' est que les hommes aiment la perruque au point que pas un seul ne garde ses cheveux. La nourriture ne le cede pas au vêtement. Les familles les moins aisées, ont du pain, de la viande, du cidre, de la biere, de l' eau-de-vie de sucre. Un grand nombre peut user habituellement des vins de France et d' Espagne, du punch, et même de liqueurs plus cheres. L' abus de ces boissons est plus rare qu' ailleurs, mais il n' est pas sans exemple.

Le délicieux spectacle de cette abondance n' est jamais troublé par l' image affligeante de la mendicité. La Pensilvanie n' a pas un seul pauvre. Ceux que la naissance ou la fortune ont laissés sans ressource, sont commodément entretenus par le trésor public. La bienfaisance va plus loin ; elle s' étend jusqu' à l' hospitalité la plus accueillante. Un voyageur peut s' arrêter par-tout, sans crainte de causer d' autre peine que le regret de son départ.

La multiplicité des impôts ne vient pas flétrir, empoisonner la félicité de la colonie. Huit mille livres sterlings sont plus que suffisants pour remplir toutes les dépenses du gouvernement, dont la plus grande est employée à faire des présents aux sauvages. Ce sont des amis qu' on cultive pour la paix ; non des alliés soudoyés pour la guerre.

Les pensilvains tranquilles possesseurs, libres
usufruitiers d' une terre qui leur rend pour
l' ordinaire vingt et trente fois la semence qu' ils

p304

lui ont confiée, ne craignent pas de reproduire
leur espece. à peine trouveroit-on un célibataire
dans la province. Le mariage en est plus doux
et plus sacré. Sa liberté, comme sa sainteté,
dépend du choix des contractants : ils
prennent le juge ou le prêtre plutôt pour
témoin que pour ministre de leur engagement.
Deux amants y trouvent-ils quelque opposition
dans leurs familles, ils s' évadent ensemble à
cheval : le garçon monte en croupe derriere sa
maîtresse, et dans cette situation, ils vont se
présenter devant le magistrat. La fille déclare
qu' elle a enlevé son amant pour l' épouser. On
ne peut, ni se refuser à ce voeu si formel, ni
la troubler ensuite dans la possession de ce
qu' elle aime. à d' autres égards, l' autorité
paternelle est excessive. Un chef de famille dont
les affaires se trouvent dérangées, a le droit
d' engager ses enfants à ses créanciers ; punition bien
capable, ce semble, d' attacher un pere tendre
au soin de sa fortune. L' homme fait acquitter dans
un an de service une dette de cinq livres
sterlings. L' enfant au dessous de douze ans, est
obligé de servir jusqu' à vingt-un an, pour six
livres sterlings. C' est une image des anciennes moeurs
patriarcales de l' orient.

Quoiqu' il y ait des bourgs et même quelques
villes dans la colonie, on peut dire que la plupart
des habitants vivent isolés dans leur famille.
Chaque propriétaire a sa maison au centre d' une
vaste plantation, bien environnée de haies vives.
Ainsi chaque paroisse de campagne se trouve
avoir douze ou quinze lieues de circonférence.
à une si grande distance des églises, les cérémonies
de religion, ont peu d' effet et d' influence.
On ne présente les enfants au baptême que plusieurs

p305

plusieurs mois, et quelquefois un ou deux ans après
leur naissance. Sans dogmatiser, sans disputer
sur le culte, dans un pays où chaque secte a le
sien, on honore l' être suprême par des vertus plus

qu' avec des prieres. L' innocence et l' *inscience* gardent les moeurs plus sûrement que des préceptes et des controverses.

La religion semble réserver toute sa pompe pour les derniers honneurs que l' homme reçoit de la terre, avant d' y être enfermé pour jamais. Aussi-tôt qu' il est mort quelqu' un à la campagne, les plus proches voisins sont avertis du jour de son enterrement. Ceux-ci l' annoncent aux habitations limitrophes, et la nouvelle en est ainsi répandue à cinquante milles d' alentour. Chaque maison envoie une personne au moins, pour honorer le convoi funebre. à mesure que les députés arrivent, on leur offre du punch et du gâteau. Lorsque l' assemblée est à peu près complete, si la personne morte est un homme marié, quatre hommes se chargent de sa bierre ; si c' est un garçon, quatre filles la prennent ; et si c' est une fille quatre garçons portent son corps au tombeau dans le cimetiére de sa secte ; ou si le cimetiére est trop éloigné, dans un champ de sa famille. Le cortege est formé de quatre ou cinq cents personnes à cheval, qui gardent un silence, un recueillement conformes à l' esprit de la cérémonie qui les a rassemblés. Une chose qui paroîtra singuliere, c' est que les pensilvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere de modestie. Tous veulent que les tristes restes de leur existence passagere, soient accompagnés d' une pompe proportionnée à leur état, à leur fortune. Le cercueil des gens opulents ou considérables, est toujours construit de

p306

bois de noyer, enduit d' un beau vernis brun, et décoré de quatre anses de cuivre où l' art et le travail ne sont pas sans recherche. On remarque en général, que les peuples simples, vertueux, sauvages même et pauvres sont attachés au soin de la sépulture. C' est qu' ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, et ces devoirs comme une portion du sentiment d' amour qui lie étroitement les familles dans l' état le plus voisin de la nature. Ce n' est pas le mourant qui exige ces honneurs ; ce sont les parents, une épouse, des enfants, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d' un pere ou d' un époux dignes d' être pleurés. Les convois funebres sont toujours plus nombreux dans les petites sociétés que dans les grandes ; parce que s' il y a moins de familles, elles sont beaucoup plus

étendues. Il y regne plus d' union, plus de force, tous les moyens, tous les ressorts y sont plus actifs. C' est la raison pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations ; pourquoi les grecs vinrent à bout des perses ; pourquoi les corses chasseront tôt ou tard les françois de leur isle.

Mais où la Pensilvanie puise-t-elle les sources de sa consommation ? Comment pourvoit-elle aux moyens d' y fournir abondamment ? Avec le lin et le chanvre qu' elle recueille de son sol ; avec les cotons qu' elle attire de l' Amérique méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes ; avec les laines qui lui viennent d' Europe, elle manufacture beaucoup de draps grossiers. Ce que les diverses branches de son industrie ne lui donnent pas, elle se le procure avec les produits de son territoire. Ses navigateurs portent aux isles angloises,

p307

françoises, hollandoises, et danoises, du biscuit, des farines, du beurre, du fromage, des suifs, des légumes, des fruits, des viandes salées, du cidre, de la biere, toutes sortes de bois de construction. Ils reçoivent en échange, du coton, du sucre, du café, de l' eau-de-vie, de l' argent qui sont autant de matieres d' un nouveau commerce avec la métropole, ou d' autres colonies, ou d' autres nations de l' Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l' Espagne, le Portugal offrent un débouché avantageux aux grains et aux bois de la Pensilvanie, qu' ils achètent avec des vins et des piastres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de l' huile de lin, des vergues, des mâtures ; et fournit du fil, des laines, des draps fins, du thé, des toiles d' Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, d' autres objets d' agrément ou de nécessité. Mais comme elle vend plus de marchandises à sa colonie qu' elle ne lui en achete, l' Angleterre est un gouffre où vont se perdre les métaux que les pensilvains ont tirés des autres marchés qu' ils fréquentent. Ce sacrifice qui ne vaut pas moins de cent mille livres sterlings par année, ne libere pas encore la colonie de toute dette envers la métropole. Aussi reste-t-il peu d' argent à la Pensilvanie, et sa monnaie la plus courante n' est-elle que du papier, timbré des armes du roi et du nom du gouverneur. Les billets sont depuis trois pennis

jusqu' à six livres. En 1755, leur somme totale ne s' élevoit qu' à la valeur de quatre-vingt mille livres.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Pensilvanie à quinze mille tonneaux, et sa marine à la moitié de ce port, parce que la

p308

plupart de ses bâtiments font plus d' un voyage dans l' année. Les registres font foi qu' en 1749, il entra trois cents navires dans la colonie, et qu' il en sortit deux cents quatre-vingt-onze.

C' est Philadelphie sa capitale qui les reçoit, qui les expédie tous ou presque tous.

Cette ville célèbre, dont le nom seul rappelle au sentiment, est située à cent vingt mille de la mer au confluent de la Delaware et du Schuylkill. Penn, qui la destinoit à devenir la métropole d' un grand empire, vouloit qu' elle occupât un mille de large sur deux milles de long entre les deux rivières. Mais sa population n' a pu remplir encore un si grand espace. En renonçant aux rives du Schuylkill, on s' est contenté de bâtir sur les bords de la Delaware.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont la plupart cinquante pieds de largeur, et les deux principales en ont cent. Des deux côtés, il regne des trottoirs défendus par des poteaux qu' on a placés de distance en distance, pour garantir les gens de pied contre les chevaux et les voitures.

Les maisons, dont chacune a son jardin et son verger, son communément à deux étages, construites de brique, ou d' une pierre facile à travailler, et prompte à se durcir au grand air. Les murs ont peu d' épaisseur parce qu' ils ne portent qu' une couverture de cedre blanc, bois léger qui dure au moins cinquante ans, et ne se pourrit gueres. Depuis qu' on a découvert des carrières d' ardoise, les murailles ont pris une solidité proportionnée à la pesanteur de ces nouveaux toits. Les bâtiments aujourd' hui plus décorés que les anciens, doivent leur principal ornement à des marbres mous de différentes

p309

couleurs qui se trouvent à un mille de la

ville. On en fait des tables, des cheminées, des jambages de porte, des pavés pour les appartements : et tous ces meubles sont l' objet d' un commerce avec la plus grande partie de l' Amérique.

Ces précieux matériaux ne sauroient être communs dans les maisons, sans avoir été prodigués dans les temples. Chaque secte a le sien, et quelques-unes en ont plusieurs. Cependant on voit un assez grand nombre de citoyens, qui ne connoissent, ni temples, ni prêtres, ni culte public, et n' en sont ni moins heureux, ni moins charitables, ni moins vertueux.

Un édifice aussi respecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c' est l' hôtel de ville. Il est de la magnificence la plus somptueuse. C' est là que les législateurs de la colonie s' assemblent tous les ans, et plusieurs fois, s' il en est besoin, pour régler ce qui peut intéresser l' ordre public. Tout y est soumis à l' autorité de la nation, à la discussion de ses représentants.

à côté de l' hôtel de ville est une superbe bibliothèque, fondée en 1742 par les soins du savant et généreux Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, latins, françois. Elle n' est ouverte au public que le samedi. Ceux qui ont contribué à la dépense de sa formation, en jouissent toute l' année avec une entière liberté. Les autres paient le loyer des livres qu' ils y empruntent, et une amende, s' ils ne les rendent pas au temps convenu. C' est avec ces fonds toujours renaissants, que s' accroît et grossit journellement ce précieux dépôt. Pour en rendre l' usage pratique et plus utile, on y a joint des

p310

instruments de mathématique et de physique, avec un beau cabinet d' histoire naturelle.

Le college qui doit préparer l' esprit à toutes ces sciences, ne l' a jusqu' à présent initié qu' aux belles-lettres. On se propose d' y établir des maîtres pour les langues et les sciences. Si le despotisme, la superstition ou la guerre viennent replonger l' Europe dans la barbarie, d' où les arts et la philosophie l' ont tirée, ces flambeaux de l' esprit humain iront éclairer le nouveau monde, et la lumière apparaîtra d' abord à Philadelphie. Cette ville est ouverte à tous les secours de l' humanité, à toutes les ressources de l' industrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une suite de magasins

commodes, et de formes ingénieusement pratiquées pour la construction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté hors les temps de glace. On y charge les marchandises qui sont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l' Europe. La police a déjà fait plus de progrès dans cette partie du nouveau monde, que chez de vieux peuples de l' ancien.

On ne sauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les registres mortuaires n' y sont pas tenus avec attention ; et plusieurs sectes ne font pas baptiser leurs enfants. Ce qu' on a de plus certain, c' est qu' en 1731 il s' y trouvoit douze mille deux cents quarante habitants. Ce nombre doit avoir augmenté d' un cinquieme au moins, si l' on en juge par l' accroissement que la colonie a pris depuis cette époque. Comme

p311

l' occupation de la plupart, est de vendre les productions de la province entiere et de lui fournir ce qu' elle tire de l' étranger, il ne se peut pas que leur fortune ne soit très-considérable. Elle doit augmenter à proportion que la culture fera des progrès dans un pays où on n' a défriché jusqu' à présent tout au plus que la sixieme partie. Philadelphie, de même que Newcastle et les autres villes de Pensilvanie, est entièrement ouverte. Tout le pays est également sans défense. C' est une suite nécessaire des principes des quakers, qui ont toujours conservé la principale influence dans les délibérations publiques, quoiqu' ils forment à peine le cinquieme de la population de la colonie. On ne sauroit assez chérir ces sectaires pour leur modestie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaisance. Mais ne peut-on pas accuser leur législation d' imprudence ? En établissant cette liberté civile qui garantit un citoyen d' un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, ce semble, établir la liberté politique qui défend un état contre les entreprises d' un état. L' autorité qui maintient l' ordre et la paix au-dedans, n' a rien fait, si elle n' a prévenu les invasions au-dehors. Prétendre que la colonie n' auroit jamais d' ennemis, c' étoit supposer que l' univers n' est peuplé que de quakers. C' étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la discrétion des loups, et livrer tous les citoyens à l' oppression du

premier tyran qui voudroit les subjuguier.
Mais d' un autre côté, comment associer la
sévérité des maximes évangéliques qui gouvernent
les quakers à la lettre, avec cet appareil
de force offensive ou défensive qui met tous les

p312

peuples chrétiens dans un état de guerre
continuel ? Si quelque chose distingue honorablement
les disciples de Jesus des enfants de Mahomet, ce
sont les armes que les premiers sembloient avoir
abandonnées aux derniers. N' est-ce pas la
persécution et le martyre qui peuplerent le
christianisme dans sa naissance ? Eh bien ! Les
quakers se multiplieront sous les bourreaux, sous les
conquérants. Avec la patience dans les fers et dans
les tourments, ils s' attacheront plus de prosélytes
que les méchants n' en détruiront avec les
supplices. Que feroient des françois, des espagnols,
s' ils entroient dans la Pensilvanie, les armes à la
main ? à moins qu' ils n' égorgeassent dans une
nuit ou dans un jour tous les habitants de cet
heureux pays, ils n' étoufferoient pas le germe et
la postérité de ces hommes doux et charitables.
La violence a ses bornes dans ses excès ; elle se
consume et s' éteint, comme le feu dans la cendre
de ses aliments. Mais la vertu, quand elle est
dirigée par l' enthousiasme de l' humanité, par
l' esprit de fraternité, se ranime comme l' arbre sous
le tranchant du fer. Les méchants ont besoin de
la multitude pour exécuter leurs projets
sanguinaires. L' homme juste, le quaker, ne demande
qu' un frere pour en recevoir, ou lui donner du
secours. Allez, peuples guerriers, peuples esclaves
et tyrans, allez en Pensilvanie, vous y trouverez
toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre
discrétion, pas un soldat, et beaucoup de marchands
ou de laboureurs. Mais si vous les tourmentez,
ou les vexez, ou les gênez, ils s' enfuiront et
vous laisseront leurs terres en friche, leurs
manufactures délabrées, leurs magasins
déserts. Ils s' en iront cultiver et peupler une
nouvelle

p313

terre ; ils feront le tour du monde, et mourront
en chemin plutôt que de vous égorger ou

de vous obéir. Qu' aurez-vous gagné que la haine du genre humain et l' exécration des siècles à venir ?

C' est sur cette perspective et cette prévoyance que les pensilvains ont fondé leur sécurité future. Quant au présent, ils n' ont rien à craindre derrière eux, depuis que les français ont perdu le Canada. Les établissements anglois couvrent suffisamment les flancs de la colonie. Du reste, comme ils ne voient pas que les états les plus belliqueux durent le plus long-temps, ou que du moins ils conservent mieux les enfants de chaque génération ; ou que les agneaux y soient plus heureux, gardés par des bergers qui les défendent des loups pour les manger eux-mêmes ; ni que la méfiance qui est en sentinelle, en dorme plus tranquille ; ni qu' on jouisse avec un grand plaisir de ce qu' on possède avec tant de crainte : ils vivent au jour présent, sans songer au lendemain. Peut-être se croient-ils gardés par les précautions même qui veillent dans les colonies dont ils sont environnés. Une des barrières, un des boulevards qui préservent la Pensilvanie d' une invasion maritime, où elle reste exposée, c' est la Virginie.

Ce nom qui désignoit originairement tout le vaste espace que les anglois se proposoient d' occuper dans le continent de l' Amérique septentrionale, est aujourd' hui d' une signification beaucoup moins étendue. On n' y comprend plus que le pays circonscrit, au nord par le Maryland ; au sud par la Caroline ; à l' ouest par les apalaches ; à l' est par l' océan. Cette enceinte lui donne

p314

deux cents quarante mille de longueur, sur deux cents de largeur.

Ce fut en 1606 que les anglois aborderent à la Virginie. James Town fut leur premier établissement. Un malheureux hasard leur offrit au voisinage un ruisseau d' eau douce, qui sortant d' un petit banc de sable, en entraînoit du talc qu' on voyoit briller au fond d' une eau courante et limpide. Dans un siècle qui ne soupéroit qu' après les mines riches, on prit pour de l' or, pour de l' argent cette poussière méprisable. Le premier, l' unique soin des nouveaux colons fut d' en ramasser. L' illusion fut si complète, que deux navires étant venus porter des secours, on les renvoya chargés de ces richesses imaginaires. à peine y restoit-il un peu de place pour quelques

fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignèrent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition de ce sot orgueil. De cinq cents hommes envoyés d' Europe, il n' en échappa que soixante à ce fléau terrible. Ce reste malheureux alloit s' embarquer pour Terre-Neuve, n' ayant des vivres que pour quinze jours au plus, lorsque Delaware se présenta avec trois vaisseaux, une nouvelle peuplade, et des provisions de toute espece.

L' histoire peint ce lord comme un génie élevé, qui malgré les préjugés de son temps, où l' éclat des métaux attiroit seul au nouveau monde, malgré les pertes et les dépenses qu' avoient coûté les établissements qu' on y avoit commencés, prévoyoit tout ce que deviendroit ce germe, quand l' avenir l' auroit développé. Son désintéressement égaloit ses lumieres. En acceptant le gouvernement d' une colonie encore au berceau,

p315

il ne s' étoit proposé que cette satisfaction intérieure que trouve un honnête-homme à suivre le penchant qu' il a pour la vertu ; que l' estime de la postérité, seconde récompense de la générosité qui se dévoue et s' immole au bien public. Dès qu' il parut, ce caractere lui donna l' empire des coeurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un sol dévorant ; il les consola dans leurs peines ; il leur en fit espérer la fin prochaine ; et joignant à la tendresse d' un pere toute la fermeté du magistrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaissante, le dépérissement de sa santé l' obligea de retourner dans sa patrie ; mais il n' y perdit jamais de vue ses colons chéris ; et tout ce qu' il avoit de crédit à la cour, il l' employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faisoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inséparable des privileges exclusifs. La compagnie qui les exerçoit, fut proscrite à l' avènement de Charles I au trône. La Virginie entra dès-lors sous la direction immédiate du gouvernement qui ne se réserva qu' une rente fonciere de deux schelings pour chaque centaine d' acres qu' on cultiveroit.

Jusqu' à ce moment, les colons n' avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au hasard, ou se fixoit dans l' endroit qui lui plaisoit, sans titres, ni convention. Enfin

des bornes furent posées ; et des vagabonds devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette première loi de la société fit tout changer de face. On éleva de tous côtés des bâtiments qui furent environnés de nouvelles cultures. Cette activité fit accourir à la Virginie,

p316

une foule de gens actifs et courageux qui vinrent y chercher avec la fortune, ce qui la donne ou la remplace, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la constitution anglaise virent encore augmenter ce concours d' une foule de monarchistes qui allèrent attendre auprès de Berkeley, gouverneur de la colonie et dévoué comme eux au roi Charles, la décision du destin sur ce prince abandonné. Berkeley ne cessa pas de les protéger, même quand la fortune eût écrasé ce monarque sous sa roue ; mais quelques habitants séduits ou gagnés, se voyant secondés d' une puissante flotte, livrerent la colonie au protecteur. Si le chef se vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut du moins parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance et d' autorité, le dernier qui plia sous Cromwel, et le premier qui rompit ses chaînes. Cet homme courageux gémissoit dans l' oppression, lorsque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de son successeur laissoit vacante. Loin de céder à des instances si flatteuses, il déclara qu' il ne serviroit jamais que le légitime héritier du monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité dans un temps où l' on ne voyoit point de jour au rétablissement de la maison royale, fit tant d' impression sur les esprits, que d' une voix unanime on proclama Charles II en Virginie, avant qu' il le fût en Angleterre. La colonie ne tira pas d' une démarche si généreuse le fruit qu' elle en pouvoit attendre. La cour ne tarda pas d' accorder à des hommes avides et accrédités des prérogatives exorbitantes qui absorberent les terres d' un grand nombre de colons obscurs. à cette vexation se joignit

p317

celle du parlement qui mit des droits énormes sur

tout ce que la Virginie fournissoit à la métropole, sur tout ce qu' elle en tiroit. Cette double oppression fit tarir les ressources et les espérances de la colonie. Pour comble de calamités, les sauvages qu' on n' avoit jamais eu la sagesse de ménager, renouvelèrent leurs incursions avec une fureur et une intelligence, dont il n' y avoit pas encore eu d' exemple.

Tant d' infortunes mirent les virginiens au désespoir. Berkeley, après avoir été long-temps leur idole, n' eut plus à leurs yeux, ni assez de fermeté contre les vexations de la patrie principale, ni assez d' activité contre les irruptions de l' ennemi. Tous les regards se tournèrent vers Bacon, jeune officier vif, éloquent, hardi, insinuant, d' une physionomie agréable. On le choisit tumultuairement, irrégulièrement pour général.

Quoique ses succès militaires eussent justifié cette prévention de la multitude emportée, le gouverneur n' en déclara pas moins Bacon traître à la patrie.

Un jugement si sévère, et qui pour le moment étoit une imprudence, détermina le proscrit à s' emparer violemment d' une autorité qu' il exerçoit paisiblement depuis six mois. La mort arrêta ses projets.

Les mécontents désunis par la perte de leur chef, intimidés par les troupes qu' ils voyoient arriver d' Europe, ne songerent qu' à demander grace. On ne souhaitoit que de l' accorder. La rébellion n' eut aucune suite fâcheuse. La clémence assura la soumission ; et depuis cette singuliere crise, l' histoire de la Virginie s' est réduite à la culture de ses plantations.

Ce grand établissement fut régi dans son origine par les déposés de la compagnie, qui s' en

p318

étoit comme emparée dès le berceau. La plupart des métropoles ont confié les colonies naissantes à des compagnies, comme les gens riches livrent leurs enfants à des nourrices. Mais au-lieu de leur donner leur lait, ces meres d' emprunt suçoient le sang de leurs nourrissons. On voyoit ces infortunés dessécher et dépérir dans des mains avides et mercénaires qui les auroient entièrement étouffés, si on ne se fût hâté de les leur arracher. La Virginie eut le bonheur d' être sevrée à temps pour sa mere patrie : c' est ainsi que les colons anglois appellent leur métropole. Celle-ci commença par établir pour l' éducation de sa nouvelle fille un gouvernement régulier. Dès 1620, il fut composé d' un chef, d' un conseil,

et des députés de chaque canton. Les intérêts publics étoient réglés par ces trois pouvoirs réunis. Le conseil et les représentants du peuple, s'assembloient, comme en écosse, dans la même chambre. En 1689, ils se séparèrent en deux chambres, à l'imitation du parlement d'Angleterre ; et cet usage s'est perpétué.

Le gouverneur toujours nommé par la cour et pour un temps illimité, dispose seul des troupes régulières, des milices, et de tous les postes militaires. Seul, il a le droit de rejeter ou de confirmer les loix de l'assemblée générale. De concert avec le conseil, auquel il laisse d'ailleurs peu d'influence, il proroge, il congédie cette espece de parlement ; il choisit tous les officiers de justice, tous les commissaires de finance ; il aliène les terres libres d'une manière conforme aux usages établis ; il administre le trésor public. Tant de prérogatives qui menent à tant d'usurpations, rendent l'autorité plus arbitraire qu'elle ne l'est dans les colonies plus septentrionales ;

p319

elles ouvrent trop souvent la porte à l'oppression.

Le conseil est composé de douze membres créés par des lettres patentes, ou nommés par un ordre particulier du roi. S'il s'en trouve moins de neuf dans le pays, le gouverneur choisit entre les principaux habitants de quoi remplir le nombre. Les conseillers doivent l'aider à gouverner, et l'empêcher d'usurper. Ils forment comme une chambre haute. à ce titre, ils ont le droit de rejeter tous les actes de la chambre basse. Les gages du corps entier se réduisent à trois cents cinquante livres sterlings.

On divise la Virginie en vingt-cinq cantons ou comtés, dont chacun a deux députés. La ville et le college de James, ont chacun le droit d'en nommer un, ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Tout colon, à l'exception des femmes et des mineurs, dès qu'il possède un franc-fief, a le droit d'élire et d'être élu. Quoique les loix n'aient pas marqué d'époque fixe pour la convocation de l'assemblée générale, elle se tient assez régulièrement tous les ans ou tous les deux ans. Rarement elle est différée jusqu'à trois. On s'assure l'avantage de s'assembler aussi fréquemment, en n'accordant des subsides que pour un temps fort court. Tous les actes passés dans les deux chambres sont envoyés au souverain, pour être revêtus de son autorité. Cependant jusqu'à

ce qu' il les ait rejettés, ils ont force de loi lorsqu' ils ont été approuvés par le gouverneur. Les revenus publics de la Virginie sortent de plusieurs sources, et vont aboutir à différentes destinations. La taxe de deux schelings qu' on exige du colon par quintal de tabac ; de quinze sols par tonneau que chaque navire plein ou

p320

vide paie au retour d' un voyage ; de dix sols par tête que tous les passagers libres ou esclaves doivent en arrivant dans la province ; les amendes et les confiscations établies par divers actes ; le droit d' aubaine sur les terres, sur les biens mobiliers de ceux qui ne laissent point de légitime héritier : tous ces droits dont le produit annuel est de plus de trois mille livres sterlings, doivent être employés aux dépenses ordinaires de la colonie, sur l' ordre du conseil et du gouverneur. L' assemblée générale n' a sur cet objet que le droit de vérifier les comptes. Elle s' est réservé la disposition absolue des fonds destinés aux occasions extraordinaires. Ces fonds viennent d' un droit d' entrée sur les liqueurs fortes, d' un droit de vingt schelings pour chaque esclave et de quinze pour chaque domestique non anglois qui arrivent dans la province. Un revenu de cette nature doit beaucoup varier ; mais en général il est considérable, et l' emploi en a été ordinairement assez judicieux.

Indépendamment de ces impositions qui se perçoivent en argent, on en exige d' autres en nature. C' est une espece de triple capitation en tabac, dont les femmes blanches sont seules déchargées. La premiere de ces capitations est ordonnée par l' assemblée générale pour subvenir à ses dépenses, à la solde de la milice, lorsqu' elle est sur pied, à d' autres besoins publics. La seconde qu' on nomme provinciale, est imposée par les juges de paix dans chaque comté pour ses besoins particuliers. Enfin celle qu' on appelle paroissiale est réglée par les chefs des communautés pour tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain avec le culte établi.

p321

Dans l'origine de la colonie, la justice étoit administrée avec un désintéressement qui garantissoit l'équité des jugements. Une seule cour prenoit connoissance de toutes les causes, et les jugeoit en peu de jours avec droit d'appel à l'assemblée générale qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Un si bon esprit ne se soutint pas. En 1692 on adopta tous les statuts, toutes les formalités de la métropole ; et les ruses de la chicane se glissèrent en même-temps dans la colonie. Chaque comté maintenant a son tribunal, composé d'un scheriff, de ses officiers subalternes et des jurés. De cette cour les affaires sont portées au conseil où préside le gouverneur, et qui juge en dernier ressort jusqu'à la concurrence de trois cents livres sterlings. Dès qu'il s'agit d'une plus forte somme, on peut recourir au prince. En matière criminelle, le conseil prononce sans appel ; non que la vie des citoyens ne soit plus précieuse que leur fortune, mais parce que l'application des loix est bien plus simple et plus facile dans les procès criminels que dans les affaires civiles. Le chef de la colonie peut d'ailleurs faire grace pour tous les crimes, à l'exception de l'homicide volontaire et de la trahison d'état. Même dans ces deux cas, il a le droit de suspendre l'exécution de la sentence, jusqu'à ce que le monarque ait prononcé. Quant à la religion, les habitants de la Virginie professerent d'abord celle de l'église anglicane. L'assemblée générale porta même en 1642 un décret qui excluait indistinctement de la province ceux qui ne seroient pas de cette communion. La nécessité de peupler le pays, fit abolir depuis cette loi plus hiérarchique encore

p322

que religieuse. Une tolérance si tardive, et qui étoit visiblement accordée avec répugnance, n'eut que de foibles suites. La colonie ne s'accrut que de cinq églises non conformistes, dont l'une fut de presbytériens, trois de quakers, et une de réfugiés françois. La religion dominante a trente-neuf paroisses. Chaque paroisse choisit son pasteur, qui ne peut cependant prendre possession de sa place qu'avec l'agrément du gouverneur. Quelques communautés donnent à leur ministre des terres convenablement pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur exploitation. Dans d'autres, il reçoit pour salaire seize mille livres pesant de tabac. Par-tout on lui paie cinq schelings ou

cinquante livres de tabac pour chaque mariage ; quarante schelings ou quatre cents livres de tabac pour les oraisons funebres dont il doit honorer la sépulture de tout homme libre. Avec tous ces avantages, la plupart des pasteurs ou ministres ne sont point contents de leur état, parce qu' ils peuvent être dépouillés de leurs bénéfices par ceux qui les leur ont conférés.

La colonie ne fut d' abord habitée que par un sexe. Bientôt les hommes voulurent jouir des douceurs de leur situation, avec des compagnes. Ils donnerent d' abord cent livres sterlings, par chaque jeune personne qu' on leur amenoit, sans autre dot qu' un certificat de sagesse et de vertu. Lorsqu' il ne resta plus de doute sur la salubrité du climat, sur la fertilité du terroir ; des familles entieres, même d' une condition honorable, passerent dans la Virginie. Avec le temps, elles se multiplierent au point qu' en 1703 on comptoit soixante-six mille six cents six blancs. Si cette population n' est augmentée depuis que d' un sixieme, il faut en chercher la cause dans

p323

une émigration assez considerable, occasionnée par l' arrivée des noirs.

Les premiers de ces esclaves furent portés en Virginie par un bâtiment hollandois en 1621. Leur nombre s' accrut lentement. Ce n' est que depuis le commencement du siecle, que ce commerce inhumain a pris une malheureuse activité. On voit aujourd' hui dans la colonie, cent dix mille negres, qui par une double perte pour l' espece humaine épuisent la population de l' Afrique, en empêchant celle des européens en Amérique.

La Virginie n' a, ni places, ni troupes régulières. Ces moyens de defense sont inutiles à une province, qui par son organisation, par le genre de ses cultures est suffisamment préservée de toute invasion étrangere ; et depuis long-temps rassurée contre les incursions, par la foiblesse des sauvages errants dans ce vaste continent. Sa milice, composée de tous les hommes libres qui ont plus de seize ans et moins de soixante, suffit pour contenir les esclaves. Chaque comté rassemble ses troupes une fois l' an, pour les passer en revue, et doit exercer à trois ou quatre reprises les compagnies séparées. Dès qu' on donne l' alarme dans un district, il fait marcher ses forces. Si l' expédition dure plus de deux jours,

la solde est payée ; si ce n' est qu' une vaine terreur ce sont des pas perdus. Telle est l' administration de la Virginie : telle est à peu près celle du Maryland, qui, après avoir été compris dans cette colonie, en fut détaché par des raisons qu' il faut expliquer.

Charles Premier, loin d' avoir de l' éloignement pour les catholiques, avoit même trouvé des motifs de les chérir, dans le zele que l' espérance

p324

d' être tolérés par ce prince leur avoit inspiré pour ses intérêts. Mais quand l' accusation de favoriser le papisme, eut aliéné les esprits contre ce roi foible qui ne visoit gueres qu' au despotisme, il fut obligé d' abandonner cette communion à toute la sévérité des loix où le schisme de Henri Viii l' avoit condamnée. Ces rigueurs déterminerent le Lord Baltimord à chercher dans la Virginie un asyle à la liberté de conscience. Comme il n' y trouvoit pas de tolérance pour une religion exclusive, intolérante elle-même, il forma le projet de s' établir dans la partie inhabitée de cette région, qui est située entre la riviere de Potowmak et la Pensilvanie. Il se disposoit à peupler cette terre en vertu des pouvoirs qu' il avoit obtenus de la cour, lorsque la mort termina ses jours.

Un fils digne de lui, poursuivit une entreprise si consolante pour la religion de sa famille. Il partit en 1633 d' Angleterre avec deux cents catholiques, tous d' une naissance honnête. L' éducation qu' ils avoient reçue, la religion pour laquelle ils s' expatrioient, la fortune que leur promettoit leur guide, prévinrent les désordres qui ne sont que trop ordinaires dans les établissemens naissans. La nouvelle colonie vit les sauvages voisins, gagnés par la douceur et par des bienfaits, s' empresser de concourir à sa formation. Avec ce secours inespéré, ses heureux membres unis par les mêmes principes de religion, et dirigés par les sages conseils de leur chef, se livrerent de concert à des travaux utiles. Le spectacle de la paix et du bonheur dont ils jouissoient, attira chez eux une foule d' hommes qu' on persécutoit, ou pour la même religion, ou pour d' autres opinions. Les catholiques du

p325

Maryland désabusés enfin d' une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l' exemple, ouvrirent la porte de la liberté religieuse à toutes les sectes. Baltimore accorda la liberté civile à tout étranger qui voudroit acquérir des terres dans sa nouvelle colonie. Il en modéla le gouvernement sur celui de la métropole. Un esprit si conforme aux vues de la société, n' empêcha pas qu' après le renversement de la monarchie, on ne dépouillât ce lord des droits et des concessions dont il avoit fait le meilleur usage. Destitué par Cromwel, il fut rétabli dans ses possessions par Charles II ; mais pour se les voir contester encore. Quoique au-dessus de toute accusation de malversation ; quoique extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains, quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer sa chartre sous le regne arbitraire de Jacques ; et d' avoir un procès en regle pour la jurisdiction d' une province que la couronne lui avoit cédée, et qu' il avoit peuplée avec des fraix énormes. Ce prince qui eut toujours le malheur de ne connoître, ni ses amis, ni ses ennemis, et le sot orgueil de croire que l' autorité royale suffisoit pour justifier tous les actes de violence, alloit ôter à Baltimore une seconde fois ce que les rois son pere et son frere lui avoient donné, lorsqu' il fut précipité lui-même du trône qu' il remplissoit si mal. Le successeur de ce lâche despote termina d' une maniere digne de son caractere politique une contestation élevée avant son élévation. Il voulut que les Baltimores fussent dépouillés de leur autorité, mais qu' ils continuassent à jouir de

p326

leurs revenus. Depuis que cette maison plus indifférente sur les préjugés de religion, est entrée dans le sein de l' église anglicane, elle a été réintégrée dans tous ses droits sur le Maryland.

Cette province est maintenant partagée en onze comtés. Elle a pour habitants quarante mille blancs et soixante mille noirs. Elle est administrée par un chef et un conseil que nomme le seigneur propriétaire, et par deux députés élus dans chaque district. Le gouverneur a, comme le monarque en Angleterre, la négative sur toutes les loix que propose l' assemblée, c' est-à-dire, le droit de les rejeter.

Si cette colonie étoit rejointe à la Virginie, comme leur bien commun sembleroit l' exiger, on ne remarqueroit aucune différence dans ces deux établissements. Placés entre la Pensilvanie et la Caroline, ils occupent le grand espace qui s' étend depuis la mer jusqu' aux monts Apalaches. L' air qui est humide sur les côtes, devient pur, léger et subtil, à mesure qu' on approche des montagnes. Le printemps, l' automne sont de la plus heureuse température ; l' hiver a des jours d' un froid très-vif, l' été des jours d' une chaleur assommante. Mais ces excès durent rarement une semaine entière. Ce qu' il y a de moins supportable dans ce climat, c' est une excessive quantité d' insectes dégoûtants.

Les animaux domestiques s' y multiplient prodigieusement. Les fruits, les arbres, tous les végétaux y réussissent à souhait. On y récolte le meilleur bled de l' Amérique. Le sol gras et fertile dans les lieux bas, est toujours bon, même loin des rivières, quoiqu' il devienne sablonneux ;

p327

moins égal que ne l' ont dépeint quelques voyageurs, mais assez uni jusqu' au voisinage des montagnes.

C' est de ces réservoirs que tombe un nombre incroyable de rivières, dont la plupart ne sont séparées que par un intervalle de cinq ou six milles. Outre la fécondité que ces eaux distribuent dans le pays qu' elles coupent, elles le rendent infiniment plus favorable au commerce qu' aucune autre contrée du nouveau monde, par la facilité des communications. La plupart de ces rivières sont navigables à un très-grand éloignement de la mer pour tous les vaisseaux marchands, quelques-unes même pour tous les vaisseaux de guerre. On remonte le Potowmak près de deux cents milles, la James, l' Yorck, la Rappahannock plus de quatre-vingt milles ; les autres à une distance qui varie selon que leurs cataractes, impossibles à remonter, se trouvent plus ou moins éloignées de leur embouchure. Tous ces grands canaux de navigation, formés par la nature seule, aboutissent à la baie de Chesapeak qui conserve environ sept ou neuf brasses d' eau, tant à son entrée que dans toute son étendue, prolongée jusqu' à deux cents milles dans les terres sur une largeur moyenne de douze milles. Cette baie, quoique semée de petites îles la plupart couvertes de

bois, n' offre aucun danger ; et toute la marine de l' univers y pourroit ancrer avec la plus profonde sûreté.

Un si rare avantage devoit empêcher qu' il ne se formât de grandes peuplades, ou des villes considérables dans les deux colonies. Aussi les habitants, certains de voir les navigateurs venir jusqu' à leur porte, et de pouvoir charger leurs

p328

denrées sans sortir de leurs plantations, se sont dispersés et fixés sur les bords de toutes les rivières. Ils trouvoient dans cette situation toute la commodité de la vie champêtre, jointe à l' aisance que le trafic apporte dans les villes ; la facilité d' étendre leurs cultures dans un terrain sans limites, avec le secours que le commerce présente à la fructification des terres. Mais la métropole souffroit doublement de cette dispersion ; soit parce que ses mariniers obligés d' aller former leurs cargaisons dans des habitations éparses, restoient trop long-temps absents ; soit parce que ces vaisseaux étoient exposés à la pique des vers dangereux qui dans les mois de juin et de juillet infestent toutes les rivières de cette région éloignée. La cour de Londres a successivement employé tous les moyens d' engager les colons à former des entrepôts, pour le commerce de leurs productions. La contrainte des loix n' a pas été plus efficace que les voix d' insinuation. Enfin il y a quelques années qu' on ordonna de bâtir à l' entrée de toutes les rivières des forts dont le canon protégeroit le chargement et le déchargement des vaisseaux. Si l' exécution de ce projet n' avoit pas manqué faute de fonds, il est vraisemblable que les habitants se seroient insensiblement rassemblés autour de ces citadelles ; mais on peut douter si c' eût été un avantage de réunir ainsi la population, et si l' on auroit augmenté le commerce ou diminué l' agriculture.

Quoi qu' il en soit, parmi les villes de ces deux colonies, il n' y en a pas deux qui méritent le nom de ville. Celles même qui sont le siège du gouvernement, n' offrent rien d' imposant. Williamsbourg, que la ruine de James-Town

p329

a rendu la capitale de la Virginie ; Annapolis devenue la capitale du Maryland après Sainte-Marie, ne surpassent pas nos bourgs médiocres.

Comme dans toutes les choses humaines un mal est à côté d' un bien, il est arrivé que la multiplication des habitations, en retardant la population des villes, a empêché qu' il ne se formât un ouvrier, un artiste dans les deux provinces. Avec tous les matériaux nécessaires pour fournir à plusieurs de leurs commodités, à la plupart de leurs besoins, elles ont été réduites à tirer d' Europe des draps, des toiles, des chapeaux, de la quincaillerie, jusques aux meubles de bois les plus communs. à l' épuisement où ces extractions nombreuses et générales réduisoient les habitants, s' est jointe une émulation de luxe que leur vanité se piquoit d' étaler aux yeux du négociant anglois attiré dans leurs plantations par l' intérêt de son commerce. Aussi dès les premiers revers, se sont-ils trouvés surchargés de dettes envers la métropole, et dès-lors obligés de vendre leurs terres pour se libérer ; ou pour garder leurs possessions ; de les obérer par un intérêt usuraire de huit ou neuf pour cent. Il est difficile que les deux provinces sortent de ce fâcheux état. Leur marine ne s' élève pas au-dessus de mille tonneaux. Tout ce qu' elles envoient aux Antilles en bled, en bestiaux, en planches, tout ce qu' elles expédient pour l' Europe en lin, en chanvre, en cuirs, en pelleteries, en bois de cedre ou de noyer, ne leur rend pas quarante mille livres sterlings. C' est dans le tabac qu' elles peuvent trouver l' unique ressource qui leur reste. Le tabac est une plante âcre, caustique, et

p330

même vénimeuse que la médecine a beaucoup employée, et met encore quelquefois en usage. Tout le monde fait qu' on la mâche ou qu' on la fume en feuilles, et sur-tout qu' on la respire en poudre par les narines.

Ce fut vers l' an 1520 que les espagnols trouverent le tabac dans l' Yucatan, grande péninsule qui forme le golfe du Mexique. On le transporta de la terre-ferme dans les isles voisines. Bientôt l' usage de cette plante devint un sujet de dispute entre les savants. Les ignorants même prirent parti dans cette querelle, et le

tabac acquit de la célébrité. La mode et l'habitude en ont avec le temps prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde connu. On le cultive avec plus ou moins de succès en Asie, en Afrique, en Europe, et dans différentes contrées de l'Amérique. Sa tige est droite, vélue, gluante ; et ses feuilles sont épaisses, mollasses, d'un verd pâle, plus grand au pied que la cime de la plante. Elle demande une terre médiocrement forte, mais grasse, unie, profonde, et qui ne soit pas trop exposée aux inondations. Un sol vierge convient extrêmement à ce végétal avide de suc.

On sème les graines du tabac sur des couches. Lorsque les plantes ont deux pouces d'élévation et au moins six feuilles, on les arrache doucement dans un temps humide, et on les porte avec précaution sur un sol bien préparé où elles sont placées à trois pieds de distance les unes des autres. Mises en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne souffrent pas la moindre altération ; et elles reprennent toute leur vie en vingt-quatre heures.

p331

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaises herbes qui croissent autour d'elle ; l'ététer à deux pieds et demi pour l'empêcher de s'élever trop haut ; la débarrasser des rejettons parasites, lui ôter les feuilles les plus basses, celles qui ont quelque disposition à la pourriture, celles que les insectes ont attaquées, et réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges peuvent recevoir tous ces soins d'un seul homme bien laborieux, et elles doivent rendre mille livres pesant de tabac.

On le laisse environ quatre mois en terre. à mesure qu'il approche de sa maturité, le verd riant et vif de ses feuilles prend une teinte obscure ; elles courbent la tête ; mais l'odeur qu'elles exhalaient augmente et s'étend au loin. C'est alors que la plante est mûre, et qu'il faut la couper.

Les pieds recueillis sont mis en tas sur la même terre qui les a produits. On les y laisse suer une nuit seulement. Le lendemain ils sont déposés dans les magasins construits de telle manière que l'air puisse y entrer librement de toutes parts. Ils y restent séparément suspendus tout le temps nécessaire pour les bien sécher. étendus

ensuite sur des claies et bien couverts, ils fermentent une ou deux semaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles qui sont mises dans des barils ou bien réduites en carottes. Les autres façons qu' on donne à cette production, et qui changent avec le goût des nations, sont étrangères à sa culture.

De toutes les contrées où l' on plante du tabac, il n' en est point où il ait autant prospéré que dans la Virginie et le Maryland. Leurs premiers

p332

colons en firent leur occupation. Plus d' une fois, ils en poussèrent les récoltes au-dessus des débouchés. Alors on arrêta les plantations dans la Virginie ; on brûla une certaine quantité de feuilles par habitation dans le Maryland. Mais avec le temps la passion pour le tabac devint si générale, qu' il fallut en multiplier les cultivateurs blancs et noirs. Actuellement on recueille à peu de chose près la même quantité de tabac dans les deux provinces. Celui de la Virginie plus doux, plus parfumé, plus cher, trouve sa consommation en Angleterre et au midi de l' Europe. Celui du Maryland convient davantage au nord, par le bon marché, par sa grossièreté même plus analogue à des organes moins déliés. Comme la navigation n' a pas fait les mêmes progrès dans cette partie de l' Amérique septentrionale que dans les autres, ce sont les vaisseaux de la métropole qui vont y chercher les tabacs. Un navire est communément trois, quatre et jusqu' à six mois à former sa cargaison. Cette lenteur vient de plusieurs causes toutes très-sensibles. Premièrement les tabacs ne sont pas enmagasinés dans les ports, et il faut les aller chercher dans les plantations même. En second lieu, il y a très-peu de colons en état de fournir un chargement entier ; et ceux qui le pourroient préfèrent de diviser leurs risques en plusieurs bâtiments. Enfin le prix du fret étant fixe, soit que les productions se trouvent prêtes ou non à être embarquées, les cultivateurs attendent que les navigateurs eux-mêmes viennent les solliciter de tout arranger pour l' exportation. Ces différentes raisons font qu' on n' emploie à cette navigation que des bâtiments d' un port médiocre. Plus ils seroient grands, plus ils prolongeroient leur séjour en Amérique.

La Virginie paie toujours quarante schelings de fret par barrique de tabac. Le Maryland n' en paie que trente-cinq, à raison d' une moindre valeur dans sa marchandise, et de moins de lenteur dans ses chargements. L' armateur anglais y perd également comme navigateur ; mais il y gagne en qualité de commissionnaire. Constamment chargé de toutes les ventes et de tous les achats qui se font pour les colons, un prix de cinq pour cent de commission le dédommage avec usure de ses pertes et de ses peines.

Cette navigation occupe deux cents cinquante navires qui forment ensemble trente mille tonneaux. Ils tirent des deux colonies cent mille barriques de tabac qui, à raison de huit cents livres l' une dans l' autre, donnent quatre-vingt millions de livres pesant. La partie de cette production qui croît entre les rivières Yorck et James, et dans quelques autres heureux cantons, se vend fort cher ; mais prise dans sa totalité, elle ne coûte rendue en Angleterre que deux deniers et un quart la livre. Quatre-vingt millions pesant à deux deniers et un quart donnent la somme de 750000 livres sterling.

Indépendamment des avantages que trouve l' Angleterre dans le débouché des produits de son industrie pour cette somme, elle en obtient encore d' autres par la réexportation des trois cinquièmes du tabac qu' elle a reçu. Cette seule branche de commerce doit former une augmentation de 450000 livres sterling dans son numéraire, sans y comprendre ce qui lui revient pour le fret et la commission.

Le fisc tire un plus grand parti encore de cette culture que les citoyens. Chaque livre de tabac paie à son entrée dans le royaume six deniers un

tiers. Quatre-vingt millions pesant de tabac à six deniers un tiers devraient donner à l' état 2111111 livres sterling. Mais comme il restitue les droits pour tout ce qui est réexporté, et qu' on réexporte les trois cinquièmes, le revenu public ne doit être grossi que de 844444 livres sterling neuf schelings. L' expérience même prouve qu' il faut réduire cette somme d' un tiers, à cause des remises qu' on accorde au négociant qui paie comptant ce qu' il est autorisé à ne payer

qu' au bout de dix-huit mois ; et parce qu' il se fait habituellement une fraude immense dans les petits ports, quelquefois même dans les grands. Cette déduction monte à 281481 livres neuf schelings, huit sols sterlings ; par conséquent il ne reste pour le gouvernement que 562962 livres 19 schelings 4 sols sterlings. Malgré ces derniers abus, la Virginie et le Maryland sont beaucoup plus utiles à la Grande-Bretagne que ses autres colonies septentrionales, plus même que la Caroline.

Cette contrée qui s' étend trois cents milles sur les côtes et qui a deux cents milles de profondeur jusqu' aux Apalaches, fut découverte par les espagnols peu après leurs premières expéditions dans le nouveau monde. Elle n' offroit point d' or à leur avarice ; ils la mépriserent. L' amiral De Coligny plus sage et plus habile, y ouvrit une source d' industrie aux protestants françois, qui ne demandoient au ciel qu' une terre où l' on pût adresser à Dieu des prières qu' on entendît soi-même ; mais le fanatisme qui les poursuivoit, ruina leurs espérances par l' assassinat de cet homme juste, humain, éclairé. Quelques anglois les remplacèrent vers la fin du seizième siècle ; un caprice inexplicable voulut qu' ils abandonnassent

p335

ce sol fertile, pour aller cultiver une terre plus dure sous un climat moins agréable. On ne voyoit pas un seul européen dans la Caroline, lorsque les Lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashlez, et les chevaliers Carteret, Berkley et Colliton, obtinrent en 1663 de Charles II la propriété de ce beau pays. Le système législatif de ce nouvel établissement, fut tracé par le fameux Locke. Un philosophe ami des hommes, de la modération et de la justice qui doivent les gouverner, ne pouvoit mieux s' opposer au fanatisme qui les divise, que par une tolérance indéfinie de religion ; mais n' osant sapper ouvertement les préjugés de son temps, également cimentés par les crimes et les vertus, il voulut du moins les concilier, s' il étoit possible, avec un principe dicté par la raison et l' humanité. Comme les habitants sauvages de l' Amérique, n' ont, disoit-il, aucune idée de la révélation, ce seroit le comble de l' extravagance, que de les tourmenter pour leur ignorance. Les chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient sans doute

une liberté de conscience que les prêtres et les princes leur refusent en Europe : ce seroit donc manquer à la bonne foi que de les persécuter, après les avoir reçus. Les juifs et les païens ne méritoient pas plus d' être rejettés, pour un aveuglement que la douceur et la persuasion pouvoient faire cesser. C' est ainsi que raisonna Locke, avec des esprits imbus et prévenus de dogmes qu' il n' étoit pas encore permis de discuter. On peut douter que les philosophes qui, à son exemple, ont cherché la tolérance dans l' évangile, aient cru l' y trouver. Elle est en général opposée à l' esprit de prosélytisme qui domine

p336

dans tous les codes religieux. Le christianisme n' est pas moins intolérant que les autres sectes ; quoique son fondateur ait prêché la paix, de parole et d' exemple ; quoiqu' on puisse déduire la tolérance de plusieurs textes de l' évangile, des réponses que fit Jesus à ses juges dans son interrogatoire, du silence même qu' il garda, quand on lui demanda publiquement, ce que c' étoit que la vérité ; quoiqu' enfin sa conduite et sa vie semblent enseigner aux hommes à supporter à l' envi leurs défauts, et par conséquent leurs erreurs. Ses maximes générales qui penchent vers la bienveillance, vers la tolérance universelle, sont trop souvent démenties, lorsqu' il s' agit de sa doctrine particulière, de la préférence exclusive qu' elle exige ; de la division intestine qu' elle met entre ses sectateurs et les païens, entre les membres d' une même cité, d' une même famille. Celui qui s' appelle lui-même le dieu de paix, vient porter le glaive ; rejette ceux qui ne veulent pas l' écouter ; déclare son ennemi quiconque n' est pas pour lui ; donne enfin à tous ceux qui embrasseront ou prêcheront son évangile, le droit ou le prétexte de persécuter ceux qui ne s' y soumettront pas. C' est donc une illusion de vouloir accorder la croyance de cet évangile, avec l' indifférence pour les autres codes. En matière de religion, les hommes ne savent point aimer sans haïr, et peut-être savent-ils plus ce qu' ils haïssent que ce qu' ils aiment ; témoin ce nombre infini de persécutions et de guerres que la religion a toujours suscitées ; témoin le peu d' influence qu' elle paroît avoir sur l' harmonie, le bonheur et la stabilité des sociétés. Cependant un peuple harassé des troubles et des malheurs qu' elle avoit enfantés dans l' Europe,

voulut bien se prêter aux raisons de Locke. On admit la tolérance sans examen, comme on reçoit l'intolérance. L'unique restriction dont on enveloppa ce principe conservateur, fut que toute personne au-dessus de dix-sept ans, qui prétendrait à la protection des lois, fit inscrire son nom dans le registre de quelque communion.

La liberté civile ne fut pas aussi favorisée par le philosophe anglois. Soit que ceux qui l'avoient choisi pour rédiger un plan de législation l'eussent gêné dans ses vues, comme le sera tout écrivain qui prêtera sa plume aux grands ou aux ministres ; soit que plus métaphysicien que politique, Locke n'eût suivi la philosophie que dans les sentiers ouverts par Descartes et Leibnitz, cet homme qui ferma la porte à tant d'erreurs dans sa théorie sur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible et chancelant dans la carrière de la législation. Il étoit réservé à Montesquieu d'éclairer à jamais les hommes d'état, et de faire un ouvrage digne de servir de texte à une tête couronnée qui veut civiliser un peuple barbare, et fonder un grand empire sur la base éternelle des lois. Osons le publier à l'honneur de la philosophie et du trône. L'instruction que l'impératrice de Russie vient de donner aux sénateurs qu'elle a chargés de composer un code législatif, est prise mot à mot dans *l'esprit des lois*, dans ce livre dont la durée éternisera la gloire de la nation française, quand le despotisme aura brisé tous les ressorts et tous les monuments du génie et de la valeur d'un peuple, cher au monde par tant de qualités aimables et brillantes.

Le code de la Caroline, par une bizarrerie inconcevable dans un anglois et dans un philosophe,

donnoit aux huit propriétaires qui l'avoient fondée et à leurs héritiers, non-seulement tous les droits d'un monarque, mais toute la puissance législative.

On accorçoit à la cour formée de ces membres souverains, à cette cour qu'on appelloit palatine, le pouvoir de nommer à tous les emplois, à toutes les dignités, le droit même de conférer la noblesse ; mais sous des titres nouveaux et

singuliers. On devoit donc créer dans chaque comté deux caciques, dont chacun posséderoit vingt-quatre mille acres de terre, et un landgrave qui seul en auroit quatre-vingt-mille. Les hommes revêtus de ces honneurs devoient composer la chambre haute. Leurs possessions devoient être inaliénables : faute éternelle contre la saine politique. On ne leur laissoit que le droit d' en affermer ou louer le tiers tout au plus, pour la durée de trois vies.

La chambre basse fut composée des députés des comtés et des villes. Le nombre de ces représentants devoit augmenter, à mesure que la colonie se peupleroit. Chaque tenancier n' auroit à payer qu' un sol par acre, et pouvoit même racheter cette redevance territoriale. Mais tous les habitants, esclaves ou libres, seroient obligés de prendre les armes au premier ordre de la cour palatine.

Le vice d' une constitution où les pouvoirs étoient si mal partagés ne tarda pas à se manifester. Les seigneurs propriétaires imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au despotisme. Les colons éclairés sur les droits de l' homme, mettoient tout en oeuvre pour éviter la servitude. Du choc de ces intérêts opposés, naissoit une agitation inévitable

p339

qui arrêtoit perpétuellement les travaux utiles. La province entière étoit livrée aux querelles, aux dissensions, aux tumultes qui la déchiroient, ne faisoit aucun des progrès qu' on s' étoit promis des avantages de sa situation.

Ce n' étoit pas assez des maux ; et leur remède devoit naître de leur excès. Granville, qui seul comme doyen des propriétaires tenoit en 1705 les rênes du pouvoir exclusif, voulut asservir au rit de l' église anglicane tous les non-conformistes qui faisoient les deux tiers de la population. Cet acte de violence, quoique désavoué et réprouvé par la métropole, aigrit heureusement les esprits. Durant le cours des suites et des progrès de cette animosité, la province fut attaquée en 1720 par différentes hordes de sauvages, qu' un enchaînement d' insultes et d' injustices atroces avoit poussées au désespoir. Ces malheureux indiens battus par-tout furent par-tout exterminés. Mais le courage et la vigueur que cette guerre avoit comme ranimés dans les colons, devoient amener la chute des oppresseurs de la colonie. Ces

tyrans ayant refusé de contribuer aux fraix d' une expédition dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits, furent tous, à l' exception de Carteret qui conserva le huitieme de leur territoire, dépouillés en 1728, des prérogatives dont ils n' avoient encore su qu' abuser. On leur accorda cependant vingt-quatre mille livres sterlings de dédommagement. La couronne reprit le timon du gouvernement, pour en faire goûter les douceurs au peuple. La colonie fut associée à la même constitution que les autres. Pour rendre même l' administration plus aisée, on partagea le pays en deux gouvernements indépendants, sous le nom de Caroline méridionale et

p340

de Caroline septentrionale. C' est de cette heureuse époque qu' il faut dater la prospérité de cette grande province. L' oeil se plaît à la contempler ; le coeur aime à s' y reposer. Le nouveau monde n' a peut-être pas un climat comparable à celui de la Caroline. Les deux saisons de l' année qui pour l' ordinaire ne font que tempérer les excès des deux autres, y sont délicieuses. On y souffre très-peu des chaleurs de l' été ; on n' y sent les froids de l' hiver que le matin et le soir. Les brouillards, assez communs sur une longue côte, se dissipent avant le milieu du jour. Mais aussi l' on y est exposé, comme dans presque toute l' Amérique, à des changements de temps, vifs et subits, qui obligent à garder dans le vêtement et la nourriture un régime dont l' Europe n' a pas besoin. Un autre inconvénient particulier à cette région du continent septentrional, c' est d' être tourmentée par des ouragans, plus rares cependant et moins forts qu' aux Antilles.

Une vaste plaine, triste, uniforme et monotone, s' étend des bords de la mer à quatre-vingt ou cent milles dans les terres, où le pays commençant à s' élever, présente un aspect plus riant, un air plus pur et moins humide. Cet espace, avant l' arrivée des anglois, étoit couvert d' une immense forêt, qui s' avançoit jusqu' aux monts Apalaches. C' étoient de grands arbres jettés au gré de la nature, sans symmétrie et sans dessin, à des intervalles inégaux qui n' étoient point fourrés de bois-taillis. Aussi pouvoit-on y défricher plus de terrain en une semaine, qu' on n' en défriche en plusieurs mois dans nos contrées. Avec cet avantage pour la

culture, on avoit encore celui de voir mourir en

p341

très-peu de temps les racines des arbres qu' on avoit abattus : preuve que le pays étoit sablonneux et maigre, ou que les bois y tiroient leur seve et leur vie plutôt de l' air et du ciel que de la terre.

Le sol de la Caroline est fort peu ressemblant à lui-même. Sur les bords de la mer, à l' embouchure des rivieres qui s' y jettent, il est couvert de marais inutiles et mal-sains, ou composé d' une terre pâle, légère, sablonneuse qui ne produit rien. On le trouve, ici d' une extrême stérilité, là d' une fécondité excessive entre les innombrables sources qui traversent le pays. à mesure qu' on s' éloigne de ces rives, on rencontre quelquefois de grands vuides d' un sable blanc qui n' offre que des pins ; quelquefois des terres où le chêne et le noyer annoncent la fécondité. Ces alternatives et ces variations disparaissent, lorsqu' on s' enfonce dans le pays ; et la terre se montre par-tout agréable et productive.

à ces fonds excellents pour la culture, la province joint des terrains très-favorables à la multiplication des troupeaux. On y élève des milliers de bêtes à cornes, qui le matin vont paître sans garde dans les forêts, et reviennent d' elles-mêmes le soir aux habitations. Les porcs s' engraisent avec la même liberté, plus nombreux encore, et beaucoup meilleurs dans leur espece. Mais le mouton y dégénere pour la chair et pour la toison. Aussi n' est-il pas si commun. La colonie entiere n' avoit en 1723 que quatre mille blancs et trente-deux mille noirs. Ses exportations pour l' Europe et pour l' Amérique ne s' élevoient pas au-dessus de deux cents vingt mille livres sterlings. Elle a depuis ce temps acquis

p342

une prospérité où il n' est pas permis de méconnoître le droit sacré de la liberté.

Quoique la Caroline méridionale ait réussi à établir des échanges assez considérables avec les sauvages ; qu' elle ait reçu des réfugiés françois une fabrique de toiles ; qu' elle-même ait imaginé de faire quelques étoffes en mêlant ses soies

à la toison de ses moutons, on peut assurer qu' elle a dû spécialement ses progrès au riz et à l' indigo.

C' est le hasard qui lui donna la première de ces productions. Un vaisseau qui revenoit des Indes orientales, échoua sur ses côtes. Le riz dont il étoit chargé fut jetté par les flots sur la côte, et s' y reproduisit. Ce bonheur inattendu fit naître l' idée d' une culture, où le sol sembloit inviter de lui-même. Elle languit long-temps, parce que les colons obligés d' envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole qui les transportoit en Espagne et en Portugal, où s' en faisoit la consommation, vendoient leur riz à si vil prix, qu' à peine rendoit-il les avances de la culture. Depuis qu' il leur fut permis par une administration plus éclairée, d' exporter et de vendre eux-mêmes ce grain à l' étranger, une augmentation de bénéfice a produit une augmentation de cette denrée. Elle y est excessivement multipliée, et peut aller plus loin encore ; mais il est douteux que ce soit toujours à l' avantage de la colonie. C' est la production la plus nuisible à la salubrité du climat. La terre qui donne du riz, a constamment dévoré ses habitants ; du moins dans le Milanais où les rizieres n' offrent que des paysans livides et hydriques ; du moins en France, où elles ont été

p343

sagement prohibées. L' égypte avoit sans doute ses précautions contre ce mauvais effet d' une culture d' ailleurs si nourrissante. La Chine doit avoir des préservatifs que l' art oppose à la nature dont les bienfaits sont quelquefois empoisonnés de maux. Peut-être aussi que sous la zone torride où le riz abonde, la chaleur qui le fait croître au milieu des eaux, dissipe promptement les vapeurs humides et malignes qui s' exhalent des rivières. Mais si la Caroline doit un jour se ralentir sur cette culture, elle pourra s' en dédommager avec celle de l' indigo.

Cette plante originaire de l' Indostan, a réussi d' abord au Mexique, aux Antilles, mais plus tard dans la Caroline méridionale, et sur-tout moins heureusement. Ce germe des teintures, y est d' une qualité si inférieure, qu' à peine se vend-il la moitié de ce qu' il vaut ailleurs. Cependant ses cultivateurs ne désespèrent pas de supplanter avec le temps les espagnols et les françois dans tous les marchés. La bonté de leur climat, l' étendue de

leur sol, l'abondance et le bas prix des denrées comestibles, la facilité de se procurer d'ustensiles, et de multiplier les esclaves ; tout flatte leur présomption. Cet espoir encourageant s'est déjà répandu chez les habitants de la Caroline septentrionale.

On fait que cette contrée reçut les premiers anglais que la fortune fit aborder au continent du nouveau monde ; puisque c'est sur ses côtes qu'est la baie de Roanoke que fit occuper Raleigh en 1585. Une émigration totale la laissa bientôt sans colons. La population ne s'y rétablit pas, même quand les pays voisins se couvroient de grands établissements. D'où venoit cet abandon ? Peut-être des obstacles que cette belle région

p344

opposoit à la navigation marchande. Aucune des rivières qui l'arrosent ne peut recevoir de navire au-dessus de soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux. Ceux d'un plus grand port sont forcés de mouiller entre ce continent et quelques îles voisines. Les allées qui servent à les charger et à les décharger, augmentent les frais et les embarras, soit des exportations, soit des importations.

Aussi ne vit-on d'abord dans la Caroline septentrionale que quelques misérables sans aveu, sans loix et sans projets. À mesure que les terres sont devenues plus rares dans les colonies voisines, les hommes qui n'avoient pas assez de fortune pour en acheter, ont reflué dans une région qui leur en offroit gratuitement. D'autres réfugiés ont profité de ce nouvel asyle. L'ordre s'est établi avec la propriété ; et ce pays avec moins de richesses que la Caroline méridionale, s'est trouvé peuplé d'un plus grand nombre d'Européens.

Les premiers qu'un sort errant dispersa sur ces rives sauvages, se bornoient à élever des troupeaux, à couper des bois qu'ils livroient aux navigateurs de la nouvelle Angleterre.

Bientôt ils demandèrent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur suffisoit d'ouvrir dans le tronc de l'arbre, des sillons qui prolongés jusqu'au pied, aboutissoient à des vases disposés pour les recevoir. Vouloient-ils du goudron ? Ils élevoient une plate-forme circulaire de terre glaise, où ils entassoient des piles de bois de pin. On mettoit le feu à ce bois, et la résine en découloit dans des barils

placés au-dessous. Le goudron se réduisoit en poix, soit dans de grandes chaudieres de fer

p345

où on le faisoit bouillir, soit dans des fosses de terre glaise où on le jettoit en fusion. C' étoit peu que cette industrie pour la subsistance des habitants ; ils y joignirent la culture du bled. Long-temps ils s' étoient contentés du maïs, à l' exemple de la Caroline méridionale, où le froment sujet à la nielle, à monter en paille, n' a jamais prospéré. Quelques expériences prouverent qu' on n' avoit pas à craindre ces inconvénients ; et on réussit à cultiver assez de bled, même pour une exportation considérable. Le riz et l' indigo sont venus depuis peu dans cette contrée de l' Amérique joindre aux moissons d' Europe, celles de l' Afrique et de l' Asie. Ces nouvelles cultures sont encore médiocres ; mais elles peuvent s' accroître. Les deux Carolines ont à peine défriché la vingtieme partie de leur territoire. On n' y voit de cultivé jusqu' à présent que les cantons les plus sablonneux et les plus voisins de la mer. Si les colons ne se sont pas enfoncés plus avant dans les terres, c' est que sur dix rivières navigables, il n' y en a pas une que l' on puisse remonter à plus de soixante milles. On ne pourroit remédier à cet inconvénient que par des chemins ou des canaux ; mais ils demandent tant de bras, de dépenses et de lumieres, que l' espérance d' une semblable amélioration est encore bien loin.

Cependant le sort des deux colonies n' est pas à plaindre. Les impôts qui sont tous levés sur l' entrée et la sortie des marchandises, ne passent pas six mille livres sterlings. La province du nord n' a de papier monnoie que pour cinquante mille livres, et celle du sud infiniment plus riche, n' en a que pour deux cents cinquante mille livres.

p346

Ni l' une, ni l' autre ne sont endettées envers la métropole. Cet avantage rare, même dans les colonies angloises, provient de l' étendue des exportations que font les deux Carolines, soit dans les provinces voisines, soit aux Antilles ou en Europe.

En 1754 il sortit de la Caroline méridionale sept cents cinquante neuf barils de térébenthine, deux mille neuf cents quarante-trois de goudron, cinq mille huit cents soixante-neuf de poix ou résine, quatre cents seize de boeuf, quinze cents soixante de porc ; seize mille quatre cents boisseaux de bled d' Inde, et neuf mille cent soixante-deux de pois, quatre mille cent quatre-vingt-seize cuirs tannés, et douze cents cuirs verts ; un million cent quatorze mille planches ; deux cents six mille lambourdes, et trois cents quatre-vingt-quinze mille pieds de bois de charpente ; huit cents quatre-vingt-deux muids de peaux de bête fauve ; cent quatre mille six cents quatre-vingt-deux barils de riz, deux cents seize mille neuf cents vingt-quatre livres d' indigo. La Caroline septentrionale expédia la même année soixante-un mille cinq cents vingt-huit barils de goudron, douze mille cinquante-cinq de poix ; et dix mille quatre cents vingt-neuf de térébenthine ; sept cents soixante-deux mille trois cents trente planches, et deux millions six cents quarante-sept pieds de bois ; soixante un mille cinq cents quatre-vingt boisseaux de bled, et dix mille de pois, trois mille cent trois barils de boeuf ou de cochon, et cent muids de tabac, dix mille quintaux de cuirs tannés, et trente mille peaux de toute espece. Il n' y a pas un seul article dans l' énumération qu' on vient de voir, qui n' ait reçu un accroissement

p347

sensible depuis cette époque. Plusieurs ont doublé ; et le plus riche de tous, l' article de l' indigo, s' est élevé même au-dessus du triple.

On exporte directement pour l' Europe et pour les Antilles quelques productions de la Caroline septentrionale, quoiqu' il n' y ait aucun entrepôt pour les réunir ; et qu' Edenton, son ancienne capitale, et celle qu' on lui a substituée sur la riviere de Neus, soient à peine de foibles bourgades. La plus grande et la plus précieuse partie de ses exportations va grossir à Charles-Town les richesses de la Caroline méridionale.

Cette ville située au confluent de l' Ashley et de la Cooper, deux rivieres navigables, a vu s' élever autour d' elle les plus belles plantations de la colonie dont elle est le centre et la capitale. On la dit bien bâtie, agréablement percée, et fortifiée avec assez de régularité. Les fortunes

considérables que la réunion et le débouché du commerce y ont fait éclore, devoient influencer sur les moeurs. C' est de toutes les cités de l' Amérique septentrionale celle où l' on trouve le plus de commodités du luxe. Mais le désagrément de ne pouvoir admettre dans sa rade que des vaisseaux de deux cents tonneaux au plus, la fera décheoir de cette prospérité. On l' abandonnera pour aller à Port-Royal qui s' ouvre aux plus nombreuses flottes. Déjà s' y est formé un établissement qui s' augmente chaque jour, qui peut se promettre la plus grande faveur. Outre les productions des deux Carolines qu' il doit naturellement attirer, il recevra celles d' une colonie qui s' élève à son voisinage : c' est la Géorgie. La Caroline et la Floride espagnole sont séparées par un vaste espace qui s' étend cent vingt

p348

milles sur la mer, qui a trois cents milles jusqu' aux Apalaches, et qui est borné au nord par la riviere de Savannach, au midi par celle d' Alatomaha. Depuis long-temps le ministere britannique penchoit à occuper ce terrain qui étoit regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaisance que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen compatissant et riche, voulut en mourant, que ses biens fussent employés à soulager les débiteurs insolvables que leurs créanciers détenoient en prison. La sage politique secondant ce voeu de l' humanité, ordonna que les infortunés dont on romproit les chaînes, seroient transportés dans la terre déserte qu' on se proposoit de peupler. Ce pays fut appelé Géorgie, en l' honneur du souverain qui gouvernoit alors les trois royaumes.

Cet hommage, d' autant plus flatteur qu' il ne venoit pas de l' adulation ; l' exécution d' une entreprise vraiment utile à l' état : tout fut l' ouvrage de la nation. Le parlement ajouta dix mille livres sterlings au legs sacré d' un citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Un homme qui s' étoit fait remarquer dans la chambre des communes par son goût pour les choses brillantes, par son amour pour la patrie, par sa passion pour la gloire, fut chargé de conduire un si digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de se montrer

égal à sa réputation, Oglethorpe fut le chef qui voulut mener lui-même en Géorgie les premiers colons qu' on y faisoit passer. Il y arriva au mois de janvier 1733, et plaça ses compagnons

p349

à dix milles de la mer, dans une plaine agréable et fertile sur les bords de la Savannach. Cette riviere donna son nom au foible établissement qui devoit devenir un jour la capitale d' une colonie florissante. La peuplade bornée à cent personnes, fut grossie avant la fin de l' année jusqu' au nombre de six cents dix-huit, dont cent vingt-sept avoient fait les fraix de leur émigration. Trois cents vingt hommes et cent treize femmes, cent deux garçons et quatre-vingt-trois filles étoient le fonds de la nouvelle population, et l' espérance d' une nombreuse postérité. Ces fondements s' accrurent en 1735, de quelques montagnards écossois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l' établissement qu' on leur offrit sur les rives de l' Alatomaha, pour les défendre, s' il le falloit, contre les entreprises de l' espagnol voisin. Ils y fonderent les bourgades de Darien et de Frederica où plusieurs de leurs compatriotes vinrent s' établir avec eux. La même année un grand nombre de laboureurs protestants, chassés de Saltzbourg par un prêtre fanatique, allerent chercher la paix et la tolérance dans la Géorgie. Placés d' abord au-dessus du berceau de la colonie, ils aimerent mieux être plus isolés et descendre à l' embouchure de la Savannach, où ils bâtirent Ebenezer. Des suisses imiterent les sages salzbourgeois, sans avoir été persécutés comme eux. Ils s' établirent aussi sur la Savannach ; mais à trente-quatre milles des allemands. Leur peuplade formée de cent maisons, s' appella Purisbourg, du nom de Pury qui ayant fait la dépense de leur transplantation, mérita que par reconnoissance, ils le prissent pour chef. Dans ces quatre ou cinq peuplades, il se

p350

trouva des hommes plus portés au commerce qu' à l' agriculture. On les en vit sortir pour aller fonder à deux cents trente-six milles de l' océan,

la ville d' Augusta. Ce n' étoit pas la bonté du sol qu' ils y cherchoient, quoiqu' il fût excellent, mais la facilité de former avec les sauvages voisins la traite des pelleteries. Leur projet réussit, et dès l' an 1739 ce commerce occupoit six cents personnes. Le débouché de ces fourrures leur devint d' autant plus facile, que la Savannah conduit les plus grands bateaux jusqu' aux murs d' Augusta.

La métropole devoit, ce semble, beaucoup espérer d' une colonie où depuis moins de six ans, elle avoit fait passer près de cinq mille hommes, et dépenser soixante-six mille livres sterlings, sans compter les contributions volontaires des zélés patriotes. Mais quel fut son étonnement d' apprendre en 1741, qu' il restoit à peine dans la Géorgie le sixieme de la population qu' on y avoit transportée ; et que le reste languissant de ces nombreux colons ne soupiroit qu' après un séjour plus heureux. On chercha la cause de ces disgraces : on la trouva.

Dans sa naissance même, cette colonie avoit porté le germe de son dépérissement. On avoit abandonné la juridiction avec la propriété de la Géorgie, à des particuliers. L' exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette imprudence ; mais chez les nations comme chez les individus, les fautes du passé sont perdues pour l' avenir. Un gouvernement éclairé, surveillé par la nation, n' est pas même à l' abri des surprises qu' on fait à sa confiance. Malgré son zele pour le bien commun, le ministere anglois livra l' intérêt public à l' avidité des intérêts privés.

p351

Le premier usage que les propriétaires de la Géorgie firent de l' autorité sans bornes qu' on leur avoit accordée, fut d' établir une législation qui mettoit dans leurs mains non-seulement la police, la justice et les finances du pays, mais la vie et les biens de ses habitants. On ne laissoit aucun droit au peuple, qui dans l' origine a tous les droits. Contre ses intérêts et ses lumieres on vouloit qu' il obéît. C' étoit là, comme ailleurs, son devoir et son sort.

Comme les grandes possessions avoient entraîné des inconvénients dans d' autres colonies, on arrêta que dans la Géorgie chaque famille ne pourroit avoir que cinquante acres de terre, qu' elle ne pourroit pas les aliéner, qu' ils ne pourroient pas même passer en héritage aux filles.

Il est vrai que cette substitution aux seuls mâles fut bientôt abrogée ; mais on laissoit subsister encore trop d' obstacles à l' émulation. Rarement un homme se détermine-t-il à quitter sa patrie sans la vue de quelque avantage extraordinaire, qui frappe son imagination. Mettre des bornes à son industrie, c' est l' empêcher d' entrer dans la carrière. Les limites marquées à chaque plantation, devoient avoir nécessairement cette influence. Il restoit d' autres vices à la racine de l' arbre, qui l' empêchoient de fleurir.

Les colonies angloises, même les plus fertiles, ne paient qu' un foible cens ; encore n' est-ce qu' après avoir pris de la vie et des forces.

La Géorgie fut dès le berceau soumise aux redevances du gouvernement féodal, dont on l' avoit comme entravée. Ces rentes s' accrurent outre mesure, à proportion qu' elle s' agrandit. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, jusqu' à ne pas voir que le plus petit droit sur le

p352

commerce d' une province peuplée et florissante, les enrichiroit bien plus que les redevances les plus multipliées sur une terre inculte et déserte.

à ce genre d' oppression, il s' en joignit un nouveau, qui pouvoit venir, (le croira-t-on ?) d' un principe d' humanité. On défendit aux colons de la Géorgie d' avoir des esclaves. La Caroline et d' autres colonies, avoient été fondées sans la main des negres. On crut qu' une contrée qu' on destinoit à être le boulevard de ces possessions, ne devoit pas être peuplée d' une race de victimes qui n' auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Mais on ne prévint pas que des colons moins favorisés de la métropole que leurs voisins ; placés sur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force et d' ardeur pour entreprendre une culture qui demandoit plus d' encouragement. L' inaction où les plongeoit tant d' obstacles, s' autorisoit d' une autre prohibition. Les désordres qu' entraînoit dans tout le continent de l' Amérique septentrionale l' usage des liqueurs spiritueuses, avoit fait défendre l' importation des eaux-de-vie de sucre dans la Géorgie. Cette interdiction, quelque honnête qu' en fût le motif, ôtoit aux colons la seule boisson qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays qu' ils trouvoient par-tout mal-saines, et l' unique moyen de réparer

la déperdition qu' ils faisoient par des sueurs continuelles : elle leur fermoit encore la navigation aux Antilles où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains et les bestiaux qui devoient être leurs premieres richesses.

p353

La métropole sentit enfin combien les institutions et les réglemens vicieux arrêtoient les progrès de la colonie. Elle rompit les fers qu' elle lui avoit forgés. La Géorgie reçut le gouvernement qui faisoit fleurir la Caroline, et devint au-lieu d' un fief de quelques particuliers, une possession vraiment nationale.

Quoiqu' elle n' ait pas un territoire aussi étendu, un climat aussi tempéré, un sol aussi bon que la province voisine ; et qu' avec le riz, l' indigo, et presque toutes les denrées de la Caroline, elle n' en puisse jamais égaler la prospérité ; cependant elle deviendra utile à la métropole, à mesure qu' on verra diminuer la crainte de s' y établir, trop justement fondée sur la tyrannie dont elle étoit opprimée. On cessera de dire un jour que de toutes les colonies angloises du continent, la Géorgie est la moins peuplée, eu égard aux secours que le gouvernement y a prodigués. Ce ne sera pas sans fruit qu' il y aura versé, même en 1769 trois mille quatre-vingt livres sterlings. Toutes ces avances seront heureusement secondées par l' acquisition de la Floride, province qui par son voisinage doit influer sur la prospérité de la Géorgie, qui, à des titres plus précieux encore, mérite d' être connue.

Sous le nom de la Floride, l' ambition espagnole comprenoit toutes les terres de l' Amérique qui s' étendent depuis le Mexique jusqu' aux régions les plus septentrionales. Mais la fortune qui se joue de l' orgueil national, a resserré depuis long-temps cette dénomination illimitée, à la presqu' isle que la mer a formée sur le canal de Bahama, entre la Géorgie et la Louisiane. Les espagnols qui s' étoient souvent contentés

p354

d' empêcher la population des pays qu' ils ne

pouvoient habiter, voulurent occuper cette contrée en 1565, après en avoir chassé les françois qui l' année précédente y avoient commencé un petit établissement.

La peuplade la plus orientale de la colonie s' appelloit San-Mattheo. Quoiqu' établie à deux lieues de l' océan, sur une riviere navigable, dans un sol agréable et fertile, le conquérant l' auroit abandonnée, s' il n' y avoit pas trouvé le sassafras.

Cet arbre particulier à l' Amérique, et meilleur à la Floride que dans tout cet hémisphere, croît également sur les bords de la mer et sur les montagnes, mais toujours dans un terrain qui n' est ni trop sec ni trop humide. Droit, élevé comme le sapin, sans branches, sa tête forme une espece de coupe. Ses feuilles toujours vertes ressemblent à celles du laurier. Sa fleur jaune se prend en infusion, comme le bouillon blanc et le thé. Sa racine, très-connue dans le commerce, parce qu' elle est utile à la médecine, doit être spongieuse, légère, de couleur cendrée, d' un goût âcre, douceâtre, aromatique, d' une odeur qui approche de celle du fenouil et de l' anis. Ces qualités lui donnent la vertu d' exciter la transpiration, de résoudre les humeurs épaisses et visqueuses, de soulager la paralysie et les fluxions froides. On l' employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes.

Les premiers espagnols auroient peut-être péri de ce mal, sans un remede si puissant ; ils auroient succombé du moins aux fievres dangereuses dont ils furent presque tous attaqués à San-Mattheo ; soit que ce fût un effet de la nourriture

p355

du pays, ou de la mauvaise qualité des eaux. Mais les sauvages leur apprirent qu' en buvant à jeun et dans leurs repas, de l' eau où l' on auroit fait bouillir de la racine de sassafras, ils pouvoient être assurés d' une prompte guérison. Cette expérience fut tentée et réussit. Cependant la bourgade ne sortit jamais ni de l' obscurité, ni de sa misere qui, sans doute, étoit une maladie incurable et naturelle aux vainqueurs du nouveau monde.

à quinze lieues de San-Mattheo, sur la même côte, s' éleva un autre établissement sous le nom de Saint-Augustin. Les anglois qui l' attaquèrent en 1747, furent obligés de renoncer à le prendre.

Les montagnards écossais voulurent couvrir la retraite des assiégés ; ils furent battus et massacrés. Un sergent fut seul épargné par les sauvages indiens, qui combattant avec les espagnols le réserverent pour les supplices qu' ils destinoient à leurs prisonniers. Cet homme, à la vue des instruments de la torture cruelle qu' on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe sanguinaire en ces termes.

" héros et patriarches du monde occidental, vous n' étiez pas les ennemis que je cherchois, mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la guerre m' a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit de la victoire. Je ne vous le dispute pas. Mais puisque c' est un usage de mon pays d' offrir une rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n' est pas à rejeter. Sachez donc, braves américains, que dans le pays où je suis né, certains hommes ont des connaissances surnaturelles. Un de ces sages qui m' étoit allié par le sang, me donna, quand je me fis soldat, un charme qui devait me rendre

p356

invulnérable. Vous avez vu comme j' ai échappé à tous vos traits : sans cet enchantement aurois-je pu survivre à tous les coups mortels dont vous m' avez assailli ? Car j' en appelle à votre valeur ; la mienne n' a, ni cherché le repos, ni fui le danger. C' est moins la vie que je vous demande aujourd' hui, que la gloire de vous révéler un secret important à votre conservation, et de rendre invincible la plus vaillante nation du monde. Laissez-moi seulement une main libre, pour les cérémonies de l' enchantement dont je veux faire l' épreuve sur moi-même en votre présence. "

les indiens saisirent avec avidité ce discours qui flattoit en même-temps, et leur caractère belliqueux, et leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délièrent un bras au prisonnier. L' écossais pria qu' on remît son sabre au plus adroit, au plus vigoureux de l' assemblée, et dépouillant son cou, après l' avoir frotté en marmottant quelques paroles avec des signes magiques, il cria d' une voix haute et d' un air gai : " regardez maintenant, sages indiens, une preuve incontestable de ma bonne foi. Vous guerrier qui tenez mon arme tranchante, frappez de toute votre force. Loin de séparer ma tête de mon corps, vous n' entamerez pas seulement

la peau de mon cou. "
à peine il eut prononcé ces mots, que l' indien
déchargeant le coup le plus terrible, fit
sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages
étonnés restèrent immobiles, regardant le corps
sanglant de l' étranger, puis tournant leurs regards
sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les
uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant
admirant la ruse qu' avoit employée le prisonnier,

p357

pour se dérober aux tourments en abrégeant
sa mort, ils accorderent à son cadavre les
honneurs funebres de leur pays. Si cette histoire
n' a pas toute la vérité que semble lui assurer sa
date, trop récente pour donner du poids à une
fiction, ce ne sera qu' un mensonge de plus dans
les relations des voyageurs. D' ailleurs il nous
faut des contes, pour nous soulager de l' histoire.
Les espagnols qui dans toute l' Amérique
s' exercent plus à détruire qu' à bâtir, ne
formerent au débouquement du canal de Bahama
que les deux établissements dont on vient de
parler. à quatre-vingt lieues de Saint-Augustin,
sur l' entrée du golfe du Mexique, ils avoient élevé
Saint-Marc à l' embouchure de la riviere des
Apalaches. Mais ce poste qui pouvoit établir la
communication des deux continents du nouveau monde,
avoit déjà perdu le peu d' importance qu' il
avoit prise d' abord, lorsque les anglois de la
Caroline le renverserent en 1704 et le réduisirent
à rien.

à trente lieues plus loin, étoit la peuplade de
Saint-Joseph, moins considérable encore que celle
de Saint-Marc. Jettée sur une côte plate,
exposée à tous les vents, dans un sable stérile, un
pays perdu ; c' étoit le lieu du monde, où l' on devoit
le moins s' attendre à trouver des hommes. Mais
l' avarice est souvent trompée par l' ignorance.
Des espagnols y habitoient.

Ceux de leur nation qui s' établirent en 1696
à la baye de Pensacola, sur les confins de la
Louisiane, furent du moins plus heureux dans
leur choix. Le sol y étoit susceptible de culture ;
ils y avoient même une rade, qui avec plus de
profondeur à l' entrée, eût pu passer pour bonne,

p358

si les vers n' y avoient en très-peu de temps percé
les meilleurs vaisseaux.

Ces cinq établissements dispersés sur une étendue
où l' on auroit pu fonder un grand royaume,
ne contenoit qu' environ trois mille colons, plus
paresseux et plus pauvres les uns que les autres.
Tous vivoient du produit de leurs troupeaux. Les
cuirs qu' ils en vendoient à la Havane et cent
cinquante mille piastres qu' ils tiroient de cet
entrepôt, pour payer leur garnison, étoient tout le
fonds et le prix de leur foible industrie. Malgré cette
misere où les laissoit la métropole, ils ont tous
voulu passer à Cuba, quand la Floride a été cédée
à l' Angleterre par le traité de 1763. Cette
conquête n' a donc été qu' un désert dans toute la
rigueur du terme ; mais n' est-ce pas un gain que
d' avoir perdu des habitants rébelles au travail et
mal-intentionnés ?

La Grande-Bretagne se félicite d' avoir à
peupler une province immense, dont les limites
ont encore été reculées jusqu' au Mississipi, par
la cession que les françois ont faite d' une
partie de la Louisiane : sacrifice foible, si l' on n' y
considere qu' un pays qu' ils ne pouvoient plus
garder ; mais irréparable quand on voit que
c' est peut-être la dernière possession qu' ils auroient
dû céder. Tout est perdu pour la France et
l' Espagne depuis leur réunion. Voyons comment
l' Angleterre va mettre à profit leurs dépouilles.
Elle a partagé sa nouvelle acquisition sur le
golfe du Mexique en deux gouvernements, dont
l' un se nomme Floride orientale, et l' autre
Floride occidentale. Depuis long-temps elle
brûloit de s' établir sur cette partie du continent,
pour s' ouvrir une communication libre et facile avec

p359

les plus riches colonies de l' Espagne. Elle n' y
cherchoit autrefois que les avantages d' un
commerce interlope. Mais cette utilité précaire et
momentanée ne suffisoit pas, ne convenoit pas même
à l' ambition d' une grande puissance. Il
n' appartient qu' à la culture de faire fleurir les
conquêtes d' un peuple industriel. Aussi les anglois
prodiguent tous les encouragements à l' exploitation,
d' un de leurs plus beaux domaines. Le parlement
dans la seule année 1769 a accordé neuf mille
cinq cents cinquante livres sterlings pour les deux
Florides. Dans cette isle du moins, la mere
s' épuise pour ses nouveaux-nés ; tandis qu' ailleurs

le gouvernement suce et tarit à la fois le lait de la métropole et le sang des colonies. Les deux Florides, une partie de la Louisiane, et tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque et par le même traité, ont achevé de mettre sous la domination de l' Angleterre l' espace immense qui s' étend depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu' au fleuve Mississipi. Ainsi, quand cette puissance n' auroit pas encore la baye D' Hudson, Terre-Neuve, et les autres isles de l' Amérique septentrionale, elle ne laisseroit pas de posséder l' empire le plus étendu qui jamais ait été formé sur la surface du globe. Ce vaste empire est coupé du nord au sud par une chaîne de hautes montagnes qui s' éloignant alternativement et se rapprochant des côtes, laissent entr' elles et l' océan un riche territoire de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches, est un désert immense dont quelques voyageurs ont parcouru jusqu' à huit cents lieues sans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l' extrémité de ces lieux sauvages vont se perdre

p360

dans la mer du sud. Si cette conjecture, qui n' est pas sans probabilité, venoit à se réaliser, l' Angleterre embrasseroit dans ses colonies toutes les branches de la communication et du commerce du nouveau monde. En passant d' une mer de l' Amérique à l' autre par ses propres terres, elle toucheroit, pour ainsi dire, à la fois aux quatre parties du globe. De tous ses ports de l' Europe, de ses comptoirs de l' Afrique, elle charge, elle expédie des vaisseaux pour le nouveau monde. Des possessions qu' elle a dans les mers orientales, elle pourroit se transporter aux Indes occidentales par la mer pacifique. C' est elle qui découvroit les langues de terre ou les bras de mer, l' isthme ou le détroit qui tient l' Asie à l' Amérique par l' extrémité du septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ses mains par de vastes colonies ; elle en auroit toutes les clefs par ses nombreuses flottes. Elle aspireroit peut-être à prédominer sur les deux mondes, par l' empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n' entre pas dans la destinée d' un seul peuple. Interrogez les romains : est-il donc si flatteur d' exercer une immense domination, puisqu' il faut tout perdre, quand on a tout acquis ? Interrogez les espagnols : est-on donc si

puissant d' embrasser dans ses états une étendue de terres que le soleil ne cesse d' éclairer, s' il faut languir obscurément dans un monde, quand on regne dans un autre ?

Les anglois seront assez heureux de conserver par la culture et la navigation, un empire toujours trop grand, dès qu' il leur coûte du sang. Mais puisque l' ambition ne s' étend qu' à ce prix, c' est au commerce de seconder les conquêtes d' une puissance maritime. Jamais la guerre ne

p361

valut au vainqueur des champs plus dociles à l' industrie humaine, que ceux du continent septentrional de l' Amérique. Quoiqu' il soit en général si bas proche de la mer, que le plus souvent on a peine à distinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze brasses ; cependant la côte est très-abordable, parce que ce bas-fond ou cette profondeur diminue insensiblement, à mesure qu' on avance. Ainsi l' on peut avec le secours de la sonde connoître exactement à quelle distance on est du continent. Le navigateur en est même averti par les arbres qui paroissant sortir de l' océan, forment un spectacle enchanteur à ses yeux, sur des plages où s' offrent de toutes parts des rades, des criques, et des ports sans nombre pour recevoir et protéger des vaisseaux.

Les productions viennent en abondance sur un sol nouvellement défriché ; mais arrivent lentement à la saison de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir si tard, que l' hiver en prévient la récolte, tandis que sous une latitude plus septentrionale on en recueille sur notre continent, et le fruit et la graine. Quelle est la raison de ce phénomène ? Avant l' arrivée des européens, l' américain du nord, vivant du produit de sa chasse et de sa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout son pays étoit hérissé de forêts et de ronces. à l' ombre de ces bois, croissoit une multitude de plantes. Les feuilles dont chaque hiver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l' épaisseur de trois ou quatre pouces. L' été venoit, avant que les eaux eussent entièrement pourri cette espece d' engrais ; et la nature abandonnée à elle-même, entassoit sans cesse les uns sur les autres, les fruits de sa fécondité. Les

p362

plantes ensévelies sous des feuillages humides qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de temps, se sont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des siècles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat si long-temps ignoré ou négligé par les hommes, offre aussi des dédommagements qui réparent les vices et les effets de cet abandon.

Il a presque tous les arbres qui sont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui seul ; entr' autres l'érable et le tamarisk.

Le tamarisk est un arbrisseau qui se plaît sur un sol humide. Aussi ne s'éloigne-t-il gueres de la mer. Ses graines sont couvertes d'une poudre blanche qu'on diroit de la farine. Ramassées à la fin de l'automne et jettées dans de l'eau bouillante, elles donnent un corps visqueux, qui surnage et qu'on écume. Lorsque cette substance est figée, elle est communément d'un verd sale. On la fait fondre une seconde fois, pour la purifier, elle devient alors transparente et d'un verd agréable.

Cette matière mitoyenne entre le suif et la cire, pour la consistance et la qualité, tenoit lieu de l'une et de l'autre, aux premiers européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'usage, à mesure que les animaux domestiques se sont multipliés. Cependant comme elle brûle plus lentement que le suif, qu'elle est moins sujette à fondre, et qu'elle n'en a pas l'odeur désagréable, elle obtient toujours la préférence, par-tout où l'on peut s'en procurer, sans la payer trop cher. La propriété d'éclairer est la moins précieuse de ses qualités. On en compose d'excellent savon, de bons emplâtres

p363

pour les blessures : on s'en sert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le tamarisk ; puisqu'on l'appelle l'arbre à sucre. élevé par la nature près des ruisseaux et dans des lieux humides, cet arbre croît à la hauteur du chêne. On fait dans le mois de mars, au bas de son tronc, une incision de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau qu'on insère dans la plaie, reçoit le suc qui coule, et le conduit dans un vase placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres, est si abondante, qu'en une demi-heure, elle remplit une bouteille

de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. Les uns et les autres n' en fournissent que très-peu dans le mois de mai, où elle distille naturellement. La qualité ne vaut pas mieux alors que la quantité. L' arbre ne veut qu' une incision, ou deux au plus. Une plus grande perte l' épuise et l' énerve. S' il s' évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vite.

Sa liqueur est un suc naturellement mielleux. Pour l' amener à l' état du sucre, on la fait évaporer par l' action du feu jusqu' à ce qu' elle ait acquis la consistance d' un sirop épais. On la verse ensuite dans des moules de terre, ou d' écorce de bouleau. Le sirop se durcit en se refroidissant, et se change en un sucre roux, presque transparent, assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois en le fabriquant un peu de farine de froment ; mais cette préparation altere toujours son goût. Ce sucre sert au même usage que celui des cannes ; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur.

p364

Ainsi le commerce n' en tirera jamais un grand profit. Le miel est le sucre des sauvages de nos landes ; l' érable est le sucre des sauvages de l' Amérique. La nature a par-tout ses douceurs ; elle a par-tout ses merveilles.

Parmi la multitude d' oiseaux qui peuplent les forêts de l' Amérique septentrionale, il en est un extrêmement singulier ; c' est l' oiseau mouche qui tire ce nom de sa petitesse. Son bec est long, pointu comme une aiguille, ses pattes n' ont que la grosseur d' une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d' une beauté incomparable. Sa poitrine est couleur de rose, et son ventre est blanc comme du lait. Du gris bordé d' argent et nuancé d' un jaune d' or très-brillant, éclate sur son dos, ses aîles et sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat, qu' il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement.

Le printemps est l' unique saison de ce charmant oiseau. Son nid perché au milieu d' une branche d' arbre, est revêtu en dehors d' une mousse grise et verdâtre, garni en dedans d' un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n' a qu' un demi-pouce de profondeur, sur un pouce

environ de diametre. On n' y trouve jamais que deux oeufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a souvent tenté d' élever les petits de ce léger volatile ; mais ils n' ont pu vivre que trois ou quatre semaines au plus.

L' oiseau mouche ne se nourrit que du suc des fleurs. Il voltige de l' une à l' autre, comme les abeilles. Quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement semblable à celui d' un rouet à

p365

filer. Lorsqu' il est las, il se repose sur un arbre, ou sur un pieu voisin ; il y reste quelques minutes et revole aux fleurs. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant. Les hommes peuvent s' approcher de lui, jusqu' à huit ou dix pieds. Croiroit-on qu' un être si petit fût si méchant, colere et querelleur ? On voit souvent ces oiseaux se livrer une guerre acharnée et des combats opiniâtres. Leurs coups de bec sont si vifs et si redoublés, que l' oeil ne peut les suivre. Leurs aîles battent et s' agitent avec tant de vîtesse, qu' on les croiroit perchés en l' air, comme s' ils voloient, sans sortir de leur place. Lorsqu' ils se poursuivent, on diroit une fleche qui part d' un bras nerveux. On les entend plus qu' on ne les voit : ils poussent un cri semblable à celui du moineau.

L' impatience est l' ame de ces petits oiseaux. Quand ils approchent d' une fleur, s' ils la trouvent fanée et sans suc, ils lui arrachent toutes ses feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit sur la fin de l' été, des milliers de fleurs que la rage des oiseaux mouches a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de ressentiment ne soit pas une sorte de faim, plutôt qu' un instinct destructeur sans besoin. Tant de beauté se joindroit-elle à tant de cruauté ?

L' Amérique septentrionale étoit autrefois dévorée d' insectes, comme tous les pays couverts de bois et d' eau. Aucune de ces especes n' étoit utile à l' homme. Une seule aujourd' hui sert à ses besoins. C' est l' abeille. Mais on croit qu' elle a été transportée de l' ancien monde au nouveau. Les sauvages l' appellent mouche angloise ; on

p366

ne la trouve qu' au voisinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangère. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux essaims sous le nouvel hémisphère. Elles s' y multiplient tous les jours. Leur miel s' emploie à différents usages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient de jour en jour une branche considérable de commerce.

L' abeille n' est pas le seul présent que l' Europe ait pu faire à l' Amérique. Elle l' a encore enrichie d' animaux domestiques. Les sauvages n' en avoient point. Des hommes libres n' avoient soumis aucune espèce vivante à leur domination ; ils ne savoient que les détruire. La domesticité des animaux n' a jamais dû précéder la société des humains. La première conquête de l' homme, est celle qu' il a faite sur ses semblables.

Jusqu' à cette fatale époque de servitude universelle, chaque individu avoit été trop occupé de son existence, et sa vie entière avoit été toute employée aux moyens de la conserver. Mais aussi-tôt qu' une partie des hommes eut subjugué l' autre, et que celle-ci se vit assujettie à travailler pour des maîtres, le loisir fut connu pour la première fois sur la terre. Ce loisir fut le père des arts qui consolent peut-être le genre humain de la perte de sa liberté. La domesticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut sans doute une invention des sociétés.

Peut-être n' est-elle pas le moindre ouvrage de l' industrie humaine ? Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de hasards. Car enfin on a bien trouvé dans certaines contrées de l' Amérique, des sociétés et des empires avancés, même jusqu' aux

p367

arts de luxe ; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus disposés, par leur faiblesse ou leur instinct, à recevoir le joug de l' homme, qu' ils ne le sont parmi nous. On a vu même des pays du nouveau monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l' homme, vers l' état de perfection et de société auquel ils étoient appelés par la nature ; c' est qu' ils vivoient sans maîtres. L' homme ne les avoit pas assujettis à sa voix menaçante, à son coup d' oeil terrible, à sa main toujours prête à frapper. Il étoit esclave lui-même, et les animaux ne l' étoient

point encore. Car l'homme a été guerrier avant l'usage de la cavalerie ; et la guerre a peut-être fait la société, qui ne se ressent que trop de son origine.

Mais l'arabe, dira-t-on, ne marche jamais sans chameaux ; le tartare boit le sang du cheval qui le porte ; les lapons vivent de la chair et du lait des rennes ; les kamschadales se font traîner par des chiens. Tous ces animaux ont donc été soumis avant leurs maîtres.

Eh ! Ne voit-on pas que ces peuplades, quoique errantes, sont dans un état de société plus avancé, mais moins indépendant que celui des sauvages de l'Amérique ? Quand on parle ici de sociétés policées, il ne s'agit point des peuples pasteurs, dont les troupeaux ne peuvent pas même être comptés au rang des animaux domestiques. La culture a pu commencer sans le secours du cheval et du boeuf, sur-tout dans les pays féconds où la terre ne demandoit pour nourrir ses habitants que le plus léger sarclage, et non de profonds sillons. Mais l'homme au contraire qui fut long-temps chargé tout seul des peines du labourage, n'assujettit gueres sa tête

p368

et son bras à des travaux réguliers qu'après que le feu de la guerre eut incendié les bois qui lui donnoient des fruits ; qu'après que le fer eut fait des esclaves pour servir des tyrans. Le roi de la nature connut donc la servitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en soit de l'origine et de la filiation des arts, dont la génération est trop compliquée pour qu'il soit aisé de découvrir dans quelque ordre et comment ils sont nés les uns des autres ; l'Amérique n'avoit point encore associé les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorsque les européens y transporterent sur des vaisseaux plusieurs de nos especes domestiques. Elles s'y sont prodigieusement multipliées ; mais à l'exception du porc, dont toute la perfection consiste à s'engraisser, elles ont beaucoup perdu de la force et de la grosseur qu'elles avoient dans le séjour naturel de leur origine. Les boeufs, les chevaux et les brebis, ont dégénéré dans les colonies septentrionales de l'Angleterre, quoique les especes en eussent été choisies avec soin et précaution. à la quatrième génération la plupart n'ont presque rien conservé de la vertu, ni des qualités originelles

de leur race.

C'est sans doute le climat, c'est la nature de l'air et du sol qui s'oppose au succès de leur transplantation. Ces animaux furent d'abord, ainsi que les hommes, sujets à des maladies épidémiques qui les ravagèrent à leur arrivée. Si la contagion ne les entama pas comme l'espèce humaine, à la racine même de la génération, plusieurs espèces du moins eurent beaucoup de peine à se reproduire. à chaque génération, elles s'abâtardirent ; et tel que les plantes

p369

d'Amérique transportée en Europe, le bétail de l'Europe s'est dégradé continuellement en Amérique. C'est la loi des climats qui veut que chaque peuple, chaque espèce vivante ou végétante, croisse et meure dans son pays natal. L'amour de la patrie est commandé par la nature à tous les hommes, sous peine de la vie. L'histoire des émigrations n'est que l'histoire des guerres, du bouleversement et de la destruction. Cependant il y a des analogies de climat qui modifient la loi généralement portée contre l'expatriation des animaux et des plantes. Lorsque les Anglois aborderent dans l'Amérique septentrionale, les naturels épars de ces contrées solitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs. Les Européens ajoutèrent à cette culture qui fut prodigieusement augmentée, tous les grains, tous les légumes de leur propre continent. Du superflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, et de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent avec les îles méridionales de l'Amérique un commerce qui suffisoit à leurs besoins, alors extrêmement bornés. La métropole voyant qu'il ne résultoit rien pour sa prospérité, de cette communication ; qu'au-lieu de rendre ses colonies tributaires de son luxe et de son industrie, elle les auroit bientôt pour rivales dans tous les marchés des salaisons et des bleds, voulut tourner leur activité vers des objets qui lui fussent plus utiles. Elle ne manquoit pas de motifs et de moyens ; l'occasion vint de les mettre en oeuvre. La Suède étoit en possession de vendre aux Anglois la plus grande partie du bray et du goudron, dont ils avoient besoin pour leurs armements.

p370

En 1703 cette puissance méconnut ses vrais intérêts, au point de plier et de réduire sous un privilège exclusif cette importante branche de son commerce. Une augmentation de prix, subite et forte, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des suédois, encouragea par des primes considérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir. Ces gratifications ne produisirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre sanglante qui désoloit les quatre parties du monde, détourna tout à la fois la métropole et les colonies de l'attention que méritoit cette révolution naissante dans le commerce. Les nations du nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occasionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complète d'impuissance, crurent pouvoir impunément assujettir les munitions de la marine, à toutes les clauses et les restrictions qui devoient en hausser le prix. Ce fut un système de convention entr'elles qui devint public en 1718 ; temps où toutes les puissances maritimes soupiroient encore des blessures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue si odieuse réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le nouveau monde des hommes assez éloquents, pour persuader aux habitants qu'ils avoient le plus grand intérêt à seconder les vues de la mère patrie ; assez éclairés pour diriger les premiers travaux à de grands résultats, sans les faire passer par ces minces essais qui éteignent subitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'oeil, la poix, le goudron, la térébenthine, les vergues, les mâtures aborderent dans les ports de

p371

la Grande-Bretagne avec tant de profusion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voisins. Le gouvernement fut aveuglé par ce premier essor de prospérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales de ses colonies sur celles qui venoient de la mer Baltique, sembloit lui promettre une préférence constante. Il crut pouvoir supprimer les encouragements. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs la différence du fret, qui étoit toute en faveur de ses rivaux. L'interruption totale qui survint dans cette veine de commerce, l'avertit de son erreur.

Il reprit en 1729 le système des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles suffirent pour assurer en Angleterre au débit des munitions d'Amérique, la plus grande supériorité sur celles du nord.

Les bois, qui faisoient pourtant une des principales richesses des colonies, fixerent plus tard la vigilance du gouvernement de la métropole. Depuis long-temps les anglois en exportoient en Espagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices et à d'autres usages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas en retour assez de marchandises pour compléter leur cargaison, les hamburgeois et même les hollandois avoient contracté l'habitude de fréter les vaisseaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation et de cabotage avoit considérablement augmenté la marine britannique. Le parlement instruit de ce succès, se hâta de décharger en 1722 les bois que le nouveau monde pouvoit fournir au royaume de tous

p372

les droits que payoient à leur entrée les bois de Russie, de Suede et de Danemarck. Cette première faveur fut suivie d'une gratification, qui comprenant en général tous les bois, portoit spécialement sur les bois destinés à la construction des vaisseaux. Un avantage si considérable en lui-même eût encore augmenté, si les colonies avoient construit chez elles des bâtimens propres à voiturer des matières d'un si grand encombrement ; s'il s'étoit formé des chantiers qui eussent fourni des cargaisons entières ; sur-tout si l'on avoit aboli l'usage de brûler au printemps les feuilles tombées durant l'automne. Cette pratique vicieuse détruira toujours les jeunes arbres qui commençoient à se développer. Il n'en restera que de vieux, trop mûrs pour la construction. Personne n'ignore que les navires faits en Amérique, ou des matériaux tirés de ce pays, n'ont qu'une très-courte durée. Cet inconvénient peut avoir plusieurs causes ; mais celle qu'on indique ici, mérite d'autant plus d'attention, qu'il est facile d'y remédier. Avec les bois et les mâtures de la marine, l'Amérique peut encore fournir les voiles et les agrêts, par la culture du chanvre et du lin. Les protestants françois, qui chassés de leur

patrie par un roi conquérant tombé dans le bigotisme, avaient apporté par-tout l'industrie et l'activité de leur nation à ses ennemis, firent connoître en Angleterre le prix de deux matieres souverainement importantes pour une puissance maritime. L'Écosse et l'Irlande cultivèrent avec quelques succès, et le lin, et le chanvre. Cependant les manufactures nationales tiroient principalement l'un et l'autre de la Russie. On imagina, pour mettre fin à cette importation

p373

étrangere, d'accorder six livres sterlings de gratification par tonneau de ces matieres, à l'Amérique septentrionale. Mais l'habitude, ennemie des nouveautés utiles, éteignit cette amorce aux yeux des colons. Enfin elle a pris ; et le produit des lins et des chanvres qu'ils cultivent, retient dans la Grande-Bretagne une partie considérable des deux millions sterlings que l'achat des toiles étrangères en faisoit sortir chaque année. Peut-être ira-t-il jusqu'à suffire à la consommation nationale ; jusqu'à supplanter même les autres nations dans tous les marchés. Un sol tout neuf qui ne coûte rien, qui n'a pas besoin d'engrais, qui est traversé par des rivières navigables, et qui peut être travaillé par des esclaves : quel fondement pour les plus vastes espérances ! Aux bois, aux toiles qu'exige la marine, faut-il ajouter le fer ? Le nord du nouveau monde en offre, pour la conquête de l'or et de l'argent qui coulent au midi. Ce premier métal si nécessaire à l'homme, étoit ignoré des américains, lorsque les européens leur en apprirent le plus funeste usage ; celui des armes homicides. Les anglais eux-mêmes négligèrent long-temps les mines de fer que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce rameau de richesses, en le chargeant de droits énormes. Cette imposition équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, soutenus des propriétaires des bois taillis qui devoient servir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue et les sophismes, ces ennemis du bien public, avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient soutenir. Enfin le gouvernement honteux

de payer à l' Espagne, à la Norvege et à la Baltique, un tribut annuel de quatre cents mille livres sterlings, décida en 1750 que le fer des colonies septentrionales entreroit exempt de toute imposition, dans les trois royaumes. Le mineray de l' Amérique est si abondant, si utile à tant d' usages ; si facile à tirer de la superficie de la terre, que les anglois ne désesperent pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l' Afrique, aux Indes orientales, à tous les pays de l' univers où l' intérêt de leur commerce étend leurs relations.

Peut-être cette nation exagere-t-elle aux autres, ou à elle-même, les avantages qu' elle se promet de tant d' objets utiles à sa navigation. Mais il lui suffira qu' à l' aide de ses colonies, elle puisse se tirer de la dépendance où les nations européennes du nord l' avoient jusqu' à présent tenue pour la construction de ses armements. On pouvoit autrefois arrêter ou gêner ses opérations par le refus de ces matériaux. Rien ne suspendra désormais son essor naturel vers l' empire des mers, qui seul peut lui assurer l' empire du nouveau monde.

Après s' en être aplani le chemin, par la création d' une marine, libre, indépendante, et supérieure à toutes les marines, l' Angleterre a pris encore tous les moyens de jouir de cette espece de conquête qu' elle a faite en Amérique, moins par ses armes que par son industrie. Elle a favorisé la culture du riz, de l' indigo, du tabac, par des encouragements que le plus grand succès a promptement récompensés. à mesure que ces établissements par leur pente naturelle se sont avancés du nord au sud, les projets et les entreprises se sont multipliés convenablement

à la nature du sol. On a demandé aux climats chauds ou tempérés, les productions qu' ils devoient rendre aux soins de la culture. Le vin seul sembloit manquer au nouvel hémisphere ; les anglois qui n' ont point de vin en Europe, ont voulu s' en procurer en Amérique.

On trouve sur le continent immense que ce peuple seul occupe, une quantité prodigieuse de seps sauvages qui produisent des raisins dont la couleur, la grosseur et la quantité varient, mais

qui sont tous d' un goût fort âcre et désagréable. On pensa qu' une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refusée ; et l' on appella des vigneronns françois dans un pays où les impôts et les corvées ne leur ôtoient pas le fruit et le goût du travail. Les expériences réitérées qu' ils tenterent alternativement avec du plant d' Europe et d' Amérique, furent toutes également malheureuses. Le suc de la vigne y étoit trop aqueux, trop foible, trop difficile à conserver dans un climat chaud. Le pays étoit trop couvert de bois qui attirent et font séjourner les brouillards humides et brûlants ; les saisons étoient trop inconstantes ; les insectes trop multipliés autour des forêts, pour laisser éclore et prospérer une culture si chere à la nation angloise, à tous les peuples qui ne la possèdent point. Un jour viendra peut-être, mais après des siècles, où ses colonies lui fourniront une boisson qu' elle envie et qu' elle achete à la France avec le secret dépit d' enrichir une rivale qu' elle brûle de dépouiller. Ce desir est cruel. L' Angleterre a des moyens plus doux, plus glorieux d' atteindre à la prospérité qu' elle ambitionne. Une production, une culture répandue aujourd' hui dans les quatre parties du monde

p376

vient s' offrir à son émulation : c' est la soie, ouvrage de ce ver rampant qui vêtit l' homme de feuilles d' arbres élaborées dans son sein ; c' est la soie, double prodige de la nature et de l' art. Cette riche matiere coûte à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d' argent très-considérable. Il y a trente ans que cette perte lui fit naître l' envie de tirer ses soies de la Caroline, qui par la douceur de son climat et l' abondance de ses mûriers, sembloit favorable à cette production. Des essais que hasarda le gouvernement en attirant des vaudois à cette colonie, furent plus heureux et plus productifs qu' on n' avoit osé l' espérer. Cependant les progrès de cette branche d' industrie sont restés au-dessous d' une si riante promesse. On en a rejeté la faute sur les habitants de la colonie, qui n' achetant que des negres, dont ils tiroient une utilité prompte et sûre, ont négligé d' avoir des négresses qu' on auroit pu destiner avec leurs enfants à élever des vers à soie ; occupation convenable à la foiblesse du sexe et de l' âge les plus robustes. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d' un

autre hémisphère dans un pays inculte et sauvage, donneroient leurs premiers soins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des bestiaux, aux travaux de premier besoin. C'est la marche naturelle et constante des états bien gouvernés. De l'agriculture, base de la population, ils s'élèvent aux arts de luxe qui nourrissent le commerce enfant de l'industrie, père de la richesse. Le moment est venu peut-être où les anglais peuvent occuper des colonies entières à la culture de la soie. C'est du moins l'opinion nationale. Le parlement arrêta le 18 avril 1769, que pour toutes les soies crues qui seroient portées

p377

des colonies dans la métropole, il seroit donné pendant sept ans une gratification de vingt-cinq pour cent ; pendant les sept années suivantes une gratification de vingt pour cent ; et pendant sept années encore une gratification de quinze pour cent. Si cet encouragement produit l'amélioration qu'on en doit attendre, on ne tardera pas sans doute à s'appliquer à la culture des cotonniers et des oliviers, que le ciel et le sol des colonies anglaises semblent solliciter. L'Europe et l'Asie n'ont peut-être pas de riches productions qui ne puissent être heureusement transplantées et cultivées dans le vaste continent de l'Amérique septentrionale, lorsque la population y aura fourni des bras à proportion de l'étendue et de la fertilité d'un si riche domaine. C'est aujourd'hui le grand objet de la métropole que de peupler ses colonies. Ce furent les anglais qui persécutés dans leur isle pour leurs opinions civiles et religieuses, aborderent les premiers dans cette région déserte et sauvage. Bientôt l'intolérance et le despotisme qui pesoient sur les autres contrées de l'Europe, pousserent de nouvelles victimes sur cette plage inculte, qui dans son abandon, sembloit offrir et demander du secours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans en passant les mers, perdoient tout espoir de retour, et s'attachoient pour toujours à une terre qui leur servant d'asyle, leur fournissoit à peu de frais une subsistance paisible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts on accourut pour le partager. Un empressement si vif s'est soutenu, sur-tout en Allemagne, où la nature produit des hommes pour conquérir ou cultiver la terre.

Tandis que la tyrannie et la persécution désoloient et desséchoient la population en Europe, l'Amérique angloise se peuploit de trois sortes d'habitants. Les hommes libres forment la première classe. C'est la plus nombreuse ; mais jusqu'à présent, elle a dégénéré d'une manière visible. Tous les créoles, quoiqu'habités au climat dès le berceau, n'y sont pas aussi robustes au travail, aussi forts à la guerre que les européens ; soit que l'éducation ne les y ait pas préparés, ou que la nature les ait amollis. Sous ce ciel étranger l'esprit s'est énervé comme le corps. Vif et pénétrant de bonne heure, il conçoit promptement ; mais ne résiste pas, ne s'accoutume pas aux longues méditations. On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poète, un habile mathématicien, un homme de génie dans un seul art, ou une seule science. Ils ont presque tous de la facilité pour tout ; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces et mûrs avant nous, ils sont bien en arrière, quand nous touchons au terme.

Peut-être dira-t-on que leur population y est peu nombreuse, auprès de celle de l'Europe entière ; qu'on y manque de secours, de maîtres, de modèles, d'instruments, d'émulation, dans les arts et dans les sciences ; que l'éducation y est trop négligée ou trop mal secondée. Mais observez qu'à proportion, on y voit plus de gens bien nés, d'une condition honnête, aisée et libre ; plus de loisir et de moyens pour suivre son talent qu'on n'en trouve en Europe, où l'institution même de la jeunesse, est souvent contraire au progrès et au développement de la raison et des talents. Est-il possible que

parmi les créoles élevés parmi nous, et qui tous ou presque tous ont de l'esprit, aucun n'ait pris un grand vol dans la moindre carrière ; que parmi ceux qui sont restés dans leur pays, aucun ne se soit distingué par une certaine supériorité dans les talents qui mènent à la renommée ? La nature les a-t-elle punis d'avoir passé l'océan ? Est-ce une race qui s'est abâtardie à jamais en se transplantant, se croisant, se mêlant ? Le temps ne pourra-t-il pas la naturaliser

avec le climat ? Gardons-nous de prononcer sur l'avenir avant une expérience de plusieurs siècles. Attendons qu'un concours, une masse, un foyer de lumières ait éclairé, civilisé ce nouvel hémisphère. Attendons que l'éducation y ait corrigé l'insurmontable pente du climat vers les plaisirs énervants de la mollesse et de la volupté. Peut-être alors verra-t-on que l'Amérique est favorable au génie, aux arts créateurs de la paix et de la société. Un nouvel Olympe, une Arcadie, une Athènes, une Grèce nouvelle enfantera peut-être dans le continent, ou dans l'archipel qui l'environne, des Homères, des Théocrites, et sur-tout des Anacréons. Peut-être s'élèvera-t-il un autre Newton dans la nouvelle Bretagne ? C'est de l'Amérique anglaise, n'en doutons pas, que partira le premier rayon des sciences, si elles doivent éclore enfin sous un ciel si long-temps nébuleux. Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont alliés du midi vers le nord, on verra dans le nouveau, le nord éclairer le midi. Laissez les anglais défricher le terrain, purifier l'air, changer le climat, améliorer la nature ; un nouvel univers sortira de leurs mains pour la gloire et le bonheur de l'humanité. Mais qu'ils prennent

p380

donc des mesures conformes à ce noble dessein ; et qu'ils cherchent par des voies justes et louables une population digne de créer un monde nouveau. C'est ce qu'ils n'ont pas fait encore. La seconde classe de leurs colons est composée de malheureux expatriés qui n'avoient pas même de quoi payer leur passage d'Europe en Amérique. On les séduit, on les embarque. à leur arrivée, les habitants viennent à bord du vaisseau qui les a transportés. On livre les enfants au-dessous de cinq ans, à ceux qui s'offrent de les élever ; mais à condition qu'ils en seront servis par reconnaissance jusqu'à l'âge de vingt et un an. C'est à la même condition qu'on paie un demi passage pour les enfants qui sont entre cinq et dix ans. Le passage, dont le prix varie en raison de la longueur et des frais de la traversée, se paie entier pour les enfants de dix à quinze ans, qu'on prend toujours à la même condition. Les hommes au-dessus de vingt et un an, s'engagent eux-mêmes pour un temps dont ils conviennent avec ceux qui veulent les libérer de leur passage. Cet engagement est de trois,

quatre, ou cinq ans de service, suivant leur âge, leur force et leur industrie. Avant l' embarquement, le pere, la mere, et leurs enfants au-dessus de dix ans, sont réciproquement caution du prix de leur passage envers celui qui en avance les fraix. Si l' un des engagés vient à périr dans la traversée, ou qu' en arrivant en Amérique il n' y trouve pas de libérateur, les autres sont tenus de payer sa dette. Aucun des engagés n' a le droit de se marier sans l' aveu de son maître, qui met le prix qu' il veut à son consentement. Si quelqu' un d' eux s' ensuit et qu' on le rattrape, il doit servir une

p381

semaine pour chaque jour de son absence, un mois pour chaque semaine, et six mois pour un seul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre son déserteur, peut le vendre à qui bon lui semble, mais ce n' est que pour le temps de son premier engagement. Du reste ce service, cette vente n' ont rien d' ignominieux. à l' expiration de sa servitude, l' engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. On donne aux affranchis un habit neuf avec un cheval, si ce sont des hommes ; ou un présent équivalent, si ce sont des femmes. Mais de quelque apparence de justice que l' on colore cette espece de trafic, la plupart des étrangers qui passent en Amérique à ce prix, ne s' embarqueroient pas, s' ils n' étoient trompés. Des brigands sortis des marais de la Hollande se répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d' Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthousiasme les délices du nouveau monde, et les fortunes qu' il est aisé d' y faire. Les indigents séduits par des promesses si magnifiques, suivent aveuglément ces vils courtiers d' un indigne commerce, qui les livrent à des négociants d' Amsterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci soudoyés eux-mêmes par le gouvernement anglois ou par des compagnies chargées de recruter les colonies, paient une gratification à ces embaucheurs. Des familles entieres sont vendues, sans le savoir, à des maîtres éloignés qui leur préparent des conditions d' autant plus dures, que la faim et la nécessité ne permettent pas à ceux qui les acceptent, de s' y refuser. Les anglois forment des recrues pour la culture, comme les princes pour la guerre, avec un but plus utile et plus humain, mais

par les mêmes artifices. L'illusion se perpétue en Allemagne par l'attention qu'on a de supprimer les lettres de l'Amérique, qui pourroient dévoiler un mystère d'imposture et d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui l'a forgé.

Mais enfin on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'est l'oppression des gouvernements qui fait adopter ces chimères de fortune, à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errants ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre sous un ciel étranger, se livrent aisément à l'espérance d'un meilleur sort. Les moyens qu'on emploie pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne sont propres qu'à irriter en eux le désir d'en sortir. C'est par des prohibitions, par des menaces et des peines qu'on croît les enchaîner ; on ne fait que les aigrir, les pousser à la désertion par la défense même. Il faudroit les attacher par des soulagemens et des espérances : on les emprisonne, on les garrote ; on empêche l'homme né libre d'aller respirer où le ciel et la terre lui donneront un asyle. On aime mieux l'étouffer dans son berceau, que de le laisser vivre loin d'une cabane sans toit et sans pain. On ne veut pas même lui donner le choix de son tombeau.

Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix ; peuples où sont vos droits !

Faut-il révéler aux nations les trames qui se machinent contre leur liberté ? Faut-il leur dire que par le complot le plus odieux, quelques puissances ont manoeuvré récemment une convention qui doit ôter toute ressource au désespoir ?

Depuis deux siècles tous les princes de l'Europe fabriquoient entr'eux dans les ténèbres

du cabinet, cette longue et pesante chaîne dont les peuples se sentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit des anneaux d'airain à ce filet artificieusement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les états plus grands, mais les sujets plus soumis, en substituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce et lente des loix et des moeurs. Tous les potentats se fortifioient également dans leur tyrannie par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils regnoient avec des armées : humiliés

et défaits, ils commandoient par la misere à des
sujets pusillanimes. Ennemis ou jaloux entr' eux par
ambition, ils ne se liguoiient ou ne s' allioient que
pour appesantir la servitude. Soit qu' ils voulussent
souffler la guerre ou conserver la paix, ils étoient
assurés de tourner au profit de leur autorité,
l' agrandissement ou l' affoiblissement de leurs peuples.
S' ils cédoient une province, ils épuisoient toutes
les autres pour la récupérer ou s' en dédommager.
S' ils en acquéroient une nouvelle, la fierté
qu' ils en prenoient au-dehors, étoit au-dedans
dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des
autres réciproquement tous les arts, toutes les
inventions, soit de la guerre, soit de la paix,
qui pouvoient concourir, tantôt à fomentier les
rivalités, et les antipathies naturelles, tantôt à
oblitérer le caractere des nations ; comme si
l' accord tacite de leurs maîtres eût été de les
assujettir les unes par les autres au despotisme
qu' ils avoient su leur façonner de longue main.
N' en doutez pas, peuples qui gémissiez tous,
plus ou moins sourdement, de votre condition ;
ceux qui ne vous ont jamais aimés, en sont
venus à ne vous plus craindre. Une seule porte

p384

vous restoit dans l' extrémité de l' oppression, on
vous l' a fermée : c' est celle de l' évacion et de
l' émigration.
Des princes sont convenus entr' eux de se rendre,
non-seulement les déserteurs, qui la plupart
enrôlés par force ou par fraude, ont bien
le droit de s' échapper ; non-seulement les
brigands qui ne devroient en effet trouver de
réfuge nulle part ; mais indistinctement tous leurs
sujets, quel que soit le motif qui les ait forcés
à quitter leur patrie. Ainsi vous tous, malheureux
paysans, qui ne trouvez ni subsistance ni
travail dans les pays ravagés et desséchés par
les tribulations de la finance, mourez où vous
avez eu le malheur de naître ; il n' est plus
d' asyle pour vous que sous la terre. Vous tous
artisans, ouvriers de toute espece, que l' on vexé
par les monopoles, à qui l' on refuse le droit
de travailler librement, sans avoir acheté des
maîtrises ; vous que l' on tient courbés toute la
vie dans un atelier pour enrichir un entrepreneur
privilégié, vous qu' un deuil de cour laisse
des mois entiers sans salaire et sans pain ;
n' espérez pas de vivre hors d' une patrie où des
soldats et des gardes vous tiennent emprisonnés :

erez dans l' abandon et mourez de chagrin.
Vous-mêmes, qui servez d' instrument au despotisme,
soyez-en aussi la victime : officiers sans
fortune et sans récompense, ruinés par une
guerre malheureuse, désespérés par une réforme
qui vous prive de votre unique ressource, vous
avez vous-mêmes élevé ces barrières de fer qui
vous ôtent la liberté de vendre votre sang, à
qui voudroit le payer. Osez gémir ; vos cris
seront repoussés et perdus au fond d' un cachot ;
fuyez, on vous poursuivra, même au-delà des

p385

monts et des fleuves ; vous serez renvoyés ou
livrés pieds et poings liés à la torture, à la gêne
éternelle où vous avez été condamnés en naissant.
Peut-être jusqu' ici ne plaignez-vous, ni la
condition de vos soldats, ni celle des negres ; c' est
presque la vôtre aujourd' hui ; vous êtes nés,
comme eux, esclaves pour la vie. Vous encore
à qui la nature a donné un esprit libre,
indépendant des préjugés et des erreurs ; qui
osez penser d' après la vérité, parler d' après votre
pensée, hâtez-vous d' étouffer la vérité, la nature,
l' humanité dans votre ame ; applaudissez à tous les
attentats contre votre patrie et vos concitoyens,
ou gardez un silence profond dans l' obscurité
de la fortune et de la retraite. Vous tous enfin
qui naissez dans ces états barbares où la
condition réciproque entre les princes de se rendre
les transfuges, vient d' être scellée par un traité,
souvenez-vous de l' inscription que le Dande a
gravée sur la porte de son enfer : *voi ch' entrate,
lasciate omai ogni speranza : vous qui passez
ici, perdez toute espérance* .

Quoi ! Ne reste-t-il pas un asyle même au-delà
des mers ? L' Angleterre n' ouvrira-t-elle pas
ses colonies aux malheureux qui préféreront
volontairement sa domination, au joug insupportable
de leur patrie ? Qu' a-t-elle besoin de ce
vil ramas d' engagés qu' elle surprend et débauche
par les honteux moyens dont toutes les couronnes
se servent pour grossir leurs armées ? Qu' a-t-elle
besoin de ces êtres encore plus misérables,
dont elle forme la troisieme classe de sa population
en Amérique ? Oui, par une iniquité d' autant
plus criante qu' elle sembloit moins nécessaire,
ses colonies septentrionales ont eu recours
au trafic, à l' esclavage des noirs. On ne disconvindra

pas qu' ils ne soient mieux nourris et mieux vêtus, moins maltraités et moins accablés de travail qu' aux isles. Mais ils ont aussi beaucoup plus à souffrir d' un climat où ils risquent même de perdre les membres, lorsqu' on n' a pas la précaution de les y accoutumer insensiblement, en les déposant dans les provinces méridionales, avant de les fixer dans les pays septentrionaux : heureux encore quand une prompte mort les délivre du fardeau d' une vie condamnée à languir dans une servitude éternelle. Des sectaires humains ; des chrétiens qui cherchoient dans l' évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont souvent voulu rendre à leurs esclaves la liberté que rien ne peut acheter ; mais ils ont été long-temps retenus par une loi d' état qui ordonnoit d' assigner aux affranchis un revenu suffisant pour leur subsistance.

Disons plutôt : l' habitude commode d' être servi par des esclaves ; ce penchant à la domination, justifié par les douceurs dont on prétend alléger leur servitude ; l' opinion où l' on se plaît à rester, qu' ils ne se plaignent pas d' une condition que le temps a changée pour eux en nature : ce sont là les sophismes de l' amour-propre, pour appaiser les cris de la conscience. La plupart des hommes ne sont pas nés méchants, ne veulent pas faire le mal ; mais parmi ceux même que la nature semble avoir formés justes et bons, il en est peu qui aient assez de désintéressement, de courage, de grandeur d' ame, pour faire le bien aux dépens de quelque sacrifice. Cependant les quakers viennent de donner un exemple qui doit faire époque dans l' histoire de la religion et de l' humanité. Au milieu

d' une de ces assemblées où tout fidele qui se croit mû par l' impulsion de l' esprit saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là sans doute étoit inspiré), s' est levé et a dit :
 " il est temps de nous accorder avec nous-mêmes. Jusques à quand aurons-nous deux consciences, deux mesures, deux balances ; l' une en notre faveur, l' autre à la ruine du prochain ; toutes deux également fausses ? Est-ce à nous, mes freres, de nous plaindre en ce moment que le parlement d' Angleterre veut nous asservir,

nous imposer le joug du sujet, sans nous laisser le droit du citoyen ; tandis que depuis un siècle nous faisons tranquillement l'oeuvre de la tyrannie, en tenant dans les fers du plus dur esclavage, des hommes qui sont nos égaux et nos frères ? Que nous ont fait ces malheureux que la nature avoit séparés de nous par des barrières si redoutables, et que notre avarice est allée chercher au travers des naufrages, jusques dans leurs sables brûlants, ou leurs sombres forêts, au milieu des tigres ? Quel étoit leur crime pour être arrachés d'une terre qui les nourrissoit sans travail, et transplantés par nous sur une terre où ils meurent dans les labeurs de la servitude ? Quelle famille as-tu donc créée, père céleste, où les aînés, après avoir ravi les biens de leurs frères, veulent encore les forcer, la verge à la main, d'engraisser du sang de leurs veines, de la sueur de leur front, ce même héritage dont on les a dépouillés ? Race déplorable, que nous abrutissons, pour la tyranniser ; en qui nous étouffons toutes les facultés de l'ame, pour accabler ses bras et son corps de fardeaux ; en qui nous effaçons l'image de

p388

la divinité, et l'empreinte de l'humanité : race mutilée et déshonorée, dans sa raison comme dans ses membres. Et nous sommes chrétiens, et nous sommes anglois ? Peuple favorisé du ciel, et respecté sur les mers ; quoi, tu veux être libre et tyran tout à la fois ? Non, mes frères, affranchissons ces misérables victimes de notre orgueil ; rendons aux nègres la liberté que l'homme ne doit jamais ôter à l'homme. Puissent à notre exemple, toutes les sociétés chrétiennes, réparer une injustice cimentée par deux siècles de crimes et de brigandages ! Puissent enfin des hommes trop long-temps avilis, élever au ciel des bras libres de chaînes, et des yeux baignés des pleurs de la reconnaissance ! Hélas ! Ces malheureux n'ont connu jusqu'ici que les larmes du désespoir ! " ce discours réveilla les remords ; et les esclaves furent libres dans la Pensilvanie. Une révolution si frappante devoit être l'ouvrage d'un peuple tolérant. Mais n'attendez pas un semblable héroïsme de ces nations, qui sont aussi barbares par les vices du luxe, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement sacerdotal

et militaire a mis tout dans le joug, même les opinions ; quand l' homme imposteur a persuadé à l' homme armé qu' il tenoit du ciel le droit d' opprimer la terre, il n' est plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s' en vengeroient-ils pas sur les peuples sauvages de la zone torride ?

Sans parler de la population des noirs, dont le nombre n' est gueres au-dessous de trois cents mille, on comptoit en 1751 un million d' habitants dans les possessions angloises de l' Amérique

p389

septentrionale. Les calculs les moins exagérés, les plus exacts font monter en 1768 cette population à deux millions. Une multiplication si rapide doit avoir deux sources. La premiere est cette foule d' irlandois, de juifs, de françois, de vaudois, de palatins, de moraves, de saltzbourgeois qui fatigués des vexations politiques et religieuses qu' ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La seconde source de cette étonnante multiplication, est dans le climat même des colonies, où l' expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Cette vérité demande un développement pour être sentie.

Le peuple s' accroît par-tout en raison du nombre des mariages, et ce nombre augmente à proportion des facilités qu' on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier de bonne heure. Dans une société vieillie par ses progrès même, les gens riches effrayés des dépenses qu' entraîne le luxe des femmes, forment le plus tard qu' ils peuvent, un établissement difficile à cimenter, coûteux à maintenir ; et les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d' enfants ; les domestiques n' en ont point ; et les artisans craignent d' en avoir. Ce désordre est si sensible, sur-tout dans les plus grandes villes, que les générations ne s' y reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, et qu' on y voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette décadence n' a pas encore gagné les campagnes, où l' habitude

de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres sont occupées et mises à peu près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés sont aux gages de celui qui possède. La concurrence qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix ; et la modicité du gain leur ôte le desir, l' espérance et les facultés de se reproduire par les mariages. Tel est l' état actuel de l' Europe.

Celui de l' Amérique offre un aspect tout opposé. Le terrain vaste et inculte s' y donne, ou pour rien ou à si bon marché, que l' homme le moins laborieux trouve en peu de temps un espace qui pouvant suffire à l' entretien d' une nombreuse famille, y nourrira long-temps sa postérité. Ainsi les habitants du nouveau monde, sollicités d' ailleurs par le climat, se marient en plus grand nombre, et beaucoup plus jeunes que les habitants de l' Europe. S' il se fait parmi nous un mariage par centaine d' individus, il s' en fait deux en Amérique ; et si l' on compte quatre enfants par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémisphere. Qu' on multiplie ces générations par celles qui doivent en naître, on trouvera qu' avant deux siècles, les colonies septentrionales de l' Angleterre auront une population immense, à moins que la métropole n' y mette des entraves qui en ralentiront les progrès naturels.

Elles sont peuplées aujourd' hui d' hommes sains, robustes, dont la taille est avantageuse. Ces créoles sont plus vifs et plutôt formés que les européens ; mais ils vivent aussi moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poisson, des grains, du gibier, des fruits, de la biere, du

cidre, des végétaux, entretient tous les habitants dans une grande abondance des choses relatives à la nourriture. On est obligé de s' observer davantage sur le vêtement qui est toujours fort cher, soit qu' il arrive de l' ancien monde, soit qu' il soit fabriqué dans le pays même. Les moeurs sont ce qu' elles doivent être chez un peuple nouveau, chez un peuple cultivateur, chez un peuple qui n' est ni poli, ni corrompu par le séjour des grandes cités ; il regne

généralement de l' économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie et le jeu, ces passions de l' opulence oisive, altèrent rarement cette heureuse tranquillité. Les femmes sont encore ce qu' elles doivent être, douces, modestes, compatissantes et secourables ; elles ont ces vertus qui perpétuent l' empire de leurs charmes. Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin et du progrès de leurs plantations, qui seront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d' aisance ; comme la sécurité qui naît de la propriété ; coe l' espérance et la facilité communes d' augmenter ses possessions ; comme l' indépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, jointe au besoin mutuel de société pour leurs plaisirs. à la place du luxe qui traîne la misere à sa suite ; au-lieu de ce contraste affligeant et hideux ; un bien-être universel réparti sagement par la premiere distribution des terres, par le cours de l' industrie, a mis dans tous les coeurs le desir de se plaire, moins actif, mais plus satisfaisant que le desir de nuire qui est inséparable d' une extrême inégalité dans les fortunes et

p392

les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n' est ni assez isolé pour l' indifférence, ni assez voisin pour la haine. On se rapproche, on se rassemble ; on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la premiere destination de l' homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n' y voit pas ces graces, ces talents, ces jouissances recherchées dont l' apprêt et les fraix usent et fatiguent tous les ressorts de l' ame, amenant les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté ; mais les plaisirs domestiques, l' attachement réciproque des parents et des enfants, l' amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux pour qui sait le goûter et mépriser les autres : c' est là le spectacle enchanteur qu' offre par-tout l' Amérique septentrionale : c' est dans les bois de la Floride et de la Virginie, c' est dans les forêts même du Canada, qu' on peut aimer toute sa vie, ce qu' on aima pour la premiere fois, l' innocence et la vertu qui ne laissent jamais périr la beauté toute

entiere.

Si quelque chose manque à l' Amérique angloise, c' est qu' elle ne forme pas précisément une nation. On y voit tantôt réunies, tantôt éparses, des familles de diverses contrées de l' Europe. Ces colons en quelque endroit que le hasard ou leur choix les ait fixés, conservent avec une prédilection indestructible, la langue, les préjugés et les habitudes de leur patrie. Des écoles et des églises séparées les empêchent de se confondre avec le peuple hospitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation, par le culte, par les moeurs, et peut-être par

p393

les sentiments, ils couvent des germes de dissension qui peuvent un jour causer la ruine et le bouleversement des colonies. Le seul préservatif qui doive prévenir ce désastre dépend tout entier du régime des gouvernements.

La politique ressemble pour le but et l' objet, à l' éducation de la jeunesse. L' une et l' autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, se ressembler par les moyens. Les peuples sauvages, comme les enfants du bas âge, quand ils se sont réunis en société, veulent être menés par la douceur, et réprimés par la force. Faute de l' expérience qui seule forme la raison, incapables de se gouverner eux-mêmes dans la vicissitude des événements et des rapports qu' amene l' état d' une société naissante, le gouvernement doit être éclairé pour eux, et les conduire par l' autorité jusqu' à l' âge des lumieres. Aussi les peuples barbares se trouvent-ils naturellement sous les lisieres et la verge du despotisme, jusqu' à ce que les progrès de la société leur aient appris à se conduire par leurs intérêts.

Les peuples policés semblables aux adolescents, plus ou moins avancés, non en raison de leurs facultés, mais du régime de leur premiere institution, dès qu' ils sentent leur force et leurs droits, veulent être ménagés et même respectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé, ne doit rien entreprendre, sans consulter son pere : un prince, au contraire, ne doit rien établir, sans consulter son peuple. Il y a plus : le fils dans les résolutions où il prend conseil de son pere, souvent ne hasarde que son propre bonheur : un prince compromet toujours l' intérêt du peuple, dans tout ce qu' il statue. L' opinion publique, chez

une nation qui pense et qui parle, est la règle du gouvernement : jamais il ne la doit heurter sans des raisons publiques, ni la contrarier sans l'avoir désabusée. C'est d'après cette opinion que le gouvernement doit modifier toutes les formes. L'opinion, comme on le sait, varie avec les mœurs, les habitudes et les lumières. Ainsi tel prince pourra faire, sans trouver la moindre résistance, un acte d'autorité, que son successeur ne renouvellerait pas, sans exciter l'indignation. D'où vient cette différence ? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'était pas encore née ; le second l'aura blessée ouvertement un siècle plus tard. L'un aura fait, pour ainsi dire, à l'insu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence par les succès heureux de son gouvernement : l'autre aura peut-être empiré des malheurs publics par des volontés injustes, qui devoient perpétuer les premiers abus de son autorité. La réclamation publique est constamment le cri de l'opinion ; et l'opinion générale est la règle du gouvernement ; c'est parce qu'elle est la reine du monde, que les rois sont les maîtres des hommes. Les gouvernements doivent donc s'améliorer et se perfectionner comme les opinions. Mais quelle est la règle des opinions, chez les peuples éclairés ? L'intérêt permanent de la société, le salut et l'utilité de la nation. Cet intérêt se modifie au gré des événements et des situations ; l'opinion publique et la force du gouvernement suivent ces différentes modifications. Delà toutes les formes du gouvernement que les Anglois, libres et penseurs, ont établies dans l'Amérique septentrionale. Le gouvernement de la nouvelle Écosse, d'une

province de la nouvelle Angleterre, de la nouvelle Yorck, du nouveau Jersey, de la Virginie, des deux Carolines et de la Géorgie, est nommé royal, parce que le roi d'Angleterre y exerce la suprême influence. Les députés du peuple y forment la chambre basse, comme dans la métropole ; un conseil choisi approuvé par la cour, établi pour soutenir les prérogatives de la couronne, y représente la chambre des pairs, et soutient cette représentation par la fortune et l'état des personnes les plus distinguées du pays qui sont ses membres ; un gouverneur y convoque, y proroge, y

termine les assemblées, donne ou refuse le consentement à leurs délibérations, qui reçoivent de son approbation force de loi, jusqu' à ce que le monarque auquel on les envoie, les ait réjettées.

La seconde espece de gouvernement établi dans les colonies, est connu sous le nom de gouvernement propriétaire. Lorsque la nation angloise s' établit dans ces régions éloignées, un courtisan avide, actif, accrédité n' avoit pas de peine à obtenir dans des déserts aussi grands que des royaumes, une propriété, une autorité sans bornes. Un arc et des pelleteries, seul hommage qu' exigeât la couronne, valoit à un seigneur le droit de regner ou de gouverner à son gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du gouvernement de la plupart des colonies. Aujourd' hui le Maryland et la Pensilvanie sont les seules asservies à cette forme singuliere, ou plutôt à cet informe principe de gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres provinces voisines, qu' en ce qu' il reçoit son gouverneur de la maison de Baltimore, dont le choix doit être approuvé

p396

par la cour. Dans la Pensilvanie même, le gouverneur nommé par la maison propriétaire et confirmé par la couronne, n' est point appuyé d' un conseil qui lui donne de l' ascendant, et il doit s' accorder avec les communes qui prennent naturellement toute l' autorité.

Un troisieme régime que les anglois appellent *charter government* , paroît mettre plus d' harmonie dans la constitution. Après avoir été celui de toutes les provinces de la nouvelle Angleterre, il ne subsiste plus que dans Connecticut, et dans l' isle de Rhodes. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens élisent, déposent eux-mêmes tous leurs officiers, et font toutes les loix qu' ils jugent à propos, sans qu' elles aient besoin de l' approbation du monarque, sans qu' il ait le droit de les annuler.

Enfin la conquête du Canada, jointe à l' acquisition de la Floride, a fait naître une législation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laissé ces provinces sous le joug d' une autorité militaire, et dès-lors absolue. Sans avoir le droit de s' assembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulsion de la cour de

Londres.

Cette diversité du gouvernement n' est pas l' ouvrage de la métropole. On n' y voit pas la marche d' une législation raisonnée, uniforme et régulière. C' est le hasard, le climat, ce sont les préjugés du temps et des fondateurs qui ont enfanté cette diversité bizarre de constitutions. Ce n' est pas à des hommes jettés par la fortune sur des plages désertes qu' il appartient de former une législation. Toute législation doit aspirer par sa nature

p397

au bonheur d' une société. Ses moyens d' atteindre à ce but unique et sublime dépendent tous de ses facultés physiques. Le climat, c' est-à-dire le ciel et le sol, est la première règle du législateur. Ses ressources lui dictent ses devoirs. C' est d' abord sa position locale qu' il doit consulter, avant de rien statuer. Une peuplade jettée sur une côte maritime, aura des lois plus ou moins relatives à la culture, ou à la navigation, selon l' influence que la terre ou la mer peuvent avoir sur la subsistance des habitants qui peupleront cette côte déserte. Si la nouvelle colonie est portée par le cours d' un grand fleuve, bien avant dans les terres, un législateur doit prévoir, et leur genre et leur degré de fécondité ; les relations que la colonie aura, soit au-dedans du pays, soit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à sa prospérité.

Mais c' est sur-tout dans la distribution de la propriété qu' éclatera la sagesse de la législation. En général, et dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c' est-à-dire à chacun une étendue suffisante pour l' entretien d' une famille ; en distribuer du surplus à ceux qui auront la faculté de faire les avances nécessaires pour le mettre en valeur ; en réserver de vacantes pour les générations ou les recrues dont la colonie peut avec le temps grossir et s' augmenter.

Le premier objet d' une peuplade naissante est la subsistance et la population ; le second est la prospérité qui doit naître de ces deux sources. éviter les sujets de guerre, soit offensive, ou défensive ; tourner d' abord son industrie vers

p398

les objets les plus productifs et les moins disputés ; ne former autour de soi que les relations indispensables et proportionnées avec la consistance que donne à la colonie, et le nombre de ses habitants, et la nature de ses ressources ; introduire sur-tout un esprit particulier et local chez une nation qui s' établit, esprit d' union au-dedans, et de paix au-dehors ; ramener toutes les institutions à un but éloigné, mais durable ; et subordonner toutes les loix du moment à la loi constante qui seule doit opérer la multiplication et la stabilité : ce n' est encore que l' ébauche d' une législation.

Elle formera la morale sur le physique du climat, ouvrira d' abord une large porte à la population par la facilité des mariages qui dépendent de l' aisance à subsister. La sainteté des moeurs doit s' établir par l' opinion. Dans une isle sauvage qu' on peupleroit d' enfants, on n' auroit qu' à laisser éclore le germe de la vérité dans les développements de la raison. Avec des précautions contre les vaines terreurs qui naissent de l' ignorance, on écarteroit les erreurs de la superstition jusqu' à l' âge où la fougue des passions naturelles heureusement combinées avec les forces de la raison, chasse tous les phantômes.

Mais quand on établit un peuple déjà vieux, dans un pays nouveau, l' habileté de la législation consiste à ne lui laisser que les opinions et les habitudes nuisibles dont on ne peut le guérir et le corriger. Veut-on empêcher qu' elles ne pullulent et ne se transmettent ? Que l' on veille à la seconde génération, par une éducation commune et publique des enfants. Un prince, un législateur ne devoit jamais fonder une colonie, sans y envoyer d' avance des hommes

p399

sages pour l' institution de la jeunesse ; c' est-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs : car il s' agit moins d' enseigner le bien que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale et de vertu que l' on sème dans l' enfance des générations déjà viciées, sont étouffés dans l' adolescence et la jeunesse par le débordement et la contagion des vices, qui sont passés en moeurs dans la société. Les jeunes gens les mieux élevés ne peuvent entrer dans le monde, sans y contracter tous les engagements et les liens d' où dépend

le reste de leur vie. S' ils y prennent une femme, une profession, une carrière ; ils y trouvent par-tout les semences du mal et de la corruption enracinées dans toutes les conditions ; une conduite entièrement opposée à leurs principes ; des exemples et des discours qui déconcertent et combattent leurs résolutions. Mais dans une colonie naissante, l' influence de la première génération peut être corrigée par les mœurs de la seconde. Tous les esprits sont préparés à la vertu par le travail. Les besoins de la vie écartent tous les vices qui naissent du loisir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle sans cesse les colons riches et voluptueux. Toutes les facilités sont ouvertes aux précautions du législateur qui veut épurer le sang et les mœurs d' une peuplade. Qu' il ait du génie et de la vertu, les terres et les hommes qu' il aura dans ses mains inspireront à son ame un plan de société qu' un écrivain ne peut jamais tracer que d' une manière vague et sujette à l' instabilité des hypothèses, qui se varient et compliquent avec une infinité de circonstances trop difficiles à prévoir et à combiner.

p400

Mais le premier fondement d' une société cultivatrice ou commerçante, est la propriété, c' est là le germe du bien et du mal, soit physique ou moral, qui suivent l' état social. Toutes les nations semblent divisées en deux partis irréconciliables. Les riches et les pauvres, les propriétaires et les mercenaires, c' est-à-dire les maîtres et les esclaves, forment deux classes de citoyens, malheureusement opposés. En vain quelques écrivains modernes ont voulu par des sophismes établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de frais ; par-tout le pauvre voudra mettre son travail à haut prix ; et le riche fera toujours la loi dans ce marché trop inégal. Delà vient le système des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n' a point voulu attaquer la propriété qu' il regardoit comme sacrée ; mais il a prétendu lui donner des entraves, et réprimer sa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été presque toujours mal assises, parce qu' elles n' étoient qu' un foible remède du mal originel de la société. C' est donc à la répartition des terres qu' un législateur

donnera la plus grande attention. Plus cette distribution sera sagement économisée, plus les lois civiles qui tendent la plupart à conserver la propriété, seront simples, uniformes et précises.

Les colonies anglaises se ressentent à cet égard du vice radical, inhérent à l' ancienne constitution de leur métropole. Comme le gouvernement actuel n' est qu' une réforme de ce gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l' Europe, il en a conservé beaucoup d' usages, qui n' étant dans l' origine que des abus de l' esclavage, sont plus

p401

sensibles encore par leur contraste avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les lois qui laissoient beaucoup de droit à la noblesse, avec les lois qui modifient, diminuent, abrogent ou mitigent ces droits féodaux. Delà tant de lois d' exception pour une loi de principe ; tant de lois interprétatives pour une loi fondamentale ; tant de lois nouvelles qui combattent avec les lois anciennes. Aussi convient-on qu' il n' y a peut-être dans le monde entier, un code aussi diffus, aussi embrouillé que celui des lois civiles de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus sages de cette nation éclairée ont souvent élevé la voix contre ce désordre. Ou leurs cris n' ont pas été écoutés, ou les changements qui sont survenus de cette réclamation n' ont fait qu' augmenter la confusion.

Par leur dépendance et leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette masse informe et mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie ; elles ont grossi le fatras obscur de toutes les nouvelles lois que le changement de lieux, de temps et de moeurs y devoit ajouter. De ce mélange a résulté le cahos le plus difficile à débrouiller, un amas de contradictions pénibles à concilier. Aussi-tôt est née une multitude de jurisconsultes qui sont allés dévorer les terres et les hommes de ces nouveaux climats. La fortune et l' influence qu' ils ont acquises en très-peu de temps, ont mis sous le joug de leur rapacité, la classe précieuse des citoyens occupés de l' agriculture, du commerce, des arts et des travaux qui sont les plus indispensables dans toute société ; mais presque uniquement essentiels à une société naissante. Après le fléau de la chicane qui s' est attaché aux branches pour s' emparer des fruits,

est venu le fléau de la finance qui ronge l' arbre au coeur et à la racine.

à la naissance des colonies, les especes y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hausser de prix. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l' abondance des especes qui venoient des colonies espagnoles, parce qu' on étoit obligé de les faire passer en Angleterre, pour y payer les marchandises dont on avoit besoin. C' étoit un gouffre qui tarissoit la circulation dans les colonies. On prétexta l' embarras que causoit cette exportation continuelle, pour imaginer la création d' un papier monnoie. Cette innovation fut d' autant plus dangereuse, que loin de tendre à faciliter les opérations du commerce, elle n' étoit inspirée que par les besoins du gouvernement. Les différentes provinces d' Amérique avoient formé des projets, et des engagements au-dessus de leurs facultés. Elles crurent suppléer à l' argent par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes. Mais avant que les impôts eussent produit cet effet, il survint de nouveaux besoins qui exigèrent de nouveaux emprunts. Les dettes s' accumulèrent, et les taxes n' y suffirent plus. Enfin la somme des billets d' état grossit au point, qu' ils perdoient dix, vingt, cinquante, et même quatre-vingt pour cent, à proportion que les engagements l' emportoient sur les ressources de chaque colonie. On obligeoit cependant tous les créanciers à prendre ces billets pour leur entiere valeur. Cette injustice frappoit par contre-coup sur les négociants de la métropole qui avoient fait des avances considérables à leurs correspondants du nouveau monde. On s' adressa au parlement qui défendit en 1751 aux sujets américains de répandre

de nouveaux papiers dans le commerce, et leur enjoignit de retirer peu-à-peu ce qu' ils en avoient mis de trop. Cet acte n' a pas eu tout le succès qu' on s' en étoit promis.

Un papier qui a la forme ordinaire de la monnoie, continue à être l' agent général de toutes les affaires. Chaque piece est composée de deux feuilles rondes, collées l' une contre l' autre, et portant de chaque côté l' empreinte qui les

distingue. Il y en a de toutes les valeurs. Chaque province a un hôtel qui les fabrique, et des maisons particulières qui les distribuent. On y porte les pièces usées ou trop sales, et l'on en reçoit autant de neuves. Il est sans exemple que les officiers chargés de ces échanges, aient commis la moindre prévarication.

Mais cette fidélité ne suffit pas pour la prospérité des colonies. Elles languiront dans la médiocrité, ne s'élèveront du moins jamais à l'état auquel la nature les appelle, si l'on ne brise les fers qui enchaînent leur industrie intérieure, leur commerce extérieur.

Les premiers colons qui peuplèrent l'Amérique septentrionale, se livrèrent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs exportations ne les mettaient pas en état d'acheter ce qui leur manquait, et ils se virent comme forcés à élever quelques manufactures grossières. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au parlement, où on la discuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes assez courageux pour défendre la cause des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitants toute l'année, ce serait une tyrannie de les obliger à perdre dans l'inaction

p404

le temps que la terre ne leur demandoit pas ; que les produits de l'agriculture et de la chasse, ne fournissant pas à toute l'étendue de leurs besoins, c'était les réduire à la misère que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'industrie ; enfin que la prohibition des manufactures ne tendait qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naissant, qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient songer à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit sans réplique. On s'y rendit avec les plus grands débats. On permit aux américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des restrictions qui laissoient percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la justice. Toute communication à cet égard, fut sévèrement interdite entre les provinces. On leur défendit sous les peines les plus graves de verser de l'une dans l'autre aucune espèce de laine, soit en nature, soit fabriquée.

Cependant quelques manufactures de chapeaux oserent franchir ces barrières. Pour arrêter ce qu' on appelloit un désordre affreux, le parlement eut recours à l' expédient si petit et si cruel des réglemens. Un ouvrier ne put travailler qu' après sept ans d' apprentissage ; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun esclave dans son atelier.

Les mines de fer, qui semblent devoir absoudre les hommes de toute dépendance, furent soumises à des restrictions plus sévères encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuses dans la métropole ; sans creusets pour le fondre, sans machines pour le tourner, sans marteaux et sans enclumes pour le façonner. On

p405

eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d' autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu' il ne soit dans un péril évident de naufrage, ou qu' il ne soit chargé d' or et d' argent, ne peut entrer dans les ports de l' Amérique septentrionale. Les vaisseaux anglois eux-mêmes, n' y sont pas reçus s' ils viennent directement d' un havre de la nation. Les navires des colonies qui vont en Europe, ne peuvent rapporter chez elles que des marchandises tirées de la métropole ; à l' exception des vins de Madere et des Açores ; des sels nécessaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient autrefois aboutir toutes en Angleterre. Des considérations puissantes ont engagé le gouvernement à se relâcher de cette extrême sévérité. Il est actuellement permis aux colons de porter directement au sud du cap Finistere des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poisson salé, des planches et du bois de charpente. Toutes leurs autres productions appartiennent exclusivement à la métropole.

L' Irlande même qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur a été fermé par un acte parlementaire de 1766.

Le sénat qui représente la nation, veut avoir le droit d' en diriger le commerce dans toute l' étendue de la domination britannique. C' est par cette autorité qu' il prétend régler les liaisons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile et réciproque entre les parties éparses d' un empire immense. Une puissance, en effet, doit

statuer

p406

en dernier ressort sur les relations qui peuvent nuire ou servir au bien général de la société toute entière. Le parlement est le seul corps qui puisse s'arroger ce pouvoir important. Mais il doit l'exercer à l'avantage de tous les membres de la confédération sociale. Cette maxime est inviolable, sur-tout dans un état où tous les pouvoirs sont institués et dirigés pour la liberté nationale.

On s'est écarté de ce principe d'impartialité, qui seul peut conserver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un gouvernement libre, lorsqu'on a obligé les colonies à verser dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être consommées, lorsqu'on les a forcées à tirer de la métropole toutes les marchandises, même celles qui lui venoient des nations étrangères. Cette impérieuse et stérile contrainte chargeant les ventes et les achats des américains de frais inutiles et perdus, a nécessairement arrêté leur activité, et par conséquent diminué leur aisance ; et c'est pour enrichir quelques marchands ou quelques commissionnaires de la métropole qu'on a sacrifié les droits et les intérêts des colonies. Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente et d'importation pour toutes leurs denrées qu'elles pouvoient consommer, qu'une préférence d'achat et d'exportation pour toutes les marchandises qui sortoient de ses fabriques. Jusques-là toute soumission étoit reconnaissance ; au-delà toute obligation étoit violence.

Aussi la tyrannie a-t-elle enfanté la contrebande. La transgression est le premier effet des

p407

loix injustes, par-tout où le despotisme n'a pas brisé les codes, les formes, les tribunaux : seul rempart légitime et sacré de l'indépendance naturelle des hommes. En vain on a répété cent fois aux colonies que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établissement, à toute raison politique, aux vues

expresses de la loi. En vain a-t-on établi dans les écrits publics que le citoyen qui payoit le droit étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas, et que le marchand frauduleux voloit le marchand honnête, en le frustrant de son gain légitime. En vain on a multiplié les précautions pour prévenir ces fraudes, et les chatiments pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raison et de l'équité, a prévalu sur les cent bouches et les cent mains de l'hydre fiscale. Les marchandises de l'étranger, clandestinement introduites dans le nord de l'Amérique angloise, montent au tiers de celles qui paient les droits. Une liberté indéfinie, ou seulement restreinte à de justes bornes, arrêtera les liaisons prohibées dont on se plaint si fortement. Alors les colonies parviendront à un état d'aisance, qui leur permettra, et de se libérer du poids des quatre millions sterlings qu'elles doivent à la métropole, et d'en tirer chaque année plus de deux millions de marchandises que demande leur consommation actuelle. Mais au-lieu de cette perspective riante, qui devoit naître de la constitution du gouvernement anglois, faut-il que par une prétention insoutenable dans un état libre, on ait porté dans les colonies avec la dureté des impôts, un germe de trouble et de dissention, peut-être un incendie qu'il n'est pas aussi facile d'éteindre que d'allumer.

p408

L'Angleterre sortoit d'une guerre, pour ainsi dire, universelle, où ses flottes avoient arboré le pavillon de la victoire sur toutes les mers, où ses conquêtes avoient grossi sa domination d'un territoire immense dans les deux Indes. Cet accroissement subit, inattendu, lui donnoit aux yeux des nations un éclat qui faisoit taire ou parler l'envie et l'admiration ; mais au-dedans d'elle-même, elle étoit continuellement réduite à gémir de ses propres triomphes. écrasée sous le fardeau d'une dette de cent quarante-huit millions sterlings qui lui coûtoit un intérêt de quatre millions neuf cents soixante trois mille quatre cents quarante-quatre livres, elle ne suffisoit qu'à peine aux dépenses courantes de l'état avec un revenu de dix millions ; et ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'étoit pas même assuré de sa consistance.

Les terres étoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été dans un temps

de paix. De nouveaux droits sur les maisons et sur les fenêtres, s'appoint ce genre de propriété ; une augmentation du fisc sur le contrôle des actes pesoit sur les biens fonds. On avoit épuisé les veines du luxe, par des taxes entassées sur l' argenterie, sur les cartes, sur les dez à jouer, sur le vin, sur l' eau-de-vie. On n' avoit plus rien à espérer du commerce qui payoit dans tous les ports, à toutes les portes, pour les marchandises de l' Asie, pour les productions de l' Amérique, pour les épiceries, pour la mercerie, pour toutes les matieres d' exportation ou d' importation en nature ou en oeuvre. Les entraves de la finance avoient heureusement arrêté l' abus des liqueurs spiritueuses ; mais il en avoit coûté une partie du revenu public. On avoit cru s' en

p409

dédommager par une de ces ressources qu' il est toujours aisé de trouver, mais dangereux de chercher dans les objets de consommation générale et de premiere nécessité : le fisc s' étoit jetté sur la plus ordinaire boisson du peuple, sur la dreche, sur le cidre et sur la biere. Il n' y avoit point de ressort qui ne fût forcé. Tous les muscles du corps politique éprouvant à la fois une trop forte tension, étoient sortis de leur place. Les matieres et la main-d' oeuvre avoient si prodigieusement renchéri, que les nations rivales ou vaincues, qui jusqu' alors n' avoient pu soutenir la concurrence de l' anglois, étoient parvenues à le supplanter dans tous les marchés, jusques dans ses ports. On ne pouvoit évaluer qu' à deux millions et demi les bénéfices que retiroit la Grande-Bretagne de son commerce avec toutes les parties de l' univers ; et sa situation l' obligeoit à tirer de cette balance un million cinq cents soixante mille livres, pour payer les arrérages de cinquante-deux millions que les étrangers avoient placés dans ses fonds publics. La crise étoit violente. Il falloit laisser respirer les peuples. On ne pouvoit pas les soulager par la diminution des dépenses. Celles qu' on faisoit étoient inévitables, soit pour mettre en valeur des conquêtes achetées au prix de tant de sang, au prix de tant d' argent ; soit pour contenir le ressentiment de la maison De Bourbon extrêmement aigrie par les humiliations de la derniere guerre, par les sacrifices de la derniere paix. Au défaut d' autres moyens, pour tenir d' une main ferme, et la sécurité du présent,

et la prospérité de l'avenir, on imagina d'appeler les colonies au secours de la métropole, en leur faisant porter une partie de son fardeau.

p410

Cette détermination paroissoit fondée sur des raisons incontestables.

Une maxime avouée de toutes les sociétés et de tous les âges, impose aux différents membres qui composent un empire, l'obligation de contribuer à ses dépenses proportionnellement à leurs facultés. La sûreté des provinces américaines exige d'elles un secours qui mette la métropole en état de les protéger dans tous les temps. C'est pour les délivrer des inquiétudes qui les tourmentoient, qu'elle s'est engagée dans une guerre qui a multiplié ses dettes : elles doivent donc l'aider à supporter ou à diminuer le poids de cette surcharge. Maintenant hors d'atteinte contre les entreprises d'un voisin redoutable qu'on a heureusement éloigné, peuvent-elles refuser sans injustice aux besoins pressants d'un libérateur, l'argent que leur coûte le soin de leur conservation ? Les encouragements que ce protecteur généreux accorda long-temps à la culture de leurs riches productions, les avances gratuites qu'il prodigue encore aux contrées qu'on n'a point défrichées : tant de bienfaits ne méritent-ils pas un retour de soulagement et de services ? Tels étoient les motifs qui persuaderent au gouvernement britannique, qu'il avoit le droit d'établir des impôts dans ses colonies. On a saisi l'occasion de la dernière guerre, pour manifester une prétention dangereuse à la liberté. Car si l'on y prend garde, on verra que la guerre, soit heureuse, soit malheureuse, sert toujours de prétexte à toutes les usurpations des gouvernements ; comme si les chefs des nations belligérantes s'y proposoient bien plus d'asservir leurs sujets que de vaincre leurs ennemis. On ordonna

p411

donc aux provinces américaines de fournir aux troupes que la métropole envoyoit pour leur défense, une partie des approvisionnements dont elles avoient besoin. La crainte de troubler une harmonie si nécessaire au-dedans, quand on est

environné d'ennemis au-dehors, fit qu' on suivit les intentions du parlement ; mais avec la sagesse de ne pas parler d' un acte qu' on ne pouvoit, ni rejeter sans causer une dissention civile, ni reconnoître sans exposer des droits trop chers à conserver. La nouvelle Yorck osa seule s' écarter des ordres venus d' Europe. Quoique la transgression fût légère, on l' en punit comme d' une désobéissance, par la suspension de ses privileges.

Cette atteinte portée à la liberté d' une colonie devoit, ce semble, exciter la réclamation de toutes les autres. Soit défaut d' attention ou de prévoyance, aucune n' éleva la voix. On prit ce silence pour la crainte, ou pour une soumission volontaire. La paix qui devoit par-tout diminuer les impôts, fit éclorre en 1764 le fameux acte du timbre, qui établissant des droits sur le papier marqué, défendoit en même-temps d' en employer d' autres dans toutes les écritures publiques, soit judiciaires, soit extrajudiciaires.

Toutes les colonies angloises du nouveau monde se sont révoltées contre cette innovation ; et leur mécontentement s' est manifesté par des éclats tout-à-fait marqués. Une espece de conspiration, la seule qui convient peut-être à des peuples policés et modérés, fut une convention formée entre tous les colons de se priver de toutes les marchandises fabriquées dans la métropole, jusqu' à ce qu' elle eût retiré le bil dont on se plaignoit. Cette espece de résistance

p412

indirecte et passive, qui doit servir d' exemple à toutes les nations qui se sentiront foulées par les abus de l' autorité, ne manqua pas son effet. Les manufacturiers de l' Angleterre qui n' avoient presque plus d' autre débouché dans l' univers que les colonies nationales, tomberent dans le désespoir où devoit les plonger le défaut de travail ; et leurs cris ne pouvant être étouffés ni dissimulés par le gouvernement, firent une impression salutaire pour les colonies. L' acte du timbre fut révoqué après deux ans d' un mouvement convulsif, qui dans un siecle de fanatisme auroit occasionné sans doute une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies n' a pas été long. Le parlement n' avoit reculé qu' avec une répugnance extrême. On a bien vu qu' il ne renonçoit pas à ses prétentions ; quand en 1767 il a renversé les impôts que devoit lui produire

le timbre, sur le verre, le plomb, le thé, les couleurs, le carton, les papiers peints qui seroient portés d' Angleterre en Amérique. Les patriotes même qui sembloient le plus étendre l' autorité de la métropole sur les colonies, n' ont pu s' empêcher de blâmer une taxe dont le contrecoup devoit retomber sur toute la nation, en détournant vers le travail des manufactures, des peuples qu' il convenoit de fixer uniquement à l' exploitation des terres. Les colons n' ont pas plus été le jouet de cette innovation que de la première. En vain a-t-on allégué que le gouvernement avoit bien le pouvoir d' établir sur ses exportations les droits qu' il lui plaisoit, dès qu' il n' ôtoit pas à ses colonies la liberté de fabriquer elles-mêmes les marchandises sujettes à la nouvelle taxe. Ce subterfuge n' a paru qu' une dérision à l' égard d' un peuple qui purement cultivateur

p413

et réduit à ne commercer qu' avec sa métropole, ne pouvoit se procurer, ni par ses mains, ni par des relations au-dehors, les objets de besoin qu' on lui vendoit si cher. Que ce fut dans l' ancien ou dans le nouveau monde, qu' il payât un impôt, il a senti que les mots ne changeoient rien à la chose, et que sa liberté n' étoit pas moins attaquée par un tribut sur des denrées dont il ne pouvoit pas se passer, que par un droit sur le papier timbré qu' on lui rendoit nécessaire. Ce peuple éclairé a vu que le gouvernement vouloit le tromper, et n' a pas cru qu' il lui convînt de s' en laisser imposer, ni par la force, ni par l' artifice. Il a jugé que le caractère le plus marqué de foiblesse et de lâcheté dans une nation, étoit la connivence des sujets à toutes les fraudes et les violences du gouvernement, pour la corrompre et la subjuguier. L' éloignement qu' il a montré pour ces nouvelles impositions, ne venoit pas de leur poids excessif ; puisqu' elles ne s' élevoient pas au-dessus de seize deniers sterlings par tête. Ce n' étoit pas de quoi effrayer une population immense, dont les dépenses publiques n' ont jamais excédé chaque année cent soixante mille livres sterlings. Ce n' étoit pas la crainte de voir diminuer son aisance. La sécurité qui naissoit des cessions arrachées à la France ; l' augmentation du commerce avec les sauvages ; l' extension des pêches de la baleine, de la morue, du chien et du loup-marin, le droit de couper du bois à Campêche, l' acquisition de plusieurs isles à sucre ; de

plus grandes facilités pour les liaisons interlopes avec les possessions espagnoles dont on s' étoit rapproché : tant de moyens de fortune

p414

étoient une compensation abondante du peu de revenu que le gouvernement sembloit vouloir prélever.

Ce n' étoit pas l' inquiétude de laisser écouler des colonies le peu d' especes qui y restoient dans la circulation. La solde des huit mille quatre cents hommes de troupes réglées que la métropole entretient dans l' Amérique septentrionale, y doit faire entrer beaucoup plus d' argent que l' impôt n' en pouvoit faire sortir.

Ce n' étoit pas indifférence pour la mere patrie.

Les colonies, loin d' être ingrates, ont montré tant de zele pour ses intérêts dans la derniere guerre, que le parlement a été assez équitable pour leur faire remettre des sommes considérables, à titre de restitution ou d' indemnité.

Ce n' étoit pas enfin ignorance des devoirs ou des obligations du citoyen envers le gouvernement. Quand même les colonies n' auroient pas cru devoir contribuer à la liquidation de la dette nationale, quoiqu' elles en eussent occasionné peut-être la plus grande partie ; elles savoient bien qu' elles étoient contribuables pour les dépenses de la marine, pour l' entretien des établissements d' Afrique et d' Amérique, pour tous les fraix communs et relatifs à leur propre conservation, à leur prospérité, comme à celle de la métropole.

Si le nouveau monde a refusé du secours à l' ancien, c' est qu' on exigeoit de lui ce qu' il suffisoit de lui demander ; c' est qu' on vouloit tenir de son obéissance ce qu' on ne devoit solliciter que de sa liberté. Ses refus n' étoient point caprice, mais jalousie de ses droits. On ne pouvoit les lui contester.

p415

Depuis près de deux siecles que les anglois se sont établis dans l' Amérique septentrionale, leur patrie a souffert des guerres dispendieuses et cruelles ; elle a été troublée par des parlements entreprenants et tumultueux ; elle a été gouvernée par des ministres audacieux et corrompus,

toujours prêts à élever l' éclat et l' autorité du trône, sur la ruine de tous les pouvoirs et de tous les droits du peuple. Cependant l' ambition, l' avarice, les factions, la tyrannie : tout a reconnu, tout a respecté la liberté que les colonies avoient de s' imposer elles-mêmes les taxes qui concourent au revenu public.

Un contrat solennel appuyoit cette prérogative si naturelle et si conforme au but fondamental de toute société raisonnable. Les colonies pouvoient invoquer les chartres de leur établissement qui les autorisoient à se taxer de la manière qui leur conviendrait. Ces actes n' étoient, à la vérité, que des conventions faites avec la couronne ; mais quand même le prince eût excédé son autorité par des concessions qui ne tournoient certainement pas à son profit, une longue possession tacitement avouée et reconnue par le silence du parlement, ne formoit-elle pas une prescription légale ?

Les provinces du nouveau monde ont encore des titres plus authentiques en leur faveur. Elles prétendent qu' un citoyen anglois, dans quelque hémisphere qu' il habite, ne doit contribuer aux charges de l' état que de son consentement, donné par lui-même ou par ses représentants.

C' est pour défendre ce droit sacré que la nation a versé tant de fois son sang, qu' elle a détrôné ses rois, qu' elle a soulevé ou bravé des orages sans nombre. Voudroit-elle disputer à

p416

deux millions de ses enfants un avantage qui lui coûta si cher, qui peut-être est le seul fondement de son indépendance ?

On oppose aux colonies que les catholiques qui vivent en Angleterre, y sont exclus du droit de suffrage, et que leurs terres y sont assujetties à une double taxe. Pourquoi, répondent-elles, les papistes refusent-ils de prêter le serment de fidélité que l' état exige ? Dès-lors suspects au gouvernement, la défiance qu' ils inspirent justifie la rigueur qu' ils éprouvent. Que n' abjurent-ils une religion si contraire à la constitution libre de leur patrie ; si cruellement favorable aux prétentions du despotisme, aux attentats de la royauté sur les droits des peuples ?

Quelle est leur obstination aveugle pour une église ennemie de toutes les autres ? Ils méritent la peine qu' impose à des sujets intolérants, l' état qui consent à les tolérer. Mais les habitants du nouveau monde seroient punis sans avoir

commis d' offense, dès qu' ils ne pourroient devenir citoyens qu' en cessant d' être américains. On ose dire à ces fidelles colonies, que l' Angleterre nourrit dans son sein une multitude de sujets qui n' ont point de représentants, parce qu' ils n' ont pas l' étendue de propriété requise pour concourir à l' élection des membres qui doivent composer le parlement. Sur quels fondements prétendent-elles à des privileges plus grands que ceux dont jouissent les citoyens de la métropole ? Non, répondent les colonies, nous ne réclamons pas une supériorité, mais une égalité de droits avec nos freres. Dans la Grande-Bretagne, un homme qui jouit de quarante schelings de rente en fonds de terre, est appellé à la décision des taxes ; et celui qui possede en

p417

Amérique des terres immenses, n' aura pas la même prérogative ? Non ; ce qui est une exception à la loi, une dérogation à la regle générale dans la métropole, ne doit pas être une constitution fondamentale pour les colonies. Que les anglois qui veulent ôter aux provinces du nouveau monde le droit de se taxer, supposent pour un moment que la chambre des communes, au-lieu d' être l' ouvrage de leur choix, n' est qu' un tribunal héréditaire et permanent, ou même arbitrairement créé par le : roi si ce corps peut imposer sur la nation entiere des levées d' argent, sans consulter l' opinion publique ni la volonté générale, ces anglois ne se croiront-ils pas un peuple esclave comme tant d' autres ? Cependant cinq cents hommes qui se trouveroient placés au milieu de sept millions de citoyens, pourroient être retenus dans les bornes de la modération sinon par un principe d' équité, du moins par une crainte bien fondée de l' indignation publique qui poursuit les oppresseurs d' une nation même au-delà du tombeau. Mais le sort des américains taxés par le sénat de la métropole seroit sans ressource. Trop éloignés, pour être entendus, on les écraseroit d' impôts, sans aucun égard à leurs plaintes. La tyrannie même qu' on exerceroit contr' eux, seroit colorée du beau nom de patriotisme. Sous prétexte de soulager la métropole, on surchargeroit impunément les colonies. Cette effrayante perspective ne leur permettra jamais d' abandonner le droit de se taxer elles-mêmes. Tant qu' elles régleront le revenu public, leurs

intérêts seront respectés ; ou si leurs droits sont quelquefois lésés, elles obtiendront bientôt le redressement de leurs griefs. Mais il

p418

ne restera plus aucune force à leurs remontrances auprès du gouvernement, lorsqu'elles ne seront pas appuyées du droit d'accorder ou de refuser de l'argent aux besoins de l'état. Le pouvoir qui aura usurpé le droit d'établir des impôts en usurpera sans peine l'administration. Juge de leur levée, il sera l'arbitre de leur destination ; et les fonds destinés en apparence au salut des peuples, seront employés à leur asservissement. Telle a été dans tous les temps la marche des empires. Aucune société n'a conservé une ombre de liberté, dès qu'une fois elle a perdu le privilège de voter dans la sanction et la promulgation des lois fiscales. Une nation est à jamais esclave, quand elle n'a plus d'assemblée, ni de corps qui puisse défendre ses droits contre les progrès de l'autorité qui la gouverne.

Les provinces de l'Amérique angloise ont tout à craindre pour leur indépendance. Leur confiance même pourroit les trahir, les livrer aux entreprises de leur métropole. Elles sont peuplées d'une infinité de gens simples et droits. Ils ne soupçonnent pas que des hommes qui tiennent les rênes d'un empire, puissent être emportés par des passions injustes et tyranniques. Ils ne supposent à leur patrie que des sentiments maternels, qui s'accordent si bien avec ses vrais intérêts, avec l'amour et le respect qu'ils ont conçus pour elle. à l'aveuglement de ces honnêtes citoyens qui chérissent une si douce illusion, se joint le silence de ceux qui ne croient pas devoir troubler leur tranquillité pour des impôts légers. Ces hommes indolents ne voient pas qu'on a voulu d'abord endormir leur vigilance par la modicité de l'imposition ; que l'Angleterre ne cherche un exemple de soumission que

p419

pour s'en faire à l'avenir un titre ; que si le parlement a pu lever un scheling, il en pourra lever cent mille, et qu'on n'aura pas plus de raison pour limiter ce droit, qu'il n'y auroit

aujourd' hui de justice à le reconnoître. Mais une classe d' hommes la plus perniciose à la liberté, ce sont ces ambitieux qui séparant leur bonheur de celui du public et de leur postérité, brûlent d' augmenter leur crédit, leur rang et leurs richesses. Le ministre britannique, de qui ils ont obtenu ou dont ils attendent leur avancement, les trouve toujours disposés à avancer ses odieux projets, par la contagion de leur luxe et de leurs vices, par l' artifice de leurs insinuations, par la souplesse de leurs manoeuvres. Que les vrais patriotes luttent donc avec constance contre les préjugés, l' indolence, la séduction, et qu' ils ne désespèrent pas de sortir victorieux d' un combat où leur vertu les aura engagés. On tentera peut-être de leurrer leur bonne foi par l' offre imposante d' admettre au parlement les députés de l' Amérique, pour régler avec ceux de la métropole les tributs de toute la nation. En effet, telles sont l' étendue, la population, les exportations, l' importance enfin des colonies, que la législation de l' empire ne sauroit les gouverner avec sagesse et sécurité, sans être éclairée par les avis et les rapports de leurs représentants. Mais qu' on prenne garde de jamais autoriser ces députés à décider de la fortune et des contributions de leurs constituants. Leurs voix foibles et peu nombreuses seroient aisément étouffées par la multitude des représentants de la métropole ; et les provinces dont ils seroient

p420

l' organe, se trouveroient chargées par cette confusion d' intérêts et de voix d' une portion du fardeau commun, trop pesante et trop inégale. Le droit de fixer, de répartir et de lever les impôts, continuera donc de résider exclusivement dans les assemblées provinciales du nouveau monde. Elles doivent en être d' autant plus jalouses en ce moment, que la facilité de les en dépouiller, semble avoir augmenté par les conquêtes de la dernière guerre. La métropole a tiré de ses nouvelles acquisitions, l' avantage d' étendre ses pêcheries, et d' augmenter ses liaisons avec les sauvages. Cependant, comme si ce succès n' étoit rien à ses yeux, elle ne cesse de répéter que cette augmentation de territoire n' a eu d' autre but et d' autre fruit que d' assurer la tranquillité des colonies a l 2 d' autre fruit que d' assurer la tranquillité des

colonies. Les colonies soutiennent au contraire, que leurs champs, d' où dépendoit toute leur fortune, ont perdu beaucoup de leur prix, depuis cette extension immense de terrain ; que leur population diminuant ou n' augmentant pas, leur pays reste plus exposé à l' invasion ; que leurs provinces ont trouvé un rival, les plus septentrionales dans le Canada, les plus méridionales dans la Floride. Les colons éclairés sur l' avenir par l' histoire du passé, disent même que le gouvernement militaire établi dans les nouvelles conquêtes, que les nombreuses troupes qu' on y a répandues, que les forteresses qui y sont élevées, pourroient servir un jour à mettre aux fers des contrées qui n' ont fleuri, prospéré que par la liberté. La Grande-Bretagne jouit dans ses colonies de toute l' autorité qu' elle doit y souhaiter. Elle a le droit d' annuler toutes les loix qu' elles font. Le

p421

pouvoir exécutif est tout entier dans les mains de ses délégués. On peut appeller à son tribunal de tous les jugements civils. C' est sa volonté seule qui décide de toutes les liaisons de commerce qu' il est permis aux colons de former et d' entretenir. Appesantir le joug d' une domination si sagement combinée, ce seroit replonger un continent nouveau dans le cahos, dont il n' est sorti qu' avec peine par deux siècles de travaux continuels ; ce seroit réduire les hommes laborieux qui l' ont défriché, à s' armer, pour défendre les droits sacrés qu' ils tiennent également de la nature et des institutions sociales. Le peuple anglois, ce peuple si passionné pour la liberté, qu' il l' a quelquefois protégée dans les régions étrangères à son climat et à ses intérêts, oublieroit-il des sentiments dont sa gloire, sa vertu, son instinct, son salut, lui font un devoir éternel ? Trahiroit-il des droits qui lui sont si chers, jusqu' à vouloir réduire ses freres et ses enfants en esclavage ? Cependant s' il arrivoit que des esprits factieux ourdissent une trame si funeste, et que dans un moment de délire et d' ivresse, ils la fissent adopter à la métropole ; quelles devroient être alors les résolutions des colonies, pour ne pas tomber dans la plus odieuse dépendance ? Avant de prévoir ce renversement de politique, elles se souviendront de tous les biens qu' elles tiennent de leur patrie. L' Angleterre a toujours été pour elles une fortification avancée contre les puissantes nations de l' Europe. Elle

leur a servi de guide et de modérateur, pour les préserver et les guérir des dissensions civiles, que la jalousie et la rivalité n' excitent que trop souvent entre des peuplades voisines qui naissent

p422

et qui se forment. C' est à l' influence de son excellente constitution qu' elles doivent la paix et la prospérité dont elles jouissent. Tant que ces colonies vivront sous un régime si sain et si doux, elles continueront à faire des progrès proportionnés à l' immensité d' une carrière qui s' étendra sous leur industrie jusqu' aux déserts les plus reculés.

Que leur amour de la patrie soit cependant accompagné d' une certaine jalousie de leur liberté. Que leurs droits soient continuellement examinés, éclaircis, discutés ; qu' elles s' accoutument à chérir ceux qui les leur rappelleront sans cesse, comme les meilleurs citoyens. Cet esprit d' inquiétude convient à tous les états libres ; mais il est sur-tout nécessaire aux constitutions compliquées, où la liberté est mêlée d' une certaine dépendance, telle que l' exige une liaison entre des pays séparés par une mer immense. Cette vigilance sera le plus sûr gardien de l' union qui doit indivisiblement attacher la métropole et ses colonies.

Si le ministere, toujours composé d' hommes ambitieux, même dans un état libre, tentoit d' augmenter la puissance du prince, ou les richesses de la métropole, aux dépens des colonies ; celles-ci devroient opposer une résistance invincible à cette usurpation. Toute entreprise du gouvernement repoussée avec de vives réclamations, est presque toujours rectifiée ; tandis que les griefs qu' on n' a pas le courage de faire redresser, sont constamment suivis de nouvelles oppressions. Les nations en général sont plus faites pour sentir que pour penser ; elles n' ont d' autre idée de la légalité d' un pouvoir que l' exercice de ce pouvoir même. Accoutumées à

p423

obéir sans examen, elles se familiarisent presque toutes avec la dureté de leur gouvernement ; et comme elles ignorent l' origine ou le but de la

société, elles n' imaginent pas des bornes à l' autorité. Dans les états sur-tout où les principes de la législation se confondent avec ceux de la religion ; de même qu' une seule extravagance dans le dogme, est capable d' en faire adopter mille à des esprits une fois déçus, une première usurpation du gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins ; qui peut le plus, peut le moins : c' est par ce double abus de la crédulité et de l' autorité, que toutes les absurdités et les iniquités en matière de religion et de politique, sont entrées dans le monde, pour écraser les hommes ; heureusement l' esprit de tolérance et de liberté qui jusqu' à présent a régné dans les colonies angloises, les a préservées de cet excès de foiblesse et de malheur. Elles sentent assez la dignité de l' homme, pour résister à l' oppression, fût-ce au péril de leur vie. Ce peuple éclairé n' ignore pas que les partis extrêmes et les moyens violents ne peuvent être justifiés, qu' après qu' on a vainement épuisé toutes les voies de la conciliation. Mais il sait aussi que réduit à opter entre l' esclavage et la guerre, s' il lui falloit prendre les armes pour la défense de sa liberté, il ne devoit pas souiller une si belle cause par toutes les horreurs et les cruautés qui accompagnent les séditions ; et qu' avec la résolution de ne déposer l' épée qu' après le recouvrement de ses droits, il lui suffiroit de borner le fruit de sa victoire au rétablissement de son état primitif d' indépendance légale.

p424

Gardons-nous en effet de confondre la résistance que les colonies angloises devoient opposer à leur métropole, avec la fureur d' un peuple soulevé contre son souverain par l' excès d' une longue oppression. Dès qu' une fois l' esclave du despotisme auroit brisé sa chaîne, auroit commis son sort à la décision du glaive, il seroit forcé de massacrer son tyran, d' en exterminer la race et la postérité, de changer la forme du gouvernement dont il auroit été la victime depuis des siècles. S' il osoit moins, il seroit tôt ou tard puni de n' avoir eu qu' un demi courage. Le joug retomberoit sur sa tête avec plus de poids et de force ; et la modération simulée de ses tyrans ne seroit qu' un nouveau piège, où il se trouveroit pris et enchaîné sans retour. Tel est le malheur des factions dans un gouvernement absolu, que le prince ni le peuple ne voient point de bornes à leur ressentiment,

parce qu' ils n' en connoissent pas dans l' autorité. Mais une constitution tempérée, comme celle des colonies angloises, porte dans les principes et les limites de ses pouvoirs, le remede et le préservatif contre les maux de l' anarchie. Dès que la métropole auroit satisfait à leurs plaintes, en les rétablissant dans leur premiere situation, elles devroient s' y arrêter, parce qu' elle est la plus heureuse où un peuple sage ait droit d' aspirer.

Elles ne pourroient embrasser un systême absolu d' indépendance, sans rompre les liens de la religion, du serment, des loix, du langage, du sang, de l' intérêt, du commerce, des habitudes enfin qui les tiennent unies entr' elles, sous la paisible influence de la métropole. Croit-on qu' un si grand déchirement n' iroit pas jusqu' au

p425

coeur, aux entrailles, à la vie même des colonies ? Quand elles n' en viendroient point à la funeste extrémité des guerres civiles, leur seroit-il aisé de s' accorder sur une nouvelle forme de gouvernement ? Si chaque établissement composoit un état séparé, que de divisions entr' eux ! Que l' on juge des haines qui naîtroient de leur séparation, par la destinée de toutes les sociétés que la nature fit limitrophes. Que si tant de peuplades, où la diversité des loix, l' inégalité des richesses, la variété des possessions, jetteroient un germe secret d' opposition dans les intérêts, vouloient former une confédération, comment régler le rang que chacune y devra tenir, et l' influence qu' elle y devoit avoir à proportion de ses risques et de ses forces ? La jalousie et cent autres passions qui diviserent bientôt les sages états de la Grece, ne mettroient-elles pas la discorde dans une multitude de colonies plutôt associées par ressentiment et par dépit qui sont des liens passagers et corrosifs, que par les principes réfléchis d' une combinaison naturelle et permanente ? Toutes ces considérations semblent démontrer qu' un divorce éternel avec la métropole, seroit un très-grand malheur pour les colonies angloises. On ira plus loin : on dira que, fût-il au pouvoir des nations européennes qui regnent au nouveau monde, d' opérer cette grande révolution, elles n' ont aucun intérêt à la souhaiter. Ce sera peut-être un paradoxe aux yeux des puissances qui voient leurs colonies continuellement menacées d' une invasion prochaine. Elles croient

sans doute, que si l' Angleterre avoit moins de force en Amérique, elles y pourroient jouir paisiblement des richesses qu' elle leur envie et leur

p426

enleve souvent. On ne peut désavouer qu' elle ne tire l' influence qu' elle a sur-tout au nouveau monde, de l' étendue et de la population de ses colonies septentrionales. Ce sont elles qui la mettent en état d' attaquer toujours avec avantage, les isles et le continent des autres peuples, d' en conquérir les terres, ou d' en ruiner le commerce. Mais enfin cette couronne a dans les autres parties du monde, des intérêts qui peuvent traverser ses progrès en Amérique, y gêner ou retarder ses entreprises, y anéantir ses conquêtes par des restitutions.

Rompez le noeud qui lie l' ancienne Bretagne à la nouvelle ; bientôt les colonies septentrionales auront seules plus de forces qu' elles n' en avoient dans leur union avec la métropole. Ce grand continent affranchi de toute convention en Europe, aura la liberté de tous ses mouvements. Alors il lui deviendra aussi important que facile, d' envahir des terres dont les richesses suppléeront à la médiocrité de ses productions. Sa position indépendante lui permettra d' achever les préparatifs de son invasion, avant que le bruit en soit parvenu dans nos climats. Cette nation suivra ses opérations guerrières avec l' énergie propre aux nouvelles sociétés. Elle pourra choisir ses ennemis, le champ et le moment de ses victoires. Sa foudre tombera toujours sur des côtes prises au dépourvu, sur des mers trop mal gardées par des puissances éloignées. Les pays qu' on enverra défendre, seront conquis avant d' être secourus. On ne pourra ni les ravoir par des traités sans de grands sacrifices, ni les empêcher de retomber sous le joug dont on les aura délivrés d' une main affoiblie. Les colonies de nos monarchies absolues voleront

p427

peut-être d' elles-mêmes au-devant d' un maître qui ne sauroit leur offrir une condition plus fâcheuse que celle de leur gouvernement ; ou bien à l' exemple des colonies angloises, elles

briseront la chaîne qui les attache honteusement à l' Europe.

Non, rien n' engage les nations rivales de l' Angleterre, à précipiter par leurs insinuations ou par des secours clandestins, une révolution qui ne les délivrerait d' un ennemi voisin, que pour leur en donner au loin un bien plus redoutable. Pourquoi hâter un événement qui doit éclipser du concours inévitable de tant d' autres ? Car il seroit contre la nature des choses que les provinces subordonnées à la nation dominante, restassent sous son empire, lorsqu' elles seront parvenues à égaler sa population et ses richesses. Ainsi tout conspire au grand démembrement, dont il n' est pas donné de prévoir le moment. Tout y achemine, et les progrès du bien dans le nouvel hémisphère, et les progrès du mal dans l' ancien. Hélas ! La décadence prompte et rapide de nos moeurs et de nos forces, les crimes des rois et les malheurs des peuples rendront même universelle cette fatale catastrophe qui doit détacher un monde de l' autre. La mine est préparée sous les fondements de nos empires chancelants ; les matériaux de leur ruine s' amassent et s' entassent du débris de nos loix, du choc et de la fermentation de nos opinions, du renversement de nos droits qui faisoit notre courage, du luxe de nos cours et de la misere de nos campagnes, de la haine à jamais irréconciliable entre des hommes lâches qui possèdent toutes les richesses et des hommes robustes, vertueux même qui n' ont

p428

plus rien à perdre que leur vie. à mesure que nos peuples s' affoiblissent et succombent tous les uns sous les autres, la population et l' agriculture vont croître en Amérique ; les arts y naîtront fort vite, transportés par nos soins : ce pays sorti du néant brûle de figurer à son tour sur la face du globe et dans l' histoire du monde. ô postérité ! Tu seras plus heureuse peut-être que tes tristes et méprisables aïeux. Puisse ce dernier voeu s' accomplir, et consoler la génération expirante par l' espoir d' une meilleure ! Mais laissant l' avenir aux soins de l' avenir, jettons un coup d' oeil sur un passé de trois siècles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet ouvrage, en quel état de misere et de ténèbres étoit l' Europe à la naissance de l' Amérique, voyons à quel état la conquête d' un monde a

conduit et poussé le monde conquérant. C' étoit
l' objet d' un livre entrepris avec le desir d' être
utile un moment : si le but est rempli, l' auteur
aura payé sa dette à son siecle, à la société.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)